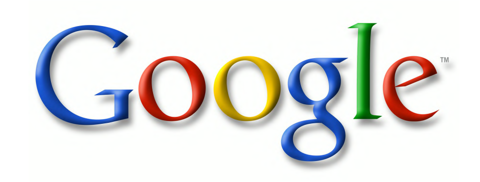





A 459770

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

DE LA NOUVELLE MISSION

DU MADURÉ

ÉDITÉES



PAR LE P. J. BERTRAND

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE DU MADURÉ

TOME DEUXIÈME

J. B. PÉLAGAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

PARIS | LYON
5, RUE DE TOURNON, 5 | 48, RUE MERCIÈRE, 48

TOULOUSE

ÉD. PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1865



LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

DE LA NOUVELLE MISSION DU MADURÉ

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Le R. P. Garnier, supérieur de la mission, au R. P. Provincial de Lyon.

Tiroupettour, 8 mars 1843.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Le courrier de février vous a transmis, avec une nouvelle bien douloureuse, des détails fort touchants sur les derniers moments de notre P. de Saint-Sardos. En voyant tomber au premier rang ce brave compagnon d'armes, nous avions senti notre zèle se ranimer, nous avions pris la résolution de redoubler d'efforts, de multiplier nos travaux, afin de ne pas laisser l'ennemi profiter de nos pertes; nous nous consolions dans la douce pensée que celui qui venait de nous quitter pour aller au ciel nous aiderait du secours de ses prières et nous ferait remporter de nouvelles victoires. Hélas! nous ne pensions

pas que quinze jours après, des épreuves inattendues devaient nous accabler encore, et que nous aurions une nouvelle perte à déplorer. J'avais fixé au 15 février un service pour le P. de Saint-Sardos. Tous les missionnaires du Nord devaient s'y rendre; les PP. Gury et Charignon ne s'y trouvèrent cependant pas : le premier pour cause de convalescence, le second pour avoir été appelé auprès de malades trop éloignés. Cependant, comme j'avais donné un ordre assez exprès, le P. Charignon ne crut pas pouvoir manquer au rendez-vous, au moins pour le lendemain. Il arriva donc le 16 à Trichinapaly plein de force et de santé. Sa première excursion lointaine l'avait rempli de consolation, son zèle avait redoublé. Pendant les deux jours que le P. Charignon passa avec moi, je profitai de ce loisir pour lui donner une foule de renseignements, répondre à ses questions, dissiper ses doutes, nourrir son zèle, qui du reste n'avait besoin que d'être modéré et dirigé.

Le 18 au soir il était de retour dans sa mission de Calatoupatty, près d'Aour, à quatre lieues de Trichinapaly. Le dimanche fut employé à catéchiser les enfants, à entendre leurs confessions. Il s'en présenta vingt-sept auxquels le bon missionnaire voulait faire faire la première communion avec pompe, dans l'intention de donner plus d'importance à cette grande action. Il se coucha fort tard le dimanche, après avoir pris, comme à son ordinaire, une portion de riz. Le lundi matin, il sortit de bonne heure afin de préparer des chrétiens à la confession et à la communion. Il travailla jusqu'à huit heures, moment où il se rendit à l'église pour commencer sa messe. Le catéchiste, qui remarquait déjà en lui des symptômes de

choléra, alla bien vite l'avertir qu'il ne pouvait pas dire la messe. Le P. Charignon, ne tenant aucun compte de cette observation, se lava les mains et mit son amict, mais alors même, sentant ses forces défaillir, il se laissa tomber sur l'autel. Transporté dans sa chambre, il éprouva une forte défaillance, suivi d'un vomissement considérable. Le malade était si faible qu'il n'eut pas la force d'écrire, il se contenta de demander le souami. Un courrier extraordinaire vint m'apporter cette nouvelle. Il était dix heures et demie, je monte à cheval en toute hâte et j'arrive à midi.

Le P. Charignon avait toute sa connaissance. Je lui donnai à l'instant des remèdes sûrs contre le choléra, lorsqu'on les prend à temps; mais ce bon Père ayant refusé tout remède des médecins du pays, se trouvait dans un état d'épuisement désespérant. Le venin avait circulé dans toutes les veines, le sang était tout décomposé, le sujet n'était plus assez fort. Je ne fis, avec tous mes soins, que conserver quelques heures de plus une vie qui m'était si chère. A quatre heures après-midi, le Père reçut les derniers sacrements avec beaucoup de foi. Il fit alors son sacrifice, et je vous assure qu'il ne lui coûta pas beaucoup. — « Comme le bon Dieu voudra, me dit-il, je suis bien résigné. » Il continua encore à soutenir les assauts du mal sans se plaindre... pas une seule parole, même pour indiquer ses douleurs. Lorsque des crampes horribles le forçaient de se rouler sur son lit, j'ordonnais de fortes frictions, je tâchais de le distraire, je lui disais : Vous souffrez beaucoup, mon pauvre Père? — Non, très-peu. — Où souffrez-vous? — Nulle part... je suis un peu faible... mais comme le bon Dieu voudra. Il sembla alors

tomber dans une espèce d'insensibilité générale. Cet état dura jusqu'à quatre heures du matin du mardi 21 février. Alors les forces diminuèrent presque tout d'un coup; le corps prit une position fixe; et tandis que nous récitions les prières de la recommandation de l'âme, notre pauvre Père sembla s'éteindre sans douleur. Je ne perdis l'espérance qu'au dernier moment, car la figure du malade n'était point du tout changée, ce qui est extraordinaire dans le choléra. Il a conservé jusqu'à la mort son extérieur angélique, et lorsque, transporté à Trichinapaly, je l'exposai dans notre église sur un lit de parade, les assistants furent tellement frappés de cette circonstance, que tous criaient que c'était un saint, qu'il fallait l'inhumer dans un lieu public, où l'on pût le vénérer... Mais j'avais fait mes dispositions d'avance, et le P. Charignon a été enterré dans un caveau à droite de l'autel, dans notre église de Trichinapaly. Le concours était grand à ses obsèques.

Que la sainte volonté de Dieu soit faite, mais cette perte nous est bien sensible. Le P. Charignon ne faisait que de paraître, et déjà tout le monde était charmé de sa candeur, de ses manières franches et aimables. Il avait gagné le cœur de tous les enfants. En trois semaines il avait entendu deux cent soixante-dix confessions pour son coup d'essai. Il parlait déjà fort bien le tamoul : rien ne l'effrayait. La mission perd un sujet bien utile et bien distingué ; vous seul, mon Rév. Père, pouvez nous consoler et réparer nos brèches. Ah ! de grâce, regardez vers l'Orient et voyez ces innombrables nations, assises à l'ombre des ténèbres les plus affreuses. Parcourez ces immenses contrées, pénétrez dans nos bourgades chré-

tiennes, interrogez ces pauvres Indiens arrachés à la tyrannie de Satan... que vous disent-ils ! Tous ces enfants sont les vôtres. Ils vous tendent les bras : les repousserez-vous ? Pauvres orphelins, ils réclament des Pères ; serez-vous sourd à leurs prières !.. Ah ! mon Rév. Père, ayez pitié de nous. Nos besoins sont bien grands et nos ressources bien faibles. De tous côtés l'on nous appelle, nous sentons la nécessité de répondre aux vœux des chrétiens, mais impossible de faire face à tout. Ayez pitié des missionnaires, ils succombent sous un travail au-dessus de leurs forces. Si vous voulez les conserver longtemps, il est de toute nécessité de leur adjoindre des aides. Dieu n'est pas tenu à faire des miracles en notre faveur. Je sais que vous avez en Europe et en Afrique des entreprises qui demandent bien du monde ; je sais même que le nombre des sujets est à peine suffisant pour les besoins de la province ; cette considération me remplit de confusion et je suis tout honteux de vous adresser encore de nouvelles instances. Je voudrais pouvoir tout faire sans renforts, je ne reculerais pas devant les fatigues... mais impossible. Excusez donc mes importunités en faveur des pauvres malheureux confiés à nos soins. D'ailleurs Dieu est fidèle dans ses promesses. *Date et dabitur vobis.*

P. S. Pallitaman, 13 mars. — J'ai rencontré le P. Canoz le 9. J'ai visité avec lui cinq ou six chrétientés. Le 11, je me suis transporté à Couttelour, village où le P. de Saint-Sardos avait été enterré. J'ai ordonné l'exhumation. Le corps, bien conservé, a été de suite transporté à Maduré. Là on construira un petit tombeau selon l'usage du pays.

Cette expédition était un peu dangereuse, les chrétiens de Couttelour spéculaient déjà sur les restes de leur Père.... On aurait vu probablement se renouveler, dans cette église, ce qui s'est passé à Rasakembiram, au tombeau du P. Martin. — Je repartirai le 19, et visiterai sur ma route sept ou huit chrétientés. J'ai fait des dispositions pour la construction de deux maisons propres et solides, l'une sera à Pallitamum, l'autre à Callidítidel. J'ai bien recommandé à nos PP. Canoz et Combe de se ménager... de ne pas courir trop loin à la visite des malades... d'user de pain et de viande, autant que faire se pourra. — Le P. Tassis va arriver ici dans cinq ou six jours ; il sera remplacé par le P. Brissaud. Le P. Tassis promet beaucoup, il sait bien la langue. — Je passerai par Maduré en retournant à Trichinapaly, où je pense arriver le 24 de ce mois. Je ne puis pas trop m'absenter du nord, où les orages grondent toujours.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L. Garnier. S. J. M.

Extrait d'une lettre du même Père,

Trichinapaly, 15 avril 1843.

Trichinapaly vient d'être témoin d'un spectacle tout nouveau et qui a fait dans les âmes de salutaires impressions, je veux parler de la première communion des

enfants, qui a eu lieu le jeudi saint. J'avais annoncé d'avance cette touchante cérémonie; j'en avais parlé en termes magnifiques; on m'a compris, et nos chrétiens n'ont rien omis de ce qui pouvait la rendre brillante. Le jour fixé, les parents amenaient leurs enfants au son des instruments. Les uns étaient en voiture, d'autres en palanquin, ceux-ci à cheval, ceux-là marchaient à pied. Le croirez-vous, mon R. P., ces derniers étaient les plus fiers. Ils venaient à pied, afin de faire mieux remarquer la peine qu'ils avaient à traîner les énormes anneaux d'argent et les chaînes de même métal qui couvraient leurs jambes. Tous les enfants étaient ornés de fleurs et parfaitement bien vêtus. La foule attirée par ce spectacle était grande, et elle témoignait, par son attitude religieuse et son attention, la part qu'elle y prenait. Voilà donc encore une nouvelle et bonne institution transplantée dans ce pays. J'ai bien recommandé à nos Pères de l'établir partout où ils croiront pouvoir le faire avec fruit. A Trichinapaly la chose sera facile; tous les dimanches, nous réunissons quatre ou cinq cents enfants au catéchisme : nous les disposerons à la première communion, à mesure que leur âge et leur conduite le permettront, et, avec le secours de la grâce, nous espérons renouveler par là notre chrétienté. Ailleurs, l'isolement des bourgades, la vie nomade des missionnaires, sans parler d'autres obstacles suscités par la malice des démons ou des hommes, s'y opposent. Nous ferons du moins ce qui dépendra de nous.

Je viens aussi de faire revivre à Trichinapaly une sainte institution, très en usage dans notre mission et qui, vu le caractère indien, ne peut que produire de

salutaires effets : c'est la représentation de la Passion de Notre-Seigneur. La cérémonie a eu lieu le vendredi saint pendant la nuit. Tout s'est passé avec ordre et édification, et cependant la foule était immense. Le nombre des idolâtres présents à ce spectacle était grand : on y voyait aussi des officiers anglais, des protestants, etc. J'espère que cette nouvelle fête aura de bons résultats pour la religion. En se célébrant à Trichinapaly, sous les yeux et sous la direction des missionnaires, elle prend un aspect tout à fait religieux et émeut les âmes simples plus profondément que le discours le plus véhément. Lorsque les chrétiens allaient à Aour, où se célébrait la fête de Pâque, il y avait bien des désordres ; en les retenant ici, notre cérémonie coupe le mal dans sa racine et diminue le nombre des péchés.

Je suis, etc.

L. Garnier. S. J. M.

VINGT-HUITIÈME LETTRE

Le P. Pierre Perrin, au R. P. Prov., de Lyon.

Trichinapaly, 8 juillet 1843.

MON RÉV. PÈRE, P. C.

Nous recevons à l'instant du P. Tassis, résidant à Maduré, une lettre qui nous jette dans le dernier accablement ; tout ce que je puis faire, c'est de vous en envoyer la copie par le courrier d'Europe qui part aujourd'hui même.

Maduré, 5 juillet, 6 heures du matin.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

« Je vous parlais, dans ma dernière, d'une nouvelle maladie qui venait de saisir le R. P. supérieur et qui lui avait fait enfler la tête d'une manière prodigieuse. Les Indiens disent que c'est une mauvaise maladie, qu'une per-

sonne en est morte à Pondichéry. Je ne sais vraiment quelle tournure cela prendra, mais je crains qu'à moins d'un miracle le Révérend Père n'y succombe. Hier, sur les neuf heures du soir, le délire l'a pris, et ne l'a point quitté de toute la nuit. Ce matin, il a perdu la parole. Le mahométan qu'on avait fait venir, et que lui-même avait demandé pour le soigner, sort en ce moment en désespérant de notre cher malade. Je vais dire la sainte messe pour lui.

Huit heures. — Le docteur anglais est arrivé et lui a fait des incisions sur le visage. Voilà près d'une heure que le sang coule et que la moutarde est aux pieds, cependant la connaissance n'est pas revenue. Je l'ai administré. Avant le départ de la poste, j'aurai sans doute la plus triste nouvelle à vous annoncer. Qu'il en coûte quelquefois pour dire : *Fiat voluntas tua !...*

Dix heures et demie. — Le docteur anglais, qui vient de faire sa visite, est toujours sans espoir. Le R. P. baisse sensiblement : ses pieds sont froids.

Midi et demi. — La respiration devient de plus en plus pénible, le râle commence à se faire entendre.

Une heure huit minutes. — Le Père n'est plus! Il vient de rendre paisiblement son âme à Dieu.

Que la divine volonté soit bénie et qu'elle nous donne le courage de supporter cette épreuve ! Veuillez bien faire savoir cette triste nouvelle à tous nos Pères, afin qu'ils fassent au plus tôt pour le R. P. Garnier les suffrages accoutumés !

Votre tout dévoué serviteur,

L. Tassis. S. J. M. »

Impossible de vous dire combien m'était cher notre supérieur, ce Père que nous aurons désormais pour protecteur dans le ciel. Le P. Cliffort ne lui était pas moins attaché que moi, aussi est-il inconsolable de sa mort. La mission fait une perte immense, cinq hommes ne le remplaceront certainement pas. Hier je croyais encore avoir à me résigner à un autre malheur que je regardais comme imminent; le P. Cliffort avait plusieurs symptômes de choléra, au retour d'une visite rendue à une pauvre Indienne attaquée de cette cruelle maladie. Ma crainte s'est heureusement dissipée : le soir, le Père s'est remis en courant au secours d'une autre victime du choléra. Notre vie à tous est entre les mains de Dieu. Puisse aussi mon pauvre cœur y être toujours parfaitement ! Mille expressions de charité, mon tendre Père, à vous et à tous nos Pères de toutes les provinces et missions d'ici-bas. Votre très-humble, etc.

PIERRE PERRIN. S. J. M.

VINGT-NEUVIÉME LETTRE

EXTRAITS DES LETTRES DES PÈRES BERTRAND, TASSIS ET SAINT-CYR AU R. P. PROVINCIAL.

Extrait d'une lettre du P. Bertrand, au R. P. Provincial.

Maduré, 30 juillet 1843.

Mon Révérend Père, P. C.

Avant de recevoir cette lettre, vous aurez déjà été informé du coup terrible qui vient d'affliger notre mission; vous aurez gémi avec nous et sur nous. Inutile de vous dire combien cette mort nous a consternés. Qu'est-ce que Dieu demande de nous par de tels coups? Nous ne pouvons nous empêcher de voir dans ces morts multipliées des traits de sévérité et de colère. C'est pourquoi nous vous conjurons et nous conjurons, les larmes aux yeux, tous nos chers Pères et Frères, de prier et de faire prier beaucoup pour nous, afin que nous devenions tels que Dieu nous veut et que sa miséricorde succède enfin à sa justice. De notre côté, nous avons cru devoir nous mettre

chacun en particulier, comme toute la mission en général, sous la protection spéciale du saint et immaculé cœur de Marie, refuge des pécheurs, en nous agrégeant à l'archiconfrérie de Paris. J'insérerai donc ici une feuille contenant une demande d'agrégation pour le zélé directeur de cette œuvre, sur laquelle le Sauveur et sa sainte Mère répandent des bénédictions si abondantes. Il va sans dire que ma démarche est subordonnée à la sainte obéissance, et ma requête entièrement entre vos mains.

Je sais que la lettre du P. Perrin vous annonçant la mort de notre R. P. supérieur est partie par le précédent bateau et renfermait le journal de sa maladie, fait par le P. Tassis, témoin oculaire. Le bon P. Garnier s'est tué, par suite de la facilité avec laquelle il s'exposait tous les jours au soleil. Je l'avais plusieurs fois averti, je l'avais conjuré pour l'amour de Dieu de se ménager; il n'a jamais pu se figurer que le danger fût aussi sérieux et aussi prochain qu'on le lui disait. Enfin la maladie est venue : le sang échauffé, les humeurs âcres, les esprits irrités s'étant portés à la tête, une espèce d'érysipèle s'est déclarée. Je joins ici un extrait de la relation que le P. Tassis écrit pour suppléer à la brièveté de sa première lettre.

Extrait de la lettre du P. Tassis.

« Appelé à Maduré par le R. P. Garnier, je le trouvai très-content et joyeux, comme à son ordinaire, et se portant assez bien, à part quelques furoncles qu'il avait

au visage. Il nous quitta pour aller célébrer la fête de l'Ascension à Rasakembiram, où le P. Canoz se trouvait déjà. Ce fut là, auprès du tombeau du P. Martin, que sa maladie se déclara. Mais on peut dire avec vérité qu'il en avait posé la cause depuis longtemps par le peu de soin qu'il avait de sa santé. Il s'exposait au soleil avec si peu de précaution que les Indiens eux-mêmes en ont été plus d'une fois effrayés, et lorsqu'on lui faisait des observations, il répondait qu'il était acclimaté. La vigueur de son tempérament lui faisait croire qu'il était à l'épreuve des fatigues et des ardeurs du soleil; s'il avait eu moins de santé, nous le posséderions encore. Aveuglé par son zèle, il avait eu le tort irréparable de ne pas attacher assez d'importance aux avis et aux conseils qu'on lui avait donnés.

» La fête de Rasakembiram était à peine terminée qu'il tomba malade, la dyssenterie se déclara. Je le ramenai à Maduré ; le voyage sembla lui avoir fait du bien. Le docteur anglais lui prodigua ses soins et arrêta la maladie. Le Père, entré en convalescence et se croyant guéri, envoya le P. Bertrand administrer la chrétienté de Rasakembiram. Cependant il lui vint au nez un petit bouton, auquel je ne fis guère attention. Il y appliqua un onguent mais sans succès; au contraire le nez enfla, le bouton grossit et causa de très-vives douleurs. Le docteur, croyant son malade guéri, avait cessé de le visiter, et le Père ne voulait pas l'appeler pour si peu de chose. Les médecins du pays, ayant aperçu un autre petit furoncle au front, conçurent des inquiétudes, déclarèrent que le mal était grave, mais que s'il avait soin de prendre leurs remèdes et de ne pas irriter le mal en le touchant, il guérirait. Sur

ces entrefaites, le docteur anglais étant venu, fut très-surpris de cette enflure et dit qu'il ne savait trop ce que ce pouvait être. Il mit de côté les remèdes des Indiens, appliqua des sangsues qui ne prirent pas; du reste les médecins du pays jugeaient que ces sangsues auraient été très-contraires à ce genre de maladie. Le docteur donna une médecine, mais le Père ne voulut pas la prendre; le lendemain le docteur revint, fut très-peiné qu'on n'eût pas exécuté ses ordres, comprit que le malade n'avait pas confiance en lui, et cependant ne cessa de lui continuer ses soins les plus assidus. Le jour suivant, effrayé des progrès du mal et s'apercevant que l'inflammation menaçait le cerveau, il proposa de faire des incisions pour détourner le danger; mais le Père s'y refusa, et jugea même que le docteur n'entendait rien à sa maladie. Le voilà donc placé entre deux avis contradictoires : d'un côté des médecins indigènes qui disaient connaître la maladie, mais pouvaient ne pas savoir traiter un tempérament européen; de l'autre côté un docteur européen, mais qui peut-être ne connaissait pas cette maladie propre au pays. « Ils me tueront, disait-il, avec tous leurs remèdes; mais que voulez-vous? A la garde de Dieu! nous avons une règle qui ordonne d'obéir aux médecins; elle est très-sage. » Le docteur semblait mériter plus de confiance : ses remèdes étaient des préservatifs contre le danger qu'il prévoyait, la médecine et la saignée devaient faire une dérivation qui aurait probablement sauvé le malade.

» Par malheur un troisième médecin survint. C'était un mahométan, un vrai charlatan, mais dont le ton d'assurance allait au caractère du P. Garnier et contrastait avec

les hésitations des autres. Il gagna sa confiance, ses remèdes furent acceptés, sans produire aucun résultat; enfin il ordonna des fumigations à la tête. A cette nouvelle, notre catéchiste, qui était un des médecins, s'effraya, pénétra presque de force jusqu'auprès du malade, se jeta à ses pieds en pleurant, le conjura de ne pas faire ces fumigations, en ajoutant que ce serait pour lui la mort inévitable. Ses raisons semblaient évidentes, car ces fumigations ne pouvaient que déterminer et accélérer le transport que le docteur anglais s'efforçait d'éloigner par ses dérivatifs. Certainement si le P. Garnier s'était trouvé auprès d'un malade mis à sa place, comme médecin et comme supérieur, il aurait absolument interdit un remède si dangereux. Mais on n'est pas bon médecin pour soi-même; ou plutôt, et c'est une pensée plus consolante, Dieu, qui dirige les causes secondes, se sert de nos erreurs pour nous conduire à ses fins. Le Père, qui naturellement aimait les moyens expéditifs, accueillit favorablement l'idée du charlatan, repoussa le catéchiste, dont les alarmes lui parurent une jalousie de métier, et voulut absolument qu'on fît ces fatales fumigations. Vous imaginerez facilement mes angoisses: j'étais là, sans aucune connaissance de médecine, en présence de mon supérieur qui avait quelque expérience des malades, entre des médecins qui se contredisaient... ; je n'osai intervenir dans le débat. Les fumigations eurent lieu le 4 juillet à six heures du soir; à dix heures le délire commença, et le malade perdit connaissance. Le matin je fis entrer le catéchiste auprès du Père; dès qu'il lui eut tâté le pouls il se mit à pleurer et à pousser des cris qui furent bientôt répétés par tous ceux de la maison. *O notre père! ô notre père!*

le mahométan l'a tué!! Bientôt le docteur anglais accourut, et à la vue du mourant, voulant essayer encore le remède qu'on avait refusé lorsqu'il eût été efficace, il tira sa lancette, et sillonna toute la figure par de profondes incisions; le sang coula avec abondance..., mais inutilement; c'était trop tard! A une heure le Père entra en agonie; nous nous jetâmes à genoux, je récitai les prières de l'Église, que je répétai trois fois, et au moment où j'achevais de lui donner l'indulgence *in articulo mortis*, il rendit le dernier soupir.

» Aussitôt la nouvelle de sa mort se répandit dans la ville et la maison fut assiégée par la foule: tous voulaient voir le Père; je l'exposai pour satisfaire à de si justes désirs. Le P. Bertrand, à qui j'envoyai courrier sur courrier, ne put arriver que six heures après la mort. Cet événement lui causa une si forte secousse qu'il faillit en être sérieusement malade. Le lendemain à dix heures eurent lieu les obsèques, auxquelles assistèrent tous nos chrétiens indigènes, les Européens catholiques, ainsi que M. le docteur et M. Blackburn, qui témoignèrent prendre la plus grande part à notre affliction.

» Cette mort fut un coup de foudre pour tous les missionnaires; aucun de nous ne s'y attendait, et lui-même pas plus que les autres. Dieu l'a arrêté dans sa course et content de ses désirs et de ses sacrifices, il a voulu le récompenser et lui dérober la vue du dernier qu'il avait à faire, sans toutefois lui en ôter le mérite; car il ne se fût pas mieux comporté s'il avait su qu'il devait mourir; il n'aurait pu me laisser plus édifié de sa patience, de son humilité et de sa résignation.

» Je ne reviendrai pas sur nos regrets, ils vous ont déjà

été exprimés, et vous n'aviez pas besoin de nos paroles pour les comprendre.

» Je suis, etc. »

TASSIS. S. J. M.

Extrait d'une lettre du P. Saint-Cyr.

Dindighel, 1843.

« D'autres vous auront parlé en détail de tout ce qui concerne notre supérieur si justement regretté ; mais c'est à moi de vous entretenir des obligations particulières que j'ai au P. Garnier. A l'époque où il plut au Seigneur de m'éprouver par une maladie longue et violente, je fus envoyé à Maduré où il se trouvait alors. Malgré les nombreuses occupations que lui donnaient les travaux de construction et l'administration des chrétiens, le P. Garnier semblait n'être occupé que de moi. Presque toujours au chevet de mon lit, il me rendait toute espèce de services ; les plus dégoûtants, loin de rebuter sa charité, semblaient augmenter sa bonne humeur. Sa gaieté, son amabilité me faisaient oublier mes douleurs, et son attention s'appliquait à me procurer tous les adoucissements imaginables. Pendant que j'étais couché sur le seul lit qui se trouvât dans la maison, il s'étendait par terre à côté de moi, pour être plus à portée de répondre à mes moindres désirs. Quand des symptômes plus alarmants eurent

forcé le médecin de me faire transporter dans sa propre maison, pour être plus à même de suivre les progrès du mal, la charité du P. Garnier fut loin de se refroidir. Il venait chaque soir, de près d'une demi-lieue de distance, me rendre visite, il passait une partie de la nuit avec moi, puis retournait chez lui au milieu des ténèbres. Plus d'une fois je le voyais, même pendant le jour, se dérober à ses travaux et accourir auprès de mon lit, toujours aussi bon et aussi charitable. En même temps il me faisait faire un lit plus commode et plus doux, avec un bon matelas pour me recevoir au moment de ma convalescence. C'est sur ce lit même qu'il a rendu le dernier soupir. Puis-je, mon Révérend Père, rappeler ces détails sans sentir les larmes couler de mes yeux? Oh! le P. Garnier était-il bon! »

L. Saint-Cyr. S. J. M.

TRENTIÈME LETTRE

Du P. Cliffort, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, 31 juillet 1843.

MON RÉVÉREND PÈRE P. C.

Nos lettres du 8 de ce mois vous ont annoncé la nouvelle foudroyante... la mort de notre si cher et si regretté P. Garnier, qui rouvrait si douloureusement les plaies faites dans nos cœurs par les deux morts précédentes, du P. de Saint-Sardoz et du P. Charignon. Nous avons célébré ici, le 10, un service solennel pour le P. Garnier, et le 11 nos soldats européens ont voulu en célébrer un second en leur propre nom. Les deux jours le concours a été grand et les larmes de nos chrétiens bien touchantes. Ils ont donné un exemple, peut-être rare en Europe, de la vraie manière d'honorer et de soulager les morts : plus de 500 communions ont eu lieu dans ces deux jours pour le repos du défunt. Ils demandent avec instance le corps de leur Père, et le P. Bertrand ne pourra leur refuser la consolation de posséder dans cette chrétienté

celui qui en a été le fondateur et le père, dès que le transport sera possible.

Hélas ! mon Révérend Père, cette plaie, ces trois plaies, saignent encore, et voici une quatrième plaie, une quatrième perte, guère moins douloureuse ! Le P. Pierre Faurie vient de mourir ici, le 30 juillet, veille de la fête de notre saint Père Ignace ! — A son arrivée, il fut appelé par le R. P. Garnier supérieur et envoyé à Vadougherpatty avec le P. Gury. Comme le climat éprouvait sa santé, le P. Gury le ramena à Trichinapaly pour lui procurer les soins intelligents des docteurs anglais. Tous les secours lui ont été prodigués soit par les deux médecins, soit par ses Frères, et cependant le mal, qui ne paraissait pas sérieux, n'a pas voulu céder aux remèdes. Depuis quelque temps il avait un secret pressentiment de sa mort, il en parlait ouvertement, et nous ne pouvions réussir à le rattacher à la vie. Voyant ses forces décliner rapidement, je lui administrai les derniers sacrements vendredi soir, 28 juillet. Il les reçut avec calme et tranquillité. Depuis ce moment ce ne furent plus que colloques avec Dieu, avec la sainte Vierge et ses saints patrons. C'était un enfant de Marie, une âme bien innocente. Il a demandé pardon de toutes les fautes qu'il pensait avoir à se reprocher tant ici qu'en Europe. Il m'a chargé de vous dire qu'il pensait souvent à vous... et m'a rêcommandé de saluer sa pauvre mère et sa famille, à qui j'enverrai par la première occasion des souvenirs du cher défunt. Il a conservé sa connaissance jusqu'à son dernier soupir, et dans ce moment il était aussi tranquille et aussi recueilli que s'il eût été question pour lui de recevoir la sainte communion.

Nos braves soldats ont voulu porter le corps sur leurs épaules parmi des flots de chrétiens qui remplissaient l'air de leurs cris et de leurs lamentations. Quel touchant spectacle, mon Révérend Père, comme il m'allait au cœur ce cri poussé par tout un peuple vers le Père des miséricordes !... Qu'un jour aussi ces cris retentissent dans ce saint temple et de là montent au trône des grâces pour mon âme !... Priez pour moi, mon Rév. Père, afin que moi aussi, tout pécheur que je suis, j'obtienne la grâce d'une si belle mort

W. Clifford. S. J. M.

TRENTE ET UNIÈME LETTRE

Le P. Bertrand, au R. P. Provincial.

Maduré, août 1843.

MON RÉVÉREND PÈRE P. C.

Nos lettres précédentes vous ont appris nos pertes : quatre morts en moins de cinq mois ! quatre ouvriers enlevés à cette malheureuse mission ! et quels hommes ! et entre eux le vaillant supérieur, qui nous donnait à tous tant d'espérances ! !... Mais à quoi bon rouvrir des plaies? Nos douleurs sont les vôtres ; inutile de les renouveler. Notre position, nos besoins vous sont connus : cela nous suffit !... parlons d'autre chose ! Je veux vous dire cependant, pour votre consolation, qu'au milieu de nos chagrins et de nos regrets amers, nous ne sommes pas découragés ; nous avons confiance en Dieu, et dans la Compagnie. Elle n'abandonnera pas l'œuvre que Dieu lui a confié. Comme vous le savez déjà, à la prière de tous nos Pères, j'ai consenti à reprendre la direction des affaires, en attendant le supérieur que vous voudrez bien nous désigner. Par la grâce de Dieu, je me sens plein de

courage et de confiance, mais je ne puis pas en dire autant de mes forces physiques, et je ne m'en étonne pas ; mon corps n'est pas de fer, et surtout mon cœur n'est pas de bronze ; et qui pourrait résister à ces secousses, si profondes, si violentes, si souvent répétées, coup sur coup ! Mais j'ai confiance, et je dis avec Job, avec tous mes frères : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.*

Nos premières pertes (des PP. Martin et de Bournet) avaient contribué à hâter la fondation de cette résidence de Maduré, dans l'intérêt de la santé des missionnaires ; et depuis lors j'ai eu plus d'une occasion de m'en féliciter, surtout pour notre cher Père S.-Cyr, à qui cette maison a sauvé la vie. Maintenant le même motif me pousse à réaliser un projet, conçu depuis assez longtemps. Je veux parler d'une maison de santé à établir au sommet des Gattes. Il y a, dans la chaîne des montagnes qui forment les vallées de Dindighel et se trouvent dans notre mission, des plateaux délicieux, qui ont attiré l'attention de messieurs les Anglais. Déjà plusieurs d'entre eux ont choisi une de ces montagnes peu éloignée de Maduré et s'y sont construit des maisons de plaisance. Leur présence amènera nécessairement un nombre assez considérable d'Indiens attachés à leur service. D'ailleurs ces montagnes renferment plusieurs villages de race particulière, étrangère aux habitants de la plaine, sans compter les sauvages dispersés dans ces forêts inexplorées. Une résidence sur ce plateau, en nous mettant en rapport avec ces diverses espèces d'habitants, peut nous fournir l'occasion d'exercer le ministère apostolique, en même temps qu'elle offrira aux missionnaires fatigués un repos salutaire et une température presque européenne.

J'ai donc profité de la bienveillante intervention de M. de Fondclair, qui a de l'influence sur un prince indien à qui appartient la propriété d'une partie considérable de ces montagnes, et j'ai obtenu par un contrat en bonne forme la concession d'un grand mamelon contenant plus de cent hectares, avec de petites collines et des vallées où coulent de petits ruisseaux... un empire en miniature ! Vous ne devineriez pas ce que me coûte cette acquisition. Le propriétaire ayant de grandes obligations à M. de Fondclair, a bien voulu m'en faire la gratification ; seulement il a exigé, comme reconnaissance de son haut domaine, une redevance annuelle d'une roupie, soit 2 francs 50 centimes.

Vous comprenez que j'avais hâte de visiter mon nouveau domaine. Je fus enchanté de mon voyage. Je trouvai sur ces hauteurs une température très-agréable, mais pas pour mes Indiens que je voyais grelotter autour de moi. La vue y est ravissante, le sol paraît d'une grande fertilité : j'admirai des plantes de citronnelle hautes de trois pieds, qui y croissent spontanément aussi drues que les herbes de nos prairies; la végétation y déploie une richesse et une vigueur prodigieuses dans les arbres majestueux des forêts. Je vis sur le terrain dont je prenais possession, un arbre qui semblait tombé de lui-même ; son tronc, droit comme le fût d'une colonne, avait bien quarante pieds de longueur, quatre pieds de diamètre au gros bout et deux pieds à l'autre. A son aspect je ne pus m'empêcher de m'écrier : Faut-il être si pauvre au milieu de tant de richesses ! Que de services me rendrait cet arbre à Maduré ! Mais vains regrets ! Cet arbre et ses voisins sont condamnés à pourrir sur la montagne, faute de

moyens pour les exploiter et de routes pour les transporter. C'est dommage.

Les forêts des Gattes produisent les bois les plus précieux : 1° le tèque, qui est le roi des bois pour les constructions et surtout pour la marine, à laquelle il fournit ses mâts les plus beaux et les plus solides, aussi bien que ses planches les plus incorruptibles ; 2° les bois odoriférants, comme le sandal, si cher aux Indiens ; 3° le cèdre ; 4° le bois de fer ; 5° l'ébène noir ; 6° l'ébène noir avec des ramifications de rouge de sang. Ce dernier donne des planches de toute beauté et d'une largeur étonnante ; on en trouve de quatre pieds de large, de manière à faire une énorme table d'une seule pièce. Mais la difficulté est de se procurer ces planches magnifiques. Vous en jugerez par le procédé suivant en usage parmi nos Indiens. Des bûcherons courageux forment entre eux une compagnie et s'en vont dans ces forêts vierges, ayant soin de se tenir unis pour se défendre contre les tigres qui en sont les vrais possesseurs. Quand un arbre est tombé sous leurs haches, ils le coupent en tronçons de douze à dix-huit pieds ; puis, toujours avec la hache, ils divisent chaque tronçon en deux dans le sens de la longueur, et aplanissent les deux parties de manière à former deux gros madriers. Ces madriers sont la seule chose qu'ils emportent de la forêt et livrent au commerce.

Tous ces bois ont plus ou moins la dureté du bois de fer : quand on les travaille, ils éclatent sous le ciseau comme du verre ; ils exigent par conséquent dans les instruments qu'on emploie une trempe d'acier extraordinaire. Cette trempe merveilleuse, tout petit forgeron indien, qui s'en va portant sa forge sur ses épaules, sait la

donner à son fer par le procédé le plus simple et le plus expéditif qu'on puisse imaginer, grâce au charbon provenant d'un bois particulier. Nous n'avons rien de pareil en Europe. A notre départ pour la mission on nous avait fournis de haches et de ciseaux. Peine inutile! dès que nous voulûmes nous en servir, c'étaient nos ciseaux, et non le bois, qui volaient en éclats. Vous voyez que dans ses forêts comme en beaucoup d'autres points l'Inde renferme des trésors presque entièrement inexplorés; ils ne seront vraiment utilisés que quand les Anglais, ayant épuisé les autres ressources plus obvies de cette riche contrée, consentiront à la livrer à un système de colonisation plus large et plus libéral.

Mais dans cette intéressante excursion, une chose par-dessus toutes frappa mes regards et réjouit mon cœur; je l'avoue en toute simplicité, ce fut la vue d'un ruisseau roulant avec un doux murmure ses eaux limpides sur des cailloux qui brillaient à travers son cristal. C'est la première fois que cette jouissance m'était donnée depuis mon départ de France; que de souvenirs elle réveillait! Pour compléter le spectacle grandiose que m'offrait ma montagne, un orage vint gronder à mes pieds, et même dans une région beaucoup au-dessous de celle où je jouissais d'un ciel pur et d'un soleil splendide. Ce soleil cependant ne ressemblait guère au soleil de l'Inde, car je remarquai que je pouvais impunément me promener sans ombrelle en plein midi.

Je n'ose pas, même approximativement, vous indiquer la hauteur de ce plateau; je ne crois pas qu'elle arrive à quatre mille pieds. Il y a de l'autre côté de la vallée des sommets plus élevés; mais je pense que celui-ci tire un

grand avantage de sa position : il est presque détaché de la chaîne des Gattes et s'avance comme un contre-fort isolé dans la plaine du côté de la mer.

Ce voyage est la première circonstance où j'aie dû me prémunir contre l'attaque des tigres. Lorsque je commençais à gravir la montagne, les habitants du pays m'avertirent que ces terribles voisins rôdaient dans ces contrées, et avaient tout récemment fait des ravages. Comme ils sont très-friands de la chair du cheval et le sentent de très-loin, le danger pouvait être sérieux. Nous prîmes donc la précaution, quand nous dûmes nous arrêter pour passer la nuit, d'allumer de grands feux autour de nous. Je ne sais si c'est là ce qui nous sauva ; le fait est que le tigre ne vint pas nous inquiéter. Au reste, sous ce rapport, les Anglais ont rendu un immense service à l'Inde, et tout spécialement à ces provinces du Maduré. Autrefois, comme nous le voyons dans les *Lettres édifiantes*, le pays était infesté par les tigres et ravagé par les éléphants, qui dévoraient les moissons dans toutes les vallées de Dindighel et même dans la plaine. Les Anglais leur déclarèrent la guerre. M. Péters, collecteur de Maduré, se rendit célèbre par les parties de chasse vraiment royales qu'il organisa, et auxquelles accouraient, des diverses parties de l'Inde, les milords et même les dames anglaises. C'étaient des fêtes somptueuses, où le plaisir de la chasse en amenait beaucoup d'autres peut-être moins innocents. Mais elles furent un bienfait pour le pays, qu'elles délivrèrent d'un véritable fléau : les tigres ne se montrent plus que bien rarement et dans certaines contrées plus rapprochées des bois ; les éléphants semblent avoir accepté un pacte qui les interne dans les vastes

forêts des Gattes. Ils n'apparaissent plus dans la plaine que comme de fidèles serviteurs, soumis et dociles. Pour se les procurer, des Indiens exercés vont leur faire la chasse, non plus ouvertement comme autrefois les Anglais, mais en leur tendant des piéges. Ils s'attachent surtout à prendre les jeunes éléphants, parce qu'il est plus facile de les apprivoiser et de les dresser.

L'éléphant est dans l'Inde la monture noble par excellence. Tout grand personnage qui se respecte et veut se faire respecter doit avoir à sa suite un ou plusieurs éléphants, sinon comme monture, au moins comme parade. L'éléphant est l'ornement obligé à la porte des palais des princes, et auprès des pagodes; et dans toute cérémonie civile ou religieuse il a sa place d'honneur. Le grand éléphant de la pagode de Maduré est magnifique. Il a dix pieds de hauteur. C'est lui qui est chargé de transporter les voyageurs d'un bord à l'autre de la rivière de Maduré, dans la saison des grandes eaux, qui lui donnent souvent sept et huit pieds de profondeur. Il remplit son office de bac et fait la navette avec une patience et une majesté remarquables. A chaque arrivage six ou dix voyageurs descendent de son dos et sont remplacés par autant d'autres, qui y grimpent à l'aide d'une échelle de corde. Je l'ai vu s'arrêter au milieu de la rivière et refuser d'avancer parce que la profondeur dépassait la mesure. Le cornac ayant voulu le forcer, il poussa un cri effroyable, le plus terrible que j'aie jamais entendu ; le cornac comprit et lui permit de rebrousser chemin.

Un autre jour, revenant à cheval par le grand boulevard de Maduré, je vis arriver à ma rencontre le même éléphant. Comme je n'étais pas sûr de mon cheval, un

peu ombrageux, je me hâtai de descendre, et j'eus le temps de contempler le noble serviteur de la pagode remplissant ponctuellement l'office qu'on lui confiait. La procession devait passer le lendemain par ce boulevard avec ses saprams et ses chars de triomphe ; il fallait donc dégager l'avenue de toutes les branches des arbres dont elle est ombragée, jusqu'à la hauteur de quinze ou dix-huit pieds. L'éléphant avançait tranquillement, et à chaque branche qui descendait au-dessous de la limite, averti par un signal du cornac, il la saisissait avec sa trompe et elle tombait à ses pieds ; je l'ai vu rompre ainsi des branches plus grosses que le bras, sans faire le moindre effort, et avec autant de facilité que j'en aurais à briser un brin de paille. Je ne pus m'empêcher d'éprouver un saisissement de frayeur à la vue d'une si grande puissance exercée si doucement ; et je me disais : Que serait-ce donc s'il déployait toute sa force ! Lorsqu'on voit cette masse lourde et informe, on croirait que l'éléphant peut à peine se mouvoir, et qu'on aurait beau jeu à s'échapper par la fuite. C'est une erreur : le simple pas de l'éléphant est plus rapide que le trot du cheval, et quand il trotte, le cheval peut à peine le suivre au galop.

Nous voilà un peu loin de notre montagne et de mon nouveau domaine ; j'y reviens, mais uniquement pour terminer cet article, car je n'ai pas autre chose à vous en dire. Nous avons sur ce plateau une belle propriété, bien assurée ; c'était la chose importante pour le moment. Quand pourrons-nous y installer une maison de santé ? Dieu le sait ; cela dépend de bien des circonstances, qui elles-mêmes dépendent de la volonté divine. Hélas ! le temps n'est pas aux projets !

Depuis mon retour à Maduré je me suis activement occupé de l'église de Rasakembiram. Cette chrétienté nous a causé déjà bien des tracasseries, et donné bien des soucis. Deux choses y rendaient notre position incertaine et précaire : un levain d'esprit schismatique dans plusieurs chefs très-influents, et l'existence de la vieille église qui, d'après les décrets du collecteur, appartenait de droit aux prêtres schismatiques et pouvait nous susciter un procès ruineux. La vraie solution de toutes ces difficultés était d'ouvrir la nouvelle église que nous construisons depuis si longtemps et à travers tant d'obstacles. Je poussai donc énergiquement les travaux de construction, et je parvins à les terminer. L'aspect de ce monument, vraiment remarquable pour le pays, excita la joie et l'enthousiasme dans toutes les populations de ce district, et les rattacha de plus en plus à notre cause. Il fallait profiter de cet élan pour faire disparaître la vieille église. La chose était délicate, le prêtre schismatique était là tout prêt à me citer au tribunal. Pour rendre tout procès impossible, je dirigeai le mouvement des populations de manière à entraîner les chefs suspects, surtout celui de Rasakembiram. Je convoquai les chrétiens, lui à la tête ; je montrai la nécessité de détruire cette vieille église, qui déparait la nouvelle et empêchait la régularité de la place. Tout le monde applaudit, et le vieux chef lui-même, après quelques difficultés, finit par consentir. Alors voulant flatter son amour-propre, je déclarai que la chose devait se faire en grande solennité, je distribuai le bétel (qui a le privilége d'ouvrir toute cérémonie importante) et en lui faisant les premiers honneurs du bétel j'ajoutai qu'à lui aussi appartenait, en sa qualité d'ancien et de chef de la

chrétienté, l'honneur de donner le premier coup à la baraque condamnée par le suffrage universel. A l'instant même, tout rayonnant de joie, il se mit à l'œuvre, porta ses soixante-dix ans sur l'échelle et enleva les premières tuiles du toit. A ce signal l'ardente jeunesse s'élança au milieu des chants et des cris de triomphe, et en peu d'heures il ne restait plus un vestige de cette église qui était un sujet perpétuel de craintes et pouvait devenir la cause des plus graves oppositions. A cet avantage s'en joignit un autre presque aussi précieux, celui d'avoir compromis le vieux chef, et enlevé ainsi aux schismatiques tout espoir et tout moyen de nous chicaner.

Heureux et bénissant Dieu de ce succès, je revins à Maduré, où m'attendaient les travaux de l'administration et une autre petite aventure que je vais vous raconter, en vous priant toutefois de ne pas y attacher plus d'importance que je ne le fais moi-même. J'ai à Maduré un beau jardin, assez grand pour réunir l'utile à l'agréable ; mais, à cause de mes fréquentes absences, comme par motif d'économie je n'ai pas voulu le cultiver à mon compte, je l'ai abandonné à un jardinier chrétien qui en prend soin et en recueille les produits. Ce brave homme, d'une grande simplicité, a un fils de seize ans encore plus simple que lui et même un peu plus que simple, mais heureusement il n'est pas méchant. Serait-il vrai qu'on aurait voulu exploiter sa naïveté, et que là serait le but caché du voyage du fameux prêtre Borge, qui se trouvait à Maduré depuis quinze jours, sans que je pusse deviner le motif de sa présence dans cette ville ? Quoi qu'il en soit, voici l'histoire. Mon pauvre jardinier m'aborde en tremblant, annonçant une grave révélation à me faire et ne

trouvant plus de parole. Je l'encourage, je le rassure, et il me fait ce récit : Depuis huit jours, le catéchiste de Borge a circonvenu son fils; à force de caresses et d'amitiés, il l'a entraîné avec lui et, sans l'en prévenir, l'a introduit dans la chambre de Borge. Ce prêtre lui a fait beaucoup de questions : s'il avait accès auprès du souami ? s'il entrait souvent dans sa cuisine? s'il était bien avec le disciple? Ensuite il s'est levé, a ouvert une malle, lui a montré un sac de roupies, puis, plongeant ses deux mains dans le sac et les retirant pleines de ces pièces d'argent, il lui a dit : « Vois! je te donnerai tout cela, si tu veux jeter dans le riz du souami une petite poudre que je vais te remettre. » Le pauvre enfant stupéfait, épouvanté d'une telle proposition, n'a pas su dissimuler son impression, et il a répondu qu'il ne pouvait faire une telle chose. Malgré ce refus, le catéchiste n'a cessé de le poursuivre pour l'engager à consentir, et lui, craignant d'être puni pour avoir visité le schismatique, n'osait pas en parler. Enfin ne pouvant plus y tenir, il a tout révélé aujourd'hui à son père, qui se hâte de me le raconter. — Je grondai le jeune homme de ne pas avoir déclaré la chose dès le premier instant et je lui donnai mes instructions; de mon côté je pris mes mesures, en mettant M. de Fondclair dans la confidence, afin qu'il pût m'aider et au besoin me servir de témoin. Deux jours se passèrent et le jeune homme, interrogé, répondait : On n'est pas revenu. Le troisième jour, il me dit : « Le catéchiste est venu, je lui ai dit comme vous m'aviez recommandé, et il est parti en disant : Oui, oui! on t'a fait la leçon!! » — Je devais m'y attendre : il aurait fallu plus de finesse pour prendre un roué.

Tel est le fait dans toute sa simplicité. Au fond, qu'y a-t-il dans tout cela? Je l'ignore; je répugne même à scruter ce mystère. En tout cas, la chose n'est pas très-amusante, ni propre à inspirer des idées joyeuses. Mais elle est utile; elle m'oblige à vivre dans un plus complet abandon entre les mains du bon Dieu, et à répéter avec le psalmiste : *In manibus tuis sortes meæ*, ou avec mon divin maître : *In manus tuas commendo spiritum meum*. Après tout, qu'importe? mourir ainsi ou mourir du choléra, d'une dyssenterie, d'une congestion... c'est tout un : comme le bon Dieu voudra, et quand il voudra!

Je ne vous donnerai pas cette fois de longs détails sur les diverses parties de la mission. Les missionnaires, affligés de tant de pertes, se résignent à la volonté de Dieu, dont ils adorent les jugements impénétrables, comptent sur les prompts secours de la Compagnie dont ils connaissent la tendre charité, et continuent leurs œuvres avec courage et succès. Je veux cependant insérer ici un extrait d'une lettre du P. Sales qui vous fera plaisir.

« Dans un village entièrement idolâtre un païen et sa femme avaient conçu le désir de se faire chrétiens. Ils avaient à peine déclaré cette sainte résolution que le plus jeune de leurs enfants tomba gravement malade, j'acourus à son secours, je le baptisai, et il s'envola droit au ciel. Cet accident n'ébranla pas la foi des deux catéchumènes, et de leur consentement je baptisai les deux autres enfants, dont l'aîné n'avait pas encore l'âge de raison. Peu après, la mère tomba malade et me fit appeler. Je la trouvai très-mal, mais parfaitement disposée ; je lui conférai le baptême et deux heures après elle avait rejoint son petit ange. Elle était à peine enterrée que les deux

autres enfants furent pris de la maladie. Pour le coup le père n'y tint plus : vaincu par la douleur et par les cris des païens il eut recours aux pagodes et à toutes les superstitions pour sauver ses enfants, qui malgré tous ses efforts succombèrent, ou plutôt allèrent partager le bonheur de leur mère et de leur petit frère. *O altitudo divitiarum !* Quelle joie durent éprouver ces quatre âmes en se retrouvant dans le ciel ! quelle reconnaissance éternelle envers la divine bonté qui les a tirées de cette masse pour les combler de ses trésors ! et aussi quel bonheur pour le missionnaire devenu l'instrument de cette miséricorde ! Une chose lui manque... ce malheureux père qui a cédé à la tentation ; mais confiance ! il a de fervents intercesseurs : la miséricorde divine saura le raccrocher.

» Peu de jours après, dans un village voisin du premier et comme lui entièrement idolâtre, pendant que les païens se racontaient ces quatre morts comme une preuve de la puissance de leurs dieux, un autre païen vint me prier de baptiser son enfant malade ; j'accourus, je baptisai, et l'enfant partit pour le ciel ; nouvelle preuve des vengeances des idoles et de l'impuissance du Dieu des chrétiens ! Cela n'empêcha pas néanmoins une pauvre femme du même endroit de me demander le baptême ; je le lui administrai et deux heures après elle entrait dans la gloire céleste... *O altitudo !* que de mystères ! Qui donc inspirait à ces âmes ce désir du baptême dans un moment où tout semblait fait pour les effrayer et les repousser ? — O que Dieu est admirable, et surtout qu'il est bon !

» Comme cette femme était très-pauvre, je me chargeai de ses funérailles, et j'ordonnai qu'on les célébrât avec toute la pompe possible, force musique de tous instru-

ments, mais à condition d'interrompre de temps en temps par des prières que réciteraient ou chanteraient mon catéchiste et mes disciples. Tout se fit avec fracas, à la grande satisfaction des assistants. Le fils de la défunte vint à la tête du cortége me remercier et demander le baptême pour lui-même, pour sa femme et toute sa famille, et l'on m'assura que plusieurs autres avaient conçu le même désir. Voilà donc la croix arborée et le christianisme implanté dans ces villages tout païens. »

Je ne veux pas terminer cette lettre sans vous remercier du nouveau renfort qui vient à notre secours. Les PP. Cl. Deschamps, François Perrin, Joseph Grégoire et le Frère Scholastique Cl. Bedin, sont en route et nous arriveront bientôt. Ayant été prévenu de leur prochain débarquement à Madras, je leur avais adressé une lettre pour leur souhaiter la bienvenue, leur annoncer nos récents malheurs et les encourager. Mgr de Drusipare, à la vue du Fr. Bedin, a jugé immédiatement qu'il devait être ordonné prêtre avant d'entrer dans la mission. J'ai de suite remercié Sa Grandeur de sa bonté et du nouveau service qu'elle nous rend. Ainsi voilà quatre nouveaux missionnaires ! juste le nombre voulu pour remplir les cadres si tristement appauvris ; mais quand pourront-ils combler les vides dans les rangs de la milice en activité de service? Que de temps à attendre et que de chances à courir ! N'importe, leur arrivée soutient les courages et ranime la confiance.

O mon Révérend Père ! pendant que je vous écris ces lignes, je calcule qu'en ce moment même vous recevez les dépêches qui vous annoncent nos malheurs et vont affliger votre cœur ! Comme je prends part à votre douleur

et à vos embarras ! Je n'ai de consolation à vous donner que celle qui fait toute notre force : la très-sainte, toujours adorable et aimable volonté de Dieu ! *Fiat !* qu'elle soit faite et adorée ! Il nous aime, car il est notre père ! il aime cette mission, car elle est son œuvre !.. *Fiat !*

En union de vos SS. SS., dans le sacré cœur de Jésus et au pied de sa croix.

J. Bertrand. S. J. M.

TRENTE-DEUXIÈME LETTRE

Le P. J. Bertrand et le P. Fr. Perrin, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, 18 octobre 1843.

Encore un fruit de cette pauvre mission du Calvaire ! encore un courrier qui arrive à l'infortuné Job ! Oh ! comme je sens ce que doit éprouver votre cœur paternel ! Le cher P. Claude Deschamps, sur lequel je fondais de si belles espérances, en qui je voyais dès le début un missionnaire accompli, qui déjà s'élançait à pas de géant dans la carrière, dont le zèle dévorant et le caractère aimable promettaient les plus heureux succès... n'est plus de ce monde ! Il a quitté cette vallée de larmes, il est mort en prédestiné ! Il est heureux ! Il nous a laissés tout embaumés de ce parfum, de cette joie, de ce je ne sais quoi de céleste qu'on respire, sans pouvoir l'exprimer, lorsqu'on a le bonheur d'assister à la mort des saints. Malgré la perte immense que nous faisons, nous nous réjouirions, si nous ne savions que la plaie faite à la mission affectera si péniblement votre cœur et augmentera vos embarras.

Il a bien compris son bonheur, ce cher Père! Et, tout en s'offrant aux fatigues, aux privations, aux souffrances inséparables de la vie du missionnaire, il s'écriait : *O que je suis heureux ! Dieu veut bien se contenter avec moi de la bonne volonté, du simple désir, et accepter dès maintenant mon sacrifice!* et il répétait avec transport : *O que je suis heureux!* Le P. Deschamps était un ange ; sa place l'attendait dans le ciel. Je laisse au P. François Perrin, son compagnon de voyage, la consolation de vous en parler plus longuement.

Lettre du P. Fr. Perrin, au R. P. Maître des novices.

« Pour votre consolation, mon Rév. Père, et pour l'édification de tous vos chers novices, si cordialement attachés au bon P. Deschamps que nous pleurons, je veux vous donner quelques détails sur sa mort et sur la manière dont Dieu semble l'y avoir préparé. Je ne vous rappellerai pas ce qui se passa au noviciat de Toulouse depuis le moment où la nouvelle de notre choix pour la mission du Maduré nous fut communiquée. Plus qu'à personne il vous a été donné de connaître et d'apprécier la joie, le bonheur qui inondaient son âme et débordaient dans ses paroles. Depuis lors, ces sentiments ne perdirent rien de leur intensité : il jubilait, il ne savait parler que de son bonheur. *Je suis exaucé*, me disait-il à Marseille, *j'ai souvent demandé la grâce de ne pas mourir curé*

Avant le départ, il se prépara par un fervent *triduum* à l'émission de ses vœux de dévotion, que le R. P. provincial lui avait permise. Il offrit ce sacrifice à Notre-Dame-de-la-Garde, où il célébra la sainte messe, et d'où il descendit triomphant pour monter sur le vaisseau; le soir même, nous étions en pleine mer. Il avait dès lors un pressentiment que l'un des quatre mourrait bientôt, et il pensait que ce serait lui; parti sous cette impression, il dirigea tout vers ce but.

» Pendant toute la traversée, il fut cruellement éprouvé par le mal de mer, et cependant son courage triomphait de la violence de cette maladie, il ne consentit jamais à omettre aucune partie de son bréviaire ou de ses exercices de piété; et, quiconque en a fait l'expérience, jugera que c'était là une victoire héroïque. Dès que le mal lui accordait un moment de relâche, il le consacrait à l'étude de l'anglais, et il y avait fait de tels progrès, que c'est lui qui nous tirait d'embarras dans nos rapports avec ceux de cette nation. Je puis ajouter que tout le voyage fut pour lui un véritable apostolat, soit auprès des matelots et des mousses, soit plus tard auprès des Indiens, qu'il exhortait par le moyen de l'interprète qui nous accompagnait. Arrivé à Trichinapaly, il se livra à l'étude du tamoul avec une ardeur que stimulait son impatience de travailler au salut des âmes, et que ne put modérer un mal de tête presque continuel. Ne voyant dans cela qu'une heureuse occasion de se préparer par la souffrance aux travaux de la vie apostolique, il ne parla de ses douleurs à personne. Mais, le 20 septembre, un peu de fièvre étant venu se joindre au mal de tête, il fallut bien déclarer son état et renoncer à l'étude. Un premier médecin ne semblant pas

donner à la chose toute l'importance qu'elle méritait, un second fut appelé. Celui-ci jugea la maladie sérieuse, soupçonna que le foie était attaqué, et amena même avec lui deux autres médecins qui confirmèrent son jugement; le traitement le plus énergique fut employé, mais sans pouvoir arrêter les progrès de la maladie.

» Le 14 octobre, dans la nuit, le malade me dit : *Mon Père, je n'ai pas peur, mais je crois que l'heure est venue. Allez, je vous prie, chercher le P. supérieur pour m'administrer les derniers sacrements.* Ne le voyant pas bien mal, je l'engageai à attendre le matin, par égard pour le P. supérieur, qui était lui-même indisposé. Mais, comme il insistait, je me rendis à ses désirs. Le P. Bertrand arriva et jugea comme moi qu'on pourrait différer, mais le malade demandant en grâce cette faveur, le Père céda à ses instances; on éveilla les autres Pères de la maison, et nous nous trouvions quatre autour de son lit. Il prononça ses vœux de religion et reçut les derniers sacrements avec des sentiments que j'essayerais en vain de vous rendre : « *Oh! quel bonheur d'être et de mourir dans la Compagnie de Jésus! O quelle bonne Mère!* Puis il se recommandait aux prières de ses Frères, et disait au R. Père : *Vous croyez, n'est-ce pas, que le bon Dieu m'aura pardonné mes péchés?* Et sur la réponse affirmative, il ajoutait : *O qu'il faut être pur pour paraître devant Dieu!* Et après avoir répété quatre ou cinq fois ces paroles avec une grande émotion, il disait : *Oh! ce n'est qu'à la mort qu'on le comprend bien!* Toujours pénétré de cette sainteté de Dieu, il se recommandait encore à nos prières : *Vous ne m'oublierez pas devant le Seigneur*, disait-il, *vous écrirez à nos Pères de la Mission, afin qu'ils prient beaucoup pour moi;*

vous écrirez à nos Pères d'Europe; vous annoncerez ma mort à ma famille, à mon père, afin qu'on prie beaucoup pour moi, beaucoup, beaucoup! Puis il s'écriait avec une touchante expression de foi : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum! O Marie, introduisez-moi dans le cœur de Jésus!*

» La journée se passa dans ces pieux sentiments. Un instant le démon voulut troubler cette belle âme par des frayeurs; mais aussitôt le malade appela à son secours le P. supérieur, qui s'était retiré dans sa chambre. Je lui fis quelques observations sur l'état où se trouvait le P. Bertrand; mais comme il insistait, je m'empressai de le satisfaire. Le P. supérieur accourut auprès de lui, reçut de nouveau sa confession, lui renouvela de nouveau l'absolution et resta avec lui bien avant dans la nuit. Rendu à son état de paix et de calme, le P. Deschamps s'offrit à Dieu et consomma son sacrifice dans les plus saintes dispositions. La crise de la maladie nous l'enleva, pour ainsi dire, longtemps avant que son âme pût briser les liens du corps; pendant trente-six heures, il fut en proie à un délire continuel, dans lequel il ne parla que du ciel et de choses pieuses. Une circonstance bien remarquable, c'est que dans cet état, où il avait perdu toute connaissance, ne distinguait plus, ne comprenait plus, n'entendait plus, l'obéissance, qu'il avait aimée dans sa vie, lui restait seule comme un instinct et seule conservait son action sur lui : au plus fort de ses répugnances, de ses agitations et de ses transports, je n'avais qu'à invoquer l'obéissance et à l'instant je le voyais accepter les remèdes, se calmer et demeurer tranquille. Le 16 octobre, à neuf heures du soir, les crises cessèrent; à onze heures, nous nous réu-

nîmes autour de son lit pour réciter une seconde fois les prières des agonisants, et à minuit il rendit son âme à Dieu.

» Je me recommande instamment à vos SS. SS., etc. »

FR. PERRIN. S. J. M.

Je n'ajouterai rien à ces détails que le P. Perrin adresse à son maître des novices, sinon que les rapports intimes que j'ai eus avec le bien-aimé P. Deschamps ont laissé dans mon âme un doux parfum d'édification, et m'ont fait découvrir dans son cœur quelque chose des trésors et des priviléges qu'on admire dans un saint Louis de Gonzague. La maladie qui nous l'a enlevé est une attaque du foie avec une congestion dans le cerveau (le foie doit être bien sain dans ceux qui viennent partager dans ce pays nos fatigues et nos combats) ; mais au-dessus des causes secondes est la cause première que nous devons bénir et adorer : *Judicia Domini abyssus multa.*

Je suis en union de vos prières et de vos douleurs, etc.

J. BERTRAND. S. J. M.

TRENTE-TROISIÈME LETTRE

Le P. Wilmet, à M. du Ranquet.

Strivégondam, 10 novembre 1843.

MONSIEUR ET RESPECTABLE AMI,

Si je ne connaissais votre foi vive et votre parfaite résignation à la volonté de Dieu, je devrais prendre bien des précautions pour vous annoncer une perte qui, en nous affligeant nous-mêmes profondément, nous commande un acte si pénible de soumission aux desseins impénétrables de Dieu. Vous m'avez deviné, et déjà vous renouvelez dans votre cœur le sacrifice que vous aviez si généreusement fait à Dieu de votre cher Louis, qui est maintenant au comble de ses vœux. Vous ne le perdez pas, puisque déjà vous l'aviez donné pour toujours à ce Dieu libéral qui vient de lui communiquer sa gloire et sa béatitude. Mais nous, nous le perdons en réalité ; nous perdons en lui un frère chéri, un des soutiens de la mission, un Père bien-aimé des chrétiens..., et moi, je perds un ami, un compagnon de mes travaux. Ma douleur est

telle, que je ne me serais pas senti le courage de vous annoncer cette nouvelle, si le cher défunt ne m'en avait chargé au moment de son départ pour le ciel. Je ne puis mieux vous consoler et me consoler moi-même, qu'en vous racontant les circonstances de cette mort précieuse.

Le bon Père se dirigeait sur Virapandiampatnam où l'attendait le P. Castanier. Par une disposition de l'aimable Providence, en suivant une inspiration du cœur dont nous ne devinions pas le but véritable, nous nous étions donné un rendez-vous à moitié chemin. J'étais arrivé au lieu désigné, et il devait m'y joindre le 8. Pendant que j'attendais je vis arriver son disciple tout essoufflé qui me dit en pleurant : « le P. Michel (c'est le nom tamoul du P. Louis) est pris du choléra à Strivégondam. » A l'instant je montai dans mon palanquin, et j'arrivai vers sept heures du soir. Le cher malade en témoigna une grande joie, et il me tendit la main avec une vive expression d'amitié. *Mais cela ne va pas si mal, lui dis-je, ce n'est pas le choléra : tenez, voici mon reliquaire, et je vais prier pour vous.* — *O mon Père,* me répondit-il, *j'ai le choléra, je vais mourir, confessez-moi vite et donnez-moi l'extrême-onction.* Sans croire à un danger si pressant, je me hâtai cependant de satisfaire ses désirs. Il fit sa confession avec une parfaite présence d'esprit, qu'il conserva jusqu'à la fin. Il ajouta ensuite : *Je vais rendre compte à Dieu de toute ma vie.* Ayant reçu l'extrême-onction, il me demanda mon crucifix qu'il baisa avec une tendre dévotion et me pria de lui mettre un autre scapulaire, parce que le sien était vieux et déchiré ; puis il m'adressa ces paroles, qui sont comme son testament : 1° *Vous voudrez bien écrire à mon*

bon père, et prier le P. Supérieur de lui envoyer les images que vous trouverez dans mon bréviaire ; 2° vous récompenserez les trois personnes qui m'ont rendu service ces jours-ci dans ma maladie ; ces braves gens m'ont donné tout ce que j'ai demandé. J'ai pris les remèdes propres à chasser le mal ; mais tout remède est inutile... ; 3° je souffre beaucoup ; priez pour m'obtenir la patience... 4° je n'ai pas de dettes, à la réserve de 9 francs que je dois à mon disciple, et de vingt et une messes que je vous prie de faire acquitter... Quand il en sera temps, je vous avertirai de me donner une dernière absolution et l'indulgence à l'article de la mort.

Près de son lit étaient sur une table les statues de la sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Michel. Prosterné aux pieds de ces saints protecteurs et du crucifix, je priais de toute la ferveur de mon âme ; le Père souffrait avec une admirable patience, son médecin et ses deux disciples l'assistaient et le servaient avec un zèle plein d'amour. Je ne pouvais me persuader que Dieu voulût nous l'enlever ; j'osais compter sur un miracle... *Il est temps, donnez-moi encore l'absolution pour tous les péchés de ma vie et l'indulgence plénière...* puis, après l'avoir reçue, il reprit : *Encore acte de contrition et absolution.* Depuis ce moment il fut tranquille, et sa sainte âme alla, comme j'en ai la confiance, se réunir à son divin Maître.

Le P. Castanier, que j'avais averti, n'arriva qu'après la mort de son cher ami, qui avait été son compagnon fidèle en Espagne, en Suisse et au Maduré. Je fis quelques pas pour aller à sa rencontre ; nous donnâmes un libre cours à nos larmes, et nous fûmes quelque temps sans nous dire un seul mot. Il fallut pourtant s'occuper des funérailles ; nous plaçâmes ce précieux dépôt dans l'église de

Strivégondam. Ce lieu, situé à moitié chemin entre Paléamcottey et Virapandiampatnam, est fameux par son pèlerinage de saint Jacques, et sera désormais plus célèbre encore et plus cher à nos chrétiens. Le P. Louis était regardé comme un saint, aimé et vénéré de tout le monde. C'est auprès de son tombeau que nous commençons, le P. Castanier et moi, notre retraite annuelle. Nous espérons, en priant pour lui, qu'il priera aussi pour nous; la vue de sa tombe, en nous rappelant le souvenir de ses vertus, nous inspirera de bonnes pensées et de généreuses résolutions, pendant que sa bienheureuse âme nous obtiendra du haut du ciel la grâce de les exécuter.

Daignez agréer, etc.

Jos. Wilmet. S. J. M.

TRENTE-QUATRIÈME LETTRE

Le P. W. Cliffort, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, 18 novembre 1843.

Mon Révérend Père, P. C.

Voici un courrier qui va renouveler deux fois vos douleurs, en vous annonçant la double perte que nous venons de faire. Il a plu à N. S. d'appeler à lui les Pères Louis du

Ranquet et François Perrin, morts tous les deux du choléra, le premier à Strivégondam, le 8 novembre, le second à Trichinapaly, le 12 du même mois. Je ne vous parlerai pas du P. du Ranquet, parce que le P. Wilmet, entre les bras duquel il a rendu le dernier soupir, s'est chargé de ce soin; mais je dirai quelque chose du P. Fr. Perrin a qui j'ai donné les derniers secours de la religion.

Le P. Fr. Perrin, arrivé à Trichinapaly le 5 septembre, avec le P. Deschamps et ses deux autres compagnons, s'appliquait avec eux à l'étude du tamoul et jouissait d'une parfaite santé. C'est lui qui, le 18 septembre, vous écrivait le récit de la mort du P. Deschamps : qui m'eût dit alors qu'aujourd'hui, juste un mois après, je serais obligé de lui rendre le même service !

Le R. P. supérieur avait invité les nouveaux missionnaires et quelques-uns des anciens à se disposer par leur retraite annuelle à la fête de saint Stanislas Kostka. C'était donc une époque de grâces et de douce jouissance dans l'esprit de famille. Dès les premiers jours de la retraite, le P. Perrin, très-bien portant, avait dit au R. P. Bertrand dans une ouverture de cœur : *Une voix intérieure semble m'avertir que Dieu demande de moi un sacrifice, et, sans savoir ce qu'il désire, je me suis offert tout entier.* Ces paroles furent pour le P. supérieur l'annonce d'un nouveau malheur et firent à son cœur une plaie anticipée, qui peut-être acheva d'abattre ses forces ; car l'appréhension de ces sacrifices et les angoisses qu'elle produit, en livrant l'âme aux agitations de la crainte et de l'espérance, sont bien plus terribles, plus nuisibles à la santé, que le sacrifice lui-même. Le samedi 11 novembre le

P. Perrin éprouva un malaise qu'il regarda comme peu sérieux et dont il ne dit rien. La nuit suivante il fut saisi d'un froid subit, symptôme du choléra. Dès que j'en fus instruit, j'appelai un médecin anglais, qui le traita avec la plus grande sollicitude. Tout fut inutile ; l'attaque était trop violente. Le P. supérieur étant lui-même cloué sur son lit par la maladie, ce fut moi qui donnai à notre cher malade les derniers secours de la religion et de la charité fraternelle. Je n'ai pas besoin de vous dire, à vous qui connaissiez sa piété, tout ce que dans ce moment solennel, sa foi, sa confiance, sa générosité, nous offrirent d'édifiant et de consolant : *Quel beau jour pour moi,* s'écriait-il en nous voyant autour de son lit les yeux baignés de larmes, *quel beau jour ! Ne pleurez pas, je vais au ciel !* Je lui suggérai d'unir en ce moment ses sentiments à ceux de nos saints de la Compagnie, à ceux de saint Stanislas Kostka, dont il allait célébrer la fête dans le ciel ; à ceux du P. Deschamps qui venait de le précéder, et lui avait préparé une place. A ces paroles il leva les yeux et les mains vers le ciel avec une expression de tendresse et de résignation que je ne puis rendre, mais qui produisit en moi une impression que je n'oublierai jamais. C'est dans ces dispositions qu'il rendit son âme à Dieu le 12 novembre, vers les huit heures du soir.

Je recommande la mission et les missionnaires survivants aux SS. SS. et aux prières de toute la Compagnie, vous voyez s'ils en ont besoin !

J'ai l'honneur d'être, etc.

W. Cliffort. S. J M.

TRENTE-CINQUIÈME LETTRE

Extrait d'une lettre du P. Pierre Perrin, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, 14 février 1844.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Quand on sait que notre vie se passe en courses continuelles et presque toujours à cheval, on doit naturellement conclure que de bonnes leçons d'équitation seraient une excellente préparation. Eh bien ! voilà pourtant une vérité à l'appui de laquelle je n'oserai pas citer mon exemple, si ce n'est comme une exception qui confirme la règle. De tous les missionnaires du Maduré, je suis peut-être le seul qui ait eu ce précieux avantage d'être dressé selon toutes les règles de l'art par les soins d'un maître habile ; et cependant, je dois l'avouer, il n'en est pas un seul qui ait eu si souvent et si solennellement l'honneur de prendre possession du sol indien. A notre arrivée à Trichanapaly le P. Garnier, qui était venu à notre rencontre, ayant quitté son cheval pour monter dans notre voiture, je ne pus voir ce coursier libre sans céder à la

tentation de parader, ou du moins de me donner le plaisir d'une cavalcade. Je n'avais pas fait un kilomètre, que mon cheval avait déjà *semé*, je veux dire démonté son cavalier ; et depuis lors je ne sais si j'en ai essayé un seul qui ne se soit procuré cette satisfaction à mes dépens. Jusque-là le désagrément n'était pas trop grave ; j'en étais quitte pour quelques contusions et les plaisanteries amicales de mes confrères : ils me demandaient l'explication de ce phénomène et la conciliation de ces chutes avec l'art de l'équitation, et je leur répondais, sur le même ton, que cela tenait aux chevaux du pays qui, n'étant pas dressés, ignoraient les règles de la politesse. Et même depuis longtemps mes voyages n'étaient plus signalés par ces tristes aventures, grâce à l'humeur pacifique de mon petit bidet, qui n'avait d'autre inconvénient que de me faire prendre un bain de pieds toutes les fois qu'il fallait traverser les plus petites flaques d'eau, et de me planter quelquefois debout en s'échappant d'entre mes jambes. Mais voici un accident moins plaisant, et même fort sérieux.

Dernièrement le P. Grégoire devant partir pour Maduré, faute de mieux, je lui cédai mon Bucéphale, et je le remplaçai par un jeune cheval tant soit peu fringant. Me trouvant donc obligé de faire une battue dans un village voisin pour chercher une cinquantaine d'enfants qui ne venaient pas au catéchisme, je me mis en campagne, et déjà je me félicitais de ma nouvelle acquisition, lorsqu'une chrétienne s'étant jetée devant moi pour me demander la bénédiction, mon cheval effarouché, sans me prévenir, fit un de ces bonds irréguliers que la théorie n'a pas prévus, et me jeta par terre. Je me relevai avec

le bras droit fracturé, et ce fut une grosse affaire que de le remettre. D'abord un rhabilleur du pays vint s'essayer, me fit beaucoup souffrir par ses tiraillements, et me laissa très-incertain sur le résultat de son opération, parce que l'inflammation et l'enflure du bras empêchaient d'y rien voir. Le lendemain un docteur anglais, qui se trouvait sur son départ, voulut bien se déranger et visiter mon bras; mais il se retira sans rien dire, sans rien faire, sans prescrire aucun remède; enfin le surlendemain un nouveau docteur ayant été appelé, commença par appliquer les sangsues pour faire disparaître l'inflammation et remit le bras complétement.

Le temps que j'ai dû passer ici avec mon bras en écharpe n'a pas été perdu; Dieu s'est servi de cet accident pour faire de moi le missionnaire de nos chrétiens de Trichinapaly, et surtout des enfants qui, au nombre de quatre ou cinq cents, fréquentent régulièrement notre catéchisme. Tous paraissent m'être très-attachés; ils écoutent avec avidité mes petites instructions, et j'espère obtenir dans ce ministère des fruits qui me dédommageront surabondamment des ennuis de ma fâcheuse aventure.

Au reste, je commence à reprendre mes excursions. Ainsi, malgré une certaine rigidité du bras, provenant des bandages qui ont trop longtemps retenu les nerfs dans un état d'inertie, j'ai déjà fait sur mon petit bidet, renvoyé par le P. Grégoire, une tournée de huit jours pour achever l'administration de plusieurs chrétientés. Cependant ce voyage m'a occasionné un nouvel accident qui retardera la complète guérison; en voulant trop fortement appuyer mon bras sur la selle, j'ai senti un craquement dans

le coude et éprouvé de très-vives douleurs ; mais grâce à Dieu, ce n'était pas une nouvelle fracture ; comme je le craignis d'abord, mais seulement une lésion des muscles, et j'espère avec quelques soins recouvrer l'usage parfait de mon bras.

Le P. Bedin est pleinement lancé dans son district de Vadougherpatti, où il fait merveille. Il travaille beaucoup, sans toutefois négliger les ménagements que conseille la prudence. Le choléra fait en ce moment d'horribles ravagès parmi ses chrétiens. Il est sans cesse en course pour secourir les âmes et les envoyer au ciel.

Monseigneur de Drusipare, touché de nos malheurs, a bien voulu, à la prière du R. P. Bertrand, nous rendre provisoirement M. Mousset, jusqu'à ce que nous puissions remplir les vides que la mort a faits dans nos rangs. Ce cher confrère vient de nous quitter pour quelque temps, parce qu'il est appelé au synode qui va se tenir à Pondichéry. En attendant son retour, le P. Gury est venu me donner un coup de main ; j'ai eu bien du plaisir à m'entretenir avec ce brave missionnaire. C'est l'homme des bâtisses ; il va bâtir une église à Ouniour près de Poudoucottey, et aider le P. Canoz pour la construction de deux presbytères. Sa santé est robuste ; le médecin a déclaré qu'il se porterait d'autant mieux qu'il s'adonnerait plus activement aux fatigues de son ministère.

Le P. Clifford va bien. Il songe déjà à changer d'air. Il se propose de transporter après Pâques son collége naissant, maîtres et élèves, sur quelque point de la côte. Malheureusement il ne pourra pas emporter avec lui la maison construite ici pour ce collége; et de là gros embarras, Espérons que la Providence y pourvoira.

Veuillez faire parvenir quelque chose de cette lettre au coteau de Fourvières. Vous obligerez infiniment ce pauvre manchot qui doit tout, après Dieu, à cette tendre famille, que j'aimerai toujours, jusqu'à ce que je la retrouve dans le ciel. Je me recommande à ses ferventes prières.

Je suis, etc.

PIERRE PERRIN. S. J. M.

TRENTE-SIXIÈME LETTRE

Le P. Saint-Cyr, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, aux PP. et FF. de la maison de Vals.

Dindighel, mars 1844.

MES RR. PP. ET TRÈS-CHERS FF., P. C.

Vous vous plaignez dans votre dernière lettre de ce que je ne vous parle point assez de moi, de mes occupations, de mes travaux. Votre charité vous ferait recevoir avec plaisir tous les détails que je pourrais vous donner sur notre genre de vie. Oui, sans doute, vous devez vous intéresser à tout ce qui concerne cette chère mission du

Maduré ; cette mission, vous pouvez la regarder comme la vôtre; ce champ que nous cultivons, c'est vous qui le faites valoir; ces âmes, c'est vous qui les convertissez ; l'Évangile que nous prêchons, c'est vous qui l'annoncez par notre ministère. En effet, puisque dans la religion, et surtout dans la Compagnie de Jésus, on ne connaît pas ce mot si froid de *mien* et de *tien*, les œuvres de zèle plus encore que les biens de la terre sont une propriété commune, sont le trésor de tous les membres. Si l'obéissance, arrêtant l'essor de votre courage, comprime l'élan de vos désirs et vous retient en Europe, vous n'en êtes pas moins apôtres que nous, envoyés aux extrémités du monde, et travaillant à rendre fertile une terre confiée à nos soins. Puis encore, suivant la doctrine de saint Paul, l'homme plante, l'homme arrose, mais Dieu seul donne l'accroissement. — Nous, nous plantons, nous arrosons de nos sueurs le champ que nous cultivons ; mais l'accroissement où serait-il, si par vos prières vous n'attiriez les bénédictions du Seigneur sur nos faibles travaux ? Si nous, mes RR. PP., nous dont la parole est peu éloquente, nous, qui n'avons pas entre nos mains l'or et l'argent, ces agents si puissants dans l'ordre naturel, nous, dont le nombre, déjà si petit, s'est vu encore restreint par le fléau contagieux, nous opérons cependant quelque bien, nous gagnons quelques âmes, c'est à Dieu que nous le devons, c'est à vous qui priez pour nous qu'il faut l'attribuer ; et par une conséquence nécessaire, il est bien juste que nous vous rendions compte d'un ministère auquel l'ardeur de vos prières donne âme et vie. Je vous écrirai donc selon vos désirs, et sûr de vous intéresser par cela seul que je vous entretiens du Maduré, je ne chercherai

pas loin aujourd'hui le sujet de ma lettre. Une excursion que je viens de faire me le fournit naturellement.

Le jour même où le P. Cliffort, qui était venu prendre le frais dans mes montagnes, quittait Dindighel pour se rendre à Maduré, je pris, accompagné de mes disciples et catéchistes, la route de Palani. Le soir nous nous arrêtâmes à quatorze milles anglais, dans un fort joli bangala bâti à la mauresque. Ce bangala avait été construit trois ans auparavant par M. Davidson, Anglais, sous-collecteur de Dindighel. A peu de distance du bangala, nous laissâmes sur la droite la grande route de Darabouram, Coïmbatour, Carmattanpatty. Plus loin est Virpachy, zémindarat ou petit état passé au pouvoir des Anglais, lieu célèbre dans les fastes de la grande pagode de Palani. A Virpachy, dans une petite pagode perchée à la cime d'une montagne escarpée, est relégué, je ne sais pour quelle faute, le frère aîné du grand dieu adoré à Palani. Avant de s'acheminer vers le sanctuaire païen, le pèlerin ne manque pas de faire son sacrifice au pied de la montagne, vis-à-vis la pagode. MM. les Anglais ont fait construire un fort beau pont sur la rivière qui, descendant de cette partie des Gattes, traverse la vallée de Virpachy. Ce pont avait d'abord été emporté par une forte crue d'eau. On achève maintenant de le reconstruire sur des dimensions plus grandes.

Après avoir fait notre dîner indien à Sattrampatty, nous arrivâmes le soir à Aycoudy. Dans cet endroit se trouvent environ quarante familles chrétiennes. Il y a là une église dédiée à saint François-Xavier ; elle est petite, mais son origine a quelque chose de curieux. Autrefois cette église s'élevait près de la montagne sacrée où le

dieu de Palani fait son séjour. Ce dieu, dans sa grande et belle pagode, au milieu de ses pèlerins qui venaient par troupes innombrables lui prodiguer leurs hommages, peu satisfait des sacrifices qu'on lui offrait le jour et la nuit, ne pouvait souffrir le voisinage de cette petite église en paille qui se voyait dans la plaine. Il se plaignait qu'il brûlait, qu'il souffrait; il menaçait de quitter le sanctuaire, d'abandonner le pays. Les brames, ces vils ministres de l'enfer, qui s'engraissaient des immenses revenus du temple et se nourrissaient des offrandes sans nombre que la crédulité populaire faisait affluer à la pagode, mirent en jeu tant d'artifices, parlèrent sur un ton si menaçant, que le zémindar d'Aycoudy donna ordre de raser l'église de Saint-François-Xavier. Mais ce prince, craignant d'un autre côté de s'attirer la colère de celui dont il renversait l'autel, voulut qu'à Aycoudy même, non loin de son palais, on construisît l'édifice sacré. Il faut croire que cette sorte de piété à l'égard du vrai Dieu fut récompensée. Toujours est-il certain que le zémindarat d'Aycoudy est resté intact au milieu du torrent de l'usurpation anglaise, qui renversait tout, envahissait tout. Le petit prince paye tribut, mais il demeure indépendant et maître dans ses États.

Trop éloignée de Dindighel, la chrétienté d'Aycoudy n'avait point été l'objet d'une administration régulière, et par là même était tombée dans un relâchement déplorable. Livrés à eux-mêmes, et ensevelis dans les ténèbres d'une ignorance profonde, ces chrétiens n'avaient presque rien retenu de la religion qu'ils professaient. Le Seigneur, irrité de voir leur mauvaise conduite devenue pour les païens eux-mêmes un sujet de scandale et une

occasion de blasphème, ne les avait point bénis. Autrefois très-nombreux, ils s'étaient vus réduits, par suite de différentes calamités, à quelques familles qui se trouvent encore dans l'endroit. Parmi eux, trois frères riches et influents s'abandonnaient à toute espèce de licence. L'aîné surtout, homme habile et intrigant, avait su amasser une grande fortune. Tout en voulant garder l'extérieur d'un homme religieux, tout en faisant l'empressé pour les choses de l'Église, il osait garder une femme païenne dans sa maison. Il y a une quinzaine d'années, le prêtre govéar, ne pouvant faire rentrer dans le droit chemin ce misérable, l'excommunia publiquement. Mais bientôt après, ayant reçu de lui une forte somme d'argent, il ferma les yeux, crut aux promesses fallacieuses qu'on lui fit et réconcilia ce pécheur avec l'Église. M. Mousset mit tout en œuvre pour arrêter le mal, mais la crainte de plonger tout le pays dans le schisme ne lui permit pas d'agir avec rigueur. L'année dernière, étant venu moi-même à Aycoudy, je ne pus rien obtenir de cet homme pervers. En partant, je déclarai à tous les chrétiens que je refusais ma bénédiction à ce malheureux, le menaçant de l'excommunier si, dans une époque déterminée, il ne se corrigeait point. Ce fut en vain qu'un peu effrayé il vint plusieurs fois se jeter à mes pieds pour me prier de le bénir. Je fus inexorable et je partis le laissant prosterné à terre sans lui dire un seul mot. Dieu avait tout tenté pour ramener ce pécheur endurci. Son fils unique et son neveu, au moment où ils s'amusaient ensemble sur les bords d'un étang, étaient tombés dans l'eau et s'étaient noyés. Une de ses filles, sur le point de se marier, et lorsque tout était déjà prêt pour la célébration des noces les plus

brillantes, avait été frappée de mort. Il lui restait une fille déjà établie, elle fut encore enlevée. Sa maison fut consumée par les flammes, ses bijoux lui furent volés. Tous ces malheurs lui étaient dépeints comme des châtiments du ciel. Il resta insensible. Enfin, son heure fatale arriva. Frappé du choléra à quatre heures du matin, il mourut à six heures, sans s'être reconnu, sans avoir demandé l'assistance du catéchiste. Les vengeances divines ne s'arrêtèrent point là. La malheureuse créature qui tenait enchaîné ce pécheur endurci, ne pouvant survivre à son trépas, alla se précipiter dans un puits. Craignant les recherches de la justice, les parents du défunt publièrent partout que cette femme était morte du choléra, mais la famille de la défunte intenta de suite un procès d'homicide. Ordre fut donné de déterrer le cadavre pour examiner le genre de mort. Ce procès, comment se terminera-t-il ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il entraînera la ruine entière de la famille du malheureux dont je vous parle. Cependant le zémindar prétextant des dettes, s'est emparé de tout l'argent et de tous les grains qui se trouvaient dans la maison du défunt. Cette mort et ce déluge de malheurs ont porté la crainte et la terreur dans l'âme de tous les chrétiens. Quant à moi, je refusai de dire la messe pour le repos de son âme, et je défendis qu'on priât publiquement pour lui. On conservera longtemps dans le pays le souvenir de cette triste catastrophe, et ce sera, je l'espère, une bonne leçon pour ces orgueilleux pécheurs qui s'appuient sur leurs richesses pour s'arroger le droit de tout oser. Les exemples terribles de la justice de Dieu ne sont pas rares dans un pays où les hommes ont un plus grand besoin d'être remués et conduits par les choses ex-

térieures que par le raisonnement. Préparés par cette épouvantable punition du ciel, les chrétiens, pour la plupart, se sont montrés dociles à mes avis, et m'ont promis de vivre à l'avenir dans la crainte du Seigneur.

D'Aycoudy à Palani, il n'y a que deux milles. La sainte montagne, le lieu sacré, le grand sanctuaire, le lieu de propitiation, pour parler le langage des païens, se trouve au sud, à quelque distance de la ville proprement dite. Nous sommes ici dans le sein de l'empire de Satan, dans le cœur de l'idolâtrie, au milieu des ténèbres les plus épaisses du paganisme. Palani est un des cinq lieux sacrés de toute l'Inde. Il partage avec Ramseram, Chiringam, Jaggrenat et Benarès, le privilége divin de conférer la rémission de tous les péchés, et d'accorder infailliblement la béatitude céleste à tous ceux qui auront le bonheur de visiter son parvis sacré. A Palani, toutes les maladies trouvent leur guérison, toutes les misères leur remède, toutes les souffrances leur soulagement. Anathème à quiconque ose en douter. Lisez M. Dubois sur cet article, tout ce qu'il dit n'est pas exagéré et se vérifie à la lettre [1]. Nourrir sa chevelure et venir en faire l'offrande au grand dieu de Palani, c'est une dévotion très en vogue parmi les païens, et un gage certain d'une félicité constante. Parcourir revêtu de toiles de couleur jaune une partie de l'Inde, apporter des vases de lait et d'autres offrandes, mendier, une clochette à la main, des dons pour le grand dieu, sont des pratiques très à la mode et fort méritoires. Quelle que soit la maladie qui vous travaille, venez à Palani et vous serez guéri. Venez avec des poissons morts,

1. M. l'abbé J.-A. Dubois, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, Paris, 1825. — T. II, pag. 364 et suiv.

et ces poissons, jetés dans l'étang du dieu, revivront aussitôt. Présentez du sable, et ce sable se changera incontinent en sucre ; ou bien présentez du sucre, il vous reviendra du sable. Gardez-vous bien de douter de ces merveilles, les brames en sont les garants : la parole d'un brame n'est-elle pas sacrée ? C'est ainsi que ces adroits hypocrites, ces orgueilleux suppôts du prince des ténèbres, nourrissent la crédulité populaire. Ce sont ces prodiges supposés, ces merveilles mensongères qui font affluer de toutes les parties de l'Inde ces masses de pèlerins que l'on voit en janvier et en mai accourir par toutes les routes. C'est là ce qui fait entasser ces offrandes si considérables que chaque année le fanatisme païen vient payer à la cupidité des brames. C'est là ce qui a porté les anciens souverains, maîtres du pays, à accorder tant de priviléges à la pagode et à ses ministres, à consacrer à l'entretien du temple tant de domaines exempts de tout impôt, dont les revenus, dit-on, égalent les revenus du royaume de Tondaman tout entier. Toujours est-il que l'année dernière le gouvernement anglais a affermé les revenus du temple, y compris les offrandes des pèlerins, pour une somme d'environ 50 mille roupies, ou 125 mille francs de notre monnaie. On dit généralement que cette somme n'est que la quatrième partie de ce qui revient annuellement au temple. Le zémindar d'Aycoudy a fait cet excellent marché. Les brames, entre les mains desquels se trouve la pagode et ses biens, après avoir sans doute pillé le plus qu'ils peuvent, doivent rendre leurs comptes à leur zémindar. Cette année il paraîtrait que le gouvernement de Madras, pressé par les ordres émanés de la cour des directeurs, aurait apporté quelques modifi-

cations à ce trafic qui spécule sur tout, et tire bénéfice de l'idolâtrie elle-même. Une partie des biens de la pagode enlevés au diable aurait été définitivement attribuée à la Compagnie des Indes. Quant à ce qui reste pour l'entretien du temple, des brames, des dévadassis ou bayadères, le gouvernement ne s'en mêlerait plus. Le temple possède encore un très-grand nombre de bijoux en or, en argent, en bronze, des colliers de perles, des pierres précieuses, successivement offerts à l'idole ou grand Seigneur. Ces bijoux sont estimés plusieurs centaines de mille francs. Le gouvernement a fait faire l'année dernière le relevé exact de toutes ces richesses.

Le temple s'élève sur une petite montagne conique assez régulière, qui se détache de la masse imposante des grandes Gattes. Au pied de la montagne est une large voie qui en fait le tour. Cette voie, plantée de beaux arbres, est environnée d'une foule de niches ou pagodins, et aussi de différents sattirams pour les dévots. C'est là que se promenait le grand ter ou char du dieu. C'est là que plusieurs païens fanatiques, se précipitant sous les roues du char, se faisaient écraser pour aller jouir plus tôt de la félicité. Pour arrêter ces actes horribles dont les brames étaient les chauds partisans, le gouvernement a défendu la marche de ce char monstrueux. — Au bas de la montagne est une pagode avec pyramide grande et riche, dédiée au dieu Vichnou. Plus loin est le grand portique qui sert d'entrée à la suite continue de degrés qui conduit au grand temple. Ce portique est tout en pierre, le travail en est assez curieux. Plus à l'ouest est un autre portique, morceau d'architecture vraiment remarquable. Jusqu'à présent je n'ai rien vu dans l'Inde qui puisse lui être com-

paré. L'entrée en est ornée par des statues fantastiques de lions et de paons. Le toit de pierre qui le surmonte, est soutenu par des groupes de petites colonnes artistement sculptées, et qui isolées les unes des autres présentent les formes les plus curieuses et les plus variées. Là se trouvent les statues des anciens seigneurs de Palani et d'Aycoudy. On offre des hommages à chacune de ces statues. Introduits par le grand portique, les pèlerins commencent le pèlerinage à la sainte montagne. Les plus dévots en montent les nombreux degrés à genoux, et sur chaque degré cassent une noix de coco en l'honneur de la divinité. Ceux qui n'ont pas le courage de faire cette longue ascension à genoux, ne se dispensent pas au moins de se prosterner à chacun des petits temples ou pagodins parsemés sur le flanc de la montagne, et qui servent comme de halte. A chaque prostration il faut offrir un petit sacrifice. Dans ces petits pagodins se trouvent tantôt un paon, monture favorite du grand Seigneur, tantôt un Vignesoura ou Pouléar, dieu à tête d'éléphant, à quatorze bras, à ventre monstrueux, tantôt un dieu serpent à cinq têtes, idole que je n'ai trouvé qu'à Palani, tantôt un éléphant, tantôt un chien, tantôt un killi-pillei,espèce de perruche ou de pie verte fort commune dans le pays, tantôt d'autres simulacres grotesques dont les noms me sont inconnus. Sur le plateau de la montagne, élevé à plus de cinq cents pieds au-dessus du niveau de la plaine, se trouve une vaste enceinte quadrangulaire, dans laquelle on pénètre par un élégant portique en pierre. Au milieu de cette enceinte surgit le grand temple avec sa haute et magnifique pyramide. Il faudrait un Champollion indien pour déchiffrer

les caractères, ou, pour mieux dire, les figures symboliques grossièrement sculptées sur les quatre faces de l'édifice. A l'est du grand temple, sous un arbre vénérable de vieillesse, se cache un petit pagodin ; c'est là qu'habite le Dieu. Autour du temple se trouve une multitude de paons et de chevaux en pierre ou en terre cuite. Le grand Seigneur monte ces coursiers pour aller à la promenade ou à la chasse [1]. L'enceinte est environnée d'une voie assez large où se promène un petit ter, ou char. Du haut de cette montagne vraiment escarpée l'on a vu souvent de fanatiques dévots se précipiter la tête la première, et pendant que la multitude applaudissait à cet héroïsme de piété, leurs crânes volaient en morceaux, leurs membres violemment arrachés se disséminaient de part et d'autre. Parmi les femmes qui venaient offrir leurs adorations dans le temple, le Dieu s'était arrogé le droit de se choisir les plus belles pour épouses. Ces malheureuses, enlevées ainsi à leurs parents ou à leurs maris, qui se gardaient bien de murmurer contre le choix divin, étaient enfermées dans des maisons particulières auprès

1. Voici une particularité que nous trouvons dans M. Dubois, (t. II, p. 380) : A Palani dans le Maduré, il existe un temple fameux, consacré au dieu Villeyada, à qui les dévots apportent des offrandes d'une espèce singulière : ce sont de grosses sandales bien ornées, semblables pour la forme à celles que les Indiens portent à leurs pieds. Comme ce dieu est chasseur, ces chaussures doivent lui servir lorsqu'il parcourt les déserts pour se livrer à son exercice favori. Ces dons mesquins, va-t-on penser, doivent peu contribuer à remplir les coffres des serviteurs de Villeyada. Eh bien si ! Les brames savent tirer parti de tout. Les sandales neuves, après avoir été frottées par terre, et roulées un peu dans la poussière, sont exposées aux yeux des pèlerins : ces sandales, la chose est alors visible, ont servi à chausser les pieds divins de Villeyada ; et c'est à qui payera plus cher une relique aussi respectable.

de la pagode ; et ce n'était qu'après y avoir passé plusieurs années qu'elles étaient renvoyées dans leurs familles. L'on montre encore les maisons où ces épouses du dieu étaient retenues captives. Il va sans dire que le gouvernement anglais a fait cesser cette iniquité. On voit dans Palani d'autres créatures toutes couvertes des livrées du paganisme, qui se disent et sont regardées comme les *épouses vierges* du dieu, auquel elles prétendent absolument appartenir. Ces misérables, objet à l'extérieur de l'admiration du peuple, sont parfaitement connues, et personne ne se trompe sur leur conduite. On trouve en ce moment sur la sainte montagne cinq êtres extatiques, qui ne descendent jamais dans la plaine ; occupés sans cesse à méditer les grandeurs divines, ne mangeant qu'un peu de lait et quelques fruits ; ils font l'admiration de la stupide populace. Ce sont de grands Sanniassis qui rappellent les anciens Risis, ou Ritenis, si fameux dans les fastes de la mythologie indienne.

Trois fois chaque jour on offre des sacrifices au démon, qui se fait adorer sous le nom de Seigneur de Palani. Ces sacrifices sont souvent sanglants. Deux fois chaque année se célèbrent de splendides fêtes où les dévots accourent de toutes les parties de l'Inde. Ceux que les différentes circonstances empêchent de faire le pèlerinage sacré sont très-attentifs au moment où ils savent que se fera la grande procession, et alors, tournés du côté de Palani, ils offrent leurs sacrifices. Depuis quelques années, ces fêtes ont perdu beaucoup de leur éclat, par suite des entraves que le gouvernement y apporte d'une manière indirecte. Cette année et celle qui l'a précédée, le choléra ayant fait plusieurs victimes parmi les pèlerins de distinction ac-

courus à la fête, la terreur s'est répandue dans le pays, et la dévotion de plusieurs s'est beaucoup refroidie. Un fort riche marchand de Madras étant venu avec des présents de grand prix implorer de la clémence du dieu une faveur spéciale, fut atteint du fléau, et mourut auprès de la sainte montagne. Ses parents irrités portèrent plainte contre le dieu par devant le gouvernement anglais, et c'est, selon le bruit public, ce qui a amené les dernières mesures qui privent la pagode d'une partie de ses biens.

Le culte du Seigneur de Palani remonte à la plus haute antiquité. Je ne sache pas cependant qu'il en soit fait mention dans les Védas ou les Pouranas. Le temple actuel se rattache à l'histoire des rois Pandis, maîtres du Maduré il y a 600 ans. Ici, point de monument historique, point d'inscription d'une authenticité reconnue; seulement des chants, des ballades, des comédies en l'honneur du dieu : œuvres, du reste, si absurdes et si remplies d'infamies, qu'il est impossible d'en soutenir la lecture.



Vous me demanderez sans doute : Quel est donc ce dieu de Palani, si fameux, si vénéré? C'est ici que je suis embarrassé pour vous répondre. Interrogez les païens, ils seront pour la plupart aussi embarrassés que moi. Ils vous diront tous : Mais c'est le Seigneur de Palani... Si vous demandez encore : Mais quel est donc ce Seigneur de Palani? ils vous regarderont avec un air étonné : Mais c'est le Seigneur de Palani... Par le fait, ils ne savent pas ce qu'ils adorent. S'ils se hasardent à donner quelques explications, chacun créera un personnage différent, ils conteront des anecdotes contradictoires. Ce n'est pas que les noms et surnoms manquent à ce grand dieu. Les Indiens sont peut-être plus fertiles en épithètes que n'étaient les

Grecs eux-mêmes. Je pourrais vous citer cent noms magnifiques qui se donnent au Seigneur de Palani. L'histoire la plus généralement reçue dit que ce dieu est un fils du grand Siva; que le nom réel de cet individu est Supramaniaien; qu'il épousa une femme abandonnée dans les bois et nourrie miraculeusement par une biche; qu'il chercha querelle à son frère aîné et le relégua sur la cime escarpée de la montagne de Virpachy; qu'il établit son trône et sa demeure sur le mont sacré de Palani, où depuis lors il règne en souverain, et où il se plaît à répandre ses faveurs sur les hommes.

Terminons enfin ce fastidieux récit des folies et des turpitudes du paganisme. Ce que j'ai dit suffira, je l'espère, pour vous faire apprécier l'idolâtrie dans l'un de ses sanctuaires les plus vénérés et les plus célèbres. Puissent aussi ces quelques détails vous engager à prier pour ces aveugles si profondément plongés dans les plus épaisses ténèbres. Ce sont cependant des hommes que je suis appelé à évangéliser et même à convertir. De votre côté, fournissez-moi des armes puissantes, toutes puissantes par vos bonnes prières. Ces armes, j'en ai le plus grand besoin; je vous les demande avec instance.

Il est un projet aussi qui pourrait contribuer très-efficacement à renverser l'empire de ce superbe démon, et à dissiper le prestige qu'exerce ce temple fameux. Ce projet, j'espère pouvoir, s'il plaît à Dieu, l'exécuter avant ma mort: Ce serait d'élever à Palani même, vis-à-vis la colline sacrée, une jolie église en l'honneur du grand saint Michel. Ce tout puissant archange chasserait facilement de son antique trône ce séraphin déchu, qu'il renversa autrefois du trône qu'il cherchait à s'élever sur la montagne de l'Aqui-

lon, dans le ciel même. C'est alors que, dans sa rage impuissante, ce prince de l'enfer s'écrierait enchaîné : Je brûle ! je brûle !... Dix mille francs suffiraient pour accomplir cette grande œuvre. Les fruits produits seraient immenses. Oh ! s'il pouvait se trouver en Europe un chrétien fortuné qui, sans sortir de sa patrie, désirât procurer puissamment la gloire de Dieu, travailler efficacement à la ruine de l'empire de Satan et à l'extension du royaume de Jésus-Christ ! Mes RR. PP., que vous en semble ?...

Mais laissons de côté les païens et leur temple ; disons quelque chose des chrétiens. Je ne compte, dans la grande ville de Palani, que trente familles d'adorateurs du vrai Dieu, et encore ce ne sont que de pauvres parias. Si nous avions le bonheur de construire l'église dont je viens de vous parler, non-seulement les païens embrasseraient comme à l'envi notre sainte religion, tout me le fait présumer, mais encore bon nombre de familles chrétiennes viendraient du Coïmbatour se grouper autour du sanctuaire. Les chrétiens de Palani ont la foi ; mais malheureusement adonnés à la boisson du saraïam, espèce d'eau-de-vie faite de l'écorce d'un arbre et du sucre de palmier, ils sont tombés dans un état bien déplorable. Visités souvent, surveillés de près, ils sont susceptibles de devenir de véritables chrétiens. Il est parmi eux un bon paria venu de Maduré, et gardien du bangala anglais. C'est un homme zélé, qui s'entend très-bien à disputer avec les païens, qui plus d'une fois a fermé la bouche aux suppôts de l'hérésie. J'ai eu le bonheur de baptiser dans cette ville neuf païens, et c'est ce brave Indien qui avait le plus contribué à les convertir. Je l'ai encouragé, et pour le récompenser je lui ai donné un livre de prières et un beau

chapelet. Cette année-ci nous avons remporté une grande victoire sur les brames, en obtenant de faire passer notre procession dans le quartier de ces orgueilleux partisans de l'idolâtrie.

Au sud-ouest de la montagne de Palani, j'ai encore une chrétienté de vingt familles environ. Ce sont des gens de basse caste, bien ignorants, mais de bonne volonté. Ils ont une assez jolie église, où toutefois ils ne peuvent entrer. Autrefois il y avait dans ce village quelques chrétiens d'extraction noble, à eux seuls appartenait le droit de pénétrer dans l'intérieur du lieu saint. Les parias et les pallers se tenaient à la porte, sous un pandel ou toit de feuillage. Ces nobles tamoulers ont disparu, et l'ancien usage n'en est pas moins resté. Après avoir tout réglé pour le mieux parmi ces chrétiens abandonnés, je m'acheminai vers Dindighel.

Désirez-vous d'autres détails sur ma manière de vivre? Mais tout cela a déjà été dit; — sur nos chicanes avec les schismatiques? Mais parler sur cet article serait s'exposer à des redites. — Sur les attaques du protestantisme? Mais déjà je vous ai entretenus sur cette matière. Je ne vois donc plus rien à vous mander pour le présent. Au milieu de toutes nos fatigues, de nos courses continuelles, de nos privations de tous les jours, je dirai aussi bien que le P. Wilmet, que je suis parfaitement content, et que mon cœur surabonde de joie. Je ne changerais pas ma position pour toute autre position au monde. Ma chère mission du Maduré, elle est plus belle à mes yeux, plus chère à mon cœur que toute autre mission: c'est là que je veux vivre, que je veux mourir. — Faut-il vous parler de mes peines? Une seule m'est sensible, c'est l'isolement où notre petit

nombre nous force à vivre. Une chose aussi que le missionnaire ressent vivement, c'est d'être privé de la présence sensible de N.-S. J.-C. dans son tabernacle. Maduré et Trichinapaly ont le bonheur d'avoir le Très-Saint-Sacrement dans leur église. Oh! quand jouirai-je à Dindighel du même privilége, quand posséderai-je auprès de moi le meilleur de tous les amis? Dieu le sait!

Il est temps enfin de terminer cette longue lettre en me recommandant à vos bonnes prières. Je suis avec une sincère affection votre frère, votre ami, votre serviteur.

L. SAINT-CYR. S. J. M.

TRENTE-SEPTIÈME LETTRE

Le P. Bertrand, au R. P. Maillard, Provincial.

Pondichéry, 24 avril 1844.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL, P. C.

Je viens d'embrasser nos nouveaux débarqués! Mon cœur déborde de joie, et j'ai besoin de l'épancher dans le vôtre; n'est-il pas juste qu'après avoir si souvent reçu le contre-coup de nos douleurs, vous participiez aussi à la

plénitude de notre consolation ? Vous y avez d'ailleurs d'autant plus de droit, que cette joie est votre ouvrage. Oui, mon bien-aimé Père, j'ai besoin de vous dire que je surabonde de joie au milieu de nos tribulations : *superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* Et quelle est la cause de cette joie débordante ? L'arrivée de huit frères chéris, qui viennent consoler nos chagrins, réparer nos pertes, partager nos travaux ? Sans doute c'est là pour nous une indicible consolation ; mais ma joie me vient encore de plus haut, elle découle d'un principe plus profond, d'un sentiment plus intime... O mon R. Père ! quels événements terribles depuis un an ! quels désastres pour cette pauvre mission ! sept missionnaires emportés dans l'espace de neuf mois ! et quels missionnaires !... les colonnes et les plus belles espérances de la mission ! Comment sous de tels coups ne pas être brisé, anéanti par le découragement, le désespoir ? Oui, humainement tel devait être l'effet de nos malheurs. Mais nous n'avions pas oublié que nous sommes les enfants de la Compagnie de Jésus ; nous avions dit : La Compagnie aime ses enfants, notre découragement ferait injure à sa charité... Et voici que cette tendre mère répond à notre confiance par une prodigieuse explosion de charité qui, partie de tous les coins de l'Europe, vient compatir à nos douleurs, s'associer à nos sacrifices. Huit missionnaires : Français, Italiens, de diverses nations, mais de la même famille, viennent, au nom de toute la Compagnie, nous presser entre leurs bras et nous annoncer le prompt envoi d'un autre secours encore plus abondant ! De son côté le T. R. P. général m'écrit : « Vos malheurs m'ont procuré une bien douce consolation : de toutes les provinces, de

toutes les maisons de la Compagnie m'arrivent en foule les lettres les plus pressantes pour me demander la grâce d'aller vous consoler, souffrir et mourir avec vous. Si je vous envoyais tous ceux qui sollicitent cette faveur, nos maisons de l'Europe resteraient désertes. » Et vous même, mon R. P. Provincial ! oui, vous aussi, je le sais, vous avez ambitionné ce ministère de charité fraternelle, demandé avec instance la permission de venir nous consoler et nous encourager ! Oh ! oui, voilà surtout la cause de la joie qui inonde mon âme ! C'est de voir briller notre Compagnie telle que je l'ai toujours comprise, toujours connue : *une société d'amour, societas amoris*, selon la belle définition qu'en donnait saint François Xavier ! Et ce sentiment, quelle douceur et quel courage il inspire au missionnaire, au milieu de ses épreuves ! et avec quel bonheur il répète le cri de cet apôtre : « Si jamais je t'oublie, ô Compagnie de Jésus, ô ma mère... !

Mais cette joie si pure et si vive n'a pas été la seule émotion qu'ait excitée en moi ce courrier. En ouvrant une deuxième dépêche, j'y ai trouvé l'annonce de mon rappel en France. Comme vous le pensez, cette nouvelle était de nature à produire dans mon âme non pas une, mais beaucoup d'impressions diverses, impressions qui allaient se croisant de la partie supérieure à la partie inférieure. Mais inutile d'en parler, puisque les impressions ne sont pas des motifs. Mon sentiment réfléchi sur ce point, c'est que, malgré le regret de quitter, même pour un temps, cette chère mission, plusieurs raisons m'inclinent à voir un bien dans ce voyage. 1° L'état de ma santé, qui me rend incapable de servir utilement la mission

dans ce moment : je suis atteint d'un mal auquel les médecins ne connaissent de remède efficace que le départ. — 2° L'état de la mission, qui me paraît tout à fait précaire. Elle est arrivée à un degré de développement qui exige qu'elle soit constituée régulièrement et définitivement ; or j'ai l'espoir que ma présence à Rome contribuera puissamment à obtenir ce résultat. Il y a là des questions qui ne peuvent se traiter, beaucoup moins se résoudre, à distance. 3° Je vois que les missions de l'ancienne Compagnie sont attaquées en France avec une espèce d'acharnement. Les armes adoptées sont des insinuations calomnieuses, habilement, pour ne pas dire perfidement, couvertes et emmiellées ; mais le plan d'attaque est plus radical, plus universel que jamais. Or, si mon amour-propre ne me fait illusion, ma présence sera utile pour stimuler le zèle d'un brave défenseur, lui suggérer des arguments, lui fournir des renseignements, etc. J'ai donc l'espérance, dans ce voyage, de rendre à la mission du Maduré et à toutes nos missions des services plus réels et beaucoup plus importants, que je ne pourrais le faire en travaillant ici, même avec la plus brillante santé. C'est du reste le jugement que vous exprimez vous-même, lorsque vous ajoutez « que mon voyage serait commandé par les intérêts de la mission, lors même qu'il ne serait pas nécessité par l'état de ma santé. »

Me permettrez-vous aussi, mon Révérend Père, de vous révéler une autre émotion que m'apportait ce courrier ? Je le fais dans toute la naïveté d'un enfant qui est en veine de répandre le trop-plein de son cœur. En lisant la lettre qui me rappelait en France, je me sentis subitement ému ; un éclair brilla dans mon esprit, un senti-

ment fit tressaillir mon cœur : *Je pourrai donc encore une fois embrasser ma bonne mère ! la consoler, la réjouir !* Ce sentiment était bien naturel et surtout bien mérité. Vous le comprendrez encore mieux quand, cédant à une tendresse filiale peut-être indiscrète, je vous aurai cité deux traits qui vous feront connaître cette mère. Lorsque j'entrai dans la Compagnie, les parents et les amis, venant, selon l'usage, lui faire leurs compliments de condoléance, elle les reçut par ces paroles : « Si vous venez pour vous réjouir avec moi, soyez les bienvenus ; si vous venez pour me consoler, vous perdez votre temps. J'ai encore deux fils ; mon plus grand bonheur serait que le bon Dieu daignât leur accorder la même faveur. » — Quand je fus désigné pour la mission du Maduré, les supérieurs, avec cette attention délicate si habituelle dans la Compagnie, voulurent que j'allasse passer quelques jours auprès de cette mère chérie, pour la consoler et lui adoucir ce nouveau sacrifice. Oh ! la tâche fut bien facile ! je n'eus pas une larme à essuyer. Je me trompe : le second jour en m'approchant d'elle, je la trouvai toute baignée de larmes : O chère maman ! lui dis-je du ton le plus tendre ; vous pleurez... et pourquoi pleurez-vous ? « Je pleure, me répondit-elle, parce que je crains de ne pas me sauver ! On dit avec raison qu'il n'y a pas deux paradis : un paradis dans ce monde et un paradis dans l'autre. Eh bien ! moi, je suis si heureuse en voyant mes trois enfants consacrés à Dieu et à sa gloire, mon cœur est plein d'une si grande joie !... J'ai bien mon paradis sur la terre ! puis-je encore espérer le ciel ! » et elle continuait à pleurer ; et quand pour la rassurer je lui rappelais le sacrifice qu'elle avait fait à Dieu de ses trois enfants, elle me répondait : « Oh !

oui, c'est ce que je me dis souvent : mes enfants se dévouent..., et moi, je ne fais rien pour le bon Dieu. »

Pardon, mon R. Père, de vous entretenir si longuement sur ce sujet. Voilà donc cette mère bien-aimée, que j'allais revoir, embrasser. Jugez si cette pensée devait me remplir d'une extrême joie, et beaucoup plus pour elle, que pour moi ! Plein de ce sentiment, je continuai à dépouiller mon courrier, j'ouvris une troisième dépêche. Ses premières lignes m'annonçaient la mort de cette tendre et vénérée mère ! ! — Je n'en dis pas davantage ; vous devinez le reste. Que Dieu soit béni, adoré, loué... ! même au milieu de nos larmes, qu'il ne réprouve pas ! Il réservait à ma mère une récompense et une joie meilleures que celles que j'aurais pu lui apporter ; et à moi, il voulait un cœur plus dégagé, plus épuré par le sacrifice... *Fiat !*

Mais revenons aux affaires de notre mission, et commençons par l'histoire de ma petite personne. Vous me demanderez naturellement comment je me suis trouvé à Pondichéry, si à propos pour accueillir nos Pères ? C'est ce que je vais vous expliquer, en reprenant les choses de plus loin. Au mois de novembre, quand le choléra nous enlevait le bon P. Fr. Perrin, j'étais moi-même dans mon lit luttant contre cette terrible maladie ; et quoique je ne fusse pas entièrement terrassé, le médecin, craignant les influences extérieures, m'avait défendu d'approcher notre cher mourant. Je sortis victorieux de cette crise, mais pas vaillant : je portais depuis longtemps le germe d'une autre maladie, que les derniers événements avaient considérablement aggravée. Après d'inutiles résistances, il fallut enfin céder. Le médecin déclara que j'avais le foie

profondément altéré. Je lui répondis à l'instant que dans ce cas le remède, à mon avis, était de m'envoyer à la côte respirer l'air de la mer. Je le sais bien, reprit-il; mais vous n'y arriveriez pas, vous êtes trop faible. Il me soumit donc à son traitement, que j'appellerais volontiers une médecine de cheval, et qui consistait à me saturer de mercure. D'abord c'était le mercure *combiné* dans le *calomel*, puis à plus fortes doses dans les *pilules bleues* (*blew-pils*), ensuite le mercure *mélangé* avec de la chaux vive, et par-dessus le marché des cataplasmes de mercure appliqués sur l'estomac. J'en étais tout imprégné, ma mâchoire en était démantibulée, et cependant il n'avait pas atteint le mal, qui poursuivait son œuvre.

J'étais dans cet état depuis près d'un mois, ne digérant aucun aliment et m'affaiblissant de plus en plus. Comme je voyais mon docteur découragé, je revins à ma première proposition, et demandai d'être envoyé à la côte. Il y consentit, probablement pour se débarrasser d'un malade qu'il désespérait de guérir. Je partis donc, faisant à nos Pères des adieux pleins de pressentiments funèbres... Chose étonnante! Je n'avais pas parcouru huit lieues que je ressentis dans tout mon être une réaction qui me fit dire: je suis sauvé! le mouvement du palanquin, le changement d'air, etc., opérèrent en moi une révolution, qui, sans doute, favorisa l'action du mercure dont j'étais rempli. Le fait est que les fonctions du foie passèrent subitement d'un état d'inertie complète à l'extrême opposé, et j'en eus des preuves visibles. Après quelques heures de repos, je continuai ma route plein de confiance et arrivai le soir à Tanjaour chez le médecin anglais, qui est catholique et notre ami. Il constata l'heureux changement

que j'avais observé, conçut des espérances, me retint deux jours chez lui pour me traiter, et me permit de me rendre à Karikal. C'était vers la fin du mois de janvier.

Monseigneur de Drusipare avait convoqué à Pondichéry tous ses missionnaires pour un synode, qui devait s'ouvrir le 14 février. Je demandai et obtins la faculté d'en faire partie, comme représentant de la mission du Maduré. Monseigneur et les autres missionnaires furent effrayés à ma première vue : j'avais l'air d'un déterré plutôt que d'un homme vivant. Par la crainte de gêner Sa Grandeur dans une pareille circonstance, comme aussi pour respirer de plus près l'air salin, je pris mon logement chez M. le préfet apostolique, dont la maison est située sur le rivage même de la mer. Je pus assister à toutes les assemblées du synode, sans suspendre le traitement du médecin de la colonie, dont je ne puis assez louer la bienveillante sollicitude et les soins aussi charitables qu'intelligents. Le synode étant terminé, je prolongeai mon séjour encore de quelques semaines, afin de donner au médecin le temps de maîtriser complétement la maladie.

Mais si je dois beaucoup à la bonté du médecin et aux remèdes de l'art, je ne crains pas de dire que je dois encore plus à l'inépuisable charité des *sœurs de Saint-Joseph de Clugni*, et nommément à leur digne supérieure, *la sœur Joséphine*. A notre arrivée dans l'Inde, j'avais donné à cette bonne communauté une retraite qui avait été une source de consolations pour moi et de fruits spirituels pour les âmes ; et ces chères sœurs, attribuant un peu trop ces opérations de la grâce à celui qui n'en avait été que l'heureux instrument, avaient conservé pour moi une affection et un dévouement dont elles m'ont souvent

donné des preuves touchantes. C'est assez vous dire combien je fus gâté dans cette circonstance, où l'état de ma santé semblait autoriser tous ces excès d'une ingénieuse charité. Il fallut laisser à la bonne supérieure tout le soin de mes repas, qui étaient choisis, préparés par les sœurs, et portés dans ma chambre par un domestique de la communauté, le tout avec une exquise délicatesse. La mère la plus tendre n'eût pas fait plus pour son enfant ! Je suis persuadé que c'est à ces soins généreux que je dois le rétablissement de ma santé ; et je prie Dieu de m'aider à payer cette dette, en répandant ses bénédictions sur cette chère communauté et sur toute la respectable Congrégation de Saint-Joseph ; heureux moi-même si la Providence me fournit un jour l'occasion de lui prouver toute ma reconnaissance.

C'est dans cette position que j'appris par les journaux l'arrivée prochaine de nos Pères. Jugez avec quelle impatience je les ai attendus, avec quels transports je les ai accueillis. Aussitôt j'ai conçu et arrêté un nouveau plan, suggéré ou trop justifié par nos récents malheurs. Les PP. Charignon, Deschamps et Fr. Perrin, nous ont été enlevés après quelques mois de séjour à Trichinapaly. Je ne veux pas en rendre responsable le climat de cette ville ; je sais que rien ne peut empêcher les desseins de Dieu de s'accomplir. Mais Dieu nous commande la prudence ; et la prudence nous dit qu'il ne faut pas exposer les missionnaires qui arrivent aux influences pernicieuses de l'intérieur des terres, avant de leur avoir donné le temps de s'acclimater, et que le lieu le plus favorable à ce travail d'acclimatation est le séjour de la côte. Jusqu'à présent cette précaution nous a été impossible ; il faut qu'elle

devienne possible, qu'elle soit un fait accompli. Je prévois bien des difficultés, mais je suis résolu d'en triompher avec l'aide de Dieu.

Voici mon plan. Quoique nous n'ayons pas encore pris en mains l'administration du Tanjaour; cette province appartient à notre mission par le décret du Saint-Siége; et elle peut d'autant moins s'en séparer, que le Tanjaour s'étend très-loin vers le sud et l'ouest, jusqu'aux districts du Marava et de Trichinapaly, sans aucune limite qui l'en distingue. En conséquence je vais m'installer avec les nouveaux missionnaires à Négapatam, qui sans avoir tous les avantages d'une colonie européenne, comme Karikal ou Tranquebar, offre au moins le plus essentiel, celui du bon air et des brises de mer. De plus, pour occuper et distraire nos jeunes missionnaires et utiliser leurs loisirs, j'emmènerai avec eux un petit nombre d'enfants des bonnes familles de Pondichéry, qui désirent ardemment nous les confier; ce sera comme le prélude de ce collége depuis si longtemps projeté et désiré, et jamais réalisé. Ici je me trouve en opposition avec le bon P. Garnier, qui voulait établir ce collége à Trichinapaly, et dans son ardeur ordinaire, avait déjà construit des bâtiments pour le recevoir. Je conçois très-bien que ce cher Père ait eu un petit faible pour cette ville, théâtre de ses travaux; mais je crois qu'il se faisait illusion à l'égard d'un collége. Mon intime conviction est que cette position ne convient aucunement; et voici mes raisons : 1° Notre collége peut offrir une bonne éducation aux enfants des familles européennes de Pondichéry, de Madras, de Ceylan, etc., aussi bien qu'aux enfants indigènes; beaucoup de familles de Pondichéry m'ont exprimé sur ce point de vifs désirs. La

présence de ces enfants plus ou moins européens donnerait de la vie et de la réputation à ce collége... ; or ces enfants n'iront pas à Trichinapaly ; s'en flatter serait une illusion. 2° L'intérêt de nos Pères : ce collége doit offrir aux nouveaux venus et aux anciens missionnaires fatigués, avec une occupation utile, un repos salutaire et la facilité de s'acclimater doucement et sans danger; or, je l'ai déjà dit, Trichinapaly est loin d'offrir ces avantages. Quant aux constructions du P. Garnier, on trouvera moyen de les utiliser, soit pour des écoles indigènes, soit plutôt pour y installer la résidence, soit pour tout ce que l'on voudra, peu importe; l'existence d'un bâtiment n'est pas une raison capitale et décisive.

Au reste, mon révérend Père, il va sans dire que ce plan n'était qu'un simple projet; je devais le proposer aux consulteurs et aux anciens missionnaires; mais j'étais persuadé que tous, dûment consultés et exactement informés, seraient de mon avis, tant les raisons me paraissent évidentes. Maintenant que les dernières dépêches me déchargent de la responsabilité, j'abandonne le tout à la sagesse du nouveau supérieur, dont je me ferai un devoir et un bonheur de suivre les intentions et d'exécuter les ordres, jusqu'au moment qu'il fixera pour mon départ vers la France.

Je suppose que ce départ ne sera pas immédiat. D'abord il faut bien attendre une occasion ou au moins le prochain départ du bateau à vapeur; ensuite, comme l'état actuel de ma santé ne présente pas de danger imminent, le R. P. supérieur désirera peut-être que je l'accompagne dans sa première tournée, pour visiter toute la mission et prendre connaissance des personnes et des choses. Dans

tous les cas, je vais partir avec les nouveaux vénus et les installer à Négapatam, où ils s'appliqueront à l'étude de la langue.

Négapatam, 15 *mai*. Cette lettre n'a pu être confiée au courrier précédent; je n'en suis pas trop fâché; elle vous apportera des nouvelles plus complètes et plus actuelles. Nous voici au terme du voyage, qui a été fort heureux. Nos nouveaux arrivés ont fait une pause à Karikal, où ils ont donné une petite mission à la population française de la ville; c'est un excellent moyen de se faire connaître et de commencer des relations de bon voisinage. Pendant ce temps j'ai cherché un logement à Négapatam pour la nouvelle colonie et, grâce à la divine Providence, j'ai trouvé au delà de toutes mes espérances : une maison très-grande, sur un vaste terrain, en face de la mer, dont les vagues viennent expirer sous les fenêtres à vingt mètres de distance. C'est une construction des Hollandais, qui longtemps furent maîtres de cette côte, et y laissèrent plus de monuments de leur passage que n'en promettent les Anglais, par la raison que les premiers étaient des colons et que les seconds sont des *collecteurs*.

Négapatam est une ville assez considérable, et qui l'a été beaucoup plus par son commerce; elle compte environ 4,000 chrétiens et possède deux belles églises; mais tout cela est entre les mains d'un prêtre schismatique, aussi bien que l'église de *Vélangani*, l'un des plus célèbres pèlerinages de la très-sainte Vierge dans l'Inde. Le missionnaire de Pondichéry, qui administre actuellement cette contrée, n'a pas encore pu se faire ici une position respectable. J'ai confiance que notre présence en si grand nombre dans cette ville fera du bien à la cause catholique

et ruinera l'autorité du prêtre schismatique. Mais, par des raisons de prudence que vous concevrez facilement, nous nous interdirons tout acte extérieur qui tiendrait à l'administration des chrétiens, excepté les cas où le prêtre de Pondichéry demanderait notre assistance. Notre unique objet pour le moment est de former les missionnaires aux usages et à la langue du pays. Ils y joindront l'étude de l'anglais, et j'espère que le P. Cliffort pourra venir passer quelque temps avec nous, pour les aider et lui-même se reposer et prendre de nouvelles forces auprès de la mer, patrie des Anglais. Ils auront en même temps une petite distraction et un repos utile dans la direction de quelques enfants qui seront, je l'espère, les premiers éléments d'un petit collége, quand certaines difficultés seront levées. Mon désir d'un collége est d'autant plus vif, que je trouve dans le P. Audibert, que vous nous avez accordé, l'homme le plus capable d'en assurer le succès. Quel charmant caractère! il fait nos délices; et en même temps quelle habileté, quel tact pour conduire les enfants! son arrivée est pour moi une manifestation de la divine Providence, et une preuve de votre volonté très-expresse. Le P. Trincal, qui parle déjà bien l'anglais, pourra aider le P. Cliffort et lui permettre de quitter son poste pour quelques excursions, soit dans l'intérêt de sa santé, soit pour les affaires de la mission. Les PP. Hugla, Prosper Bertrand, Puccinelli et les FF. Gillard et Gonon, jouissent d'une parfaite santé. Un seul me donne de sérieuses inquiétudes, c'est le P. Berlendis, qui vient sans doute pour augmenter le nombre de nos protecteurs dans le ciel. Sa perte nous sera d'autant plus sensible, qu'aux vertus qui font un saint religieux il réunit à un

haut degré les qualités d'un excellent missionnaire. Il est depuis longtemps travaillé d'une maladie de poitrine arrivée à une période très-avancée; il avait à plusieurs reprises craché le sang; il était condamné des médecins. Le T. R. P. général a espéré une guérison presque miraculeuse; de leur côté les médecins ont jugé qu'une navigation aussi longue offrait des chances d'une guérison radicale, comme on en a eu plusieurs exemples. Cette espérance se serait peut-être réalisée, si le cher Père avait fait le grand tour par le cap de Bonne-Espérance; mais la voie des vapeurs de la mer Rouge, si souvent interrompue par des voyages de terre très-fatigants, n'a fait qu'aggraver sa maladie, et aujourd'hui il faudrait un miracle pour nous le conserver.

Le R. P. Canoz semble juger absolument comme moi sur la nécessité de commencer au plus tôt notre collége, sur l'impossibilité de l'établir à Trichinapaly et sur les avantages que nous offre Négapatam. Il désire que je reste ici avec nos nouveaux Pères, jusqu'à ce qu'il puisse me remplacer et m'appeler auprès de lui pour faire avec lui la visite de la mission.

Je ne vous donnerai pas cette fois des nouvelles détaillées de la mission. Et n'est-ce pas déjà une bonne nouvelle que de n'avoir pas de nouvelles à vous transmettre? Six mois passés sans être visités par la mort, paraissent une grande faveur, permettent de respirer enfin et d'espérer que Dieu nous prend en miséricorde. Tous les missionnaires, redoublant de zèle et d'ardeur, se multiplient pour combler les vides et suppléer au nombre. Ils ont appris l'arrivée du nouveau renfort avec une joie qui ranime leur courage. Les PP. Gury et Bedin ont été

violemment atteints du choléra : mais ils sont sortis victorieux de cette lutte suprême, et j'ai appris leur convalescence en même temps que leur maladie. En somme, j'aurai la consolation de laisser la mission dans l'état le plus satisfaisant : soit du côté des missionnaires, pleins de santé et de courage; soit du côté des œuvres, qui prospèrent et se consolident; soit du côté du schisme, qui s'affaiblit et se dissout — il ne compte plus guère que vingt mille partisans, tandis que nous avons réuni autour de nous environ cent quinze mille catholiques — ; soit enfin du côté du protestantisme, que nous commençons à combattre d'une manière plus directe et plus sérieuse. Ma nouvelle destination et la nomination du R. P. Canoz vont nécessairement produire un mouvement sensible dans le personnel de plusieurs districts de la mission. Le R. P. supérieur ne manquera pas de vous en informer.

En attendant le bonheur de vous embrasser et de vous donner en personne l'assurance de mes sentiments et de ceux de tous les missionnaires, je vous prie d'agréer, etc.

J. Bertrand. S. J. M.

P. S. Le P. Saint-Cyr est toujours le brave champion de Dindighel, soutenant avec courage une lutte continuelle contre les schismatiques, et souvent aussi contre les ministres protestants, qui avaient fai t [illegible]
ces chrétientés si longtemps abandonnées. Dieu vient de lui accorder un succès très-consolant, qui va redoubler sa confiance et son énergie. Au lieu de vous en donner le simple récit, je vous envoie la copie d'un article que j'ai inséré dans le journal de Madras, en réponse au mi-

nistre qui avait voulu se consoler de sa défaite. Mon style vous paraîtra peut-être un peu vif, manquant de douceur et de politesse... Que voulez-vous? c'est un article de journal... Puis, il faut bien accorder quelque chose à la couleur locale : ici on aime les tableaux à traits saillants et à couleurs vives et tranchées; enfin j'avais pour but d'inviter M. le ministre à ne plus nous attirer sur ce terrain. J'ai adressé mon article à Mgr. Fenelli, vicaire apostolique de Madras, en le priant de le faire insérer.

Lettre à Monseigneur le Vicaire Apostoliqu e de Madras.

Mission du Maduré. Mai 1844.

MONSEIGNEUR,

Votre Grandeur aura lu dans le dernier numéro de l'*Athenæum* un article *anonyme*, dirigé par un ministre protestant contre *les cruautés des missionnaires jésuites*. Belle matière en effet de pathétiques déclamations, que quelques pauvres Indiens qui, se reprochant d'avoir offensé Dieu et scandalisé leurs frères, conduits par le remords de leur conscience, viennent d'eux-mêmes et sans ombre de contrainte déclarer leur repentir, deman-

der pardon du scandale, et commencer à le réparer en se soumettant librement à quelque légère punition! Car il faut observer que la réparation du scandale est le seul cas où il soit d'usage d'employer quelquefois, en ce pays, des châtiments extérieurs. Je ne rappellerai pas à M. le ministre que l'Écriture sainte dit que *celui qui épargne la verge hait son enfant;* que saint Paul demande aux chrétiens s'il doit *venir chez eux avec la verge;* que les premiers siècles du christianisme, cet âge d'or des protestants, suivaient des règles de discipline bien autrement sévères. Un homme qui a le talent de découvrir dans les saintes Écritures que l'Évangile rejette les bonnes œuvres, et les œuvres de satisfaction envers la justice divine, que c'est folie dans ces millions de pénitents et d'anachorètes dont l'Église se glorifie de s'être livrés à tant de privations et d'austérités, dans la vue de s'unir à Jésus-Christ souffrant, pour réparer leurs péchés par l'application de ses mérites..., cet homme n'aurait pas de peine à prouver qu'il n'est pas permis à un chrétien de se soumettre à une légère pénitence pour réparer la mauvaise édification qu'il a eu le malheur de donner à ses frères.

Ce n'est donc pas une controverse que je veux entamer; mais comme je crois reconnaître dans l'article du journal l'écrivain qui l'a publié et le fait qui en a été l'occasion, je suis bien aise de vous exposer le tout dans sa pure vérité. Voici le fait tel qu'il s'est passé dans le voisinage de Dindighel.

Un missionnaire jésuite donnait depuis longtemps ses soins à une chrétienté de plus de cent familles, et grâces à Dieu, la paix et le bon ordre y régnaient. Cependant une petite discussion s'éleva dernièrement entre le chef du

village et les habitants; ce n'était qu'une étincelle. Je n'examinerai pas qui l'y avait jetée; si j'en jugeais par analogie, je dirais qu'elle venait du foyer du ministre américain. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on vit ses agents accourir aussitôt et souffler de tous leurs poumons sur l'étincelle pour en faire un grand incendie. On sait que le caractère indien rend la chose très-facile; et en effet ils réussirent à échauffer les esprits, et un procès fut intenté au chef. Dès lors le triomphe semblait assuré; il n'y avait plus qu'à employer les moyens connus et pratiqués si souvent avec succès. Les voilà donc s'adressant aux principaux habitants, leur promettant le gain du procès et la destitution du chef... à condition qu'ils donneront leurs noms au protestantisme, et, pour entraîner plus facilement la masse, offrant aux quatre ou cinq plus influents une pension mensuelle. Mais en même temps ils circonviennent aussi le chef lui-même, s'offrant à faire rejeter ce procès, à lui obtenir une gratification de cinq roupies par mois, s'il consent à se déclarer pour eux. Jouer double jeu, c'est jouer à coup sûr! Quand tout est bien arrangé par les catéchistes, et que ces touchantes prédications ont préparé les voies au *nouvel Évangile,* le ministre apparaît, s'installe dans le village et se met à recevoir les engagements et les signatures des habitants. Les conversions vont grand train; déjà nombre de dupes ont donné dans le piége; quand le véritable pasteur est averti des ravages que le loup fait dans sa bergerie. Il vole au secours de ses chères brebis. Au risque de scandaliser les loups, je n'hésiterai pas à dire que son premier acte en entrant dans le village est de consacrer cette chrétienté à celle qui dans tous les temps, a écrasé la tête de toutes

les hérésies, et d'établir au milieu de ses chrétiens égarés l'Archiconfrérie du cœur immaculé de Marie. Il rassemble ensuite ses néophytes, leur montre l'abîme où la séduction d'un perfide ennemi et l'entraînement de leurs propres passions sont sur le point de les précipiter. Grâces soient rendues à notre auguste mère et protectrice! les yeux s'ouvrent à la lumière de la raison et de la foi, les cœurs se rendent. Un seul résiste et s'endurcit, sans doute il a ses raisons. Tous les autres, confus et contrits de leur faute, viennent publiquement demander pardon du scandale qu'ils ont donné, et quelques-uns plus coupables se soumettent volontairement à un châtiment extérieur, afin de mériter la grâce d'être de nouveau comptés parmi les chrétiens. Et voilà l'horrible spectacle qui a déchiré le cœur compatissant de M. le ministre et de ses catéchistes! mais il est permis de soupçonner que cette tendre humanité a été puissamment aidée par un autre sentiment : la honte et le dépit de voir ses projets, ses longs efforts, ses belles espérances déjoués en un instant par la seule apparition d'un pauvre missionnaire papiste!

C'est en effet une chose bien étonnante, quelque ordinaire qu'elle soit ici, une chose qui pour un homme sérieux révèle une grande vérité! D'un côté, M. le ministre arrive avec un visage rayonnant d'humanité et de liberté, brillant comme un ciel sans nuages (je dis ces sombres nuages du jeûne, de l'abstinence, des austérités), promettant à tous sa protection auprès des tribunaux, — et pour le timide Indien c'est beaucoup, — offrant même des primes, de l'argent, des pensions, etc., et pour tout cela demandant aux Indiens... quoi? Rien, presque rien. Peut-être de secouer le poids inutile de tant de pratiques gê-

nantes et pénibles à la nature, de recevoir une bible, qu'ils ne savent pas lire mais dont ils pourront au besoin faire du carton ou des enveloppes; et puis quoi encore? sans doute de se faire protestants? Non, pas même tant; mais de donner simplement leurs noms, qui seront inscrits dans un beau registre et envoyés pompeusement comme autant de trophées au comité central de la Société biblique. Avouez que tout cela est bien attrayant.

D'un autre côté le missionnaire papiste se présente avec sa figure pas mal sévère, paraît-il, ayant sur sa poitrine un crucifix qui prêche la pénitence et le renoncement, et à ses côtés un catéchiste armé de ce terrible instrument dont la vue a effrayé M. le ministre. Voilà certes qui n'est pas trop séduisant! Eh bien! qu'en pensez-vous? qui des deux triomphera? où se portera le peuple? Le peuple se jette en masse aux pieds du missionnaire, lui demande le châtiment mérité... et plante là tout seul M. le ministre, qui, tout morfondu, se console en déclamant contre la stupidité de ces misérables et en écrivant un article de journal contre le missionnaire. Que M. le ministre soit fâché, cela se conçoit, on peut l'être à moins; mais sa colère et ses déclamations n'expliquent pas le fait. Je ne sache pas que l'Indien soit naturellement porté à ce qui le gêne et contrarie ses penchants; qu'il aime mieux, par exemple, observer le jeûne et l'abstinence que de vivre à son aise; recevoir des coups de verges que de belles roupies. Qu'est-ce qui a donc déterminé ce choix? N'y aurait-il pas dans cette doctrine prêchée par le missionnaire un principe d'efficacité qui manque à la parole tout humaine du ministre? De quel côté se trouve cette loi immaculée du Seigneur qui

a la vertu de convertir les âmes? *Lex Domini immaculata convertens animas* (Ps. XVIII)? Au reste, j'ai été souvent étonné de trouver tant de bon sens dans ces esprits si simples, et de les entendre raisonner si juste, comme par instinct. Ainsi la religion pour eux est la voie qui conduit au ciel; et ils en concluent immédiatement qu'elle doit leur imposer des sacrifices pour mériter le ciel, et qu'une religion qui flatte les sens et favorise l'amour des biens terrestres ne peut être une bonne religion. Tous ces principes sont chez eux comme des vérités de première évidence, qu'on ne discute pas. Que la religion les invite à contribuer de leur personne ou de leur fortune à rehausser la pompe de son culte, ils ne voient là qu'une chose très-naturelle et très-juste; l'idée ne leur viendra pas de l'appeler pour ce motif une *religion d'argent*. Mais qu'une religion se présente à eux, prêchée par des apôtres grassement rétribués, avec leurs femmes et leurs enfants étalant le luxe et le confortable, et qu'elle cherche à les attirer par l'appât de l'or, par des promesses, par des pensions;... oh! alors, il faut voir (comme je l'ai vu si souvent) avec quel air et quel geste de mépris et de dédain ils lui jettent cette parole : *religion d'argent!!* et cette expression dans leur pensée est le stigmate le plus flétrissant qu'on puisse infliger à une religion.

Pour convaincre M. le ministre que ce n'est pas à sa personne que j'en veux, je lui indiquerai volontiers un moyen de s'épargner à l'avenir ces sortes d'humiliations. Pourquoi MM. les ministres se donnent-ils tant de peine à troubler nos chrétientés? N'ont-ils pas sous la main des millions de païens à gagner à leurs sectes? Qu'ils se contentent de tourner vers eux leur généreuse compassion

et l'ardeur de leur zèle. Si l'on ne peut admirer leurs succès , on louera du moins leurs efforts. Pourquoi sont-ils plus ardents et plus habiles à pervertir les chrétiens qu'à convertir les païens? Serait-ce peut-être parce que la conversion d'un païen est l'œuvre de Dieu, et que la perversion d'un chrétien est l'œuvre de Satan? Je ne veux pas scruter ce mystère ; j'avoue cependant que ces agents des ministres me rappellent malgré moi celui que saint Pierre nous représente comme rôdant sans cesse autour de nous et cherchant une proie à dévorer. Si un différend s'élève dans une de nos chrétientés, si une haine fermente, si un procès se poursuit, vous les verrez aussitôt accourir, et souvent même vous reconnaîtrèz que ce germe de trouble et de division est leur œuvre. L'ancien proverbe dit : Où gît un cadavre, là les aigles s'attrouperont. Nos agents du protestantisme ne sont pas précisément des aigles en tous points : ils ne voleront pas si haut, par exemple ; mais par l'instinct de l'odorat ils ne leur cèdent guère. Y a-t-il quelque part un homme adonné à la boisson, qui par ses excès trouble une bourgade ? Aussitôt ils l'ont senti, ils accourent, lui fournissent de l'argent et lui font ainsi contracter des dettes, pour mieux l'entraîner dans une réforme... qui n'est pas celle de ses mœurs. Y a-t-il quelque part un chrétien dégradé, obstiné dans ses désordres, que la chrétienté soit obligée de vomir de son sein, et si l'on peut parler ainsi, un cadavre de chrétien, digne d'être jeté à la voirie? Vous ne tarderez pas à voir nos aigles accourir en troupe pour en faire curée.

M. le ministre se plaint que le missionnaire papiste se refuse à faire de la controverse avec lui. Je conçois qu'il

n'en ait guère envie. Ce n'est pas qu'il se défie de la force de ses arguments, encore moins qu'il craigne ceux de de son adversaire ; mais c'est qu'il peut employer plus utilement son temps à faire de nouveaux chrétiens ou à instruire les anciens. En effet, à quoi bon la controverse quand on ne peut en espérer de résultat ! Or, M. le ministre a probablement pour lui un argument décisif ; il a probablement une grande dame et une intéressante famille ; il faut bien que tout cela vive, et vive à l'aise et se promène en carrosse. Quand le missionnaire pourrait le convaincre sur tout le reste, il lui serait difficile de le satisfaire sur ce point ; car il n'a pas à lui offrir une pension mensuelle de mille francs. J'ai eu plus d'une fois occasion de juger de la force de cet argument ; souvent j'ai rencontré de ces catholiques débauchés par l'argent protestant ; ils étaient parfaitement convaincus sur tous les points de doctrine ; ils reconnaissaient leur crime ; ils avouaient qu'ils n'étaient là que pour *leur ventre*, selon leur propre expression. Mais le terrible argument était là : *il faut vivre !*

A ce sujet M. le ministre triomphe un peu trop de l'apostasie d'un prêtre catholique arrivée à Bombay. Je sais qu'on en a fait grand bruit dans le camp protestant, et en vérité la chose est assez rare pour faire sensation. Mais qu'on examine de près et à fond : je parie dix contre un que toutes les raisons qui ont prouvé à ce malheureux que le protestantisme était meilleur pour lui, se réduisent au fameux argument que je viens d'indiquer. Mille à quinze cents francs par mois ne sont pas chose indifférente pour tout le monde ; et quand on se décide à suivre ses passions, à aller à l'abîme, autant vaut y aller en carrosse

que d'y aller à pied. Qu'après cela M. le ministre, fier de la conquête, demande d'un air triomphant *ce qu'en pensent Mgr Fenelly et Mgr Bonnand, ce qu'en dit le théologien M. Jarrige?* — Sans avoir besoin de les consulter, je ne crains pas de répondre que nos révérends prélats, en pleurant sur le sort de cet infortuné, se réjouissent pour le catholicisme de le voir délivré d'un tel membre. Quant à M. Jarrige, le théologien, il dit que ce fait est une nouvelle preuve de la sainteté et de la vérité de la religion catholique.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BERTRAND. S. J. M.

TRENTE-HUITIÈME LETTRE

Le R. P. Canoz supérieur, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, juin 1844.

MON RÉVÉREND PÈRE. P. C.

J'ai reçu le 8 mai une lettre du T. R. P. général, qui me nomme supérieur de la mission du Maduré. En vérité j'ai éprouvé d'abord un saisissement de surprise et de crainte,

mêlé pourtant de résignation à la volonté divine qui m'était manifestée par l'obéissance. Je l'accepte, cette charge pénible, cette grave responsabilité, comme une croix de la main du Sauveur. Il m'aidera, je l'espère, à la porter courageusement; vous m'aiderez aussi, mon Rév. Père, par vos prières et vos sages conseils, et des frères plus dignes que moi ne me laisseront pas manquer de leurs avis charitables.

Obligé, en conséquence, de quitter ma chère mission du Marava, je me rendais à Trichinapaly, d'où je pourrais plus facilement correspondre avec tous les missionnaires. Je n'y étais pas encore arrivé que je reçus, comme premier bouquet ou premier échantillon de ma nouvelle destinée, l'annonce de la mort du P. Cliffort. Ce cher Père nourrissait dans son cœur l'espoir de mourir du choléra contracté auprès des malades : cette mort était à ses yeux la plus belle après le martyre. Aussi ne s'épargnait-il point, et souvent on a eu lieu d'admirer sa générosité à voler au secours des cholériques. Mais Dieu, dont les jugements sont impénétrables, en avait disposé autrement. C'est dans l'eau que la mort l'attendait. Le 21 mai il était parti le matin de Trichinapaly pour aller visiter le P. Bedin à Vadougherpatty. Passant à midi les heures de la chaleur dans un bosquet près du Coleron, il lui prit envie de se baigner. Les Indiens qui l'accompagnaient firent tous leurs efforts pour l'en dissuader, l'assurant que cette eau qui lui paraissait si belle cachait un gouffre fatal. Son palefrenier revint à la charge jusqu'à trois fois, le conjurant de ne pas s'exposer à ce danger, lui montrant par ses gestes et par ses cris, plus encore que par ses paroles, que s'il entrait dans ces eaux perfides il n'en sortirait pas.

Tout fut inutile ; malheureusement le P. Clifford ne comprenait pas le tamoul, et il ne soupçonna pas le sort qui l'attendait. Il renvoya donc ses compagnons et, par une délicatesse de modestie exagérée, il les força de s'éloigner hors de sa vue. Comme il tardait à revenir, les Indiens conçurent de graves inquiétudes, s'approchèrent tout doucement de l'endroit où ils l'avaient laissé, et ne retrouvèrent que ses vêtements sur le bord de l'eau. Saisis d'épouvante, ils appelèrent au secours. On chercha longtemps dans l'eau, mais personne n'osa plonger, parce que ce gouffre était redouté de tous. La nuit étant survenue, on courut avertir le P. Bedin. Il vint aussitôt accompagné de plusieurs pêcheurs qui firent toute la nuit des recherches inutiles. Ce ne fut qu'au lever du soleil que l'un d'eux, ayant jeté son filet dans l'endroit le plus profond, en ramena le corps tout glacé. Il fut immédiatement transporté à Trichinapaly, où il reçut les honneurs de la sépulture. Tous les soldats, qui aimaient et vénéraient en lui leur aumônier, assistèrent au convoi funèbre, consternés de cette mort si tragique, et demandèrent à reconnaître son zèle et son généreux dévouement par un tombeau monumental élevé à leurs frais.

Que vous dire maintenant de ce nouveau coup si terrible qui vient de nous frapper? Je me hâte d'alléger votre douleur en vous assurant que nous sommes sans inquiétude sur le sort de celui qui en a été la victime. Le P. Clifford avait une grande délicatesse de conscience ; il s'était confessé la veille de cet accident. Dieu voulait sans doute épargner à son âme, excessivement impressionnable, les horreurs d'une mort lente; mais il lui avait donné comme un pressentiment de sa mort prochaine. Trois jours

auparavant, un chrétien distingué par sa position étant venu le voir, il avait, contre sa coutume, prolongé sa conversation pendant une heure et demie, et parlé de choses spirituelles et spécialement de la nécessité d'être toujours prêt à mourir. Le même jour il écrivait à une de ses sœurs : « Au milieu de la vie nous sommes dans la mort : qui sait ? peut-être la prochaine poste vous annoncera que moi aussi je ne suis plus. » Ainsi préparé, animé du reste d'une foi très-vive, nul doute qu'il n'ait produit dans ce moment suprême des actes généreux capables de suppléer aux secours ordinaires de la religion, surtout si nous faisons attention à son désir habituel de mourir du choléra, martyr de la charité.

Considérée au point de vue de notre mission, il ne faut pas nous le dissimuler, cette perte est bien grande. Le nom seul du P. Cliffort était une autorité ; sa présence sous le modeste vêtement du missionnaire était une prédication et un argument invincible en faveur du catholicisme qui inspire de tels dévouements ; son intervention pouvait être pour nous dans certains cas une recommandation et un appui auprès du gouvernement et des magistrats de qui nous dépendons.

Cependant ici encore nous avons des raisons de nous abandonner à la conduite de Dieu, qui sait mieux que nous ce qui nous convient. Il y a dans la pauvre humanité un sentiment naturellement ennemi de toute supériorité, qui éveille mille susceptibilités, et se gendarme contre une supériorité reconnue, par la crainte de paraître la subir. Tel magistrat accordera volontiers aux manières obséquieuses et à l'humble demande d'un pauvre missionnaire ce qu'il refuserait à un homme en qui il est

forcé de reconnaître des qualités et un rang qui l'élèvent au-dessus de lui. Plus d'une fois nous avons eu l'occasion de découvrir ce sentiment. Cependant il n'en est pas moins vrai en général que même sous ce point de vue, la mort du P. Cliffort est une véritable perte pour la mission, et que nous avons besoin de le voir remplacé par un Père anglais, qui réussira toujours mieux que nous auprès des hommes de sa nation, dont il connaîtra parfaitement les mœurs, les habitudes et le caractère.

Le nouveau renfort que vous avez eu la bonté de nous envoyer avec une si admirable promptitude et par la voie si coûteuse de la poste anglaise, est arrivé il y a six semaines. Le P. Jos. Bertrand se trouvait heureusement à Pondichéry pour recevoir ces braves que nos désastres n'ont pas effrayés. Après quelques jours de repos, il les a conduits à Négapatam, où ils étudient le tamoul en attendant que nous puissions y fonder un collége. Il a loué une belle maison, très-commode pour un établissement de ce genre. Dès que nous serons fixés sur les limites de notre mission et assurés de conserver le Tanjaour, il faudra acheter cette maison, car il est impossible de trouver une position plus convenable. Le climat de Trichinapaly est meurtrier ; et nous aurions de la peine à y attirer des enfants des colonies françaises ou des Anglais de Colombo, etc., sur lesquels le P. Cliffort comptait principalement. Du reste, le P. Jos. Bertrand vous informera de toutes ces particularités. Je le laisse encore pour un bon mois auprès des nouveaux Pères, afin de lui donner le temps de les former à la vie apostolique et d'asseoir solidement l'établissement de Négapatam.

Le P. Saint-Cyr viendra ici remplacer le P. Cliffort en

attendant que le P. Trincal puisse remplir ce poste. Que ferons-nous de la grande maison bâtie par le P. Garnier? Nous y établirons une école préparatoire pour les Tamoulers. Les chrétiens de Trichinapaly le désirent beaucoup; ils ont été très-peinés du projet que nous avions de former un collége ailleurs; ils nous ont rappelé la mémoire du P. Garnier, la promesse qu'il leur avait faite de s'occuper de l'éducation de leurs enfants, la grande et magnifique maison qu'il avait bâtie dans ce but. Ils n'ont été calmés et consolés que quand le P. Bertrand les a assurés qu'il ne les abandonnerait pas, que l'affection qu'avait pour eux le P. Garnier, il la nourrissait aussi dans son cœur, et que sous peu il réaliserait les promesses qui leur avaient été faites. Il s'agit donc d'établir ici une école renforcée, dans laquelle, après avoir donné aux enfants une instruction solide et religieuse, on ferait choix des sujets capables d'être envoyés au collége proprement dit. Là on enseignerait le latin et les langues vivantes dont la connaissance est utile ou nécessaire dans le pays.

On m'annonce l'envoi prochain d'un nouveau renfort; j'en suis heureux, et vous sentirez vous-mêmes combien il nous est nécessaire, avec cette nouvelle charge du collége naissant et l'obligation de remplacer les huit missionnaires que nous pleurons et le P. J. Bertrand qui va nous quitter pour faire le voyage d'Europe. Je sens bien vivement, mon R. Père, tout ce que ces sacrifices ont de pénible et d'embarrassant pour vous; mais outre le: *date et dabitur vobis,* prononcé par celui qui ne manque jamais à ses promesses, c'est encore ici une question de prudence et de bonne spéculation. Nous sommes un peu dans le cas de ceux qui veulent construire une jetée dans

la mer; s'ils se contentaient d'y placer successivement quelques pierres, elles seraient l'une après l'autre emportées par le courant et la vague. Ils ont soin d'y jeter en même temps des blocs énormes qui puissent former de suite une masse compacte capable de résister à la violence des tempêtes. Si les secours ne nous arrivent que lentement, nous demeurerons toujours au-dessous de notre position et le travail sera toujours au-dessus de nos forces. Et alors qu'arrive-t-il? On se sacrifie, on se tue; et c'est toujours à recommencer, et après bien des envois réitérés on n'est pas plus avancé qu'on ne l'était avant. Il nous faut donc un envoi considérable qui nous mette bien à flot. J'espère que nos malheurs auront enfin un terme, et que le bon Dieu se laissera toucher de compassion pour nous et surtout pour nos pauvres chrétiens. Vous ne sauriez croire quels embarras j'éprouve en ce moment pour remplacer le P. Saint-Cyr à Dindighel et pour me remplacer moi-même au Marava. Que si le Tanjaour, comme la chose me semble probable, est définitivement laissé à notre mission, conformément aux décrets du Saint-Siége et aux convenances topographiques, Monseigneur de Drusipare en retirera ses missionnaires, et ce seront encore autant de postes à occuper immédiatement. Veuillez donc, mon Rév. Père, hâter le départ des Pères que vous nous destinez, afin que nous puissions les former et les tenir prêts à être lancés dans la carrière. En attendant nous courrons au plus pressé; nous donnerons à nos chrétiens de bonnes paroles, pour leur faire prendre atience.

J'ai l'honneur d'être, etc.

AL. CANOZ. S. J. M.

TRENTE-NEUVIÈME LETTRE

Le R. P. Canoz, supérieur, au R. P. Maillard, provincial.

Trichinapaly, juillet 1845.

MON R. P. PROVINCIAL, P. C.

Je crois vous faire plaisir et répondre à vos désirs en vous offrant dans cette lettre (avec le concours du cher P. Trincal), le tableau résumé de la mission, de son état général, de ses œuvres et de ses succès dans le cours de l'année qui vient de s'écouler. Grâces infinies au Dieu de toute consolation! Les terribles épreuves qui ont si profondément secoué cette pauvre mission ont fait place aux bénédictions célestes, nos cœurs ont pu se rassurer et se consoler en goûtant les fruits de votre généreuse charité et de nos tribulations passées. Partout les santés sont bonnes, les missionnaires sont pleins de zèle et d'ardeur, les affaires sont dans une voie prospère... Dieu soit loué! Entrons dans quelques détails en parcourant les diverses parties de la mission.

1° *Dans le Sud* le schisme n'est pas étouffé; mais le P. Castanier lutte avec courage et succès. J'ai passé avec

lui trois mois de cette année, et nous avons porté aux schismatiques des coups décisifs; les deux chefs du parti d'opposition, le prêtre govéar et le chef de Tuticorin, sont à peu près terrassés et mis hors de combat. Le prêtre, chassé de son église par un décret du collecteur, condamné ensuite comme réfractaire et perturbateur de la paix publique, réduit à se cacher et à fuir, a perdu toute autorité, même auprès de ses partisans. Le chef de Tuticorin a fait appel à la cour de Madras; si ce tribunal avait confirmé le jugement du collecteur, le schisme serait écrasé : il ne l'a pas fait; sans se prononcer, il a renvoyé l'affaire à la cour civile. Mais le chef, ruiné et chargé de dettes, est désormais incapable de poursuivre le procès; les scellés ont été mis à l'église de Périataley, sur la demande du P. Castanier, et nous pouvons être tranquilles pour le moment. L'église de Tuticorin est encore entre les mains du chef; mais nous pouvons administrer nos chrétiens dans notre chapelle, et nous avons commencé la construction d'une grande église, qui nous assurera pour l'avenir une complète indépendance. Même après l'extinction du schisme, cette église nous sera utile et presque nécessaire, soit à cause de l'insuffisance de l'ancienne église, soit à cause du caractère de cette population, que nous ne dominerons entièrement que quand nous serons chez nous.

Le P. Sales, chargé du district de Camanayakenpatty, recueille des fruits consolants de ses travaux apostoliques. Voici quelques extraits d'une de ses lettres.

« Il y a trois ou quatre ans, passant par un village païen, je me sentis pris d'un beau mouvement de zèle, et quoique alors je susse à peine balbutier quelques mots

de tamoul, je me mis à prêcher contre le démon dont je voyais partout autour de moi les images et les pagodes. Je pensais bien que mes paroles étaient emportées par le vent, et j'en avais entièrement perdu le souvenir. Ayant eu cette année occasion de passer auprès de ce village, je vis venir à moi une députation qui m'annonça que seize de ces païens désiraient ardemment le baptême, et même que deux ou trois d'entre eux étant tombés gravement malades avaient déjà reçu ce sacrement de la main d'un catéchiste chrétien. Je leur demandai les motifs qui les engageaient à cette démarche, et ils me répondirent qu'ils avaient été touchés des bons avis que je leur avais adressés quelques années auparavant, et que dès lors ils avaient conçu le désir de se faire chrétiens. Inutile de vous dire la joyeuse surprise que me causa une nouvelle si peu attendue ; je bénis Dieu qui avait daigné se servir de mon jargon pour gagner ces âmes, et je pris bien la résolution de n'être pas si timide ni si réservé à répandre la semence divine, puisqu'il est si facile à Dieu de la faire fructifier, et en même temps je compris mieux que jamais ces paroles de saint Paul : *Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit ;* c'est Dieu seul qui donne la fécondité, c'est à lui seul qu'appartient la gloire de tous les succès qu'il veut bien accorder à nos ministères. Combien d'autres instructions j'ai faites qui me semblaient plus claires, plus éloquentes, et qui n'ont rien produit, peut-être parce que j'y mettais trop ma confiance ! J'examinai mes néophytes et les trouvai déjà bien instruits ; j'achevai de les préparer et leur conférai le saint baptême. Dieu voulut éprouver leur foi. La femme de l'un d'entre eux, mordue par un rat quelques jours

après avoir été régénérée, fut bientôt réduite à une espèce d'agonie. Mes nouveaux chrétiens sans se déconcerter me l'apportèrent en me priant de lui donner l'extrême-onction. Je leur demandai si ce fâcheux accident n'ébranlait pas leur bonne résolution. « Oh! non, répondit la malade, que je vive ou que je meure, je suis et serai toujours chrétienne, » et tous les autres proclamèrent les mêmes sentiments. Dieu, touché de leur généreuse volonté, rendit la santé à la mourante, et je les laissai pleins de joie et de reconnaissance.

» Dans un autre village païen j'avais baptisé il y a près de deux ans une mère et ses trois enfants qui étaient morts presque immédiatement après leur baptême. C'était sans doute une grande faveur accordée à ces quatre âmes transportées si vite et si sûrement dans les gloires du ciel; mais c'était un triomphe pour les païens, qui attribuaient ces morts à la vengeance de leurs idoles; et je croyais bien que la frayeur rendrait impossible pour longtemps les conversions dans cet endroit. Cependant j'y ai passé cette année et j'ai eu la consolation de régénérer dans les eaux salutaires deux autres païens distingués qui, en témoignage de la sincérité de leur conversion, m'ont apporté leurs idoles, des toiles où sont peintes des figures de démons, et divers instruments dont ils se servaient pour leurs mystères diaboliques. »

2° Le P. Combe, que j'ai été obligé de laisser seul dans le vaste district du Marava, s'efforce de suppléer au nombre et d'encourager ses chrétiens un peu abandonnés. En attendant que je puisse lui assigner des compagnons, il est aidé par le P. Tassis qui de Maduré visite les chrétientés de Rasakembiram et lui procure les consolations

d'une entrevue fraternelle soit au tombeau du P. Martin, soit sur la tombe du P. de Bournet, à Calliditidel, soit dans quelque autre chrétienté dont ils font ensemble l'administration. La dévotion des peuples pour le P. Martin continue à se manifester par un concours général à son tombeau et à produire des fruits consolants de conversions. Voici un passage d'une lettre du P. Combe qui vous fera plaisir, et mérite d'être consigné.

« Le choléra a fait de grands ravages dans ce pays; nos chrétiens eux-mêmes n'ont pas été épargnés, et il m'a été impossible de me multiplier assez pour les assister tous; beaucoup ont eu la douleur de mourir sans recevoir les derniers secours de la religion, j'ai confiance que leur ardent désir aura suppléé à la vertu du sacrement. Il m'arrive souvent en entrant dans un village d'être accueilli par quelqu'un des habitants qui me dit: « Souami, mon père est mort; comme il n'a pu obtenir l'extrême-onction, il a instamment recommandé de prier le souami de venir bénir sa tombe, » et j'allai, accompagné des fidèles, remplir cette pieuse intention du mourant, dont la foi n'aura pas manqué d'attirer sur lui les regards de la divine miséricorde.

» Un jour que je disais la messe dans un village, je fus appelé pour donner l'extrême-onction à la mère du chef, femme à peu près centenaire, qui était à la dernière extrémité, et qui mourut peu après avoir reçu ce sacrement. Le lendemain son fils, qui était lui-même un vieillard respectable, vint à moi les larmes aux yeux et me dit: « Quelle bonté de Dieu! Ma mère est mourante, et voilà que la divine miséricorde lui envoie le souami à point nommé pour lui donner l'extrême-onction! Une faveur

plus grande encore fut accordée à mon père, qui était païen ; le souami arriva juste quelques moments avant sa mort pour lui conférer le baptême. Ils sont allés au ciel, j'espère que Dieu me fera la même grâce. » Là-dessus je lui fis raconter son histoire, que je résume en peu de mots. Dans sa jeunesse il avait reçu une éducation soignée ; on lui avait fait lire tous les livres païens, et cette lecture lui avait inspiré un souverain dégoût pour une religion si absurde. Des livres chrétiens lui tombèrent entre les mains, il les lut avec délices, conçut une haute estime pour une religion si belle et si sainte, et poussé par la grâce il forma la résolution de l'embrasser. Mais l'exécution d'un tel projet était difficile ; car son père, étant un des chefs de la caste, devait naturellement s'opposer à cette démarche. Dieu se chargea d'aplanir les obstacles. Le père, saisi d'une grave maladie, prie son fils de faire venir un brame de sa secte ; « mais, répond le jeune homme, il n'y a dans tout le pays aucun brame de notre secte, il faudra chercher bien loin, et pendant ce temps qui sait ce qui peut arriver? » Alors, reprend le malade, appelle un autre brame ; très-bien, réplique le fils ; mais... un brame d'une secte étrangère à la nôtre voudra-t-il venir?... Puis, changeant tout à coup de ton, il ajoute d'une voix ferme et persuasive : A quoi bon ! et que peuvent tous ces brames ! Est-ce que leurs cérémonies signifient quelque chose ! Croyez-moi, mon père, le souami des chrétiens est tout près d'ici ; je vais le prier de venir, nous verrons ce qu'il nous dira. Je veux bien, dit le malade ; et à l'instant le fils transporté de joie court auprès du missionnaire, lui explique sa position, l'amène chez son père, fortifie les exhortations du souami par

ses propres raisonnements et ses instances : « Oh ! oui, mon cher père, il faut recevoir le baptême ; et moi aussi je veux embrasser une religion si sainte, et rejeter ces folies du paganisme. » Le bon vieillard consent à s'instruire, reçoit le baptême avec son fils et meurt bientôt après. Tous les parents, furieux contre le jeune homme, qui avait séduit son père, refusèrent d'assister aux funérailles, déclarèrent la guerre au nouveau converti, le chassèrent de la caste, ses frères et sa femme elle-même l'abandonnèrent. Cette persécution dura deux ou trois ans ; mais sa fermeté et sa prudente charité triomphèrent de toutes les haines ; peu à peu on se rapprocha, on se laissa persuader, et aujourd'hui toute la famille est chrétienne, et c'est une des plus honorables et des plus ferventes de la contrée. J'ai baptisé cette année une trentaine de païens ; j'en ai encore à présent quelques-uns qui s'instruisent et se préparent à recevoir cette grâce de la régénération. »

3° A Trichinapaly nous avons célébré, le 24 mai, une cérémonie funèbre mais bien consolante. Vous savez que nous avions promis aux chrétiens de cette ville de leur accorder la dépouille mortelle du P. Garnier, aussitôt que la translation serait possible. C'est ce que nous avons enfin réalisé. J'ai prié le P. Tassis de procéder à l'exhumation, en se prémunissant des autorisations nécessaires ; le collecteur de Maduré en accordant la permission a voulu charger un officier de police d'accompagner le convoi, par honneur et pour plus de sécurité. Le tout s'est fait avec une pompe extraordinaire. Dès que le char funèbre arriva au lieu désigné, à trois kilomètres de Trichinapaly, le cercueil fut placé sur un lit de parade. A cette nouvelle toute la ville fut en mouvement ; une foule

immense de chrétiens malabares et de soldats irlandais se mit en marche pour aller chercher les restes de leur père chéri, et faisait retentir l'air de ses cris et de ses lamentations; comme si sa perte eût été toute récente. Le P. Perrin fit la levée du corps et le convoi funèbre se dirigea vers notre église; il mit deux heures à parcourir cette distance de trois kilomètres. Il était nuit quand il arriva, et cette circonstance ajoutait à la cérémonie quelque chose de plus solennellement lugubre. La marche était éclairée par des torches ardentes, et le bruit des tambours recouverts d'un crêpe annonçait au loin l'approche du convoi. Le lit de parade sur lequel on avait placé le cercueil était porté alternativement par nos Indiens et par les soldats irlandais. Je reçus le corps et le fis déposer sur un catafalque préparé au milieu de l'église. J'adressai alors quelques paroles à tous nos chrétiens, pour leur rappeler ce qu'ils devaient au brave P. Garnier, fondateur de cette chrétienté et architecte de cette belle église, la gloire de Trichinapaly et l'honneur de la religion. En conséquence je les invitai à venir le lendemain matin à la messe des obsèques qui serait célébrée pour le repos de son âme. Mes dernières paroles furent étouffées par mes sanglots et par ceux de toute l'assistance. Le lendemain la foule se rendit à l'église avec encore plus d'empressement que la veille. La messe et l'absoute chantées, nous transférâmes processionnellement les restes du P. Garnier dans un tombeau que nous lui avions préparé à côté de celui du P. Cliffort; ainsi ces deux Pères, qui avaient été si unis pendant leur vie, ne seront pas séparés après leur mort.

Quand on ne connaît l'Indien que superficiellement,

on le croirait entièrement dépourvu, ou même incapable de ce que nous appelons la tendresse, l'affection du cœur, le sentiment. En effet, l'Indien, privé de cette éducation première qui se puise au sein de la famille et sur les genoux d'une mère chérie et respectée, semble n'avoir pas reçu comme nous le sentiment de la famille. Nourri par une mère *esclave*, son cœur ne s'est pas épanoui sous la douce influence du sourire maternel, et de là, peut-être, il ne sait pas exprimer à notre manière ses sentiments affectueux dans ses paroles ou ses actions, en même temps que sa couleur nous empêche d'en découvrir le reflet dans sa figure. Mais une étude plus approfondie de ce peuple donne une idée plus juste et plus avantageuse de sa nature et de son vrai caractère, et c'est surtout dans les grandes occasions et les cérémonies semblables à celle que je viens de vous décrire, qu'on peut s'en convaincre. Nous en avions eu un mois auparavant une preuve encore plus éclatante dans les fêtes de la Semaine sainte et de la Résurrection de notre divin Sauveur. Permettez-moi de vous en offrir ici une légère esquisse. Les longs offices de l'Église dans ces jours solennels ne suffisent pas à la piété de nos fidèles, après y avoir assisté pendant de longues heures et avec un concours immense, ils ne sont pas satisfaits ; il faut que les jours et les nuits soient consacrés entièrement aux pensées et aux sentiments qui absorbent leurs âmes. Voici comment nos anciens Pères répondirent à leur insatiable dévotion.

Devant l'église, en face d'une enceinte très-vaste, on dresse un théâtre ; autour de l'enceinte s'élèvent des mâts au haut desquels divers pavillons flottent dans l'air et annoncent huit jours d'avance la grande solennité. Vers

la tombée de la nuit des milliers de chrétiens accourus des environs, et souvent de pays fort éloignés, se réunissent et s'accroupissent dans l'enceinte en face du théâtre. A neuf heures du soir, du haut d'une estrade qui domine l'assemblée, un catéchiste, doué d'une voix puissante, commence les stations. Ce sont des discours éloquents et pathétiques composés par nos anciens Pères, dans lesquels l'histoire de chaque mystère de la Passion est clairement exposée, avec des réflexions morales et des applications pratiques, tout à fait à la portée de nos Indiens. J'étais tout hors de moi, en voyant avec quel profond silence, quelle attention et quel recueillement cette lecture, déclamée ou chantée, était écoutée par ces milliers de chrétiens, et quelles vives impressions elle produisait sur leurs visages.

A la fin de chaque lecture, la toile se lève, le théâtre apparaît dans sa splendeur, et montre aux yeux tout le mystère représenté au vif par des statues de grandeur naturelle, se mouvant et agissant à l'aide de ressorts cachés. Vous dire ce qui se passe alors dans cette foule est chose impossible, ce ne sont pas des cris, car le silence est commandé par le respect; mais les larmes, mais les coups de poings dont tout les assistants se frappent la poitrine, mais l'expression de douleur qui jaillit de toutes les figures et de tous les yeux! Après un quart d'heure de cette contemplation muette, le catéchiste entonne des actes de contrition, d'amende honorable, auxquels répond la multitude. Ensuite le théâtre laisse tomber sa toile et le catéchiste reprend la lecture du mystère suivant.

Cette représentation dans certains centres dure plusieurs jours, dans d'autres elle s'accomplit en un seul

jour; mais dans tous les cas elle se termine, la nuit du vendredi saint, par le mystère du Calvaire, qui représente le divin Sauveur attaché à la croix et rendant le dernier soupir. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est dans ce moment surtout que se produisent les impressions plus profondes, qu'éclatent les signes plus saisissants de la douleur : les larmes, les soupirs, les coups de poings retentissant sur les poitrines, les fronts frappant contre terre, etc.

Enfin une cérémonie non moins touchante nous fait assister à la descente de la croix, et nous montre le corps inanimé du Sauveur, porté en procession, sur un lit magnifiquement paré et avec tous les instruments de la passion, jusqu'au saint-sépulcre, etc.

Vient ensuite le grand jour de Pâques, qui par des spectacles bien différents réjouit tous les cœurs, épanouit tous les visages. Je ne vous ai parlé que de nos chrétiens; mais il ne faut pas oublier les milliers de païens qui entourent l'assemblée des fidèles et, sans éprouver tous leurs sentiments, en subissent cependant l'impression à un certain degré. Oh ! si nous avions la puissance d'une parole éloquente, quels fruits nous pourrions opérer dans ces multitudes, qui s'élèvent souvent à douze, quinze et vingt mille personnes ! C'est ainsi que le P. Bouchet à Aour, et en général nos anciens Pères, obtenaient dans leurs fêtes des résultats si merveilleux : quand pourrons-nous marcher sur leurs traces ? Rien ne me donne une idée plus grande de la puissance que la divine religion possède sur les peuples pour les gagner, les régénérer et les transformer, que ce contraste saisissant entre ces admirables fêtes du christianisme et les horribles fêtes de

l'idolâtrie, célébrées dans le même pays et par des hommes de la même nation.

4° La maison que le bon P. Garnier avait bâtie pour son collége de Trichinapaly nous a longtemps embarrassés. C'eût été dommage de la consacrer à une école d'Indiens, et d'un autre côté, malgré le désir que nous aurions eu de rentrer dans nos fonds, il nous était impossible de la vendre avec avantage. Tout bien considéré, nous y avons transporté notre résidence, et nous nous en félicitons dans l'intérêt de nos santés. Notre ancienne maison était un véritable four, où l'on ne pouvait presque pas respirer. Elle était construite sur la partie la moins élevée de notre terrain, et l'église, bâtie à côté et sur un point plus éminent, contribuait encore à la rendre plus incommode, soit en la privant de la circulation de l'air, soit en lui envoyant la réverbération des rayons du soleil. La nouvelle maison est construite derrière l'église sur le point culminant de toute la propriété, et de plus elle a un second étage, où l'on jouit d'un air très-bon et très-pur. Il n'y a vraiment pas de comparaison entre ces deux habitations; et je bénis la Providence qui, presque à notre insu, nous a ménagé cette nouvelle résidence; les santés s'en trouveront beaucoup mieux.

Le P. Trincal réussit très-bien auprès des soldats irlandais, il en est aimé et leur fait du bien. Comprenant que les deux grands fléaux de ces militaires surtout dans l'Inde sont la boisson et l'oisiveté, il a résolu de leur opposer les deux remèdes les plus salutaires. D'abord, avec l'approbation des officiers supérieurs, il a établi le *pledge de tempérance* du P. Matthieu, et il a réussi au delà de ses espérances. Un grand nombre de soldats se sont fait

inscrire, en acceptant la condition de se confesser tous les quinze jours. Or ces deux moyens, la tempérance et la confession, sont capables de faire du plus mauvais sujet un excellent chrétien. Pour combattre le second principe de désordre, il a fondé une bibliothèque catholique; et, grâce à la générosité des soldats, elle compte déjà quelques centaines de volumes, reçoit deux journaux catholiques, celui de Madras et celui de Calcutta, et promet de prendre un rapide accroissement. De plus, le P. Trincal ayant trouvé plusieurs soldats doués de bonnes voix, a organisé un chœur de chantres pour les offices de l'église, ce qui contribuera beaucoup à la majesté du culte divin, et réjouira surtout le cœur de nos Irlandais, heureux de retrouver ici les chants religieux de la patrie.

Les deux prêtres schismatiques d'Aour et de Maleiadipatty, contre lesquels le P. Garnier a soutenu une guerre si vive et si constante, sans jamais pouvoir les abattre ou les réduire, ont été cités à leur tour au tribunal de Dieu. Les deux postes sont vacants; plusieurs chrétiens ont profité de l'occasion pour rentrer dans le sein de l'unité catholique, et nous avons l'espoir de voir le schisme s'affaiblir et s'éteindre bientôt dans ces provinces. Quelle douleur pour moi de n'avoir pas en ce moment à ma disposition deux braves à lancer sur le champ de bataille! ils pourraient assurer cette double conquête. Dieu ne le veut pas; tout se fera quand et comme il voudra.

D'un autre côté le prêtre de Pratacoudy, celui même qui s'était rendu au P. Garnier en 1839, et a toujours continué à rester soumis à l'autorité du Saint-Siége, vient d'abandonner son poste pour aller se reposer dans sa fa-

mille. Son départ est encore une espèce de conquête pour nous, parce que sa présence était un véritable embarras. Incapable d'administrer cette grande chrétienté, et dominé toujours par quelques meneurs de son entourage, il laissait toute espèce de désordres se propager, sans avoir le courage de les réprimer. Le P. Garnier en gémissait sans pouvoir y remédier. Un moment il avait espéré en être délivré ; le prêtre était parti en effet pour son pays ; mais il n'avait pas tardé à revenir s'installer dans son église, où sa faiblesse même lui gagnait des partisans, et il eût été dangereux de lui chercher chicane. Après son départ, le P. Bedin, déjà chargé du district de Vadougherpatty, qui lui est contigu, a reçu l'ordre d'occuper aussi le poste vacant. Sa mission était fort délicate : ces populations n'ayant pas encore vécu directement sous notre régime, appréhendaient beaucoup les nouveaux souamis qui allaient arriver avec leurs réformes, et ces craintes étaient entretenues par quelques individus qui avaient leurs motifs de ne pas aimer les réformateurs. Mais le P. Bedin a su si bien prendre tout son monde qu'il a gagné tous les cœurs, et aujourd'hui les chrétiens ont bien plus de peur de le perdre qu'ils n'en avaient eu de le recevoir. Il faut voir ce brave, monté sur son grand cheval de cavalerie, arpenter ses deux districts aussi vastes que deux départements, et faire à lui seul l'ouvrage de plusieurs missionnaires ; il est vraiment infatigable ; et voilà pourquoi, dit-il, il ne peut pas écrire à ses amis de France, qu'il aime toujours, mais qui voudront bien lui pardonner son silence.

5° Et cependant il faudra probablement bientôt retirer le P. Bedin de ces populations qui lui sont si affectionnées et auxquelles il fait tant de bien. Vous connaissez sans

doute déjà la dernière décision de la Propagande qui, conservant le Cavéry comme limite de notre mission, lui attribue définitivement le Tanjaour, conformément aux premiers décrets du Saint-Siége. Il en résulte que les deux districts de Prataccoudy et de Vadougherpatty, qui setrouvent au nord du Cavéry, se rattacheront au vicariat apostolique de Pondichéry, auquel ils appartiennent naturellement. Nous ne pouvons que nous réjouir de cet échange; d'abord parce que cette limite est très-simple et très-naturelle, tandis que l'état présent est indéterminé et plein de confusion. Vadougherpatty s'étendant d'une part très-loin dans le nord et l'est, et le Tanjour s'étendant d'autre part très-loin dans le sud et vers l'ouest, les deux missions se trouveraient réciproquement enclavées l'une dans l'autre sans avoir de limites précises. Un autre avantage que nous donne la dernière délimitation, c'est qu'avec le Tanjour nous avons le littoral de la mer, si utile à la santé des missionnaires et si nécessaire pour l'établissement de notre collége, qui pourra ainsi se fixer à Négapatam. Mais tous ces avantages n'empêchent pas que pour le moment cet échange des districts ne soit pour nous une perte et une source d'embarras. Au point de vue pécuniaire, le Tanjaour est un pays très-riche ; mais c'est un district où nos chrétiens sont généralement très-pauvres, sans églises, sans presbytères ; au lieu que dans les deux districts du nord les chrétiens sont dans l'aisance, possèdent de belles églises et des presbytères confortables. Dans le nord nos missionnaires avaient peu de dépenses urgentes et beaucoup de ressources ; dans le Tanjaour ils ne trouveront presque aucune ressource et seront obligés à beaucoup de dépenses de première né-

cessité ; car là tout est à faire : églises, presbytères, etc. Ajoutez que le Tanjaour est un des principaux foyers du protestantisme, dont la présence et les intrigues susciteront à nos missionnaires beaucoup de difficultés et occasionneront beaucoup de dépenses. Telle est la position. Mais, encore une fois, cette position est normale ; nous l'acceptons de grand cœur, avec ses charges. Dieu nous aidera à les porter ; et si, comme je l'espère, nous parvenons à triompher du schisme et du protestantisme, à construire une belle église dans la ville de Tanjaour et quelques autres églises convenables dans les autres centres principaux, le Tanjour pourra devenir une des plus belles provinces de notre mission...

6° Le collége de Négapatam surpasse de beaucoup toutes nos espérances. Ouvert au mois de janvier, il compte déjà seize élèves français, des meilleures familles de Pondichéry, de Karikal, etc., et une dizaine d'Anglais ou Irlandais, choisis en partie dans les régiments, et qui donnent les plus belles espérances pour le sacerdoce, vu que leurs parents seraient enchantés de les voir se consacrer à Dieu dans cette carrière. Mais ce qui vaut mieux que le nombre des élèves, c'est l'excellent esprit qui les anime tous ; sous ce rapport les commencements sont admirables. Gloire en soit rendue à Dieu d'abord, puis au P. Audibert. Il a su si bien prendre et refondre cette jeunesse, jusqu'alors un peu livrée à elle-même et à ses caprices, qu'il en fait tout ce qu'il veut, et semble les avoir tous jetés dans son moule. La piété, l'amour du travail, la docilité, semblent être des qualités naturelles dans tous ces enfants qui jusqu'alors montraient les défauts contraires ; et ce qui est plus étonnant, c'est qu'il ait obtenu

ce résultat sans jamais recourir à la force et par la seule influence de la persuasion et de l'amour. La plupart de ces jeunes gens étaient l'année dernière élèves d'un lycée et faisaient le désespoir des maîtres et des professeurs, qui tous les jours les accablaient inutilement de pensums, d'arrêts et autres pénitences, et le P. Audibert arrive aux vacances sans avoir infligé une seule punition dans tout le cours de l'année. Ce serait un prodige partout ; mais c'est un triple prodige dans un collége qui commence et qui se compose d'éléments si hétérogènes et si mal préparés. Ce qui explique ce prodige, c'est avant tout une grâce spéciale de Dieu, puis dans le P. Audibert le zèle, le dévouement, l'amour, et enfin peut-être avant tout, une rare habileté à manier le prestige. Aussi nos petits Français en raffolent, et ils le respectent autant qu'ils l'aiment. Ils disent hautement à qui veut les entendre qu'ils ont plus appris en trois mois à Négapatam que dans les trois ans passés dans un autre collége. Jugez de la satisfaction et de la joie des parents ! Mais ce qui les ravit et les étonne par-dessus tout le reste, c'est ce grand prodige : une année de collége sans une seule punition infligée à un seul élève !

A côté du collége européen se trouve le collége indien, complétement séparé et formant un établissement à part. Il est confié aux soins du P. Saint-Cyr, et ne compte encore qu'une douzaine d'élèves. Nous sommes obligés de commencer doucement et avec grande précaution, et par conséquent d'être sévères dans l'admission des sujets. L'école préparatoire de Trichinapaly compte quatre-vingt-dix élèves ; trois maîtres y enseignent le tamoul, l'anglais, etc. Cette école sera comme la pépinière du collége

indigène de Négapatam. C'est là que nous choisirons les sujets capables d'une éducation plus relevée et qui nous donneront des espérances fondées au triple point de vue du sacerdoce indigène, de la fonction de catéchistes et des carrières qui sont accessibles à nos Indiens. Ces deux colléges, quoique entièrement distincts et séparés, trouvent néanmoins un précieux avantage à être réunis l'un à côté de l'autre dans la même ville. Ils ont ainsi plus de vie, plus d'émulation, et aussi des secours plus abondants et plus faciles de la part de nos Pères, qui peuvent se soutenir, s'encourager et se réjouir dans les douceurs de la charité fraternelle. Le collége indien est entièrement à notre charge ; car il ne faut pas attendre que les familles du pays puissent ou veuillent fournir quelque chose pour l'entretien de leurs enfants et pour les frais de l'établissement. Pour la plupart ce serait au-dessus de leurs moyens, pour les autres c'est contre l'usage.

Le P. Saint-Cyr s'occupera en même temps de l'administration de la chrétienté et du district qui en dépend ; du moins il en aura la haute direction, et sera aidé pour les détails par quelqu'un des autres Pères. Le mouvement que produira ce double collége, la présence d'un grand nombre de Pères, l'éclat de nos cérémonies religieuses, tout cela fera impression sur les chrétiens, les détachera du schisme pour les ramener à l'unité catholique, et devra même agir sur les païens pour en attirer un certain nombre à la connaissance du saint Évangile. Vous voyez, mon Révérend Père, que la bonté divine se plaît à nous consoler de nos douleurs et de nos pertes par l'abondance de ses grâces. Veuillez l'en remercier pour nous et la conjurer de continuer à répandre ses bénédictions sur

cette pauvre mission pour sa plus grande gloire et le salut de tant d'âmes.

Je suis, etc...

AL. CANOZ. S. J. M.

QUARANTIÈME LETTRE

Le P. Audibert, au R. P. Provincial.

Négapatam, octobre 1845.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

La nouvelle que je vous annonce aujourd'hui vous affligera, mais ne pourra vous étonner. Le Seigneur vient d'appeler à lui notre bien-aimé P. Berlendis. Pour votre consolation et pour la mienne, je veux vous transmettre brièvement quelques détails sur sa vie et ses derniers moments.

Le P. Louis Berlendis, né à Bergame, entra assez jeune dans l'état ecclésiastique et il était secrétaire de son évêque, lorsqu'il obtint son admission dans la Compa-

gnie. Il fit son noviciat à Vérone avec le P. Odescalchi, dont il fut chargé d'écrire la vie religieuse, parce que c'est lui qui avait été son compagnon dans les diverses missions qu'il donna pendant les deux années de sa probation. C'est alors que cet éminent cardinal, devenu simple novice de la Compagnie, prédit au P. Berlendis qu'il viendrait mourir dans l'Inde. Et en effet, la Providence semble ne l'avoir conduit dans la Société de Jésus et au Maduré que pour consommer son sacrifice. Dieu est admirable dans les desseins de son amour! Nous ne les comprendrons que dans le ciel; mais déjà sur la terre, leur accomplissement nous réconcilie avec la mort, et nous fait voir en elle autre chose que la douloureuse séparation qu'elle opère et la tombe qu'elle ouvre sous nos yeux.

Après son noviciat, le P. Berlendis fut envoyé successivement dans plusieurs colléges de l'Italie, toujours dans l'intérêt de sa santé, gravement compromise par des crachements de sang. Cet état ne l'empêcha pas de désirer ardemment les missions lointaines. Je trouve dans son journal, à la date du 30 août 1840, jour consacré au très-saint cœur de Marie : « aujourd'hui j'ai fait vœu de demander les missions, » et le 29 septembre de la même année : « j'ai promis cinquante messes pour assurer ma vocation aux missions étrangères. » Ce qui prouve qu'il n'agissait pas sous l'influence de la prédiction du P. Odescalchi, c'est qu'il avait été désigné pour la mission de la Chine. Le 13 février 1844, il fut appelé à Rome par le Rév. Père Gén. qui lui proposa le Maduré ; il accepta avec joie et vint immédiatement nous rejoindre à Civita-Vecchia sur le bateau à vapeur. Le voyage jusqu'au Caire sembla lui donner des forces, et il disait avec bonheur :

« Nos Pères de Rome crieraient au miracle, s'ils me voyaient manger et dormir ici, moi qui étais à l'infirmerie. » Je crois, en effet, que s'il avait pu faire la traversée de trois mois par le Cap de Bonne-Espérance, l'air de la mer et le mouvement du vaisseau auraient arrêté le cours de sa maladie et communiqué assez de vigueur à ses poumons pour le soustraire à tout danger. Mais le passage du désert de l'Égypte le fatigua beaucoup et ramena les accidents ; la navigation suivante, de Suez à Ceylan, lui fit un peu de bien, cependant elle fut trop courte pour cicatriser les plaies et guérir radicalement la poitrine, et par suite les chaleurs excessives du climat et les fatigues inévitables du voyage de Madras à Pondichéry et de Pondichéry à Karikal neutralisèrent toutes les heureuses influences de la navigation et donnèrent une nouvelle activité à la phthisie.

Dès lors tout espoir humain nous était enlevé, et nous mîmes notre confiance dans le secours tout-puissant de Dieu. Cependant rien ne fut négligé de ce qui pouvait adoucir les souffrances du malade, comme les commodités du palanquin pour les voyages, les soins intelligents des médecins de Pondichéry, qui le traitèrent avec le plus tendre dévouement, et du médecin de Karikal qui voulut le garder chez lui quelques semaines pour le soigner avec plus d'assiduité... ; mais nous comprîmes que c'était au ciel que nous devions demander cette guérison si ardemment désirée. Nous fîmes successivement, avec le cher Père, neuf neuvaines : au sacré cœur de Jésus, au cœur immaculé de Marie et à tous les saints du paradis ; nous y ajoutâmes plusieurs neuvaines de messes. Nous voulions faire violence au ciel ; mais Dieu,

tout en exauçant nos prières, les appliquait à une autre fin plus agréable à son cœur et sans doute plus avantageuse à nous-mêmes. Il purifiait, il sanctifiait, il enrichissait de vertus et de mérites celui qu'il destinait à nous édifier quelques instants sur la terre, mais surtout à nous servir de protecteur dans le ciel. Il nous fut donné de pouvoir ainsi le conserver au milieu de nous pendant dix-huit mois. Tous les soins, tous les moyens naturels et surnaturels furent épuisés ; nous le conduisîmes à Trichinapaly, pour essayer le traitement de quelques médecins distingués, puis nous le ramenâmes à Pondichéry pour le présenter au médecin qui l'avait déjà traité et le consulter sur le projet d'un voyage de mer jusqu'à Ceylan ou l'île Bourbon. Sa réponse fut qu'au lieu de fatiguer le malade par des tentatives inutiles, il fallait le laisser s'éteindre paisiblement. Le retour de Pondichéry à Négapatam s'étant effectué par mer, et ayant duré six jours, produisit une amélioration si sensible et si étonnante, qu'on revint encore une fois à l'idée d'une navigation ; mais la divine Providence y mit obstacle en précipitant le dénoûment de la maladie.

Pendant tout cet espace de dix-huit mois le P. Berlendis fit briller à nos regards des qualités et des vertus qui charmaient de plus en plus nos cœurs, et en augmentant notre amour devaient accroître nos regrets : une sensibilité et une délicatesse de sentiment qui, à la vue de ce que nous faisions pour lui, se révélait par ce cri de reconnaissance : *mais c'est trop ! on n'en ferait pas davantage pour le T. R. P. Général, ni même pour notre saint Père le Pape !* Une douceur et une patience inaltérables, malgré les ennuis, les incertitudes et les épreuves d'une

longue maladie. Il dut pendant quelque temps être soigné par un médecin du pays, qui lui était naturellement antipathique et en qui il n'avait aucune confiance, et cependant il accepta toujours ses remèdes avec une parfaite obéissance, malgré la conviction que ce traitement le tuait. C'était un préjugé, car à son arrivée notre P. Daugnac, médecin très-habile, approuva pleinement la conduite du docteur indien. Dieu permettait cette erreur du malade pour lui faire accomplir des actes d'un grand mérite. Il me disait le jour même de sa mort : *J'ai fait des actes héroïques d'obéissance toutes les fois que j'ai pris ces remèdes*. Cette patience et cette obéissance avaient leur source dans une admirable conformité à la volonté divine, qui était la disposition habituelle de son âme.

La divine Providence semble ne l'avoir conservé si longtemps que pour lui procurer la consolation d'embrasser les huit nouveaux Pères : de Saint-Ferriol, Daugnac, O' Kenny, Hurlin, Ch. du Ranquet, P. Richard, Péréira et L'hoste, qui nous arrivèrent le 22 septembre; mais à partir de ce moment les symptômes de la maladie nous annoncèrent une fin prochaine. Il n'y eut plus de ces crises violentes accompagnées de flots de sang qui nous avaient si souvent effrayés, mais les forces baissèrent rapidement, l'enflure gagna la poitrine, le malade fut contraint de garder le lit et d'emprunter en tout le service d'une main fraternelle. Le jour du saint Rosaire il demanda l'extrême-onction, qu'il reçut entouré de ses frères dont dix étaient prêtres. Le lendemain il me pria de lui dire franchement la pensée du P. Daugnac sur son état. Ma réponse fut conforme à sa propre conviction ; il demanda à se réconcilier, et reçut le saint viatique. Vers

neuf heures et demie, je lui présentai son crucifix en lui rappelant qu'il pouvait gagner une indulgence plénière ; il se recueillit, et le baisa avec amour. Nous commençâmes les prières de la recommandation de l'âme, que j'interrompis pour lui donner une dernière absolution ; et nous le vîmes s'éteindre comme une lampe, ou plutôt s'endormir paisiblement dans le Seigneur.

Quelle douce, quelle sainte, quelle admirable mort ! Oh ! ne viendrait-on au Maduré que pour obtenir une semblable faveur, tous les sacrifices ne seraient-ils pas abondamment récompensés, et l'éternité tout entière serait-elle assez longue pour en remercier dignement la divine miséricorde ? aussi la vue d'une pareille mort nous a-t-elle rendu plus chère à tous notre sainte vocation.

Je suis, etc.

D. Audibert. S. J. M.

QUARANTE ET UNIÈME LETTRE

Le P. Jos. Bertrand, au R. P. Maillard, provincial.

Rome, juillet 1845.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Conformément à vos ordres, je me disposais à quitter le Maduré et à me diriger sur Bombay, d'où je comptais suivre la voie des bateaux à vapeur, lorsque je reçus votre lettre qui m'invitait à passer par l'île Bourbon, afin d'y rencontrer nos Pères qui partaient alors de France pour aller fonder la mission de Madagascar. Je me hâtai d'écrire à Pondichéry, et la Providence voulut qu'il se trouvât dans sa rade un navire de l'État en partance pour Bourbon; on m'annonçait en même temps que M. le gouverneur voulait bien m'assurer une place sur ce vaisseau. Je me hâtai donc de m'y rendre, avec les trois petits Indiens que vous m'aviez permis d'emmener avec moi, comme une réponse à ceux qui accusent la Compagnie de Jésus d'être, de fait et par principe, opposée à la formation des prêtres indigènes.

A mon arrivée à Pondichéry, je me trouvai dans une position fort délicate. Le capitaine du vaisseau avait refusé de m'accepter comme passager, et à la prière de mes amis, le gouverneur, usant de son droit, m'imposait au capitaine malgré son refus. Après avoir remercié le gouverneur de sa bienveillance, je n'eus rien de plus pressé que d'aller me concilier par une bonne visite celui que ma présence contrariait et qui allait devenir mon maître. C'était M. Protet, qui faisait sa première campagne de commandant avec des officiers un peu jaloux de son rapide avancement. L'entrevue fut naturellement assez froide et embarrassée; comme il protestait n'avoir aucune place convenable à me donner je le priai de ne pas s'en inquiéter, l'assurant que le plus pauvre réduit serait convenable pour un missionnaire, qui ne prétendait nullement au confortable. Je me rendis sur le vaisseau en grand costume de missionnaire, accompagné de mes trois Indiens, et après les premiers saluts de politesse, j'allai m'installer avec eux dans l'entrepont. Je remontai bientôt sur la dunette, j'abordai l'un après l'autre les officiers, et ne tardai pas à comprendre que nous serions amis, et peut-être même que le mécontentement du capitaine me serait un titre à leur bienveillance. Dès qu'il arriva, je lui renouvelai l'expression de mes regrets, de mes sentiments respectueux, etc., sans trop insister toutefois : c'était encore trop tôt; d'ailleurs les cris cadencés des matelots et le bruit de la chaîne qui levait l'ancre, joints aux embarras ordinaires d'un départ, absorbaient toutes les attentions. J'employai cette journée à faire connaissance plus intime avec tout mon nouveau monde, et à établir des relations agréables avec les

officiers; je fis de mon mieux les frais et les avances de joyeuse compagnie. Mon costume, en excitant la curiosité, provoquait les questions, mes aventures de missionnaire fournissaient une ample matière à une conversation intéressante; quelques digressions scientifiques amenées par les incidents de la navigation, des problèmes de mécanique céleste ou de physique, des reminiscences d'études enrichies des noms de M. Ampère, de M. Cauchy, etc., achevèrent de me donner une position respectable, et je compris que la partie était gagnée. En effet, dans la soirée M. le capitaine répondait à mon salut d'une manière plus affable, exprimait le regret et la confusion de me voir si mal logé, et le désir de... patience ! Dès le lendemain il débarrassait une cabine de son salon et m'y installait auprès de lui. A partir de ce moment, j'eus la pleine jouissance de ce charmant boudoir; tous les jours M. Protet venait y passer avec moi des heures de conversation amicale et intime, qui me furent très-agréables et, j'ose l'espérer, pas tout à fait inutiles pour lui-même. Il me parlait avec beaucoup d'abandon et de confiance de sa famille très-chrétienne, de sa tante, religieuse de Saint-Thomas de Villeneuve à Paris, de sa première éducation pleine de foi et de piété, du mal que lui avait fait la lecture de Jean-Jacques Rousseau, etc. [1].

Je ne m'arrêterai pas aux détails de cette traversée, qui du reste eut l'inconvénient des navigations heureuses, celui de n'avoir rien à raconter; nous saluâmes en passant l'île Maurice, et arrivâmes bientôt après dans la rade de Saint-Denis. Je fis des adieux sincèrement affectueux

1. Ce capitaine Protet est l'amiral Protet, mort si glorieusement dans notre campagne de Chine.

et reconnaissants à tous les officiers et surtout au capitaine, et je me dirigeai avec mes trois enfants vers la maison de M. Desbassayns. J'y trouvai nos missionnaires de Madagascar : les PP. Cotain, Neyraguet, Bobilier, Dénieau, et les FF. Renacle et Jouffre, arrivés six jours avant moi, juste à la fin de décembre. Tout le monde nous félicitait de cet heureux hasard qui des deux extrémités du globe nous réunissait à point nommé dans cette île; et nous, nous admirions la divine Providence pour laquelle il n'y a pas de hasard, et nous bénissions la sainte obéissance qui dans ce cas avait été son instrument.

Je me réserve de vous parler de vive voix de ce que je fis, conformément à vos intentions, relativement à la mission de Madagascar et à la résidence de Bourbon; j'eus la consolation de voir que mon passage ne serait pas sans quelque utilité pour l'une et pour l'autre. J'y fis connaissance des familles Desbassayns, de Villèle, de Villantroi, amis dévoués et généreux, qui nous seront d'un grand secours pour le bien et dont je conserverai toujours un doux souvenir! J'aurais à faire un beau chapitre et presqu'un livre si je voulais vous exposer les vives impressions qu'ont produites sur moi la vue de cette île charmante, qui a pris la première place dans mes souvenirs de voyages, et le caractère de ses habitants, je dis de ces nobles et anciennes familles, héritières du grand siècle de Louis XIV, que les flots de notre révolution ont été forcés de respecter. Ce serait trop long; mais je ne puis m'empêcher de vous communiquer quelques observations sur une grave question, qui depuis longtemps est à l'ordre du jour: je veux dire celle de l'es-

clavage. J'arrivai avec toutes mes convictions bien arrêtées et mes sentiments de réprobation et d'horreur contre cet indigne trafic de l'homme. Rien sans doute ne peut changer ces convictions quant au principe; mais voici quelques observations qui m'ont singulièrement étonné.

1° Au premier jour de l'an tous les esclaves de madame Desbassayns arrivent en cérémonie, au son du violon, devant leur maîtresse entourée de ses fils et de ses filles. Après le compliment d'usage un coup d'archet donne le signal, et aussitôt chacun des maîtres prend une des esclaves, chacune des maîtresses donne la main à l'un des esclaves, et le bal commence, vrai bal de famille, qui se trouvait bien loin de l'idée que je m'étais faite de l'esclavage !

2° Les esclaves de ces familles ne se croient pas si dégradés qu'on le pense; ils se redressent de toute la hauteur de la position de leurs maîtres et sont fiers de la puissance et de la réputation de ceux qu'ils servent; ils disent : *notre* maison, *notre* domaine, etc., et montrent l'esprit de famille beaucoup mieux que tous ces domestiques que nous a faits la civilisation moderne. Vous entendrez cet esclave, dans son petit orgueil, se moquer de tel blanc qui l'a blessé : *Ah ! joli garçon! homme qui travaille pour de l'argent!* si vous lui répliquez : Et toi, pour quoi travailles-tu? vous l'entendrez vous répondre avec fierté : *Moi, travailler pour mien maître.*

3° Vous rencontrerez un esclave revenant de la ville, suivi d'un blanc qu'il paye pour porter son paquet, et se prélassant fort à son aise. Si vous me demandez où il prend cet argent, je vous répondrai que tous ces esclaves, outre l'avantage certain d'être nourris, vêtus, logés, bien

soignés dans leurs maladies, ont encore à leur disposition chacun son petit coin de terre cultivable et sa basse-cour, et peuvent se faire ainsi un revenu annuel de 100 ou 200 francs.

Que conclure de ces faits? Sans pouvoir nous réconcilier avec le principe de l'esclavage, ils nous indiquent la solution du grand problème, celle qu'a donnée le christianisme, et qui a de fait aboli l'esclavage partout où il s'est établi. Décrétez l'abolition de l'esclavage; et avec vos airs philanthropiques, vous opérez du même coup et la ruine des colons et la destruction, non pas de l'esclavage mais des esclaves, dont vous faites des bêtes fauves condamnées à mourir de faim ou à périr sous les coups de la force publique. L'île Maurice vient d'en faire l'expérience. Laissez agir le principe religieux, soutenez-le en faisant accepter ses prescriptions aux maîtres à l'égard de leurs esclaves; par cela seul vous préparez infailliblement l'abolition de l'esclavage et, ce qui est encore plus important, vous préparez les esclaves au bienfait de la liberté. C'est ce que font les généreuses familles que je viens de nommer. Elles ont fait construire de belles églises pour les esclaves des divers cantons, elles entretiennent des missionnaires chargés de les évangéliser, de les baptiser, de les moraliser, de les marier..., en un mot, d'en faire de vrais chrétiens. Que tous les maîtres soient invités à suivre ce noble exemple, et l'esclavage, aboli dans son principe, disparaîtra bientôt sans secousse et avec un avantage réel pour les maîtres et pour les esclaves.

Après avoir passé un mois avec nos Pères, et réglé avec le P. Cotain les affaires auxquelles ma présence pouvait être utile, je songeai à continuer mon voyage, tandis qu'ils se

disposaient eux-mêmes à aller évangéliser les villes et les villages de l'île, qui les demandaient à l'envi. M. Dalmon, vicaire apostolique de Madagascar, partait pour visiter le nord de la grande île et voulait emmener nos Pères avec lui ; mais je m'y opposai de toutes mes forces, et je fus heureux d'être là pour prendre sur moi l'odieux de ce refus, qui eût été difficile ou impossible aux missionnaires. Nous arrêtâmes que la mission ne s'ouvrirait que dans trois mois, après la saison des pluies et des fièvres, et qu'alors même deux Pères resteraient à Bourbon pendant que les autres iraient sonder le terrain et préparer les voies. Il me semble qu'on ne saurait mettre trop de prudence dans les commencements d'une œuvre dont le succès dépend beaucoup des premiers essais.

Une occasion favorable qui se présenta pour Aden me décida subitement à rejoindre le bateau à vapeur. Cette voie était plus expéditive, même plus économique, parce que mes trois Indiens ont le privilége de payer très-peu sur les bateaux anglais ; et surtout plus commode, parce qu'elle me conduisait droit à Civita-Vecchia, en m'épargnant l'embarras de traîner mes trois enfants et mes caisses dans les diligences et les hôtels de France. Je partis donc le 6 février avec dix-huit passagers, messieurs et dames de Bourbon, qui frétaient un navire pour Aden ; parmi eux devaient se trouver M. le préfet apostolique, M. l'ordonnateur de l'île et autres personnages, qui allaient visiter la mère patrie. Comme mon objet n'est pas de vous faire des descriptions de voyage, je me contenterai de vous indiquer rapidement une grosse tempête, qui nous saisit dès le second jour, nous tint quarante-huit heures à la cape, jouet des vagues et des courants, tour-

menta horriblement tous les passagers, moi seul excepté, nous présenta pendant quelques moments la mort avec ses horreurs, fut suivie d'une maladie sérieuse avec la perspective de jeter à la mer le cadavre d'une dame voyageant avec son mari, et enfin sembla devoir prolonger indéfiniment un voyage pour lequel nous n'avions pris que vingt jours de vivres. Déjà nous avions complétement renoncé à l'espoir de rejoindre la correspondance anglaise. Cependant, grâce à la bonté divine que nous avions implorée par un vœu prononcé au nom de tous les passagers, nous arrivions tous sains et saufs dans le port d'Aden le 11 mars, au moment où le bateau à vapeur avait levé son ancre et lançait sa fumée, tout prêt à partir. Je conjurai notre capitaine de jeter à la mer sa petite barque et je m'y précipitai pour me rendre au vapeur. On enlevait le pont de communication, et le commandant me répondit: « C'est trop tard; voyez le soleil à l'horizon, avant trois minutes son disque touchera la mer, et alors je suis rigoureusement forcé de donner le signal. » Je fis un second vœu à la très-sainte Vierge, et le commandant, touché de mes instances, me dit: « Je ne puis retarder le signal d'une minute; mais j'irai lentement et je passerai à côté de votre vaisseau; vite! montez, et donnez vos ordres par des signaux... » Tout se fit ainsi; je pris mes Indiens et mes malles, et nous entrâmes dans la mer Rouge, qui tint à justifier sa mauvaise réputation. La traversée fut pénible, la violence du vent força d'enlever les tentes qui couvraient la dunette; les salons étant occupés par les dames, nous dûmes coucher sur le pont à la belle étoile, salués à chaque instant par les lames qui déferlaient, nous inon-

daient et nous plongeaient dans un bain d'eau salée. Ces contre-temps ne nous empêchèrent pas d'aborder le 19 mars à Suez, en bonne santé.

Comme il me tarde d'arriver au terme, je ne vous parlerai pas de cette petite ville, ni du voyage pittoresque du désert, sur nos paisibles chameaux, avec le plaisir du tangage à travers les sables brûlants et les illusions toujours renaissantes du plus parfait mirage que j'aie jamais observé. Je ne vous dirai rien non plus de la grande ville du Caire, dont le riant paysage fait un si délicieux contraste avec les horreurs du désert ; ni de ses mille bourriquets, qui se disputent l'honneur de vous transporter rapidement et commodément aux plus grandes distances ; ni de ses gigantesques pyramides, *du haut desquelles quarante siècles vous contemplent...*, et vous rappellent votre petitesse et votre vie d'un jour. Je ne mentionnerai Alexandrie que pour offrir un tribut de juste reconnaissance aux RR. Pères Franciscains, qui m'accueillirent avec une extrême charité, et à l'agent consulaire français, dont l'obligeance m'accorda sans difficulté mon passage gratuit jusqu'à Civita-Vecchia. Il voulait même l'accorder à mes trois Indiens, sous la condition de les déclarer *missionnaires*, afin de satisfaire *à la lettre* de ses instructions. Ma conscience s'y refusa, retenue par un scrupule que maintenant je regrette. Vraiment je crois qu'ici *la lettre m'a tué*, et que l'*esprit* des instructions donnait très-bien ce droit à des Indiens qui accompagnaient un missionnaire pour être élèves du collége de la Propagande.

La traversée d'Alexandrie à Syra, qui se fait ordinairement en trente-six heures, fut tellement agitée par la tempête, qu'elle dura quatre-vingt-seize heures ; le capi-

taine assura qu'il n'en avait pas encore fait de si longue et de si affreuse. Le 31 mars, nous prîmes place au lazaret pour commencer notre quarantaine, en attendant le bateau du 11 avril, qui devait nous porter à Malte. Mais ici je ne puis passer sous silence une consolation que la bonté divine me préparait à Syra. Je savais qu'il y avait dans cette ville des Pères de la Compagnie de Jésus. Je m'empressai donc, en descendant du bateau, d'adresser aux *Pères Jésuites de Syra* un billet qui leur annonçait tout simplement l'arrivée d'un Jésuite missionnaire du Maduré. Monseigneur le préfet apostolique et M. l'ordonnateur de la réunion, qui se trouvaient avec moi, s'étonnèrent d'abord de mon assurance qui leur paraissait de la présomption, vu que je ne connaissais aucun des Pères et leur étais tout à fait inconnu. Mais leur étonnement fut bien autre lorsqu'ils virent deux Jésuites accourir, me saluer avec une expansion de cœur et des expressions de tendresse qui ne semblent possibles qu'à l'égard des amis les plus intimes et les plus chers ; et à partir de ce moment revenir tous les jours une ou deux fois, malgré la distance assez considérable et la baie qu'il fallait traverser sur une barque, et à chaque fois m'apporter toute espèce de douceurs et surtout des bouteilles de vin précieux, de Chypre, de Chio, etc. Ils étaient stupéfaits de tout ce qu'ils voyaient, et m'avouaient que c'était pour eux un mystère. Ce qui augmentait encore leur étonnement, c'était de voir que loin de m'étonner de tant d'aimables prévenances, je les recevais comme une chose toute naturelle et ordinaire. Ils comparaient ces démonstrations si franches et si généreuses de la charité avec les politesses souvent équivoques de l'amitié du

monde. Quoi ! s'écriaient-ils, nous autres, nous sommes partout isolés, étrangers ; et lors même que nous aurions à Syra une connaissance, un ami, il croirait faire beaucoup de venir une seule fois nous rendre visite dans ce lazaret ; et vous, visité tous les jours et deux fois par jour ! et quelles visites ! et par des inconnus ! Et moi, jouissant au fond de mon cœur au delà de tout ce que je puis exprimer, et de cet étonnement de mes nobles compagnons, et de l'édification qu'ils en recevaient, et de l'honneur qui en revenait à la Compagnie et au bon Maître que nous servons, je leur répondais : « *Inconnus*, oui, mais pas *étrangers*, car nous sommes frères. Comme tels nous nous donnons réciproquement le centuple que J.-C. nous a promis, en accomplissant la recommandation qu'il nous a faite : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. A la vue des premiers chrétiens les païens s'écriaient avec admiration : *Voyez comme ils s'aiment !* aujourd'hui ce spectacle ne doit plus être un sujet d'étonnement. Au reste, nous trouverons à Malte d'autres Jésuites, et probablement ils nous prouveront que ceux de Syra n'ont pas pour eux seuls le monopole de la charité fraternelle. »

En effet, j'avais écrit au P. Esmond pour lui annoncer mon arrivée ; et voilà qu'au moment où nous descendons sur le rivage de Malte, le commandant du port proclame à haute voix le nom du *P. Bertrand, missionnaire*, et me conduit avec mes compagnons dans les appartements réservés qu'il m'avait préparés à la prière du P. Esmond. C'était donc de plus fort en plus fort, et je vous laisse à juger de l'admiration de ces messieurs et de la confusion du pauvre missionnaire, qui se trouvait leur procurer des

égards et des honneurs qui étaient dus bien plus justement à leurs titres et à leur rang distingué ! Pendant les huit jours que nous employâmes à purger notre quarantaine, nous fûmes comblés d'attentions et de prévenances de la part du commandant, et de témoignages d'affectueuse charité de la part du P. Esmond et des principaux chrétiens de la ville.

Enfin un dernier voyage me conduisit à Civita-Vecchia, et de là à Rome, au terme de mes longues courses, au sein de la famille chérie ; et ici je n'ai plus à vous dire la bonté, la charité que nous y avons trouvées. Mes trois Indiens ont été reçus comme élèves au collége de la Propagande ; ils vont être obligés de prêter le serment qui leur interdit l'entrée de la Compagnie ; mais je ne m'en inquiète pas ; si, comme je le crois, Dieu leur accorde la grâce de la vocation, le saint Père ne refusera pas de les dispenser de ce serment, puisque ce sera pour eux le moyen de se rendre plus utiles à la religion dans leur patrie. Grégoire XVI a témoigné le désir de les voir, et s'est beaucoup amusé de leur naïveté. Comme il leur disait qu'il fallait parler italien : *bisogna parlar italiano*, le petit *Sousei*, le plus alerte des trois, celui qui a été pendant trois ans mon disciple, comprit cette invitation, et avec une simplicité qui ne sait pas encore avoir peur, il reprit aussitôt d'une voix très-distincte : *Papa, come state?* C'était la question que lui avaient souvent adressée les chrétiens de Malte, et qu'il avait parfaitement retenue.

Je veux terminer ici cette lettre déjà bien longue. Quand aurai-je la joie de vous embrasser en France ? Il ne m'appartient pas de fixer l'époque. J'ai à traiter des affaires très-importantes, et surtout une question capitale,

dont dépendent essentiellement la constitution, l'organisation et, à mon avis, la vie même de la mission du Maduré et de toutes nos autres missions. Question souverainement délicate, qu'il m'était impossible de soulever comme supérieur ou comme simple missionnaire, mais que j'oserai aborder maintenant, à la condition d'écarter ma personnalité. Question très-épineuse, qui me présente de sérieuses difficultés, dont la solution demandera beaucoup de temps dans la ville éternelle. Il ne s'agit de rien moins que d'accepter dans la Compagnie la dignité de vicaire apostolique pour toutes nos missions. Je vous en parlerai dans une prochaine lettre. En attendant, mon séjour ici ne sera pas un temps perdu. Je trouve dans nos archives du Gesù une mine merveilleusement riche, que je vais exploiter et dont je me servirai pour l'histoire de l'ancienne mission du Maduré, et en général pour la justification de nos anciens missionnaires contre les attaques et les calomnies récentes.

Je suis, en union de vos SS. SS., etc.

J. BERTRAND. S. J. M.

QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE

Le R. P. Canoz supérieur de la mission, au P. Jos. Bertrand, en France.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Avant de donner communication de cette lettre, écrite par le R. P. Canoz au sujet du mariage des veuves indiennes, il semble nécessaire d'exposer ici quelques notions générales sur la condition de la femme dans l'Inde.

C'est un fait remarquable que partout où le christianisme n'a pas apporté le remède de la rédemption, la condition de la femme est *l'esclavage*. Il y aura des degrés dans cet esclavage, selon les caractères des peuples; il sera plus cruel chez les uns, plus humiliant et plus dégradant chez les autres; mais partout il sera un véritable esclavage; c'est la loi générale, sans exception. Et il ne faut pas trop s'étonner de cette dégradation de la nature humaine, effet du péché, et cause elle-même de tant d'autres dégradations. Dieu seul est le principe de

toute autorité et la source de tout ordre, dans la famille comme dans la société politique. Dès lors que l'humanité se sépare de Dieu, et se soustrait à l'autorité qui vient du ciel, elle tombe nécessairement sous l'empire de la force matérielle, sous la loi du plus fort qui écrase le faible. Oh! si la pauvre Ève avait prévu le sort qu'elle préparait à son sexe, en entraînant notre premier père dans son infidélité! Elle put le comprendre lorsque Dieu, lui annonçant le châtiment de son péché, lui dit : *Tu seras sous le pouvoir de l'homme, et il te dominera.* Ces paroles n'expriment pas seulement la *subordination naturelle,* qui existait déjà avant le péché, lorsque la femme était *l'aide* et la *compagne* de l'homme : *adjutorium simile sibi;* elles indiquent cette *tyrannie* et cette *servitude* comme effet du péché. Mais laissons là les regrets inutiles, et voyons la part de ce triste héritage qui est échue aux femmes de l'Inde.

Examinons d'abord la législation indienne. Les lois étaient faites par des hommes, par des hommes qui avaient secoué la loi de Dieu; concluez que ces lois seront terribles pour les femmes. En effet, voici quelques-unes des prescriptions que leur impose le *Padmapourana,* livre sacré d'une grande autorité :

1° Il n'y a pas d'autre Dieu pour une femme que son mari.

2° Que son mari soit vieux, infirme, contrefait, repoussant, violent, débauché, aveugle, sourd, muet... la femme, toujours persuadée qu'il est son Dieu, doit lui prodiguer ses soins.

3° Une femme est faite pour obéir toujours : fille, à son père et à sa mère; épouse, à son mari; veuve, à ses fils.

4° Une femme ne peut manger qu'après son mari; s'il jeûne, elle jeûnera; s'il est gai, elle partagera sa joie; s'il rit, elle rira; s'il est triste, elle sera triste; s'il pleure, elle pleurera; s'il l'interroge, elle répondra; s'il chante, elle doit être extasiée de plaisir; s'il danse, le regarder avec délices; s'il parle de sciences, l'écouter avec admiration.

5° Si son mari se met en colère, s'il la bat injustement, elle ne répondra qu'avec douceur, lui demandera pardon. S'il meurt, elle doit se laisser brûler sur le même bûcher que lui. Les autres prescriptions sont du même goût.

Voilà les lois! et ces lois sont scrupuleusement observées, surtout dans les hautes castes! On le voit, c'est plus que de la tyrannie, c'est de la tyrannie morale, qui commande aux sentiments et aux mouvements de l'âme, lui prescrit à son gré la joie, la tristesse, l'amour, l'admiration, et ne réussit que trop à faire de la femme une pure machine. Dès sa naissance elle est dirigée vers ce but et façonnée à cette servitude morale. La première condition était de lui interdire toute éducation libérale, et on n'y a pas manqué. Ce serait un crime pour elle d'apprendre à lire et à écrire, ou de s'exercer à des arts d'agrément; et le despotisme moral a sanctionné cette loi par la force du préjugé. Demandez à une noble Indienne si elle sait lire ou écrire; votre question sera pour elle une insulte, et elle vous répondra avec indignation : Pour qui me prenez-vous donc? C'est qu'en effet les courtisanes et les bayadères seules peuvent se faire instruire, c'est la seule exception à la règle générale, et cette exception, on le devine, n'a été faite que pour confirmer la règle.

Suivez maintenant la femme indienne dans la carrière de la vie. Voici le temps de l'établir; cette époque, si

joyeuse dans les nations civilisées, n'est pour la fille indienne que le moment de changer de maître, et souvent de passer sous un maître plus dur. L'expression dont on se sert en cette circonstance lui révèle le sort qui l'attend : prèndre une épouse se rend dans la langue du pays par les mots : *acheter une femme;* je le répète, c'est le terme propre, unique, il n'y en a pas d'autre; l'Indien n'a pas voulu pour exprimer ce contrat un mot différent de celui qu'il emploie quand il achète une bête de somme. Inutile de dire qu'on ne consulte ni sa volonté ni ses goûts, puisqu'elle est vendue. Une pauvre petite fille de quinze ans, pleine de vie et ornée de tous les dons de la nature, sera livrée à un vieillard sexagénaire, infirme, hideux, dégoûtant, veuf déjà pour la deuxième ou troisième fois; il faut qu'elle se résigne, qu'elle étouffe son désespoir, dévore ses larmes. Que dis-je? il faut qu'elle s'extasie de joie et de bonheur; car malheur à elle, si elle faisait à son époux l'injure de paraître ne pas assez apprécier l'avantage qu'elle a de vivre avec lui! Et quelle vie! Un missionnaire, croyant avoir pris assez d'ascendant sur un païen, s'était évertué à lui recommander plus de douceur et d'humanité envers sa femme; il se flattait de l'avoir convaincu, quand le mari partit d'un grand éclat de rire en disant : Ah bien, oui! comme si on achetait une femme pour ne pas la battre! La chose est si simple, que l'Indien n'emploie pas même ce mot, il dit par euphémisme *donner des avis*, et il est sous-entendu que c'est le bâton qui porte la parole.

Enfin la mort du mari vient-elle rompre les liens de cette union, quel sera le sort de sa veuve? Mettez comme règle générale que ce sort doit être pire que celui de

l'épouse, et cela pour une excellente raison; c'est que, s'il en était autrement, cette pauvre épouse pourrait se réjouir de la mort de son époux, et nourrir déjà d'avance dans son cœur l'espérance de l'avenir, pour se consoler du présent. Mais cela serait une injure faite au mari, cela ne peut être toléré, et on y a pourvu par de bonnes lois, que voici :

La première loi pour la veuve, ou du moins un conseil de perfection, serait de se laisser brûler sur le bûcher de son mari.

La deuxième loi est la défense absolue de se remarier.

La troisième loi est celle d'un deuil perpétuel et rigoureux, qui témoigne de sa douleur; loi qui fait à la veuve un état odieux et méprisé de tous, l'exclut de toute fête, de toute joie domestique, et la dépouille de tout ornement : du *taly*, des bijoux, des vêtements tant soit peu riches, en un mot de tout ce qui tient à l'élégance, à la distinction, à la joie.

Telle est dans l'Inde la condition, c'est-à-dire la profonde dégradation de la femme; et l'on comprend facilement les terribles conséquences que cette affreuse iniquité doit infliger à la société tout entière. En effet, il est évident qu'avec cette condition, la *famille* et *l'éducation*, ces deux éléments essentiels de la société humaine, sont nécessairement impossibles, radicalement anéantis, et la porte est ouverte à tous les désordres. C'est au christianisme qu'il appartient d'apporter un remède à cette plaie hideuse; et quel sera ce remède? la religion peut sans doute, par l'influence salutaire qu'elle exerce sur les individus et sur les masses, diminuer ou neutraliser en partie les conséquences qui découlent de ces principes

funestes; mais la plaie ne peut guérir véritablement qu'autant qu'on attaquera directement et efficacement les principes eux-mêmes. Dans ce but, voici le plan que nous avions conçu et combiné ensemble, et dont nous voulions procurer l'exécution par tous les moyens que la divine Providence daignerait nous offrir.

1° *Venir aux secours de ces veuves innombrables*, dont des centaines et des milliers ne sont âgées que de quinze, vingt, vingt-cinq ans; leur faire trouver dans la bonté divine des joies et des richesses qui les dédommagent de la cruelle injustice du monde. Pour cela, procurer à l'Inde sur une vaste échelle des institutions religieuses, des couvents, où les veuves trouvent des asiles assurés contre les vices, des écoles de vertus chrétiennes pour leur propre sanctification, et des foyers de zèle apostolique pour la sanctification des autres. D'après la connaissance que nous avons du pays, nous sommes convaincus qu'un grand nombre de ces veuves embrasseront la vie religieuse, et deviendront dans leurs monastères un appui, un encouragement et un principe de vie chrétienne pour les autres veuves qui n'auront pas cette vocation, et un instrument de grâce, un levain de foi, de piété pour toute leur nation. Mais comment faire germer dans l'Inde la profession religieuse? Le moyen le plus simple, peut-être le plus efficace, est d'y transplanter de notre France une colonie de religieuses bien formées et pleines de ferveur, qui apportent aux novices indiennes les pratiques, les traditions et l'esprit de la vie religieuse. C'est le premier objet dont nous désirons nous occuper, mais nous ne pouvons nous dissimuler tout ce que cette entreprise présente de difficultés et même de dangers, dans un pays

dénué de ressources, et au milieu d'une population païenne si peu capable de croire à la vertu. Nous jugeons donc qu'il faut attendre patiemment le moment de la Providence, le hâter par de ferventes prières, et nous tenir prêts à seconder ses vues, dès qu'elle voudra nous offrir les moyens de réaliser les désirs que sa grâce nous inspire pour le salut de ces peuples.

2° La réalisation de ce premier objet nous aidera puissamment à remplir la deuxième partie de notre plan, savoir, de *donner une bonne éducation aux jeunes filles*, à chacune, une instruction proportionnée à sa condition et à toutes une éducation morale et religieuse, capable de former l'esprit et le cœur, d'arracher cette moitié de la société humaine à l'état d'abjection auquel d'injustes préjugés l'ont condamnée, et de préparer ainsi de véritables mères de famille, que rien ne peut remplacer dans ce monde. L'entreprise est difficile ; il s'agit d'attaquer un préjugé antique, un usage général, un principe fortifié et défendu par les passions des hommes et par la haine des démons. Les Anglais et les ministres protestants ont fait dans ce but de louables efforts, mais sans succès réels.



Leurs rares écoles, fréquentées uniquement par quelques petites filles de parias ou de métis, sont pour les castes indiennes un objet de mépris, et ne peuvent exercer la moindre influence pour la moralisation de la nation. Nous espérons, avec le secours de Dieu, être plus heureux. Nos veuves, appartenant aux meilleures castes du pays, en conserveront les prérogatives; elles recevront dans les couvents une bonne éducation, qu'elles communiqueront aux veuves restées dans les familles. Cette éducation honorable ainsi propagée se fera d'abord par-

donner par ses fruits, ses avantages précieux et incontestables, et bientôt elle obtiendra l'estime et les honneurs, et alors tout sera gagné. La force de la coutume, si puissante dans l'Inde, ressemble à la force d'une digue; si vous parvenez à y faire une brèche, toute la digue est emportée par le courant; le respect humain, qui était le plus grand obstacle au bien, se retourne en sa faveur et devient le moyen le plus efficace pour le propager. Les veuves, réhabilitées par une éducation distinguée, deviendront d'excellentes maîtresses d'école et de merveilleux instruments de moralisation... pourvu que Dieu nous aide de sa grâce, sans laquelle rien n'est possible.

3° Mais toutes les veuves ne peuvent avoir la vocation religieuse; le plus grand nombre est donc condamné à rester dans la condition dangereuse qui leur est faite par les injustes préjugés des hommes, et contrairement aux sages lois de la Providence. Ce veuvage forcé, contraire à la nature aussi bien qu'à l'esprit du christianisme, est évidemment une source de désordres et un principe de démoralisation. La prudence peut obliger le missionnaire à tolérer un tel abus, mais il ne saurait l'approuver; il doit se préparer à le combattre doucement par son influence morale, en attendant que le moment soit venu de l'attaquer ouvertement. C'est ici qu'il doit s'attendre à une résistance opiniâtre et terrible; parce que cette attaque, ne pouvant se faire sans éclat, produira nécessairement une immense commotion. Ici encore les Anglais ont échoué dans leurs bonnes intentions. Pour détruire cet usage funeste, ils s'étaient adressés à la cupidité; ils avaient promis une somme considérable à l'Indien de haute caste qui consentirait à épouser une veuve de son

rang. Longtemps la promesse, quelque séduisante qu'elle fût, resta sans effet. L'Indien est passionné pour l'argent; mais il y a en lui une chose plus forte que la passion, c'est le préjugé passé en nature, l'horreur instinctive d'un tel mariage, qui rendrait les deux époux infâmes aux yeux de tout le monde, et leur attirerait inévitablement l'exclusion de la caste, avec toutes ses terribles conséquences. Cependant deux époux se présentèrent enfin dans les conditions voulues ; ils firent leur mariage et touchèrent la somme; les ministres protestants triomphaient; mais le lendemain les deux époux se partagèrent le trésor, se séparèrent chacun de son côté et disparurent. Il ne paraît pas que les ministres aient renouvelé l'expérience. Pour nous, il ne suffit pas d'accomplir un tel mariage, il faudrait le faire accepter, et là serait la vraie difficulté et le danger de bouleverser toute la mission. Aussi notre plan était-il de travailler secrètement et avec prudence à la réalisation des deux premières parties et d'attendre pour la troisième l'heure de Dieu et les indications de la sagesse et de l'expérience. Les événements et la force des choses, ou pour mieux dire, la Providence, ont interverti cet ordre dans l'exécution de notre plan, comme l'indiquera la lettre du R. P. Canoz.

Trichinapaly, février 1844.

MON RÉV. ET BIEN CHER PÈRE P. C.

La mission du Maduré doit tant à celui qu'elle regarde, à juste titre, comme son fondateur et l'homme de la Providence pour elle, que je me croirais coupable si j'oubliais de vous tenir au courant de ce qui s'y passe d'important... J'ai à vous raconter aujourd'hui un événement qui a failli avoir les plus funestes conséquences pour cette mission. Il s'agit du mariage d'une veuve accompli dans notre église de Trichinapaly!

Le P. Trincal était chargé de l'administration de cette chrétienté pendant mon absence, lorsqu'un chrétien vellage, c'est-à-dire d'une des plus nobles castes du pays, vint se présenter à lui pour contracter un mariage avec une jeune veuve de la même caste. Le bon Père, trop nouveau pour sentir la portée et toutes les conséquences d'un tel acte, encouragé d'ailleurs par le catéchiste, homme plein de piété, de foi et de zèle, mais d'un zèle peut-être trop précipité, fut enchanté d'une si belle occasion de combattre un préjugé aussi contraire à la raison qu'aux lois ecclésiastiques, et accomplit toutes les cérémonies de ce mariage. Il eut la précaution cependant de ne pas le faire publiquement en présence des fidèles, mais dans un moment où l'église était libre, sans autres témoins que ceux qui avaient monté ce coup hardi. Malgré cette attention le secret fut bientôt divulgué, et

aussitôt un orage formidable se forma contre les nouveaux mariés, contre le catéchiste et contre le souami. Des bruits sourds d'abord, puis des murmures, des plaintes, des cris d'indignation circulèrent dans la masse des chrétiens et provoquèrent la révolte. Le P. Trincal crut pouvoir comprimer le mouvement en citant à son tribunal les principaux agitateurs. Ils n'en devinrent que plus furieux, et pour fortifier leur parti, ils irritèrent les gens de la caste, excitèrent les esprits, montèrent les imaginations, en exagérant l'outrage fait à leur honneur par la violation d'une loi sacrée. Puis ils rédigèrent en forme une protestation solennelle contre ces mariages de veuves, et la colportèrent dans toutes les maisons, pour y faire apposer des signatures; soit bêtise, soit séduction, soit crainte et respect humain, le nombre des signatures devint considérable. Cependant les mutins ne voulurent pas consommer la rupture avant mon retour, espérant que je désapprouverais tout ce qui s'était fait. Ils se contentèrent de m'adresser une lettre pleine de mensonges et de calomnies contre le catéchiste, qu'ils savaient être un des principaux auteurs de ce mariage, et sans dire un seul mot du fait, ils finissaient en demandant son changement.

A mon arrivée, je fus assailli par une foule de mécontents, qui comptaient me faire condescendre à leurs exigences séditieuses. Avant de leur parler, j'ordonnai qu'on m'apportât le fameux écrit couvert de signatures, dont on avait fait tant de bruit; je me le fis lire en présence des principaux chefs du pays. Il était rédigé dans un style si hautain et un esprit si contraire aux principes de la religion, que je ne pus m'empêcher de leur en faire

des reproches. On nous déclarait que si nous persistions à faire de tels mariages, on ne viendrait plus à notre église, qu'on ne recevrait plus les sacrements de notre main et qu'on chasserait de la caste les nouveaux époux et tous ceux qui les imiteraient à l'avenir. Je compris alors toute la grandeur du mal et le danger de la position; mais en conscience je ne pouvais pas reculer. J'essayai de leur montrer la convenance et la légitimité de ces mariages de veuves; je déclarai que je ne forçais pas les veuves à se remarier, mais que si elles désiraient le faire, je ne pouvais le leur refuser sans violer la loi naturelle et la loi divine. Je citai les épîtres de saint Paul, et concluai qu'en réprouvant ces mariages, ils condamnaient par là même le grand apôtre et l'usage universel de l'Église établi pour le bien des âmes, et qu'ils ne méritaient plus le nom de chrétiens. Tout fut inutile; les têtes étaient trop exaltées, et dès ce moment la rupture fut déclarée. Non contents de déserter notre église, les séditieux s'efforcèrent d'empêcher les autres chrétiens d'assister aux offices, et ils y réussirent en effet le dimanche suivant. Cependant un petit nombre nous resta fidèle et par là mit la division dans la caste; c'est ce qui nous sauva. Ils essayèrent de débaucher les chrétiens des environs, et même ceux des autres castes, s'imaginant qu'ils me forceraient par la crainte d'un mal extrême à céder à leurs prétentions; mais, grâce à Dieu, ils échouèrent dans cette entreprise suggérée par l'enfer. Ils adressèrent à monseigneur de Pondichéry la lettre la plus noire et la plus menaçante, pour l'engager à intervenir en leur faveur et à soutenir leurs droits.

Il semblait vraiment que tout l'enfer s'était déchaîné

pour ruiner cette chrétienté. La moindre imprudence pouvait tout perdre ici et entraîner de grands malheurs pour toute la mission; je me contentai de gémir et de prier, sans sévir aucunement contre ces rebelles, qui du reste s'étaient eux-mêmes retranchés par le fait de la société des fidèles. J'évitai d'irriter des cœurs déjà trop exaspérés; je pensai que leur fougue, portée à son comble dès le premier jour, ne pouvait que baisser peu à peu; c'est ce qui arriva: avec le temps la colère se calma, et le bon esprit reprit le dessus. Une circonstance contribua beaucoup à les dompter; c'est la fête de Noël, que nous avons coutume de célébrer avec une très-grande pompe. Ils s'étaient imaginé qu'ils étaient nécessaires à nos solennités et que rien ne pourrait se faire sans eux; et afin d'en donner une preuve dans cette circonstance, ils avaient mis tout en œuvre pour empêcher les autres chrétiens de la ville et des environs de contribuer à cette fête et de l'honorer de leur présence. Leurs efforts tournèrent encore une fois à leur confusion. Nous prîmes à tâche de donner à nos cérémonies plus d'éclat et de splendeur que jamais, et la foule qui accourut pour y participer et pour en jouir fut si considérable, que l'absence des réfractaires n'était pas même aperçue. Nous leur prouvions par là que si nous acceptions leur concours dans nos solennités, c'était une grâce et un honneur que nous aimions à leur accorder, mais non pas un service dont nous leur fussions redevables. Cette démonstration fut peut-être de toute cette triste campagne la défaite la plus sensible à leur orgueil et le triomphe le plus décisif pour notre cause; elle étouffait dans son principe l'esprit de révolte, en leur montrant qu'ils ne nous

sont pas nécessaires, et que nous pouvons très-bien nous passer d'eux.

Je compris qu'ils étaient vaincus et matés ; mais je me gardai bien de me prévaloir de mon triomphe et de leur défaite. Je les attendis avec calme et patience, j'accueillis avec douceur les premiers pourparlers ; j'allai même jusqu'à faire quelques concessions à leur orgueil, pour diminuer la honte d'un retour humiliant, qui seule les retenait encore. Ils me firent demander humblement, non plus de chasser le catéchiste, car ils s'étaient tous réconciliés avec lui, mais seulement de lui donner un aide à mon choix, qui lui serait soumis en tout et recevrait de lui sa paye, s'offrant eux-mêmes à fournir à l'entretien des deux. Ils donnaient pour motif qu'un seul catéchiste ne pouvait suffire à une si grande chrétienté; mais tout cela n'était qu'une pure formalité à laquelle je ne fis pas difficulté de souscrire. Aussitôt les meneurs et chefs de parti, vinrent me trouver, me demandèrent pardon, et la paix fut rétablie. Ils louèrent beaucoup ma douceur et ma patience qui, disaient-ils, les avaient vaincus et leur avaient fait tomber les armes des mains : compliment très-adroit, qui, en me flattant, cachait leur défaite sous une apparence plus honorable. Je ne voulus pas leur enlever cette petite consolation, et tout rentra dans l'ordre.

Cette victoire, que nous reconnaissons devoir, comme tant d'autres faveurs, à la puissante protection du Cœur immaculé de Marie, est pour nous de la plus haute importance. En révélant aux perturbateurs leur faiblesse et à ceux qu'ils avaient entraînés le danger auquel on les avait exposés, elle leur ôtera pour longtemps l'envie de recom-

mencer. D'une autre part, ce mariage, qui a été l'occasion de cette tempête, servira à préparer les voies de la Providence pour renverser cet obstacle du préjugé jusqu'à présent insurmontable.

Je suis, etc.

AL. CANOZ. S. J. M.

Extrait d'une autre lettre sur le même sujet.

Trichinapaly, 7 novembre 1844.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE P. C.

Dans une lettre de février je vous rendais compte des troubles excités dans cette chrétienté par le mariage d'une veuve, et de l'heureux dénoûment d'une affaire qui nous avait d'abord tant effrayés. Voici un nouveau fruit de cette victoire, beaucoup plus consolant que le premier, et qui ne nous a coûté aucune peine.

Un jeune homme qui s'était distingué dans cette coupable sédition par ses emportements et les excès de sa rage contre les nouveaux mariés et le catéchiste, est rentré sérieusement en lui-même et, non content de subir en public le châtiment de sa faute et de se réconcilier avec l'Église, il s'est demandé quel serait le moyen de réparer plus parfaitement le scandale qu'il avait donné. Comme les discussions soulevées dans cette occasion

avaient convaincu son esprit de l'injustice du préjugé qui prohibe le mariage des veuves, il s'est dit qu'il ne pouvait donner une réparation plus éclatante de ce scandale, ni rien faire qui fût plus agréable à Dieu, que de se marier lui-même avec une jeune veuve. Il faut connaître, comme vous, l'incroyable puissance que les préjugés de caste exercent sur les Indiens pour concevoir tout ce qu'il y avait de difficile et d'héroïque dans une telle résolution. Le jeune homme ne recula pas devant le sacrifice. Il s'en ouvrit au catéchiste, qui ne manqua pas de l'encourager. Il trouva sans peine une veuve de son goût, qui consentit à braver avec lui les périls de cette démarche. Mais cette fois on prit toutes les précautions possibles ; on gagna un grand nombre de chrétiens, et le mariage fut célébré, non plus secrètement comme le premier, mais solennellement, avec la plus grande pompe, en présence et avec la participation d'une foule de chrétiens, même de ceux qui avaient fait une violente opposition au précédent mariage.

Vous le voyez, nous sommes en progrès, et la question a fait un grand pas. Elle n'est pas résolue sans doute ; des préjugés si universels et si profondément enracinés ne cèdent pas si vite. Il faut s'attendre à des retours ; il faut même user avec prudence de son triomphe, ne pas pousser à bout l'esprit de caste ; mais en tout cas un grand coup est porté, et il aura ses conséquences. Cependant cette question du mariage des veuves n'est pas pour nous l'affaire capitale. C'est la suppression d'un mal, d'un abus pernicieux ; c'est en quelque sorte du négatif ; ce n'est pas encore absolument du positif ; ce n'est pas la fécondité d'un principe général et

constant de moralisation, tels que seront les deux autres points de notre plan, je veux dire l'*institution de la vie religieuse*, et l'*éducation des filles indiennes,* quand nous aurons pu procurer à l'Inde ce double trésor. Nous y travaillerons de concert : vous nous chercherez les vierges dévouées que Dieu destine à cet apostolat, et nous disposerons les esprits et les cœurs. Nous préparerons la terre ; quand elle sera prête, nous vous avertirons, et vous nous enverrez ces précieuses semences de la vie monastique.

Aidez-nous, mon Rév. et bien cher Père, à remercier Dieu des succès que sa bonté a daigné nous accorder et à obtenir la grâce de réaliser ceux que nous désirons pour sa plus grande gloire et le salut de nos chers Indiens.

Je suis, etc.

AL. CANOZ. S. J. M.

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE

Le P. Wilmet, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, février 1846.

Le développement de la mission en général et du collége de Négapatam en particulier ayant augmenté les besoins et multiplié les opérations et les embarras de la

comptabilité, le R. P. supérieur m'a rappelé à Trichinapaly, centre principal de la mission, où je vais cumuler ma chère fonction de missionnaire avec mon ancienne charge de procureur. Je ne cesserai pas pour cela d'être *le Père la joie;* bien au contraire, puisque, comme procureur, je travaillerai au salut des Indiens par les efforts de tous les missionnaires que je nourrirai et seconderai de mon mieux, et comme missionnaire je ne manquerai jamais d'ouvrage dans cette grande et belle chrétienté de Trichinapaly. Et voici déjà une première et délicieuse aubaine de ma nouvelle position, le plaisir de m'entretenir avec vous, en prêtant ma plume au R. P. supérieur, pour vous transmettre les nouvelles les plus importantes et les traits les plus intéressants des diverses parties du Maduré.

Commençons par la mission solennelle que nous avons donnée dans notre église. Le R. P. supérieur avait appelé du Sud le P. Castanier, notre Bourdaloue, qui possède et parle le tamoul de manière à ravir les Indiens eux-mêmes; c'était naturellement lui qui était chargé des grands sermons du soir. Le P. Saint-Cyr, profitant du loisir que lui donnaient les vacances de Négapatam, était accouru et faisait les instructions du matin. Le P. Prosper Bertrand était le grand régulateur des cérémonies, présidait au chant, entonnait les cantiques et remplissait quelquefois le rôle d'interlocuteur dans les conférences. Votre serviteur aidait de son mieux, faisait par-ci par-là quelques petites instructions, était la mouche du coche et, par-dessus tout, se joignait aux nombreux confesseurs, c'est-à-dire aux Pères susnommés, plus le R. P. Canoz, et les PP. Trincal, Tassis, Bedin, Gury, Hugla, Péreira,

en tout onze confesseurs. Le P. Audibert, encore convalescent, et le P. Charles du Ranquet, récemment arrivé, nous encourageaient par leur présence, ou allaient dire la sainte messe dans les chrétientés voisines.

Nos chrétiens étaient dans l'admiration et l'enthousiasme. Ces moyens de sanctification, si nombreux et si puissants, produisaient dans les âmes des impressions profondes. Des retardataires de dix, vingt et quarante ans ramenés à la pratique de leurs devoirs religieux ; des schismatiques, et parmi eux des hommes influents, rentrés dans l'unité catholique, ou se préparant à y rentrer ; un ébranlement général opéré parmi les païens eux-mêmes ; enfin un accroissement notable d'estime et d'amour pour notre sainte religion et pour ses ministres : tels sont les heureux fruits de ce déploiement extraordinaire de la divine miséricorde.

De son côté, le P. O'Kenny, arrivé de Négapatam avec le P. Saint-Cyr, a donné à lui seul une mission aux soldats irlandais du régiment, et Dieu a récompensé son zèle et ses fatigues par des succès vraiment prodigieux.

Dans l'une et l'autre mission nous avons eu soin d'aider la parole qui frappait les oreilles par l'éclat des cérémonies qui charmait les yeux. Ainsi, pendant le sermon sur le jugement général, à un signal du P. Castanier, on découvrit un grand tableau représentant au vif cette scène terrible ; il produisit dans tout l'auditoire une émotion impossible à décrire : l'église retentissait de gémissements, de cris et de sanglots. Le lendemain le sermon sur l'enfer se traduisit aux regards par un second tableau qui eut le même succès. Un autre jour, un spectacle, aussi doux et consolant que les premiers avaient

été tristes et terrifiants, réjouit tous les regards et ravit tous les cœurs : c'était une magnifique statue de la sainte Vierge, placée sur un trône très-élevé, resplendissant d'or (plus ou moins vrai), de riches draperies et de brillantes décorations fraîchement reçues d'Europe. La mission se termina comme elle avait commencé, par une splendide procession, où la sainte Vierge, portée en triomphe, recevait les hommages, les chants et les prières d'une foule immense, ivre de bonheur et de joie. Ajoutez à toutes ces cérémonies, et comme couronnement de la mission, une première communion de cent vingt enfants, avec procession, renouvellement des vœux du baptême, consécration à la sainte Vierge, distribution des prix, etc.

Après la mission, nos Pères ont fait leur retraite annuelle pour puiser dans le Cœur du bon Maître une nouvelle ardeur et de nouvelles forces ; et, après avoir goûté les douceurs de cette fête de famille, ils se sont séparés pour se rendre chacun à son poste.

Le R. P. supérieur, heureux de tous ces succès, les attribue à la protection du Cœur immaculé de Marie, ainsi que les nombreuses faveurs que nous recevons tous les jours sur tous les points de la mission, et il veut que je vous en dise quelque chose, afin que vous nous aidiez à l'en remercier. Vous vous rappelez sans doute que le P. Jos. Bertrand, au milieu de nos grandes tribulations, vous écrivit pour faire inscrire la mission et tous les missionnaires du Maduré à l'Archiconfrérie du Cœur immaculé de Marie [1]. Depuis lors les missionnaires se sont empressés d'ériger dans leurs districts des associations affiliées

1. V. II, pag. 12.

à l'Archiconfrérie, et en ont reçu des grâces signalées.

1o Le R. P. supérieur a eu soin d'établir cette dévotion dans l'église de Trichinapaly, et c'est à elle qu'il rapporte les fruits si abondants de la mission, comme l'heureuse issue des troubles suscités à l'occasion d'un mariage de veuve, ainsi que la prospérité générale de cette chrétienté : l'accroissement notable de la piété et de la ferveur, les succès des œuvres et des écoles surveillées par le P. Trincal, des catéchismes où le même Père réunit habituellement quatre à cinq cents enfants, etc.

2o La même protection de notre bonne Mère n'est pas moins sensible dans les avantages remportés sur le schisme. Le nouvel archevêque de Goa, envoyé dans l'Inde à la suite d'un concordat hypocrite, n'a pas plutôt pris possession de son siége, qu'il a levé le masque et renié toutes ses promesses. Il s'est hâté d'ordonner une foule de prêtres pour les lancer contre les missionnaires catholiques. Il en est venu trois à Trichinapaly, deux à Tanjaour, un dans le Marava, et trois dans le Sud. Leur arrivée, annoncée d'avance, avait relevé le courage et ranimé l'audace des schismatiques, qui se croyaient près d'un triomphe éclatant ; nous devions du moins nous attendre à une reprise d'armes et à une recrudescence des hostilités. Il n'en est rien. Leur présence n'a fait aucune sensation, et depuis ce jour leur parti s'affaiblit à vue d'œil. La population d'Aour se déclare de plus en plus en notre faveur ; un homme très-influent, qui ne veut pas encore se faire connaître ouvertement comme favorable à notre cause, a rendu au R. P. supérieur une visite à la Nicodème, ainsi que deux autres schismatiques du voisinage ; ils lui ont promis de nous ramener les populations de ce district.

Il y a plus, ces trois nouveaux prêtres ont été malheureux dans leurs débuts; des accidents, des morts terribles, qui ont signalé leur apparition dans les chrétientés, les ont fait regarder comme porteurs de la malédiction divine; eux-mêmes en ont été effrayés. Deux d'entre eux sont frères et avaient connu autrefois le P. Péreira, né à Goa et reçu dans la Compagnie à Rome par le T. R. P. général, qui vient de nous l'envoyer. Il a parlé à ses compatriotes, les a éclairés et convaincus, car ils étaient de bonne foi. Mais nous avons jugé prudent de ne rien précipiter; il est bon qu'ils aient du temps pour réfléchir et concerter entre eux. Or toutes ces faveurs nous viennent du Cœur immaculé de Marie. C'est à lui encore que nous sommes redevables, dans le Sud, des succès du P. Castanier contre le schisme de la côte et du gain du procès relatif à l'église de Périataley, etc.

3° Le P. Saint-Cyr a ressenti d'une manière frappante les effets de la même protection dans plusieurs affaires importantes de son ancien district de Dindighel. « Un jour il apprend qu'une chrétienté de cent familles s'est vendue au ministre protestant; l'apostasie est presque consommée; il accourt en toute hâte; il trouve le ministre recueillant les signatures; il érige l'Archiconfrérie, appelle ses chrétiens, et tous se convertissent, chassent le ministre et se montrent plus fermes que jamais dans la foi.

» Envoyé à Négapatam pour diriger le collége indien et administrer la chrétienté, il commença par établir l'Archiconfrérie dans cette ville. Depuis lors il ne se passe pas de semaine où il n'ait plusieurs païens à baptiser, et quelquefois une douzaine : en somme, plus de soixante en quatre

mois. De ce nombre se trouve une famille dont la conversion mérite d'être racontée.

» Un chrétien, poussé par le P. Saint-Cyr, s'était introduit dans cette famille pour y déposer des germes de foi. Le terrain paraît d'abord ingrat, on refuse d'entendre ses bons avis. Quelques jours après, un des enfants de la maison tombe malade ; le chrétien est appelé, se charge de donner à l'enfant les soins que réclame son état, le baptise et fait promettre à la famille de porter l'enfant à l'église pour y recevoir le baptême s'il revient à la santé. Cependant le mal empire ; le père et la mère veillent auprès du malade, lorsque tout à coup, au milieu de la nuit, la chambre est éclairée d'une vive lumière. La mère, qui avait montré plus de docilité à la grâce, aperçoit un homme tel qu'elle n'en a jamais vu, tout éclatant de lumière, qui la regarde, puis se penche vers l'enfant et disparaît..., et l'ange du ciel avait emporté avec lui l'ange de la terre. Le père de l'enfant avait bien été frappé de cette lumière, mais n'avait pas aperçu le messager céleste. Depuis ce moment la mère n'a plus de repos. Après avoir vu, dit-elle, le spectacle qui a réjoui mes regards, je ne puis plus être païenne, je veux adorer le Dieu des chrétiens. Elle se fait instruire avec toute sa famille, et elle étonne tout le monde par sa piété et par la facilité avec laquelle les prières et la doctrine chrétienne se gravent dans sa mémoire.

» Autres faveurs dont nous bénissons le Cœur immaculé. Les ministres protestants entretenaient dans cette ville une école pour les enfants, qu'ils réunissaient dans une vaste maison. L'école, désertée par les élèves, a été abandonnée par le maître, et la maison tombe en ruines.

» Dans un gros village tout païen se trouvait une seule famille chrétienne. Le père et la mère, partis pour les champs, avaient laissé un enfant endormi sur sa natte dans leur cabane. Tout à coup un énorme serpent à lunettes s'avance fièrement dans la rue et répand la terreur; tous les habitants, mis en émoi, le poursuivent de leurs cris. Effrayé lui-même par le tumulte qu'il excite, il fuit et, arrivé devant la cabane inhabitée et par suite silencieuse, il grimpe contre le mur, pénètre dans le toit de feuillage et descend de là dans la chaumière. Les païens s'approchent tout doucement, et en tremblant regardent à l'intérieur; ils voient le serpent sur la natte, enveloppant de ses replis le corps du petit enfant. A cet aspect ils poussent un cri d'épouvante et ne manquent pas de dire que ce reptile est un envoyé de leurs dieux pour les venger d'une famille qui a déserté leur culte. Mais au même moment le serpent, inquiété sans doute par le tapage qu'ils font à la porte, déroule insensiblement ses anneaux et va chercher une autre retraite. Ils accourent auprès de l'enfant et le trouvent paisiblement endormi, portant sur sa poitrine la médaille miraculeuse de Marie Immaculée.

» Enfin, à une lieue et demie de Négapatam se trouve l'église de *Vélangani*, célèbre sanctuaire de Marie, établi par nos anciens Pères et jouissant encore aujourd'hui d'une grande renommée. La chrétienté de trois mille âmes, qui se groupe autour de ce centre, se montrait inaccessible; elle vient de se déclarer pour nous en grande majorité; nous allons y acheter un terrain et y construire une église provisoire pour administrer ces chrétiens et les nombreux pèlerins qu'attire la dévotion à la Mère de Dieu. Nous espérons que bientôt Marie achèvera son œuvre et

nous accordera cette conquête qui aurait un grand retentissement dans tout le pays. »

4° Passons au Marava; voici ce qu'écrit le P. Combe, chargé de ce district avec le P. Perrin. « Un païen, odéage de caste, en proie à une maladie opiniâtre, après avoir couru inutilement toutes les pagodes du démon, s'était adressé à une église de *Notre-Dame du Bon-Secours* et y avait trouvé la santé. Mais, de retour chez lui, il eut la sottise de faire de nouvelles diableries, et aussitôt il fut repris violemment de sa maladie. Au lieu de recourir à celle qui l'avait guéri une première fois, il se rendait auprès d'un *poussâri* (ministre du démon), fameux dans toute la contrée; il rencontra sur son chemin le P. Perrin et lui demanda l'*asirvâdam*. Le Père, touché de compassion à la vue de cet homme tout barbouillé de la cendre païenne, veut l'engager à recevoir une bénédiction plus parfaite dans le saint baptême... Oh! ne me parlez pas de cela, s'écrie le malade en l'interrompant. Le Père lui donne tristement son *asirvâdam* et le laisse partir, en se jetant lui-même à genoux au pied de l'autel de Marie, à laquelle il adresse ces paroles : « Bonne Mère, si vous me donnez cette âme, je vous bâtirai ici une belle église sous l'invocation de Notre-Dame du Bon-Secours. » En même temps le catéchiste, sorti avec le païen, lui disait : « Malheureux! c'est la sainte Vierge qui t'avait guéri; le diable t'a repris parce que tu n'as pas reconnu la grâce reçue. Viens de nouveau auprès du souami afin qu'il te donne la grande bénédiction avec de l'eau bénite. — Je le veux bien, répond le païen, et le voilà de nouveau aux pieds du missionnaire. — Veux-tu être baptisé? — Ne me parlez pas de cela. — Au moins tu recevras de moi un sou-

venir, et tu me promettras de le porter. — A la bonne heure! » — Le Père récite sur lui quelques prières du rituel et lui attache au bras une médaille miraculeuse. Et aussitôt le païen de s'écrier : « Oh! qu'est-ce que c'est, je suis guéri! je suis guéri! vite, vite, qu'on m'apprenne les prières, je veux être baptisé, je veux être chrétien! » Depuis ce moment il n'a plus quitté le souami, l'a suivi dans toutes ses courses pour se faire instruire, a reçu le baptême et continue à suivre le missionnaire pour jouir de son bonheur et se fortifier dans la foi. »

5° Je reviens à Négapatam pour vous parler, non plus de la chrétienté, mais du collége et des bénédictions que notre grande protectrice répand sur cet établissement. Voici ce qu'en écrit le P. Saint-Cyr :

« C'est une belle et grande chose que ce collége, si longtemps désiré et si longtemps entravé par mille obstacles! Enfin, le voilà constitué; il grandit et prospère visiblement par les soins du P. Audibert pour les Français et du P. O'Kenny pour les Anglais. Il réunit les enfants des bonnes familles de Pondichéry, de Karikal, etc., un bon nombre d'Irlandais, fils de militaires catholiques, et un noyau précieux de jeunes Malabares. Leur nombre va croissant, leur progrès dans les études fait l'admiration des étrangers, tandis que leur piété et leur excellent esprit sont un doux parfum qui charme nos peines et adoucit nos sacrifices. Cet établissement ne compte encore que soixante-deux élèves, et il jouit déjà au loin d'une grande réputation. Dieu veuille nous continuer ses bénédictions.

» Mais permettez-moi de vous entretenir plus particulièrement du pensionnat indien dont je suis chargé. Le collége français et anglais peut acquérir une grande pros-

périté, nous faire honneur, opérer un grand bien pour la religion dans l'Inde; mais le collége indien est plus spécialement l'œuvre de notre mission et le fondement de nos plus riches espérances. Il est appelé à nous former quatre catégories de sujets : 1° des prêtres et même des religieux; 2° des catéchistes et des maîtres d'école; 3° des employés dans les places du gouvernement et dans les administrations du pays; 4° de bons pères de famille. Or, il est évident que tout l'avenir de la mission dépend de ces quatre éléments.

» 1° La classe des prêtres sera la moins nombreuse. L'établissement étant, non pas un séminaire, mais un collége ouvert à toutes les carrières, les grandes familles ne craindront pas d'y envoyer leurs enfants; les vocations seront mieux étudiées, plus éprouvées et, par suite, plus solides. Les prêtres qui en sortiront seront plus considérés, mieux formés.

» 2° Les catéchistes et les maîtres d'école sont le puissant levier entre les mains des missionnaires. Nous savons ce qu'ils furent pour nos anciens Pères; ils seront aussi notre force et notre puissance. Mais il faut les former, et cet établissement réunit les meilleures conditions pour ce but.

» 3° Les employés du gouvernement et des administrations provenant de nos colléges, donneront une grande influence à la religion catholique et une protection assurée à nos chrétiens. L'expérience est là pour le prouver. Il y a tel employé catholique, dont nous avons l'enfant au collége, qui fait plus de bien par son influence que n'en ferait un missionnaire. On a pu craindre les préventions de MM. les magistrats anglais contre les catholiques et

leurs préférences pour les protestants ou pour les païens; mais cette crainte est moins fondée que jamais. Les Anglais se sont convaincus par l'expérience; ils ont reconnu où se trouve la fidélité ; plus que jamais ils ont perdu l'espoir de protestantiser l'Inde, et ils savent ce qu'est un Indien protestant.

» 4° Les pères de famille qui auront puisé dans notre collége avec une bonne éducation des principes solides de vertu, de foi, de piété, occuperont certainement les positions les plus importantes dans les villages et les provinces, et seront naturellement la force de la religion, l'appui des missionnaires, leurs auxiliaires dans le gouvernement extérieur des chrétientés. Il y aura sans doute ici, comme il y a en France, des exceptions déplorables, d'amères déceptions; mais tout nous fait espérer que ces exceptions seront moins nombreuses et moins redoutables qu'en France.

» Je conclus de ces considérations : 1° que sans négliger le collége européen, nous devons regarder le collége indien comme le plus essentiellement lié à l'avenir et aux vrais intérêts de la mission et par conséquent lui donner tout le développement possible; 2° que cet établissement doit être en même temps collége et séminaire, sauf à prescrire un règlement particulier aux élèves en qui l'on aurait reconnu une vraie vocation à l'état ecclésiastique; 3° on doit y enseigner en même temps la langue anglaise, le tamoul et le latin. Il n'y sera pas question du français; vu que cette langue serait tout à fait inutile, ou même dangereuse aux élèves de ce collége.

» Veuillez, au reste, accueillir ces observations, non pas comme mon opinion personnelle, mais comme l'ex-

pression de la pensée bien formelle du P. Audibert et de tous nos Pères. »

Je suis heureux de trouver dans ma fonction de secrétaire du Maduré une si bonne occasion de vous offrir les sentiments respectueux, etc.,

JEAQ. WILMET. S. J. M.

QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE

Le P. Jos. Bertrand, au R. P. Maillard, Provincial de Lyon.

Rome, mai 1845.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Une ère nouvelle va s'ouvrir pour notre mission du Maduré et, j'en ai la confiance, pour toutes les missions de la Compagnie de Jésus. Elles vont sortir d'un état précaire pour s'établir sur une base solide et se mettre en harmonie avec les exigences des temps. Comme j'ai eu quelque part dans cette affaire, je crois devoir vous exposer les motifs qui ont déterminé cette mesure. Je le dois peut-être pour justifier mes démarches; je le dois surtout pour

mieux faire comprendre la nature et la portée des nouveaux arrangements. Je ne ferai que reproduire succinctement les considérations que j'ai développées dans les mémoires présentés sur ce sujet au T. R. P. général et à la sacrée Congrégation de la Propagande.

Les missions entreprises par la Compagnie depuis une vingtaine d'années, malgré le zèle qu'elle y a déployé, et les résultats consolants qu'elle y a obtenus, n'offrent jusqu'à présent aucun gage de prospérité durable ; elle peut du jour au lendemain voir son action entravée, et les fruits de ses travaux perdus pour elle et pour la religion qu'elle veut servir. Ainsi la mission de *Calcutta* a coûté d'immenses sacrifices à nos Pères anglais, elle a réalisé des succès brillants, elle a pu concevoir de magnifiques espérances; mais parce que la position de nos missionnaires n'y était pas bien déterminée et garantie, ces espérances se sont évanouies, cette mission est perdue pour eux, leurs sacrifices sont perdus pour ces chrétientés ; il ne leur reste plus qu'un seul parti à prendre, celui d'abandonner une contrée où leur présence est devenue forcément inutile. La même cause prépare les mêmes effets à la glorieuse mission des *Montagnes Rocheuses*. Les mêmes dangers attendaient les missions de la Chine, de Madagascar et du Maduré. La paix et la liberté d'action dont nous y jouissons encore par la bienveillance des personnes ne pouvaient nous rassurer contre la tendance et la force des choses. Il était donc urgent de travailler à constituer nos missions, c'est-à-dire à leur donner une existence certaine et une position déterminée dans la hiérarchie ecclésiastique. Ici diverses formes de constitutions se présentent à l'esprit.

La première forme est celle des anciennes missions, d'après laquelle les missionnaires réguliers composaient un corps moral gouverné par son supérieur religieux, sous la juridiction et la dépendance d'un évêque. Cette forme s'accordait parfaitement à la constitution des diocèses alors très-étendus. Ainsi, pour en citer un exemple, l'archevêque de Cranganore avait sous sa juridiction la côte Malabare, les chrétientés de Saint-Thomas, la côte de la Pêcherie, la mission du Maduré, etc. La direction générale et la haute administration de toutes ces missions l'occupaient assez pour que les supérieurs religieux pussent exercer librement leurs fonctions sous sa dépendance. Loin de gêner l'action de l'évêque ou de produire des conflits, ils le servaient comme auraient pu faire des vicaires généraux.

Cette forme avait peut-être ses inconvénients, entre autres l'impossibilité où se trouvait l'évêque de visiter plus fréquemment chacune de ces missions trop nombreuses et de donner par sa présence un nouvel élan à l'œuvre apostolique. Cependant il convient d'apprécier cet inconvénient, non pas au point de vue de nos idées européennes, mais au point de vue de l'Inde (où le Grand Mogol était présent partout dans ses ministres et jouissait d'une autorité morale d'autant plus grande et plus respectée, que sa personne était plus mystérieuse). L'évêque était présent dans tout son diocèse par les supérieurs des missions, ses représentants, et les missions lui étaient comme présentes par les fréquentes réunions de ces divers supérieurs auprès de l'évêque, pour lui exposer l'état de leurs chrétientés, discuter les affaires importantes et recevoir ses ordres.

D'autre part, cette forme avait aussi ses avantages. Je n'en signalerai ici qu'un seul : *l'uniformité de vues*, *l'unité de direction*, et *de là une immense puissance d'action*, que possédaient tous ces supérieurs des missions, unis entre eux par l'autorité d'un seul évêque et d'un seul provincial. C'est surtout à cet avantage qu'il faut attribuer les succès prodigieux obtenus sous ce régime, depuis le milieu du seizième siècle jusqu'au dix-huitième : car c'est dans cet intervalle que les missions de l'Inde, du Japon, des Philippines, de la Chine, du Tong-King, etc., furent fondées, se développèrent et atteignirent leur plus haut point de prospérité. L'arbre se connaît à ses fruits : *ex fructibus eorum cognoscetis eos.*

Mais, quoi qu'il en soit de ces avantages ou de ces inconvénients, il ne s'agissait pas anciennement de discuter les uns et les autres; on acceptait tout simplement un fait, on subissait une nécessité des circonstances. De même aujourd'hui, il ne s'agit pas pour nous de discuter des avantages ou des inconvénients; indépendamment de nos discussions, la forme ancienne est abolie; ces anciens diocèses sont divisés et morcelés, les vicaires apostoliques sont indéfiniment multipliés en principe et de fait; tout annonce qu'on n'est pas près de s'arrêter dans ce travail de morcellement. Ainsi, pour un simple évêque que le P. de Smet demandait dans la mission des *Montagnes Rocheuses*, Monseigneur Blanchet propose un archevêque, une demi-douzaine d'évêques, toute une province ecclésiastique ! Le vicariat apostolique de Pondichéry pense à se morceler en trois vicariats. Donc le Maduré doit s'attendre d'un jour à l'autre qu'on lui propose ou qu'on lui impose un vicaire apostolique.

Par conséquent, la question se réduit pour nous à opter, dans chacune de nos missions, entre un *vicaire apostolique jésuite* et un *vicaire apostolique non jésuite* : or, réduite à ces termes, la question me semble évidemment résolue par la nature même des choses.

En effet, les missionnaires réguliers ne peuvent renoncer à la direction et à l'influence continuelles de leur ordre, d'où leur viennent la force, la sécurité, la consolation; ils ne peuvent non plus se soustraire à cette dépendance, qui est essentielle à leur vocation. De son côté, l'ordre religieux ne peut se dispenser d'exercer sur ses missionnaires cette direction et cette influence ; c'est pour lui un devoir et une nécessité encore plus qu'un droit; il s'y est engagé en les adoptant pour ses membres; il porte une terrible responsabilité devant Dieu et devant les hommes; on sait les conséquences désastreuses qu'a eues quelquefois pour l'ordre religieux la faute ou l'imprudence d'un seul de ses missionnaires.

Or, cette direction et cette influence ne peuvent s'exercer que par un supérieur présent au milieu des missionnaires et reconnu par eux comme l'interprète et l'instrument de l'ordre religieux. Et la partie essentielle de cette direction consiste à employer les sujets selon la mesure de leurs talents, de leurs vertus, de leurs forces physiques et morales. Donc le supérieur *doit essentiellement* avoir la libre disposition de tous ses missionnaires.

Cela posé, imaginons, dans une mission telles qu'elles existent aujourd'hui, un vicaire apostolique non religieux à côté du supérieur religieux; il y aura deux autorités et deux principes d'action dans le même lieu, par rapport aux mêmes choses et relativement aux mêmes personnes,

car les choses s'identifient souvent avec les personnes. Quelle source intarissable de conflits, de discussions, qui absorberont les neuf dixièmes de la force vive des ouvriers apostoliques ! D'une part, si le supérieur conserve son action libre et indépendante sur chacun de ses inférieurs, quel sera le rôle de l'évêque dans une mission desservie par des religieux ? De l'autre part, si les missionnaires sont soustraits à l'action de leur supérieur, que devient leur obéissance, leur vocation religieuse ?

Un moyen de tout concilier paraît être qu'un des missionnaires soit élevé à la dignité d'évêque vicaire apostolique et reste en même temps supérieur religieux des missionnaires, qu'il soit en même temps l'instrument de la Sacrée Congrégation pour tout ce qui regarde la juridiction et l'administration des chrétientés, et l'instrument de l'ordre religieux pour tout ce qui regarde le gouvernement domestique des missionnaires réguliers et leurs rapports avec l'ordre religieux. Cette condition suppose évidemment que le sujet nommé vicaire apostolique est et demeure véritablement religieux. Examinons si cette supposition est admissible et, restreignant la question à notre cas particulier, examinons si la dignité de vicaire apostolique est incompatible : 1° avec l'essence de la vie religieuse ; 2° avec la dépendance nécessaire des membres par rapport à la Compagnie ; 3° avec l'esprit de nos constitutions.

1° Une telle *incompatibilité avec l'essence religieuse* ne peut provenir du caractère épiscopal ; car on voit des évêques se faire religieux, jésuites... Elle ne provient pas de l'exercice actuel des fonctions du vicaire apostolique ; car, excepté l'administration des saints ordres, ses fonctions

seront identiques avec celles qu'exerce le simple supérieur de la mission. Elle ne résulte pas des vœux religieux, car le vicaire apostolique conserverait l'obligation de ces vœux, aussi bien que de ses autres engagements religieux, quoique la nature de sa charge puisse nécessiter quelques dispenses partielles.

Voici, sur cette matière, des paroles d'une autorité incontestable. Alexandre VII dit dans son décret du 26 juillet 1662 : « *Decernit ac declarat sanctitatis suæ mentem nequaquam esse episcopos, si regulares fuerint, ab obligationibus professioni religiosæ annexis per adeptionem dignitatis ac muneris episcopalis ullatenus absolvere ac eximere, nisi quatenus ejusdem muneris exercitio impedimenta sint; ideoque, etc.* » C'est-à-dire que dans ce qui regarde l'exercice de sa charge, le vicaire apostolique peut être momentanément dispensé des obligations religieuses qui seraient incompatibles avec cette charge, mais qu'il demeure en tout le reste sujet aux devoirs de sa vocation. Donc l'évêque régulier continue d'être religieux aussi réellement qu'il l'était avant sa promotion.

Cette conclusion est d'autant plus certaine dans le cas qui nous occupe, qu'il ne s'agit pas ici d'évêques *titulaires*, mais d'évêques vicaires apostoliques des missions confiées à la Compagnie. La différence est digne d'attention. L'évêque *titulaire* se trouve fixé dans une position absolue et permanente ; l'évêque vicaire apostolique n'a rien d'irrévocable ou d'inamovible dans sa position ; il remplit une mission qui lui est confiée par le Saint-Siége, mais qui peut à chaque instant être révoquée. Si donc, en certains points, cette position de vicaire apostolique suspend l'accomplissement de certaines obligations de sa profes-

sion religieuse, elle suspend ces obligations dans l'exécution, *in actu secundo ;* elle ne les annule pas absolument, radicalement, *in actu primo.* Ainsi, S. Fr. Xavier put être revêtu d'une autorité éminente dans les Indes, en qualité de légat apostolique, sans cesser d'être véritablement membre de la Compagnie.

2° Des considérations que je viens d'exposer il me semble résulter aussi que la charge de vicaire apostolique n'est pas *incompatible avec les rapports de dépendance* qui doivent unir les religieux à leur corps. En effet, tous les rapports qui ont pour objet le gouvernement intérieur et domestique de la Compagnie relativement à tous les missionnaires ne subiraient aucune altération ; le vicaire apostolique continuerait à être supérieur religieux, c'est-à-dire l'interprète et l'instrument de la Compagnie auprès des missionnaires. Il assumerait, il est vrai, de nouveaux rapports avec la congrégation de la Propagande, pour ce qui regarde l'exercice de la juridiction et de l'autorité ecclésiastique ; mais ces nouveaux rapports ne changeraient en rien les précédents ; ils ne doivent pas même être appelés des *rapports nouveaux.* Ils existent déjà et nécessairement ; le simple supérieur de la mission entretient tous ces rapports avec la Propagande ; toute la différence consiste en ce que le supérieur les entretient *médiatement,* par le canal de l'évêque dont il dépend ; au lieu que, devenu lui-même vicaire apostolique, il entretiendrait ces rapports *immédiatement* avec la Sacrée Congrégation. Le seul changement que produirait la dignité de vicaire apostolique confiée au supérieur se réduirait donc, en dernière analyse, à l'exclusion d'un intermédiaire dans ses rapports, c'est-à-dire à l'exclusion d'un élément

de conflit et d'embarras. Car, il faut bien le dire, puisque c'est une conséquence inévitable de la nature humaine ; quelle que soit la pureté des intentions, dès qu'il y a concours de deux principes d'action, il y a danger de collision. Dans le cas d'un supérieur vicaire apostolique, les deux influences, les deux impulsions, provenant des deux centres, viendront aboutir immédiatement au même point, dans son cœur. C'est dans son cœur que ces forces plus ou moins convergentes viendront se combiner, sous la douce influence du zèle et de la charité, hors de la sphère d'action perturbatrice des passions et des préjugés personnels.

Ajoutons diverses garanties de paix et de bonne harmonie, qui certainement ne seraient pas refusées à la Compagnie, puisqu'elle sont accordées à d'autres congrégations de missionnaires. De ce nombre sont les suivantes. 1° Un sujet, membre de ces congrégations, n'est nommé vicaire apostolique qu'après avoir été présenté par la congrégation elle-même. 2° Les rapports entre les vicaires apostoliques et la Propagande, et *vice versa,* ont lieu par le canal des supérieurs de la congrégation, religieuse ou séculière, à laquelle appartiennent ces vicaires apostoliques... On comprend combien ces dispositions sont nécessaires et efficaces pour la conservation de la bonne intelligence entre les personnes et pour le succès des œuvres. Les missionnaires seront d'autant plus unis au vicaire apostolique, plus disposés à se faire ses instruments aveugles, qu'ils verront plus clairement en lui l'expression et le représentant de la Compagnie, à laquelle ils ont donné toute leur confiance.

3° Il nous reste à examiner si l'acceptation de la dignité

de vicaire apostolique est *incompatible avec l'esprit de nos constitutions*. Les principaux motifs qui ont fait interdire les dignités ecclésiastiques aux membres de la Compagnie peuvent se réduire aux deux suivants: 1° préserver la Compagnie de l'appauvrissement qui résulterait de la perte de ses membres les plus nécessaires à sa conservation et à la prospérité de ses œuvres, 2° et surtout préserver la Compagnie de l'esprit d'ambition qui pourrait l'envahir et la perdre. Je n'ai pas à m'occuper ici du premier motif, puisqu'il est évident que le missionnaire élevé à la charge de vicaire apostolique, loin d'être perdu pour la Compagnie, deviendrait un moyen plus efficace de succès et de stabilité pour ses missions.

Je viens donc au second motif : *exclure l'esprit d'ambition*. Pauvre sujet d'ambition que la charge de vicaire apostolique dans les missions lointaines ! La supériorité, là plus qu'ailleurs, est une croix pesante et une couronne d'épines. La perspective de la porter jusqu'à la mort n'a certes rien de bien attrayant. Cependant, je l'avoue, telle est l'inconséquence du cœur humain, que même au milieu des misères d'une mission crucifiante et après le généreux sacrifice de toutes les jouissances de ce monde, même une croix, si elle est dorée, peut, absolument parlant, devenir un objet d'ambition pour sa vanité. Toutefois bien des circonstances diminuent la réalité de ce danger. Le cœur ne peut concevoir sérieusement et nourrir une ambition déterminée, qu'autant qu'il voit devant lui une route ouverte vers son objet et la facilité d'y tendre par des intrigues. Ces intrigues seraient possibles à un Jésuite livré aux divers ministères que la Compagnie exerce en Europe, et mis en contact

avec des personnages plus ou moins influents. Mais un missionnaire enseveli au milieu de ses Indiens, et sans aucun rapport actuel avec les affaires et les personnes de l'Europe, quelle intrigue peut-il imaginer ?

Ajoutons : 1° que nous avons tout lieu d'espérer que jamais un membre de la Compagnie ne sera élu vicaire apostolique qu'autant qu'il sera proposé par elle ; 2° qu'en vertu de nos constitutions il suffit d'avoir ambitionné une dignité pour en être exclu, et devenir par le fait même incapable de toute autre dignité.

Au reste nous avons ici un argument décisif, c'est la conduite constante de la Compagnie. Qui sera juge de ce qui est compatible ou incompatible avec l'esprit de ses constitutions, sinon la Compagnie elle-même ? Or la Compagnie a porté ce jugement, non pas une fois, mais toujours ; et cette conduite vient confirmer toutes les raisons que j'ai apportées pour montrer la nécessité d'accepter les dignités ecclésiastiques dans nos missions lointaines. Depuis saint Ignace, qui désigna le P. Oviédo pour être patriarche d'Éthiopie, jusqu'au moment de sa suppression, la Compagnie accepta constamment la dignité épiscopale dans les missions. Ainsi tous les archevêques de Cranganore, dont dépendait la mission du Maduré, furent Jésuites, depuis 1605 jusqu'à 1756 ; et la même chose eut lieu à Méliapour, au Japon, et ailleurs. Ces exemples prouvent combien la Compagnie avait compris la nécessité que j'ai entrepris de démontrer.

Je résume maintenant toute cette argumentation : La dignité de vicaires apostoliques dans nos missions n'est pas incompatible 1° avec *l'essence* de la vie religieuse ; ni 2° avec les *rapports de dépendance* envers la Compagnie ;

ni 3° avec *l'esprit de nos constitutions;* et d'une autre part cette dignité est absolument nécessaire à la conservation et au succès de nos missions. Donc il faut l'accepter.

Je pourrais même me renfermer dans ce seul argument de *la nécessité*, et en tirer cette conclusion : *Ou bien il faut que la Compagnie adopte ce principe des vicaires apostoliques jésuites, ou bien il faut qu'elle renonce absolument à tout projet de missions lointaines.* Le dilemme me paraît de toute rigueur. Si quelqu'un n'en est pas convaincu, je le prie de m'indiquer un troisième terme ou un milieu. Car enfin, si la Compagnie veut les missions, ce n'est pas apparemment pour le plaisir de vouer ses enfants à tous les genres de sacrifices et de souffrances; mais dans le désir de produire des fruits réels et durables, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Je demande donc lequel des deux est le plus incompatible à l'institut de la Compagnie : ou de renoncer aux missions lointaines, ou d'admettre le principe des vicaires apostoliques jésuites?

Que s'il restait encore quelque hésitation soit sur ce principe, soit sur son mode de réalisation, voici quelle serait ma réponse : D'une part nos constitutions nous recommandent les missions lointaines comme une partie essentielle de notre vocation; de l'autre part vous croyez encore que ces constitutions repoussent le principe qui aujourd'hui est la condition nécessaire du succès et de l'existence de ces missions. Voilà une contradiction en présence de laquelle la Compagnie ne peut rester plus longtemps indécise. Que faire dans cette incertitude? Le parti le plus contraire à nos constitutions, à mon avis, ce serait de ne rien faire. Le parti le plus sage serait dans ce cas de s'adresser à celui qui nous tient la place de Dieu

et qui a autorité et grâce pour lever tous les obstacles.

J'ai besoin maintenant d'ajouter quelques explications. On a pu remarquer que ma dernière conclusion, la seule que je pose d'une manière absolue et rigoureuse, est *la nécessité d'admettre la dignité de vicaires apostoliques pour des membres de la Compagnie.* Mais le *vicaire apostolique* devra-t-il être nécessairement le *supérieur* des missionnaires, ou pourra-t-il être distinct du supérieur ? C'est là une question que je n'ai pas voulu résoudre avec la même précision. Mon argumentation, telle qu'elle est posée, tend à montrer la convenance de *réunir les deux titres* dans la même personne ; ce mode offrirait en effet un grand avantage au point de vue que j'ai envisagé ; mais je n'y vois pas une nécessité absolue, rigoureuse. D'ailleurs il y a là une question pratique très-complexe, extrêmement délicate, qu'il convient de laisser à la sagesse et à l'expérience des supérieurs. Le mieux serait peut-être, en adoptant le principe énoncé et démontré comme absolument nécessaire, de s'en tenir là et de réserver à la Compagnie la faculté de *réunir* ou de *séparer* ces deux titres, selon l'exigence des circonstances, des lieux, des personnes, etc. Admettre en principe un *supérieur perpétuel* de la mission est une mesure certainement très-peu conforme à nos constitutions, et en elle-même pleine de graves inconvénients et de dangers pour la paix et la bonne harmonie entre les missionnaires. D'un autre côté, sera-t-on plus heureux en séparant les deux titres ou les deux personnes : le vicaire apostolique et le supérieur? Je l'ignore ; ce que je sais le mieux, c'est que, quel que soit celui de ces deux partis qu'on choisisse, on rencontrera des difficultés capables d'exercer la patience des

missionnaires et plus encore des supérieurs. Voilà pourquoi, en voyant admis et consacré le principe que j'ai proposé et soutenu de toutes mes forces, je suis loin de m'en réjouir comme d'un bien parfait et sans mélange ; je le regarde plutôt comme un moindre mal, ou comme un mal nécessaire, comme le seul moyen de salut et de prospérité pour nos missions, dans les conditions qui nous sont faites. Au fond de mon cœur je regretterai toujours la forme de nos anciennes missions, qui satisfait beaucoup mieux ma raison, et que je vois justifiée et glorifiée par les merveilleux résultats qu'elle a réalisés pour la gloire de Dieu et le salut de tant de nations.

Le T. R. P. général ayant été satisfait de mon premier mémoire, j'ai été chargé de proposer cette affaire à la Congrégation de la Propagande, qui a adopté le principe de confier la dignité de vicaire apostolique à un membre de la Compagnie ; et sur la demande formelle du T. R. P. Gén., elle a déclaré que le sujet élevé à cette dignité *reste jésuite : in dato casu remanet religiosus*. Le T. R. Père a présenté le R. P. Canoz, et la Congrégation l'a nommé ; le bref sera sous peu confirmé par le Saint-Père et promulgué dans les formes ordinaires.

J'espère que le même principe sera bientôt appliqué à nos missions de Chine et de Madagascar. Il arrive trop tard pour sauver celle de Calcutta et celle des Montagnes Rocheuses [1].

Je me recommande, etc.

J. Bertrand. S. J. M.

1. Le principe des *vicaires apostoliques jésuites* est aujourd'hui réalisé : 1° au Maduré, 2° et 3° dans les deux missions de Chine ; 4° dans la mission de Bombay ; 5° dans la nouvelle mission de Calcutta.

(*Note de l'éditeur.*)

QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE

Du R. P. Canoz, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, août 1843.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Enfin, après trois semaines de douleurs, de remèdes et de repos, me voici en état de vous raconter les nouveaux désastres qui viennent de frapper la mission. Je vais rouvrir des plaies encore saignantes, mais aussi me consoler et vous consoler en vous retraçant les derniers moments si édifiants et si précieux des Pères bien-aimés que nous pleurons.

J'étais parti de Trichinapaly le 11 juillet pour me rendre à Négapatam. La pensée d'embrasser les huit missionnaires récemment arrivés, et probablement les trois autres qni nous étaient annoncés et que nous attendions, me remplissait d'espérance et de joie. Je trouvai en effet cette nombreuse réunion des Pères du collége et des huit nouveaux venus, auxquels se joignaient les PP. Bedin et Hugla, qui m'attendaient pour le renouvellement des

vœux. Comme ils étaient pressés de retourner auprès de leurs chrétiens, le triduum commença dès le lendemain; et le jour même de la rénovation, le P. Bedin partit avec son nouveau compagnon, le P. de Saint-Ferriol, dont je lui recommandai d'avoir le plus grand soin. Ils firent à petites journées le voyage de vingt-huit lieues, et arrivèrent le quatrième jour en bonne santé au village où ils étaient attendus. Malheureusement le choléra sévissait dans le pays, et le P. de Saint-Ferriol, qui, malgré la force de son tempérament, avait quelque disposition à cette cruelle maladie, en fut attaqué cette nuit même. Tous les remèdes lui furent administrés : eau-de-vie, pilules, lit de sable chauffé... rien ne fut négligé; mais rien ne put arrêter la violence du mal. A quatre heures du matin, il reçut les derniers sacrements avec d'admirables sentiments de foi, de confiance, de résignation, baisant amoureusement son crucifix, répétant sans cesse les doux noms de Jésus, Marie, Joseph! renouvelant le sacrifice de sa vie, *qu'il offrait,* disait-il, *non-seulement avec résignation, mais encore avec joie pour le salut des Indiens.* C'est dans ces sentiments qu'il expira à sept heures du matin, le 19 juillet, à Padaracoudi, village tout voisin de celui où le B. P. de Britto consomma son martyre. Je vous laisse à juger de la douleur et de la consternation du pauvre P. Bedin, privé subitement d'un compagnon déjà si cher et si plein d'espérances. Le P. Combe, averti de ce malheur, accourut du Marava et arriva trop tard pour voir le mourant, mais fort à propos pour consoler et encourager le survivant, plus à plaindre que le défunt.

Mais Dieu, dans les desseins inscrutables de sa providence, nous préparait bien d'autres épreuves. Le jour

même où le P. de Saint-Ferriol terminait si subitement sa carrière à peine commencée, le P. O'Kenny, arrivé avec lui au Maduré, éprouve les premiers symptômes du choléra. Le P. Daugnac, notre docteur, lui administre les remèdes les plus énergiques. J'accours auprès de son lit, et il m'adresse ces paroles : « *Mon Père, Dieu veut vous faire sentir aujourd'hui combien est lourd le fardeau que sa providence vous impose : il va vous demander de grands sacrifices. Voilà le P. Audibert malade, et moi aussi. Qu'en sera-t-il ? A la volonté de Dieu !* » Ces mots furent un glaive qui me perça le cœur, et je pressentis dès lors les malheurs qui allaient m'accabler.

En effet, le P. Audibert était malade depuis trois jours, mais son mal n'avait encore présenté aucun symptôme du choléra. Dans ce moment, le terrible fléau envahit le collége ; trois de nos enfants sont attaqués subitement, ainsi que le P. Richard, et la maison se change en hôpital. Un des enfants, le jeune Arathon, succombe et est enterré secrètement, pour ne pas augmenter la frayeur. Le P. O'Kenny le suit de près, muni des secours de la religion et avec des sentiments qui nous consolent de sa perte. Le P. Richard et les deux autres enfants luttent avec succès contre le mal ; mais l'alarme est donnée dans le collége, la frayeur s'empare de ces jeunes imaginations, chacun tremble pour soi, et croit ressentir des symptômes... Jugez de notre position ! Heureusement quelques parents de Karikal, accourus à la première nouvelle du danger pour sauver leurs enfants, s'offrent à emmener les élèves de Pondichéry. Nous saisissons avec empressement cette ressource providentielle, et le P. Tassis est chargé d'accompagner tous ces enfants à Karikal, pour les distribuer dans

les familles amies de leurs parents, en attendant les dispositions et les ordres de ces derniers. Cette mesure rassure les esprits et ramène la paix et la confiance dans la maison.

Pendant tout ce temps, le P. Audibert était dans son lit, retenu par sa maladie, qui avait pris les caractères du choléra, mais nous laissait encore quelque espérance. Nous lui avions caché la mort du P. O'Kenny et de l'enfant, pour ne pas l'affecter ; mais le mouvement qui s'était fait dans la maison lui avait donné des inquiétudes. J'avais dit ma messe à quatre heures du matin, pour être plus libre de ma journée. Pendant mon action de grâces, le P. Audibert m'appelle et demande à se confesser : Ce n'est pas, dit-il, que je me croie en danger ; mais il vaut mieux prendre ses précautions. Après sa confession il s'informe du P. O'Kenny ; le P. Daugnac lui faisant une réponse évasive, qui ne va pas à la trempe de son caractère : Ah çà, lui dit-il, je n'aime pas les déguisements ; avouez-moi franchement la vérité. Eh bien, lui dis-je alors, puisque vous voulez la vérité, oui, le cher Père a passé à une meilleure vie. Quelques instants après, le P. Daugnac, voyant que le froid gagne les extrémités, lui dit : Mon Père, vous m'avez fait promettre de vous avertir à temps... ; cette maladie est si traîtresse... on ne peut pas s'y fier... Le Père comprend, remercie vivement, et demande l'extrême-onction, et même le saint viatique. Comme les vomissements ont cessé, nous pouvons complétement satisfaire ses désirs en lui conférant ces deux sacrements ; il les reçoit avec un calme, un respect et une piété qui nous attendrissent jusqu'aux larmes. La visite du divin Sauveur semble ranimer le malade et lui rendre des forces. Nous nous rattachons à cette espérance, nous redoublons d'ef-

forts; nous épuisons tous les remèdes, nous recourons aux remèdes surnaturels, nous prions, nous faisons des vœux; je promets à Notre-Dame des Sept Douleurs de lui construire un beau sanctuaire. Toute la journée se passe dans ces efforts, ces alternatives de crainte et d'espérance, ces angoisses, qui sont pour nous une véritable agonie. Le malade conserve sa pleine connaissance jusqu'au matin; alors quelques crises se succèdent, accompagnées de délire; à neuf heures commence une crise plus forte, nous accourons autour de lui, nous récitons les prières des mourants, et il expire doucement entre nos bras.

Le sacrifice est consommé; nous allons tous ensemble à la chapelle pour chercher des consolations et des forces auprès du divin Sauveur, et prier pour le repos de l'âme de notre bien-aimé défunt. Nous faisons ensuite les obsèques avec la plus grande pompe; tous les chrétiens, même les schismatiques, assistent à la cérémonie et pleurent à chaudes larmes un Père qui avait su se faire aimer de tout le monde.

Tout étant terminé, M. Despommiers, missionnaire de Karikal, ami du P. Audibert, et qui avait assisté à sa mort, m'invita à partir avec lui pour me reposer à Karikal. Cette offre amicale venait bien à propos; j'étais exténué de fatigue et de douleur; je ne trouvais plus de repos; je ne vivais plus à Négapatam; nos Pères eux-mêmes me pressaient de partir. J'allai donc me refaire un peu à Karikal, où la bienveillante hospitalité de M. Godelle, notre meilleur ami, me procura le soulagement dont j'avais un si grand besoin. Le lendemain le P. Hugla vint me rejoindre avec le Fr. Chevola.

O mon Révérend et bien cher Père! je n'entreprendrai

pas ici de vous dépeindre ma douleur et ma désolation. Depuis plusieurs jours j'avais le cœur oppressé, obligé que j'étais de me contraindre et de me faire violence, pour ne pas augmenter l'affliction de nos Pères. Quand je me vis seul, retiré dans une des allées solitaires du jardin, je pus donner un libre cours à mes larmes et à mes sanglots. Après ce premier tribut payé à la nature, j'allai me jeter aux pieds du saint sacrement pour me consoler et obtenir la grâce de la résignation.

Pendant les huit jours que je passai à Karikal avec le P. Tassis, nous avions continuellement la visite de nos élèves dispersés dans la ville; leurs familles, que nous avions prévenues de la nécessité où nous étions d'anticiper les vacances, nous prièrent de leur envoyer leurs enfants; nous profitâmes de l'occasion favorable d'un navire français, et nous fîmes à ces chers élèves des adieux pleins de tristesse et de sombres prévisions sur l'avenir incertain et aujourd'hui encore problématique de ce collége.

Un seul de ces enfants manquait à l'appel : le jeune Arathon, que pleurait son excellente famille. Je dois toutefois mentionner ici une circonstance qui contribua beaucoup à la consoler. Le dimanche précédent, M. Arathon, au sortir d'un sermon prêché *sur les devoirs des parents*, avait dit : « Le caractère de mon enfant m'inspire des craintes; si je savais qu'il dût mal tourner, j'aimerais mieux le voir mourir dès à présent. » La nuit suivante, madame Arathon eut un songe dans lequel elle crut voir son enfant malade, l'entendre se plaindre et appeler sa mère.

C'est au milieu de ces terribles épreuves que nous vîmes arriver les trois nouveaux missionnaires : les PP. Barret, Burthey et Verdier. Je les conduisis le lendemain, veille

de Saint-Ignace, à Négapatam, afin de célébrer en communauté cette fête de famille. J'avais eu soin de louer et de leur préparer une maison nouvelle et distante de celle où nous avions subi tant de désastres, dont le souvenir pouvait impressionner les imaginations. Malgré cette précaution, le P. Barret eut un triste pressentiment, et en l'exprimant au P. Verdier, il ajoutait : « Mais qu'importe? j'ai fait mon sacrifice. » En effet, dès la nuit même, il fut saisi, et l'attaque fut si violente, que malgré la présence et les efforts du P. Daugnac, malgré tous les remèdes les plus efficaces, nous comprîmes bientôt que c'était une quatrième tombe qui allait s'ouvrir. Le matin, le P. Barret fit sa confession et prononça ses vœux, qu'il devait prononcer même en était de parfaite santé, parce que les deux années de son noviciat étaient accomplies juste pour cette belle fête. Il fit sa profession avec une expression de foi et de ferveur, de paix et de joie qui montrait une âme supérieure aux infirmités du corps. Bientôt après, on lui administra le saint viatique et l'extrême-onction, qu'il reçut avec les sentiments d'un juste qui voit s'ouvrir devant lui la patrie céleste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Puis il parla de la très-sainte Vierge..., puis le silence de la mort se fit, vers quatre heures après midi.

Tant et de si rudes secousses avaient profondément altéré ma santé ; j'avais besoin de repos et de distraction. Donc, après avoir passé quelques jours avec nos nouveaux Pères, je les confiai au P. Tassis et au P. Daugnac, recommandant au premier de les initier au tamoul et au second de veiller à la conservation de leur santé, et je pris la route de Trichinapaly, avec le P. Saint-Cyr et les Frères

Chevola et Gonon, qui n'avaient pas moins besoin que moi de changer d'air et de se reposer de leurs fatigues.

Après des coups si écrasants, qui me semblent encore un rêve, nous ne pouvons qu'adorer en silence les desseins cachés de la divine Providence et nous soumettre à l'aveugle à la très-sainte et toujours aimable volonté de Dieu. Si tant et de telles victimes succombent, c'est sans doute que cette terre idolâtre et stérile a besoin, pour devenir féconde, d'être arrosée non-seulement par les sueurs, mais encore par les larmes et le sang de ses apôtres. De ce sol cultivé par tant de dévouement et de si rudes sacrifices surgira un jour une abondante moisson. *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua* : voilà notre sort du présent; mais nous voyons un meilleur avenir : *Venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos*. C'est ce que nous commençons à éprouver même en ce moment. Et je ne saurais vous dire ce que je puise de consolation et de force dans ces preuves de la bonté de Dieu, qui semble vouloir nous rassurer, en nous montrant que les malheurs dont nous gémissons ne sont pas des coups de sa colère, mais des préparations de sa miséricorde, et que Jésus-Christ nous associe à sa croix pour nous associer à sa fécondité.

Voici quelques-unes des consolations qui sont venues adoucir nos douleurs. D'abord un des prêtres schismatiques envoyés de Goa pour nous combattre et troubler nos chrétientés vient de se rendre au P. Péreira et de faire sa soumission, disposé à retourner avec nous ses armes et ses efforts contre le schisme, qu'il devait propager. Son exemple ne manquera pas d'exercer une grande et salutaire influence à Trichinapaly. Ensuite, j'apprends de

tous les points de la mission que les conversions des païens se multiplient de jour en jour et dépassent de beaucoup le chiffre des années précédentes; enfin, que des villages entiers de protestants ou soi-disant protestants ont fait en masse des démarches auprès du P. Castanier et demandent à entrer dans le sein de la véritable Église. Mon Révérend Père, quand un général chargé d'une expédition lointaine écrit à son roi : « Nous avons perdu vingt mille hommes, mais la victoire est à nous : l'expédition est assurée, » le monarque fait célébrer un office funèbre pour les morts; mais il ordonne de chanter un *Te Deum* dans toutes les églises de son royaume. Ce double sentiment ne doit-il pas être le nôtre? Oui, nous pleurons nos morts, quoiqu'ils ne soient pas perdus pour nous, et encore moins pour eux; mais nous bénissons Dieu, nous nous consolons, nous nous réjouissons, comme le général à la vue de la conquête qui s'annonce et qui déjà commence, comme le laboureur à la vue de la moisson qui jaunit... Mais pour recueillir cette moisson, il nous faut des collaborateurs. Nous ne cessons de lever les mains vers le ciel pour prier le père de famille d'envoyer des ouvriers à sa vigne. Et ensuite à qui nous adresserons-nous, mon Rév. Père, si ce n'est à vous, notre seconde providence? Je vous en supplie, faites un appel aux braves; envoyez-nous au plus tôt un puissant renfort d'hommes capables de remplir les vides. De tous côtés, je suis accablé de demandes; nos Pères me font saigner le cœur en sollicitant des secours que je ne puis accorder, et je tremble sans cesse de les voir succomber à la peine.

Je suis en union de vos SS...,

Al. Canoz. S. J. M.

QUARANTE-SIXIÈME LETTRE

Le P. Castanier, au R. P. Canoz et au R. P. Provincial.

Manapade, septembre 1846.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Nous avons eu la consolation de nous trouver réunis à Manapade pour célébrer la fête de l'Exaltation de la Croix, les PP. Grégoire, Brissaud, Charles du Ranquet, Puccinelli et moi. Le P. Sales, retenu par ses occupations, était remplacé par le P. Saint-Cyr, qui nous a fait une aimable surprise. Nous avons profité de cette réunion pour examiner ensemble l'état de cette mission du Sud, ses besoins et les moyens de procurer sa prospérité. Je viens vous présenter un exposé concis de nos appréciations, en vous priant de le communiquer au R. P. Provincial, avec nos sentiments de filiale vénération.

I. *État de la mission du Sud.* — Je le résume dans ces mots : amélioration de nos chrétientés dans l'esprit de foi et de soumission ; affaiblissement du schisme de la côte, presque réduit désormais à son foyer de Tuticorin ; et là

même, retour de soixante-dix schismatiques qui fortifient le parti catholique. — Et tous ces succès nous les attribuons à l'Archiconfrérie établie d'abord à Tuticorin au mois de mars, et ensuite dans les autres chrétientés de la côte et des terres. Mais nous devons surtout bénir le cœur immaculé de Marie pour les victoires qu'elle nous a obtenues sur les protestants, dont je veux vous entretenir dans un article spécial à la fin de ce rapport ; il me suffit ici de dire, à ce sujet, que les ministres ayant voulu profiter de la division du schisme pour faire leurs affaires parmi nos paravers, y ont perdu leur peine, leur argent, leur considération, et n'y ont recueilli que mépris et déceptions. — Grâce à Marie immaculée !

II. *Nos besoins.* — Inutile de m'étendre sur ce sujet ; nos besoins vous sont connus comme à moi-même ; ce n'est pas non plus la volonté qui vous manque, ni le désir, pas plus qu'à moi. Je me contenterai donc de résumer brièvement ce qui s'est dit longuement sur cette matière.

1° Besoin de *missionnaires* beaucoup plus nombreux ; besoin urgent, et avec cela pas d'espoir de les obtenir de sitôt. Nous nous sommes demandé s'il ne faudrait pas recourir à la côte Malabare pour en obtenir des prêtres du pays, qui nous rendraient de précieux services, sur la côte et ailleurs, comme curés des paroisses, et nous laisseraient du temps et de la liberté pour nous occuper de l'administration générale et de la conversion des païens et des protestants. Vous savez que cette pensée avait déjà vivement occupé nos premiers Pères : Bertrand, Martin et L. du Ranquet. Le P. Bertrand avait même conçu le projet de fonder dans ce but un séminaire dans le Maléolam ;

il en avait écrit à monseigneur de Vérapoli, et le P. du Ranquet avait traité cette affaire avec Sa Grandeur dans la visite qu'il lui fit... [1] La mort du P. Martin et nos autres pertes arrêtèrent tous ces projets. N'y aurait-il pas quelque chose à faire, par exemple, demander cinq ou six prêtres à monseigneur de Vérapoli ?

2° Besoin de *catéchistes* et de *maîtres d'école*. Le besoin est évident ; et le manque de catéchistes et de maîtres d'école instruits, zélés... est un fait général. Notre collége en formera, mais c'est un avenir lointain. Il faut que chaque missionnaire tâche de s'en procurer ; cela suppose une dépense assez considérable ; ce serait environ 1,100 francs ajoutés au budget de l'année pour toute la mission du Sud en faveur des catéchistes, et une somme plus ou moins considérable pour les écoles.

3° Besoin d'*églises* et de *presbytères*. Il est nécessaire d'en construire un grand nombre... Il faudrait cette année au moins trois à quatre mille francs.

4° Besoins que provoque l'état actuel du protestantisme dans le Sud. C'est ici l'objet principal qui nous a occupés, le point capital de la situation. Mais pour le mettre bien en évidence, je suis obligé de prendre la chose de plus haut, et je profiterai de cette occasion pour vous donner, avec le secours du P. Saint-Cyr, un précis historique des missions protestantes de cette contrée, qui ont fait tant de bruit dans les comptes rendus des ministres et dans les récits pompeux des sociétés bibliques.

III. *Aperçu historique du protestantisme dans l'Inde.* — Le protestantisme fit son apparition dans l'Inde avec les

1. Voy. vol. I, pag. 267.

Hollandais, qui s'emparèrent de l'île de Ceylan, puis de la côte de Coromandel, Négapatam et Tuticorin vers 1658, et firent partout une guerre d'extermination au catholicisme, implanté dans ces contrées par les Portugais. Le prosélytisme hollandais fut celui de la force et du glaive, à la mode des sectateurs de Mahomet ; il fit des martyrs ; il ne fit pas de vrais protestants.

Peu après les Hollandais vinrent les Danois, moins acharnés, qui établirent à Tranquebar le foyer du *pur luthéranisme* et le centre de leur propagande. Leurs livres, imprimés en mauvais tamoul dans cette ville, étaient colportés par les ministres et leurs agents sur la côte et dans le Tanjaour. Mais ils trouvèrent là un vaillant défenseur de la vérité dans le célèbre P. Beschi, dont le génie arrêta et confondit les novateurs par plusieurs ouvrages très-remarquables. Le premier est un livre de controverse sérieuse, qui écrase les vains déclamateurs de Tranquebar par la force de ses raisons et la puissance de sa logique ; traduit en français il occuperait un rang distingué parmi les ouvrages de polémique religieuse. Ses adversaires ayant voulu lui répondre, selon leur coutume, par des calomnies et des injures, l'auteur, changeant sa tactique, lança contre eux deux petits opuscules, où il les déchire par les traits acérés de la satire la plus spirituelle et la plus mordante et les accable sous le poids du ridicule. Ces écrits mirent fin à la controverse et refoulèrent les assaillants danois, qui n'osèrent plus inquiéter les missionnaires et leurs chrétiens.

Au commencement de notre siècle, les Anglais ayant affermi leur domination dans l'Inde, il y eut une irruption générale des ministres protestants de toutes les sectes et

de toutes les dénominations. L'église établie, les Américains, les Unitaires, la Société de Londres, et une foule d'autres, eurent dans l'Inde leurs émissaires. La Compagnie des Indes accueillit ces ministres comme d'utiles auxiliaires. Un de ses premiers gouverneurs généraux avait légué, dit-on, à ses successeurs, pour règle de conduite, ce principe de politique machiavélique : « L'Inde sera anglaise aussi longtemps qu'elle ne sera pas chrétienne. » Mais comme l'Inde comptait beaucoup de catholiques et des missionnaires qui travaillaient à en augmenter le nombre, on crut nécessaire d'y propager le protestantisme pour soutenir et accroître la prépondérance anglaise et entraver le catholicisme ; et la Compagnie fit les frais des moyens qui devaient réaliser ce but.

Le premier moyen fut la distribution des bibles et des traités religieux de tous genres ; on les répandit par millions, sans en retirer d'autre résultat que le ridicule et le mépris universel ; et l'on comprit qu'il fallait s'arrêter ou se modérer. Le second moyen fut l'établissement des écoles, sur une grande échelle : vers 1828 on comptait plus de quarante écoles dans le seul collectorat de Maduré. Mais ce second moyen, aussi dispendieux que le précédent, ne fut pas moins stérile, et l'on fut moins disposé à le favoriser. On essaya les pensionnats ouverts aux enfants des deux sexes, que l'on espérait façonner ainsi dans le moule protestant, afin de former ensuite de jeunes ménages vraiment attachés à la secte. L'expérience n'a pas encore réalisé les promesses, mais on la continue avec ardeur et à grands frais.

Pendant que tous ces efforts échouaient dans l'Inde entière, au grand regret de la Compagnie qui leur prodi-

guait son appui moral et administratif; quelques ministres évangéliques imaginèrent d'appliquer aux Indiens le système *des réductions*, qui avait si bien réussi aux missionnaires de la Compagnie de Jésus pour la conversion des sauvages. Ils achètent, dans les environs de Paléamcottey, des terrains très-vastes renfermant plusieurs gros villages et sur lesquels ils établissent d'autres villages très-considérables. Les habitants des anciens sont conservés et même favorisés, à la condition de faire inscrire leurs noms et de fréquenter la chapelle et l'école protestantes; ceux qui refusent la condition sont expulsés de leurs maisons et de tout le territoire appartenant à la secte. Dans les nouveaux villages on invite, on attire par tous les moyens de séduction le plus grand nombre possible d'habitants; on leur fait les conditions les plus avantageuses, on leur avance de l'argent, dix, quinze francs, pour construire leurs maisons; seulement on leur fait souscrire un écrit peu rigoureux et qui semble peu compromettant, mais qui servira de chaîne pour les retenir, et, au besoin, d'instrument devant les tribunaux pour les vexer et les ramener par la violence.

Les ministres parvinrent ainsi à se former de nombreuses réductions, dont chacune se composait de dix, quinze, vingt villages; et de ces centres ils étendirent leur action tout autour sur les autres villages païens. Ils relièrent toutes ces populations par une organisation complète de ministres, catéchistes, maîtres d'école, etc., qui formait comme un vaste réseau. On ne trouvait d'abord chez eux que des avantages précieux: des secours, de belles paroles, une protection assurée; les conditions étaient fort modérées: se faire inscrire, assister quelquefois aux prédications, surtout envoyer les enfants aux

écoles ; quant au baptême, il n'en était pas question. Les ministres savaient bien qu'ils ne pouvaient rien espérer de la génération présente, mais ils comptaient sur les générations futures qu'ils englobaient dans leurs filets. Ils oubliaient qu'il n'y a pas de société possible sans un principe d'union, sans une âme qui la vivifie ; et ils comptaient sans l'Esprit saint, à qui seul il appartient de communiquer sa fécondité.

Cependant ils avaient réussi à se composer ainsi, surtout dans les colonnes de leurs *registres*, une église de protestants, dont l'évaluation était fort incertaine et variait de vingt à quarante ou cinquante mille. Dans tous les cas, le résultat était magnifique et plein d'avenir. Plus d'un magistrat en fut ébloui et en conçut de grandes espérances pour la domination anglaise. Et de là une protection sans mesure et d'énormes faveurs accordées aux prédicants, et pour ceux-ci une puissance redoutable dont ils usèrent et abusèrent. Ils crurent alors que le temps était venu d'imposer leur volonté et de réaliser tous leurs plans dans leurs réductions et dans les populations païennes des environs qui s'étaient laissé entraîner à quelques engagements à leur égard. Ils imposèrent avec plus de rigueur l'assistance aux prêches et aux écoles, attaquèrent certains usages de caste, certaines pratiques païennes, et soulevèrent le mécontentement, l'aversion et une haine générale. Ils eurent recours aux procès, leur arme ordinaire, pour soutenir leur autorité et comprimer les rébellions. Ce fut, pendant des années, une série continuelle de faux procès, de vexations, de persécutions iniques. Les ministres, étant protégés par les magistrats, avaient mille moyens d'obtenir des sentences rigoureuses, de

faire emprisonner en masse, ou de réduire à la mendicité ces pauvres païens qui s'étaient imprudemment engagés ; et ces réductions, composées presque entièrement de timides et simples sanars, n'étaient en réalité que des troupeaux de moutons ou d'esclaves, que la violence seule retenait sous le joug d'une religion détestée. Nous étions témoins de ces iniquités, nous en gémissions, et nous attendions le dénoûment inévitable de cette situation impossible. D'autres aussi s'en étaient aperçus ; des Anglais, magistrats ou officiers de l'armée, moins aveuglés par la partialité ou la prévention, ouvraient les yeux et exprimaient leur indignation ; nous-mêmes, dans certains conflits avec les ministres protestants qui s'attaquaient à nos chrétientés, nous eûmes plusieurs fois l'occasion de dévoiler leurs manœuvres [1]. De là le crédit des ministres s'amoindrit peu à peu ; les espérances fondées sur leurs réductions s'évanouirent, ils reçurent quelques échecs qui encouragèrent les païens. Afin de ressaisir le pouvoir et l'influence qui leur échappaient, ils voulurent frapper de grands coups ; des procès furent intentés et gagnés. Mais les païens, poussés à bout par ce système atroce de persécution, voyant qu'on leur refusait la justice, résolurent de se la donner eux-mêmes. Ils se soulevèrent en masse, et pendant cinq jours parcoururent le pays au nombre de plusieurs milliers, livrèrent au pillage toutes les maisons et les propriétés des protestants, et commirent toute sorte de désordres. Arrêtés et condamnés par centaines, ils en appelèrent au tribunal suprême de Madras, lequel, effrayé de la gravité de ces faits qui pou-

1. 2e v., pag. 83.

vaient avoir de si terribles conséquences, examina l'affaire avec maturité, déclara que les excès de ces païens n'étaient que *représailles* et ordonna en conséquence de renvoyer les accusés. Cette sentence une fois connue sembla rendre la vie à ces malheureux que l'on forçait à se parquer dans le protestantisme. Une partie de ces convertis par la force, s'émancipant aussitôt, retourna droit à ses idoles; et l'orgueilleux ministre, qui dans ses rapports pompeux comptait ses prosélytes par milliers, se vit en un jour réduit à quelques centaines. Voilà qui nous donne une idée de ces églises protestantes qu'on a célébrées avec tant de complaisance et d'enthousiasme!

Mais quelle magnifique occasion pour nous! quelle abondante moisson, si nous avions le moyen de la recueillir! Il nous serait d'autant plus facile de gagner ces païens qu'on a voulu protestantiser par la ruse et par la force, qu'ils sont de la caste des sanars, dont une grande partie se trouve déjà avec nous et forme nos chrétientés les plus consolantes par leur simplicité et leur innocence. Ils trouveraient dans le catholicisme ce que ne pouvait leur offrir le protestantisme avec sa nudité et son froid glacial: une religion qui va au cœur par les sens, qui satisfait l'esprit par la possession certaine de la vérité et console le cœur par l'onction de la grâce et les gages du salut éternel. Déjà trois villages de quarante, cinquante et soixante maisons se sont entièrement livrés à nous. Dans un autre village de trois cents maisons, il y en a deux cents qui m'attendent pour faire leur reddition; j'irai les recevoir demain. D'autres villages ont les mêmes désirs; mais avant de se déclarer, ils veulent voir si les villages qui se sont unis au catholicisme sortiront vain-

queurs de la guerre que cette démarche leur attirera certainement de la part des ministres. Si nous avançons sur ce terrain, il y a lieu d'espérer que non-seulement les Indiens réputés protestants, mais les païens eux-mêmes, embrasseront notre sainte religion. Cette perspective fait battre le cœur du missionnaire. Vingt mille âmes gagnées à Jésus-Christ ! vingt mille catholiques de plus, et peut-être encore un plus grand nombre, et par eux leurs enfants ! une nouvelle chrétienté qui, comme une terre fertile, ne cesserait de produire des fruits pour le ciel !

Mais à côté de ce sentiment de joie, quel autre sentiment de crainte et de douleur, à la vue de notre impuissance ! Hélas ! notre filet se rompt ; nous ne pourrons pas l'amener au rivage... faute de secours ! Oh ! si nous avions la dixième partie des sommes que le protestantisme dépense ici en pure perte, quel bien incalculable nous ferions en ce moment ! Nous avons la grâce que n'ont pas les protestants, mais la grâce ne dispense pas des moyens humains. Cette œuvre exigerait une trentaine de catéchistes, autant de maîtres d'école, et à chacun d'eux des honoraires de cinq à dix francs par mois. Puis il faudrait pouvoir aider un peu ces populations, qui vont être persécutées, privées de ressources... Et où trouver les moyens de faire ces dépenses d'absolue nécessité ? Oh ! si tant de riches de la terre voyaient le spectacle que nous avons sous les yeux et les sentiments qui oppressent nos cœurs !... Je ferai bien mon possible, j'oserai même l'impossible en me confiant à la divine Providence... En ce moment même, on m'annonce soixante-dix autres maisons qui demandent à se réunir à nous : tout se remue,

tout s'ébranle autour de nous. Comment ne pas ouvrir les bras à toutes ces brebis du Bon Pasteur !

A ce propos, je veux vous soumettre un plan que je médite depuis longtemps. Pourquoi craindrions-nous d'imiter, non pas les ministres protestants, qui n'étaient que des plagiaires incapables, mais nos anciens missionnaires du Paraguay, pour fonder ici de petites *Réductions ?* Le droit public et les lois du pays nous y autorisent et nous en présentent les moyens faciles. Nous achèterions des terrains assez vastes, et le prix n'en serait pas exorbitant ; sur ces terrains, nous construirions des villages, où nous placerions nos nouveaux convertis. Le revenu que nous retirerions, soit du terrain, soit des maisons, servirait à payer les honoraires des catéchistes et des maîtres d'école. Ces chrétiens, une fois mis à leur aise, contribueraient au développement de l'œuvre, à l'achat de terrains plus considérables, pour fonder de nouvelles réductions ou pour subvenir aux frais de la mission. Ce plan si simple et si naturel, et qui n'exigerait qu'une première mise de fonds, nous promettrait des résultats incalculables pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

Comme je l'ai dit en commençant, c'est au Cœur immaculé de Marie que nous sommes redevables de toutes ces faveurs vraiment prodigieuses, et je sens le besoin de le proclamer encore une fois en terminant. Qui en effet ne verrait ici la main puissante de cette Vierge incomparable qui a reçu la mission d'écraser la tête de toutes les hérésies ! La secte protestante s'était si bien constituée, si fortement organisée, qu'elle semblait inattaquable et irrésistible. Des Européens abusés s'étaient fait les exécuteurs des hautes œuvres des ministres et comme les geôliers de

ces prisonniers de conversion. Quelques employés, révoltés de tant d'injustice, gémissaient en secret d'en être les agents forcés, mais craignaient plus encore de se compromettre en manifestant leurs répugnances. Le parti, triomphant et fier de son influence, menaçait de tout engloutir. Peu content de forcer les païens à tomber dans ses piéges, il s'attaquait à nos chrétiens paravers, que le schisme rendait plus accessibles aux séductions. Nous mêmes, craignant d'irriter des hommes implacables et puissants, nous attendions, spectateurs forcés de ces scènes d'horreur, le moment de la divine Providence et nous appelions son secours par nos prières. Au mois de mars, l'archiconfrérie du saint Cœur de Marie est érigée dans les principales localités; les fidèles s'empressent de se faire inscrire dans la nouvelle milice et prient avec ferveur. Et voici les effets de la puissance de Marie depuis ces cinq mois : le principal protecteur de la propagande protestante quitte le pays; le mécontentement se répand parmi les adeptes les plus anciens de la secte; les ministres, comme livrés à l'esprit de vertige, se compromettent par des actes qui excitent partout le mépris et la haine; ils attaquent nos chrétiens, espérant les entraîner par leurs moyens ordinaires, et plus de dix procès successivement gagnés contre eux par nos catholiques dans des tribunaux où les ministres étaient en possession de dicter la loi, achèvent de ruiner leur crédit et de relever le courage de leurs malheureuses victimes, et l'ébranlement devient général, et des populations entières se donnent avec joie à l'Église catholique! Encore une fois, qui n'admirerait dans tous ces événements une éclatante manifestation de la puissance de Marie, notre aimable

protectrice ! Aidez-nous, mon Rév. Père, à lui exprimer notre reconnaissance, et obtenez-nous, par vos prières, la grâce et les moyens de ne pas laisser échapper une si belle occasion de procurer la gloire de Dieu et le salut de nos chers Indiens.

Votre, etc.,

ALEXIS CASTANIER. S. J. M.

QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE

Le P. Hurlin, à sa sœur.

Maduré, décembre 1846.

Tu recevras ma lettre bien après le premier de l'an ; mais console-toi, les vœux que je fais en ce jour pour ton bonheur ne mettront pas si longtemps à parvenir aux oreilles et au cœur de celui qui seul peut les exaucer. Que t'offrirai-je pour étrennes ? Des détails intéressants seraient reçus avec plaisir ; mais quel sujet puis-je traiter pertinemment, malgré mes dix-huit mois de séjour dans

l'Inde? Je n'ose me fier à mes impressions, tant je les vois se modifier rapidement, à mesure que je me familiarise avec les personnes et les choses. Pour ne pas me tromper, je vais te servir la description d'une petite scène qui vient de se passer sous mes yeux.

En sortant de mon presbytère pour aller célébrer la messe de minuit, je suis accueilli sur ma porte par une foule de grands personnages, avec costume royal, avec sceptres, couronnes, manteaux, etc.; rien ne manque à ces royautés de clinquant. Les flambeaux, les torches, qui guidaient les pas de nos majestés, font en même temps briller les petits morceaux de papier doré et de feuilles métalliques dont on a parsemé leur costume, en lui-même fort modeste. Je bénis leurs personnes et leur accoutrement, et me dirige vers l'église, précédé de ce cortége, au milieu d'un tapage tout indien, qu'on appelle ici de la musique. La foule, que ne peut contenir le petit sanctuaire, s'arrête sous une galerie de feuillage construite devant le portail, et la messe est chantée. Après la messe, nos rois d'un jour viennent se prosterner avec leur suite aux pieds du nouveau-né et lui adressent leur prière. La foule des spectateurs dévore des yeux leur majestueux équipage; puis chacun vient offrir au divin Enfant ses hommages et ses humbles présents : du grain, du lait, du beurre, du sucre... offrandes destinées à réjouir les pauvres. Comme dans tous les pays du monde, le mystère de la crèche est ici celui qui touche le plus vivement les cœurs. On peut même dire que nos Indiens y ont plus de droit que les autres nations, par la raison qu'ils sont un peuple d'enfants. Il suffit pour s'en convaincre de les voir célébrer leurs fêtes. L'Indien fait avec un sérieux imper-

turbable ce que vos enfants d'Europe auraient peine à continuer sans éclater de rire. Les fêtes les plus solennelles se célèbrent, absolument comme feraient vos enfants, avec du papier, des couleurs, du clinquant, du feu, et surtout du bruit; et quand le vacarme est à son comble, c'est alors que la fête est parfaite. Lorsque je les vois si sérieusement occupés de ces niaiseries, je ne puis m'empêcher de sourire et de me dire intérieurement: *Qu'ils sont enfants!* Puis je me transporte au milieu de vos spectacles majestueux, grandioses, féeriques, tout resplendissants d'or fin, de pierreries, etc., et je me dis: les anges aussi voient ces magnificences, et qu'en pensent-ils? Oh! comme à leur tour ils disent: *Qu'ils sont enfants!* et comme ils en riraient, s'ils n'y voyaient tant de raisons de gémir et de pleurer! En vérité, enfants pour enfants, je tiens que les anges préfèrent en ceci nos petits enfants de l'Inde aux grands enfants du grand monde européen. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces cérémonies rattachent nos chrétiens à la religion, nourrissent leur piété et raniment leur foi.

Tu veux maintenant des nouvelles de ma santé. Elle est ici ce que tu l'as connue. Cependant il faut tout dire à une sœur si aimante. Eh bien! ma santé a menacé un instant de faire défaut, la fièvre a pris sa place. Mais rassure-toi, tout cela n'a duré qu'un jour. Et qu'arriva-t-il alors? tu ne le devinerais jamais; je veux te le dire pour te montrer les soins de la bonne Providence. J'administrais une chrétienté à six lieues de Maduré. Accablé de je ne sais quelle fatigue, je me jette sur mon lit; nos chrétiens s'empressent autour de moi et m'importunent par leur excessive sollicitude. Pour couper court à leurs questions qui m'ennuient et m'agacent, je prends le parti de ne pas ré-

pondre... Cela suffit pour répandre l'alarme : *Il ne parle plus !* on s'effraye, on court chercher un docteur indien. Il arrive et se pose en homme de l'art. Il commence par me tirer les doigts de la main pour les faire craquer l'un après l'autre ; dans quel but ? je l'ignore ; probablement il ne le sait pas lui-même ; mais c'est le préambule obligé toutes les fois qu'on veut tâter le pouls, et pas un médecin n'y manque. Cela fait, il pose trois doigts sur mon bras, à peu près comme quelqu'un qui joue de la flûte, puis levant et baissant alternativement ces doigts, il interroge ce qu'il appelle les trois humeurs : le sang, la bile et la pituite ; il examine, il réfléchit, son air devient doctoral au possible. Et pourquoi toutes ces cérémonies ? Mais, c'est pour voir laquelle des trois humeurs domine dans cette maladie, et par suite la tournure qu'elle pourra prendre, le danger d'une fièvre maligne, pernicieuse, etc. Au reste, ne pousse pas trop loin tes questions indiscrètes, il répondrait que la science a ses secrets, qui sont des mystères pour les profanes ; il pourrait même fort bien te renvoyer à vos docteurs européens qui, eux aussi, seraient passablement embarrassés s'ils devaient sincèrement rendre compte de tout ce qu'ils font et de tout ce qu'ils disent, surtout quand ils pratiquent ce qu'ils appellent *entre eux* la médecine des symptômes, ou la médecine de l'imagination (avec leurs pilules de mie de pain). Enfin mon Hippocrate, après avoir bien réfléchi, porte sa sentence : le souami est excessivement mal. — Que reste-t-il à faire ? — Son paquet. — Nenni, messire docteur, je sens que je n'ai rien, et que tu n'es qu'un charlatan ; passe-moi la porte, je serai mon médecin. Je fais demander à Maduré un fébrifuge ; je voulais dire du quinquina, on m'apporte

du calomel, remède favori des Anglais, mais dont j'use avec discrétion, parce qu'il renferme une forte dose de mercure.

Cependant la décision de mon docteur, répétée par mes chrétiens, produit sur eux un tout autre effet que sur moi. Les voilà consternés ; ils pensent déjà à mes funérailles, ou du moins à me faire mourir en due forme entre les mains d'un confrère. Aussitôt, quatre hommes sont en course pour avertir un Père, qui se trouve à deux journées de distance, et lui annoncent que je suis à l'agonie. Braves gens ! ce serait bien mal à moi de leur en vouloir pour un empressement qui provenait d'un excès de charité ! D'ailleurs, nos pertes si nombreuses et si terribles sont bien faites pour justifier leurs faciles alarmes ! Le Père accourt... il arrive trop tard... Tu vas croire que j'étais mort ? Et bien, pas du tout; j'avais décampé.

Le bon Père ne fut pas le seul attrapé, ni même le premier. Mes gens, qui étaient allés à Maduré chercher un remède, m'avaient donné pour mourant. Le docteur anglais en fut informé; il n'était pas obligé de venir à mon secours, car les docteurs rétribués par le gouvernement ne doivent leurs services qu'aux employés de la compagnie des Indes ; mais le bon cœur et le caractère obligeant de messieurs les Anglais les portent au delà du devoir ; nous en avons eu des preuves fréquentes, que nous nous rappellerons toujours avec une vive reconnaissance. Dans la circonstance actuelle, M. le docteur était encore plus en droit de se dispenser de cette course, car il traitait un juge que quelques jours seulement séparaient de la tombe. Aussi se fit-il prier, et qui oserait s'en étonner ? Cependant, il se décide enfin. Le premier magistrat, que ses principes et peut-

être des préjugés religieux rendent notre adversaire impitoyable dans toutes les affaires de religion, avait probablement contribué à cette détermination du docteur, car nous avons constamment trouvé en lui une extrême politesse et une généreuse disposition à nous obliger dans tout ce qui n'attaque pas ses principes. Il poussa même l'attention jusqu'à donner au docteur une voiture avec un double attelage de bœufs, pour relayer et accélérer son voyage. Et quand je dis des bœufs, ne va pas te figurer ceux qui, *d'un pas tranquille et lent, promenaient dans Paris le monarque indolent;* nos bœufs de Maduré sont tout autre autre chose : ils trottent devant la voiture aussi bien que des chevaux et savent même galoper au besoin. Grâce à ces précautions, le docteur franchit la distance avec rapidité et arriva auprès de son malade... Lequel des deux fut le plus mystifié ? Il me serait difficile de le dire; je l'étais beaucoup et lui pas moins, avec cette différence toutefois que sa mystification tenait plus de la colère et la mienne plus de la confusion. Je me confondis en français de mon mieux, ne pouvant le faire en anglais, et priai bien ardemment le bon Dieu de récompenser tant de charité.

Mais ce n'est pas tout. Nous avons à Maduré un excellent ami dans la personne de M. de Fondclair, qui habite cette contrée avec sa famille depuis nombre d'années. La nouvelle de ma grave maladie parvient à ses oreilles, et à l'instant un palanquin est envoyé par son ordre afin de me transporter dans sa maison, où m'attendent les soins les plus empressés.

Est-ce assez d'attentions envers l'enfant gâté de la Providence ? Pas encore. Le R. P. Canoz, supérieur de la mission, craignant les dangers de la convalescence, m'ex-

pédie un de nos confrères, le P. Daugnac, docteur de la faculté de Montpellier et médecin très-expérimenté. Et tout cela pour un petit accès de fièvre !! Le P. Daugnac me trouve bravement occupé à l'administration d'une chrétienté. Il est donc aussi attrapé ; mais, cette fois, c'est une mystification toute de joie, sans colère et aussi sans confusion. Eh bien ! maintenant, qu'en dis-tu ? aurais-je pu être choyé davantage en Europe ? Donc, et c'est la conclusion pratique, tranquillise-toi, ma bien-aimée sœur ; laisse sans jalousie la charge de me soigner au bon Père céleste, qui, tu le vois, s'en acquitte si bien. Et puis, prie-le pour moi, demande-lui pour moi la grâce de travailler efficacement à sa gloire et de lui gagner un grand nombre d'âmes ; tu auras ta bonne part au mérite.

En union, etc...

HURLIN. S. J. M.

QUARANTE-HUITIÈME LETTRE

Le R. P. Canoz, supérieur de la mission du Maduré, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, mai 1847.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Les bulles annoncées depuis si longtemps sont arrivées. Me voilà donc condamné à porter la mitre et une croix plus pesante ! *Fiat voluntas Dei !* C'est une charge bien étrange pour un Jésuite, mais puisque la sainte obéissance me l'impose, que la volonté de notre T. R. P. Général et les ordres exprès de Sa Sainteté me font un devoir de l'accepter, je me soumets avec humilité et résignation, pour ne pas contrarier les desseins que la divine Providence peut avoir sur cette mission confiée à la Compagnie. Ce qui me console, c'est d'abord l'assurance qui m'a été donnée, que je ne cesserai pas pour cela d'être religieux de la Compagnie de Jésus et de jouir de tous les avantages de ma précieuse vocation ; et en second lieu l'appui, les con-

seils et les consolations que je suis assuré de trouver toujours auprès de mes frères [1].

J'ai reçu aussi, presque en même temps que les bulles, une lettre de N. T. R. P. Général, qui me console et me donne de sages avis, auxquels je me ferai toujours un devoir de me conformer.

En conséquence de ces ordres émanés de Rome, qui me constituent vicaire apostolique de la mission du Maduré, avec le titre d'évêque de Tamassen, dans l'île de Chypre, je dois donc me préparer à recevoir l'onction sainte. J'ai fixé pour le jour de ma consécration le 29 juin, fête des saints apôtres Pierre et Paul, anniversaire de la consécration de notre église de Trichinapaly, dans laquelle se fera la cérémonie. Monseigneur de Drusipare, qui m'a transmis les bulles, dont l'exécution lui a été recommandée, voudra bien y venir, je l'espère. Ce serait même à lui à faire la consécration, comme je l'en avais prié dans le temps; mais il me fit observer alors que si monseigneur de Vérapolis était présent, il devait être le consécrateur, en sa qualité d'archevêque. De son côté, cet excellent pré-

1. Dans une lettre du 8 janvier, le R. P. Canoz répondait ainsi à la première annonce de sa future promotion.

« Je me regarde comme un instrument entre les mains de la Compagnie, à laquelle j'appartiens de cœur et d'âme; et par conséquent je suis disposé à accepter tous les sacrifices qu'elle croira devoir m'imposer *ad majorem Dei gloriam*. Quelle que soit du reste la teneur du bref que vous m'annoncez, rien ne m'empêchera jamais d'être un enfant d'obéissance et un religieux soumis. Plût à Dieu que j'eusse, au même degré, toutes les autres qualités nécessaires pour bien remplir une charge si importante et si difficile! J'aurai du moins, pour y suppléer, les lumières et les conseils de mes frères, avec les lumières et les avis de mes supérieurs, et de plus les prières de la Compagnie tout entière; et les grâces attachées à notre sainte vocation feront toujours ma force et ma confiance. »

lat a bien voulu témoigner qu'il accepterait avec plaisir cette invitation; il a dit gracieusement au P. Péreira qu'il appartenait à un religieux de sacrer un religieux. Le troisième évêque consécrateur sera probablement un de nos prélats voisins, celui de Coïmbatour ou celui de Maïssour.

Je fais publier demain, dimanche du Bon-Pasteur, la nouvelle de mon élection par une circulaire, que le P. Castanier m'a traduite en bon tamoul. Je vais aussi adresser à tous les prêtres de Goa, qui sont dans notre mission, une autre circulaire, que le P. Péreira vient de mettre en portugais, pour leur annoncer les dispositions et les ordres de la cour de Rome à l'égard de cette mission, et les engager à se soumettre. Je doute fort qu'ils le fassent : la plupart d'entre eux sont bien entêtés et les autres seront retenus par la crainte. J'espère cependant que le peuple ouvrira les yeux, et que la fête des Saints-Apôtres portera un terrible coup au schisme.

Le P. Péreira est de retour de Goa. Je regrette de ne pouvoir vous donner une plus ample relation de son voyage. Goa n'est guère connu aujourd'hui de la plupart des catholiques et des missionnaires que par les ravages de son schisme et les mauvais prêtres qu'il lance de tous côtés au milieu des missions. On l'apprécie à peu près comme bien des nations appréciaient la France, qu'elles ne connaissaient que par la révolution de 1793 et par les armées dont elle avait inondé l'Europe. Goa gagne à être vu de plus près. Cette ville renferme de grands coupables, il est vrai, mais la population conserve encore en partie cet esprit de foi, ce zèle de la religion que les anciens Portugais lui inspirèrent. On y trouve même beaucoup

de piété et de nombreuses vocations à l'état ecclésiastique et à la vie religieuse. Il ne faudrait qu'un bon archevêque, secondé par un digne clergé, pour y faire refleurir les vertus qui ont si longtemps illustré la métropole des Indes. Le P. Péreira y a recueilli de nombreux et touchants souvenirs des anciens Pères de la Compagnie de Jésus, et sa présence n'a pas peu contribué à donner essor aux sentiments d'estime et d'affection qui ont survécu dans les Goanais à un siècle de persécutions et de calomnies.

Il a éprouvé, comme il devait s'y attendre, de violentes contradictions de la part de l'archevêque schismatique; mais il a pu s'en consoler par l'appui généreux et les témoignages de sympathie qu'il a reçus de sa famille, de tous ses frères, de plusieurs bons ecclésiastiques et du gouverneur lui-même. Il est revenu conduisant avec lui six braves Goanais qui demandent à entrer dans la Compagnie; ils ont bien bonne façon, un excellent caractère et paraissent avoir des talents; presque tous ont fait leur philosophie, quelques-uns ont achevé leur physique. Dès demain le P. Péreira va les mettre en retraite et leur ouvrir la carrière du noviciat.

Veuillez prier beaucoup pour moi et me recommander aux prières et SS. SS. de tous nos Pères d'Europe, pour m'obtenir la plénitude des dons du Saint-Esprit le jour de ma consécration, afin que je puisse remplir avec fruit la charge qui m'est confiée, et gouverner avec sagesse, et dans l'esprit de notre sainte Compagnie, cette mission qui vous est si chère.

Regardez-moi toujours, je vous en conjure, mon Rév., Père, comme le plus humble de vos enfants, comme le plus dévoué de vos amis. Car le caractère que je vais re-

cevoir par obéissance ne changera rien à mes sentiments d'amour, de respect et de dévouement envers la Compagnie, notre mère commune, à laquelle je suis heureux d'appartenir toujours. C'est là ce qui fait ma gloire, mon bonheur et ma consolation.

J'ai l'honneur d'être, etc.

AL. CANOZ. S. J. M.

P. S. — J'ai la consolation de vous annoncer l'arrivée des PP. Meccati, Laroche, Cauneille et Strickland, après une heureuse traversée; ils sont pleins de santé et d'ardeur apostolique.

QUARANTE-NEUVIÈME LETTRE

Sur le sacre du R. P. Canoz, évêque, vicaire apostolique du Maduré.

Juillet 1847.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Je viens à vous encore plein des impressions du beau jour que nous venons de célébrer. Ah! pour le coup, ne craignez pas des idées sombres, ni des appréciations

austères; la fête a tout dissipé; oui, même le Père G... crie aujourd'hui : Vive la joie! On dit : pas de fête sans lendemain, et moi j'espère que celle du 29 juin de l'an 1847 aura un lendemain de plusieurs années. Vous devinez que je veux vous parler du sacre de notre R. P. supérieur, évêque de Tamassen, vicaire apostolique du Maduré. N'attendez pas cependant de moi un tableau achevé et digne du sujet, ce n'est pas mon affaire; je laisse volontiers ce soin à des pinceaux plus habiles et plus riches en couleurs. Quel beau champ en effet pour nos littérateurs, nos poëtes et amateurs de descriptions et d'amplifications! Pour moi, je me contenterai de vous indiquer le matériel de la solennité et quelques-unes des circonstances les plus remarquables.

La cérémonie avait été fixée au 29 juin, fête des SS. apôtres Pierre et Paul, et annoncée solennellement à nos chrétientés. Les Pères Laroche, Meccati, Bertrand Prosper et Hugla s'occupaient des préparatifs. Monseigneur l'archevêque, vicaire apostolique de Vérapoli, le consécrateur du R. P. Canoz, arrivait du sud en traversant notre mission dans toute sa longueur depuis le cap Comorin jusqu'à Trichinapaly; il était accompagné de son sécrétaire et de nos PP. Sales, Grégoire et Puccinelli, qui formaient son cortége.

Du côté du nord et de l'ouest s'avançaient en même temps monseigneur le vicaire apostolique de Pondichéry, accompagné de notre brave ami, M. Méhay, et monseigneur le vicaire apostolique de Coïmbatour, avec l'excellent M. Pacreau. Négapatam envoyait les PP. St-Cyr, Tassis, Cauneille et votre serviteur, avec un missionnaire espagnol de Jafna, dans l'île de Ceylan. Maleiadipatty,

Aour et Tanjaour donnaient aussi leurs contingents de missionnaires. Plusieurs de nos voisins et amis de Pondichéry voulurent bien prendre part à la fête de famille et en augmentèrent la joie par leur présence... En somme, Trichinapaly posséda quatre évêques et trente-trois missionnaires.

Pour vous donner une idée du concours et de l'enthousiasme des chrétiens, il suffit de rappeler que jamais, depuis la création du monde, le pays n'avait vu une fête pareille à celle qui allait se célébrer, jamais tant de prêtres réunis, jamais tant d'évêques. Que dis-je? A peine avait-on aperçu de vingt en vingt ans un évêque passer rapidement en faisant sa visite pastorale. En 1839, monseigneur le vicaire apostolique de Pondichéry avait visité notre mission, mais cette visite n'avait eu de triomphe que pour son humilité. Nous étions alors au plus fort de la lutte contre le schisme, nous n'avions pas une seule résidence tant soit peu décente ; nous étions réduits à recevoir Sa Grandeur dans des cahutes que nous appelions églises, et dans de misérables cabanes qui portaient le nom de presbytères... Nous fûmes plus heureux, il est vrai, lorsqu'en 1841 Monseigneur vint consacrer notre église, mais nous étions loin encore des splendeurs de la fête actuelle.

Aussi, il fallait voir nos Indiens accourir à cette nouvelle de tous les coins de la mission et des provinces voisines ! Dès l'aurore du jour assigné, la foule remplissait le vaste emplacement au centre duquel est située l'église, dont on eut la précaution de tenir les portes fermées jusqu'au moment de la cérémonie, pour empêcher l'encombrement et le désordre. En attendant, on s'empressa d'oc-

cuper l'attention et la piété des fidèles. A une extrémité de la place très-spacieuse qui s'étend devant le portail, se trouve un joli cimetière, où les modestes monuments qui renferment les dépouilles de nos Pères se rangent symétriquement autour d'un autel majestueux que recouvre un dôme appuyé sur six colonnes. C'est sur cet autel qu'on célébrait la sainte messe. Le spectacle était touchant et sublime! Il était beau, il était juste d'associer ces dépouilles des premiers missionnaires du Maduré aux joies d'une fête qu'ils nous ont préparée par leurs travaux et leurs sacrifices!... C'est nous que Dieu destinait à en recueillir les fruits!... Avec quelle tendre émotion nous nous livrions à cette pensée au pied de ces tombeaux si souvent arrosés de nos larmes! Il nous semblait que ces chers compagnons et amis venaient s'unir à notre bonheur; il nous semblait surtout voir tressaillir les cendres du généreux P. Garnier, fondateur de cette résidence et architecte de cette église.

Enfin l'heure a sonné; les cérémonies vont commencer. Le moment est critique, en face de cette masse compacte et surtout de cette fougue envahissante. Ne sachant comment parer aux inconvénients, on prend le parti le plus simple, celui de laisser libre essor à l'impétueuse ardeur des curieux. A un signal donné, cinq larges portes s'ouvrent à deux battants, et la foule s'y précipite, comme les flots d'un lac à travers l'écluse qui vient de leur être ouverte. En un instant l'église est remplie; elle a reçu au moins trois mille personnes; mais plus des trois quarts des fidèles accourus sont dans l'impossibilité d'y pénétrer; ils peuvent en partie se consoler en s'unissant à la foule intérieure, grâce aux douze ou quinze grandes fe-

nêtres pratiquées autour de l'édifice religieux à la hauteur de deux pieds au-dessus du sol, afin de favoriser la circulation de l'air. Je n'ai pas besoin de vous parler du bruit, du tumulte, de la confusion qui régnèrent d'abord et se prolongèrent quelques instants dans cette multitude empressée, c'était chose inévitable ; au reste, ce bruit confus nous rappelait assez au naturel celui qui précéda dans le cénacle la descente de l'Esprit-Saint sur les apôtres.

Je ne vous exposerai pas les détails de la cérémonie ; vous vous figurez aisément ce qu'elle dut être, puisque rien ne manqua de ce qui pouvait la rendre aussi solennelle que possible. Il y eut surtout un moment ravissant pour tous les spectateurs, c'est celui où le nouvel évêque, la mitre en tête et la crosse à la main, descendit les degrés de l'autel et s'avança majestueusement pour bénir la foule prosternée.

La cérémonie avait duré près de quatre heures ; les heures en pareil cas sont des minutes pour nos Indiens avides et insatiables. Les officiants n'en jugeaient pas tout à fait de même ; chargés des ornements sacrés les plus riches, et par conséquent les plus lourds que nous eussions, environnés d'une atmosphère échauffée et passablement viciée par la respiration de cette multitude d'Indiens entassés, ils étaient trempés de sueur et accablés de fatigue. Ils ne furent donc pas fâchés de sortir de cette étuve, pour respirer et prendre un peu de repos. Après le dîner, la solennité recommence de plus belle, les vêpres sont chantées, le nouvel évêque pontifie pour la première fois. Un peu plus tard notre orateur tamoul, le P. Castanier, adresse un sermon pathétique à la foule

qui l'écoute avec un profond silence et une respectueuse attention, et la cérémonie se termine par la bénédiction du saint Sacrement. Enfin la fête est couronnée par la pièce obligée de toute fête indienne, par un splendide feu d'artifice qui nous accueille au sortir du salut et met le comble à l'enthousiasme des chrétiens.

Ce ne sont là que les actes principaux de cette journée ; je renonce à vous décrire les entr'actes, à vous peindre le bonheur, l'exaltation, l'ivresse de cette multitude qui, ne pouvant s'arracher de ces lieux enchantés, circule dans la cour et le jardin, encombre les avenues, assiége les portes et les fenêtres du presbytère, vient offrir ses hommages au nouveau pasteur, puis retourne à l'église pour s'extasier encore, contempler de plus près et plus à loisir les pompeuses décorations, et adresser quelque révérence et quelque prière à chacune des statues qui ornent les autels, et sont elles-mêmes resplendissantes comme à leurs plus beaux jours.

Mais après cette solennité publique et ces cérémonies de parade, venait pour nous une autre jouissance du cœur, la fête de famille. Impossible de vous exprimer la gaieté d'une si nombreuse et si brillante réunion. Quel contraste avec le triste isolement auquel le missionnaire est si souvent condamné ! Comme ils s'écoulèrent vite les moments délicieux que nous passâmes ensemble ! Une partie de ces heures trop courtes fut consacrée à de précieuses conférences, qui à des avis spirituels joignirent d'utiles directions pour la conduite envers les chrétiens et donnèrent la solution pratique de divers cas de conscience. Les récréations avaient aussi leur temps, et ce n'était pas le moins bien employé. Tous les visages étaient épanouis ;

on chantait, et comment ne pas chanter quand la joie déborde de tous les cœurs ? Puis on riait pour six mois : ceux dont la rate avait besoin d'être désopilée, trouvaient un spécifique dans la musique du petit Savoyard, dans la grandiose symphonie : *Venerabilis barba capuccinorum*, etc., qui furent exécutées par nos artistes. A ces morceaux récréatifs succédaient d'autres chants plus sérieux, mais non moins agréables, et spécialement appropriés à la circonstance ; car les muses de nos poëtes furent mises à contribution. Elles célébrèrent la joie de ce jour, les vertus des prélats, la vivacité de notre reconnaissance, etc. Je ne puis me refuser au plaisir de vous en donner un èchantillon, je choisis une pièce composée par le P. Tassis, et chantée en chœur. Elle mérite ici la préférence, parce qu'elle exprime les sentiments qui dominèrent dans nos cœurs toutes les autres impressions de cette fête à jamais mémorable.

JOIES DE LA FÊTE

MON PÈRE ET MONSEIGNEUR !

1

Si ce n'est pas le jour de l'allégresse,
Je ne sais plus vraiment quand il viendra ;
En attendant, trêve de la tristesse,
Je veux chanter, pleurera qui voudra.
Adieu chagrin, adieu mélancolie,
Défense à vous de rentrer dans mon cœur.
A la gaieté j'abandonne ma vie,
Puisque mon Père est devenu Seigneur.

2

S'il est vrai que les titres de noblesse
Doivent passer des pères aux enfants,
Que parmi nous personne ne se presse,
Nous allons tous bientôt devenir grands.
Sans me flatter, j'espère, pour mon compte,
Avoir aussi ma part de la grandeur ;
Et je pourrai fort bien devenir comte,
Puisque mon Père est devenu Seigneur.

3

Tout bien pesé, je ne tiens pas au titre
Que me promet un lointain avenir ;
Pour le moment mon père porte mitre,
Cela suffit à combler mon désir.
C'est, en effet, une faveur unique,
En le nommant, d'avoir le double honneur
De pouvoir dire en un sens véridique,
Tout à la fois : Mon Père et Monseigneur.

4

Car c'est un point ignoré de personne,
Et qui devient ici très-important ;
Le nom nouveau qu'en ce jour on lui donne
N'altère en rien son titre précédent ;
Nul changement dans son cœur ne s'opère,
Il ne fera qu'augmenter en grandeur ;
Et sans jamais cesser d'être mon Père,
Il sera plus, il sera Monseigneur.

5

Si de Seigneur le titre un peu sévère
M'inspirait trop de crainte à son égard,
J'énoncerais d'abord celui de Père
Et l'autre aurait sa place un peu plus tard.
De ses enfants l'amour, la confiance
Plus que la crainte ont des droits sur son cœur ;
Car il n'a pas perdu la souvenance
Qu'il était Père avant d'être Seigneur.

6

Ne craignez pas qu'il perde la mémoire
De ce qu'il fut si longtemps par son choix ;
Eh ! n'est-ce pas son mérite et sa gloire
D'avoir été ce qu'il fut autrefois ?
Pour l'obliger, par une loi sévère,
A se laisser imposer la grandeur,
Il a fallu que le doux nom de Père
Vînt s'accoler à celui de Seigneur.

7

Il sera Père et Seigneur pour la vie,
Par une heureuse et rare nouveauté ;
Mais s'il fallait quitter la Seigneurie,
Ou renoncer à la Paternité,
Sur ces deux noms de Seigneur et de Père
Que l'on laissât libre choix à son cœur,
Assurément vous verriez qu'il préfère
Celui de Père à celui de Seigneur.

8

Mais puisque enfin il faut, en sa personne,
Que ces deux noms soient en parfait accord,
Par la vertu que son pouvoir lui donne
Il saura bien les unir sans effort.
Dès ce moment sa tendresse première,
Apparaissant avec plus de grandeur,
Il chérira ses enfants comme Père,
Les comblera de biens comme Seigneur.

9

Et nous aussi, de notre obéissance,
De notre amour et de notre respect
Nous lui donnons la nouvelle assurance,
Quoiqu'il en eût un gage non suspect.
En contemplant, dans cette ère nouvelle,
De la vertu l'exemple en Sa Grandeur,
Nous bénirons, épris d'un nouveau zèle,
Le nom de Père et celui de Seigneur.

Vous me demanderez maintenant quels ont été les fruits de cette solennité ? Ces fruits sont nombreux et importants: la mission garantie et solidement constituée ; les missionnaires remplis d'une nouvelle ardeur et d'une joyeuse confiance ; nos chrétiens confirmés dans le respect et le dévouement pour leurs pasteurs ; les schismatiques rattachés à l'unité, ou frappés de terreur et d'impuissance ; les païens saisis d'admiration et attirés vers notre sainte religion, etc. Rendons gloire à Dieu, seul auteur de toute grâce, et conjurons-le d'achever son ouvrage.

CINQUANTIÈME LETTRE

Le P. Combe, à un Père de la Compagnie de Jésus.

Ettitiédel (Marava) août 1847.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Plus d'une fois mes lettres ont pris la couleur de mon esprit, attristé par la vue des obstacles insurmontables et des désordres opiniâtres ; il est juste que celle-ci reflète quelque chose des consolations du missionnaire au milieu même de ses difficultés et de ses épreuves. Je veux surtout vous parler des grâces que Marie, refuge des pécheurs, se plaît à répandre sur nos travaux apostoliques.

L'Archiconfrérie du Sacré Cœur de Marie, érigée dans plusieurs provinces de notre mission, y produisait des fruits merveilleux, qui nous invitaient à imiter l'exemple de nos confrères. J'hésitais encore par la crainte d'échouer dans l'entreprise et de la rendre impossible pour l'avenir. Le P. Perrin, arrivé dans ce district pour me seconder, eut plus de foi et de confiance ; il érigea l'Archiconfrérie vers la fête de Pâques de l'année dernière, et depuis cette

époque nous avons constaté une amélioration remarquable dans nos chrétiens. Ils ont accueilli cette dévotion avec un tel empressement, que déjà nous comptons neuf à dix mille associés, qui récitent tous les jours, et plusieurs fois par jour, la prière de l'association. Marie a répondu à ce zèle ardent par d'abondantes bénédictions et les fruits les plus consolants, qui se traduisent par un grand nombre de pécheurs obstinés revenus à la pratique des sacrements et de la piété chrétienne, de schismatiques rentrés dans le sein de l'Église catholique, et surtout de païens convertis à la foi.

L'année précédente, je n'avais obtenu que vingt et un baptêmes dans le Marava; depuis l'érection de l'Archiconfrérie, la première année m'en donna cent douze, et cette année nous en a déjà procuré plus de deux cents. Ainsi le nombre des baptêmes de païens a décuplé, et tout nous fait espérer que la progression suivra son cours. Le P. Prosper Bertrand n'est pas moins heureux dans son district de Dindighel, où l'Archiconfrérie est érigée depuis plusieurs années. Dernièrement il l'établit dans un nouveau village qui lui donnait des inquiétudes. Le jour même, deux familles schismatiques firent leur soumission; plusieurs autres se disposent à imiter leur exemple et, de plus, cinq cents païens demandent le baptême. — Voici quelques traits qui pourront vous faire plaisir.

Un jour, j'allai donner l'extrême-onction dans un village où sévissait le choléra. J'administrai cinq malades et confessai quelques infirmes. Puis, ayant appris qu'il y avait dans le voisinage des parias païens attaqués de cette terrible maladie, et qu'aucun chrétien n'avait osé leur adresser des paroles de salut, je voulus y aller moi-même. On

les avertit aussitôt, et ils témoignèrent une grande joie de recevoir ma visite. Pendant que j'entrais dans leur quartier, tout le monde se mit en mouvement pour me bien recevoir, et je les trouvai tous occupés à balayer leur rue devant moi, parce que le respect dû à la dignité du souami le veut ainsi. Les braves gens ne faisaient pas attention que, par cet excès de cérémonies respectueuses, ils m'empêchaient d'avancer et m'enveloppaient d'un nuage de poussière insupportable; n'importe, il fallait bien les laisser faire; leur intention était si bonne! et puis c'est la coutume, et la coutume c'est la loi; il faut qu'elle s'observe. Donc, après avoir traversé, respiré, humé ces flots de poussière, j'entre dans une première maison et j'y trouve un homme d'une trentaine d'années, sans connaissance, et qui semble prêt à rendre l'âme. Son père lui crie d'écouter le souami et de lui répondre, et le secoue violemment pour l'exciter à parler : il y aurait de quoi lui ôter la connaissance s'il l'avait eue. Pauvres malades, comme on les traite! Je mets fin à ce manége et j'invite les chrétiens qui m'accompagnent à réciter l'invocation : *Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous! Ave Maria...* Aussitôt le malade reprend vie, ouvre les yeux, répond parfaitement à toutes mes questions, témoigne un vif désir de recevoir le baptême. Je l'instruis, je l'excite à la confiance dans la sainte Vierge, et il répond de lui-même par ces paroles : « O Mère, notre refuge, donnez-moi le ciel! » Je le baptise, et il meurt deux heures après. Quelle consolation pour le missionnaire d'ouvrir ainsi le ciel à des âmes qui, sans lui, ne l'auraient probablement pas trouvé!

Je passai à une autre maison, où quatre petits enfants,

une femme et un enfant de douze ans étaient attaqués. Je baptisai les quatre petits malades, ainsi que la femme et l'enfant de douze ans, après les avoir préparés. Un des quatre petits mourut peu après. C'est un ange dans le ciel. Quant aux autres, je les recommande à la divine miséricorde; j'aurai à veiller sur eux pour sauver la grâce du baptême contre les efforts du démon et des parents païens.

Un maraver, chef d'un village voisin, que nous regardions comme un apostat, parce qu'il s'est marié avec une païenne et s'était jusqu'ici opposé au désir que celle-ci montrait de recevoir le baptême, est venu me trouver ces jours passés avec son beau-frère païen. Ils m'ont témoigné tous les deux un sincère désir de se convertir, et nous annoncent qu'ils ne viendront pas seuls. La femme apprend maintenant les prières. Les ancêtres de ces gens-là étaient chrétiens, leur retour nous amènera, je l'espère, un grand nombre d'autres maravers qui sont à peu près dans le même cas.

Un autre progrès non moins consolant, c'est le changement opéré dans nos catéchistes. Le P. Castanier en a réuni une vingtaine à Trichinapaly et leur a donné une bonne retraite dont les résultats ont surpassé toutes nos espérances. L'esprit de foi et de dévouement s'est développé dans ces auxiliaires, dont l'action n'avait pas toujours répondu à nos désirs; le zèle des âmes s'est allumé dans leurs cœurs; nous avons l'espoir de trouver en eux des coopérateurs moins apathiques, en attendant que notre séminaire nous en forme de plus capables et de plus parfaits.

La protection de notre tendre Mère ne nous épargne pas toujours la douleur de voir tomber à nos côtés nos braves

compagnons d'armes, dont le dévouement et l'expérience nous sembleraient si nécessaires au succès de nos entreprises; mais elle a soin de nous consoler, de nous dédommager, et de nous montrer que ces frères que nous pleurons ne nous sont pas moins utiles du haut du ciel qu'ils n'auraient pu l'être en combattant avec nous. Le village d'où j'écris cette lettre me rappelle que l'année dernière j'y fis ma première conquête par la conversion de huit païens, le jour même où le P. de Saint-Ferriol consommait son sacrifice dans le voisinage; et depuis ce jour l'heureux élan s'y est soutenu. Dans ce moment, je pleure encore la mort du P. Daugnac, que nos Pères vous ont sans doute annoncée, et cette mort a été suivie d'une pluie féconde qui a fait germer de belles conversions. J'en ai recueilli trente en fort peu de temps; et je suis appelé dans un autre village où j'ai déjà baptisé dix-huit païens, et où d'autres m'attendent pour recevoir la même grâce. Je ne puis m'empêcher d'attribuer ces bénédictions aux prières de celui que j'ai eu le bonheur d'avoir pour compagnon, et qui continue dans le ciel à travailler au salut de ces Indiens qu'il a si tendrement aimés sur la terre. Permettez-moi d'ajouter ici quelques détails sur les derniers mois de sa vie.

Le P. Charles Daugnac, docteur de la faculté de Montpellier, ne trouvant plus d'occupation au collége de Négapatam, dissous pour un temps à la suite des désastres que vous connaissez, vint me rejoindre au Marava en novembre 1846, et il ne tarda pas à se prendre d'une vive affection pour ces pauvres chrétiens. Il était surtout frappé de leur simplicité enfantine. Voici une petite scène qui m'est journalière, mais qui procura au bon docteur une déli-

cieuse récréation. J'étais entouré, selon ma coutume, d'une troupe d'enfants, auxquels je faisais réciter les prières et le catéchisme; puis érigeant mon petit tribunal, j'examinais quels étaient ceux qui avaient été sages, ceux qui avaient manqué au devoir, désobéi aux parents, dit de mauvaises paroles, et je distribuais aux premiers une pincée de sucre, et aux seconds un semblant de férules toutes paternelles, suivies de la pincée de sucre moyennant la promesse de se corriger. Une dizaine d'hommes mûrs assistaient au spectacle d'un air qui semblait envier le sort des enfants. — Et vous, leur dis-je, voulez-vous aussi du sucre ou des férules ? — Tout ce que le souami nous donnera sera un bonheur pour nous. — Et sans autre invitation, voilà mes gros enfants à genoux avec les petits, récitant leurs prières, subissant leur interrogatoire, avouant ingénument leurs fautes, recevant leur contingent de férules et de sucre, puis se léchant les doigts, le tout avec le plus grand sérieux du monde. L'un d'eux, âgé de plus de soixante ans, se lève aussitôt et court chercher son fils qui en a plus de trente, me l'amène, témoigne que c'est un bon enfant, qu'il sait bien ses prières, etc., et lui obtient ainsi sa pincée de sucre. Je ne puis vous dire combien le P. Daugnac était ravi de ces scènes; et j'avoue qu'avec lui j'y goûtais un plaisir tout nouveau : c'est qu'en effet pour bien jouir et rire de bon cœur, il faut être à deux. *Væ soli !*

Mais un avantage plus précieux que je trouvais dans la compagnie de ce cher confrère, c'était l'édification : ses paroles, ses lettres, sa conduite me donnaient tous les jours de nouveaux traits de son humble obéissance, de son zèle généreux, de sa tendre dévotion à Marie : « Hélas !

ma rame est bien dure, m'écrivait-il un jour; mais Marie le sait, elle le dit à Dieu... Les vagues sont fortes, mais, mettre à la cape? oh! non. Je suis persuadé que chaque coup est dirigé par Marie contre la tête du serpent... Une pensée m'afflige : ne sont-ce pas mes péchés qui paralysent mes efforts? Je faisais ces tristes réflexions sur le tombeau de notre P. Fidèle (Alex. Martin); il l'était de nom et d'effet; et moi, je ne suis qu'un misérable pécheur! » Dans une autre lettre, après avoir proposé quelques idées sur l'administration, il ajoutait : « J'ai cru devoir vous soumettre ces observations; mais que mes vues n'influent en rien sur votre détermination; que la crainte de m'affliger ne vous porte pas à telle chose plutôt qu'à telle autre; soyez persuadé que votre décision sera ma volonté; vous êtes au gouvernail, faites et ordonnez... à la plus grande gloire de Dieu : je ferai tout, avec joie et bonheur. »

En parcourant son cahier spirituel, j'y ai trouvé des sentiments et des résolutions dont sa vie était le fidèle accomplissement. En voici quelques-unes : « Je me sens prêt à tout souffrir, à tout entreprendre pour suivre J.-C., participer à ses travaux et à ses souffrances. Je ressens le désir du martyre, le désir de beaucoup souffrir pour J.-C. et le salut des âmes. J'offre ma soif à Dieu; je me mets tout entier à sa disposition, qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra. Grand désir de pauvreté, d'opprobres, de souffrances, ce sont les armes du Sauveur; je les lui ai demandées fortes et bien trempées. J'ai prié Jésus et Marie de m'armer des armes du Jésuite : la pauvreté et l'amour de la croix. »

Dieu, qui lui inspirait ces sentiments et ces désirs, lui fournit de nombreuses occasions de les mettre en pra-

tique. Tout le temps qu'il passa au Marava fut une série d'épreuves et de souffrances. La veille de Noël 1846, il se rendit à Sarougany pour y célébrer la fête, selon la coutume. Accueilli par nos chrétiens au son de la musique, il alla s'installer dans son confessionnal et se mit à entendre les confessions. Le prêtre schismatique était furieux de nous voir célébrer notre fête près de son église. Vers huit heures du soir, une troupe de ses gens vient chercher querelle à nos chrétiens et les attaquer à coups de bâton. Le Père, attiré par ce vacarme, s'avance pour rétablir l'ordre; dès que les schismatiques l'aperçoivent, ils fondent sur lui en proférant d'horribles injures; l'un d'eux le saisit par la gorge et un autre lui décharge sur le dos un coup de bâton qui devait l'étendre mort sur la place. Il disait lui-même : « Il faut que j'aie été presque miraculeusement secouru pour ne pas être tué du coup; l'endroit était bien choisi pour frapper. » Mais s'il n'expira pas sur-le-champ, on peut dire que sa mort ne fut retardée que de quelques mois. Depuis ce moment, il ne fit que languir et ressentit constamment la douleur de la contusion qu'il avait reçue. Son zèle et l'énergie de son âme purent bien l'élever au-dessus de la nature pour se livrer aux travaux apostoliques, comme s'il eût joui d'une parfaite santé. Il fit gagner le jubilé pendant le carême à une dizaine de villages et confessa durant cet espace de temps près de cent personnes par jour; mais il portait en lui les effets du coup mortel auxquels il devait bientôt succomber.

Le mardi de Pâques, nous nous trouvâmes réunis à Callidilidel. Le Père avait l'air bien fatigué et ne pouvait s'appuyer contre le dossier d'une chaise. Quelques jours

après, il me disait : « Je sens que je n'ai pas longtemps à vivre... et je n'ai rien fait encore pour Dieu ! Je suis accablé ; je ne serai jamais qu'un emplâtre dans la Compagnie. Cette idée me fait de la peine, mais quelque chose me dit que je mourrai bientôt. »

Nous nous séparâmes de nouveau pour visiter et administrer diverses chrétientés. Enfin, un nouvel accident vint hâter le dénoûment de sa maladie. Pendant son repas, un petit os s'engagea dans l'œsophage et lui causa de vives douleurs, sans qu'il fût possible de l'en extraire. J'accourus auprès de lui avec le P. Perrin. Nous le trouvâmes fort résigné et conservant l'espoir d'échapper à ce danger. Mais bientôt une crise survint, et il vomit une grande quantité de sang noirâtre et caillé. Dès lors, il comprit la gravité de son état. « Un vaisseau s'est rompu, me dit-il ; donnez-moi de suite l'absolution... Je ne crains pas la mort, ajoutait-il, mais j'ai si peu fait pour le bon Dieu ! je n'ai encore rien fait ! » Un troisième vomissement l'ayant saisi, je lui proposai l'extrême-onction ; il répondit avec un doux sourire : « Vous êtes mon supérieur ; comme vous voudrez, je le veux bien ; mais il m'est impossible de me confesser, je le défendrais à quelqu'un qui serait dans ma position. » Il demanda pardon, répondit à toutes les prières de cette touchante cérémonie, puis il me serra la main en me remerciant. Un quatrième vomissement acheva d'épuiser ses forces. Il répéta souvent les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, entra dans son agonie, pendant laquelle il ne cessait de baiser son crucifix et de se cramponner, pour ainsi dire, à son scapulaire, à la médaille de la très-sainte Vierge et au reliquaire qu'il portait sur lui. Il parut conserver sa con-

naissance jusqu'au dernier soupir, qu'il rendit vers minuit, le 7 mai 1847. Il a été notre modèle sur la terre, il sera notre intercesseur dans le ciel.

En union de vos SS. SS.

COMBE. S. J. M.

CINQUANTE ET UNIÈME LETTRE

Le P. Wilmet, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, avril 1848.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Je m'empresse de communiquer à Monseigneur et à tous nos Pères votre dernière lettre et les effrayantes nouvelles qu'elle nous apporte. Pauvre France! pauvre Compagnie de Jésus! pauvres missions! pauvre Maduré! dans un moment où il aurait plus que jamais besoin de ressources, pour nourrir ses missionnaires, soutenir et développer ses œuvres! Mais Dieu nous voit, il aura soin de nous; nous prions, nous espérons contre toute espé-

rance. Vous êtes en république. Eh bien ! Dieu mène les républiques aussi bien que les empires.

Pendant que monseigneur Canoz fait sa première visite pastorale dans toute la mission, je vais être encore une fois son secrétaire pour vous transmettre les nouvelles du Maduré. Nous ne sommes pas, grâce à Dieu, aussi tapageurs que vous autres; nous allons notre petit train, et nous travaillons, doucement, sans révolutions, mais solidement, à nous organiser.

Depuis longtemps, nous gémissions de notre petit nombre, de l'extrême difficulté de nous recruter suffisamment en Europe et de conserver ici les missionnaires que votre charité nous envoie avec tant de générosité et par tant de sacrifices. Tout nous rappelait la nécessité de recruter et de former dans le pays de bons auxiliaires. Nos premiers Pères y avaient sérieusement pensé dès la première année [1]; ce besoin a fourni un des principaux motifs pour l'établissement du collége-séminaire de Négapatam, et parce que les sujets qu'il nous promet se feront nécessairement attendre encore bien des années, nos Pères du Sud proposaient de demander des prêtres à monseigneur de Vérapoli. La divine Providence est venue à notre secours et nous a procuré la facilité de réaliser le plan le plus sûr et le plus avantageux. Pendant que les jeunes Indiens, conduits en Europe par le P. Jos. Bertrand, sont façonnés dans le noviciat et le scholasticat de France, nous recevons du T. R. P. général un autre Indien, le P. Péreira, originaire de Goa, entré dans la Compagnie à Rome et formé au noviciat de Saint-André, dont il nous

1. Voy. vol. I, p. 257.

apporte les traditions. C'est un maître des novices tout préparé (moyennant toutefois la direction supérieure d'un Père ancien). Pour commencer le noviciat, il ne manquait plus que des novices ; nous avons espéré de la Providence : le P. Péreira est parti pour Goa, sa patrie, avec le titre, ou du moins avec les intentions de capitaine recruteur, et il en est revenu avec six novices, excellents sujets, bons caractères, doués de talents, et ayant tous fait leur philosophie. A ces six sont bientôt venus se joindre deux autres de Calcutta, élèves du collége de nos Pères ; puis vous nous avez envoyé les FF. Eyraud et Galtier, novices de Toulouse, comme un levain destiné à communiquer la fermentation de l'esprit, des vertus, de la ferveur, dans le noviciat naissant, et enfin le F. Sartorio. La Providence y en a joint quelques autres, et dans ce moment le noviciat, qui n'a pas encore un an d'existence, compte déjà quatorze novices. Evidemment, le doigt de Dieu est là ! *Digitus Dei est hic.*

De cette manière, la maison de Trichinapaly est à la fois résidence, noviciat, maison d'études, et tout cela ne fait réellement qu'un cœur et qu'une âme; *cor unum et anima una.* La piété, la ferveur, la plus exacte régularité y règnent à ravir, et de là, paix de l'âme, joie du cœur, charité fraternelle : *ecce quam bonum !...* Le noviciat fait grand bien non-seulement aux Pères et Frères de la résidence; mais encore à tous les autres missionnaires voisins qui viennent ici nous visiter, se reposer et se retremper l'âme par la retraite annuelle; et en même temps, la vue des missionnaires anime les novices, excite leur zèle et les engage à s'associer aux travaux de la mission par leurs ferventes prières.

Le règlement des novices désire qu'ils aient une campagne où ils puissent quelquefois aller respirer un air plus pur et prendre un peu de récréation; nous avions bien trouvé, à une lieue d'ici, une position très-convenable, mais elle manquait de maison, et, vu l'état de nos finances, nous songions à y construire un pauvre hangar couvert de feuillage. Deux chrétiens se sont offerts à y bâtir à leurs frais une habitation plus propre et plus solide, et nous avons accepté avec reconnaissance cette aimable attention de la Providence.

Les PP. Willermet, Bossan et Laurent, qui sont arrivés au commencement de cette année avec nos chers novices de Toulouse, s'appliquent avec ardeur à l'étude du tamoul; le P. Laurent, qui a complété ici son noviciat, a fait de si rapides progrès dans la langue, qu'il vient d'être envoyé à Dindighel pour seconder le P. Prosper Bertrand.

Vous le voyez, mon Révérend Père, Dieu nous a aidés d'une manière vraiment prodigieuse pour l'établissement de cette œuvre, qui renferme en elle de si précieux germes d'avenir. Le noviciat est lancé et vogue à pleines voiles. Déjà le séminaire de Négapatam lui promet et lui prépare des sujets pleins d'espérance, en même temps qu'il cherche à faire naître dans ses élèves la vocation du sacerdoce, même pour ceux qui ne seraient pas appelés à la vie religieuse. Les Jésuites indiens, formés par un bon noviciat, seront l'âme du clergé indigène et le modèle des prêtres, leurs compatriotes, pour leur inspirer l'amour de la vie intérieure et l'esprit sacerdotal; ils seront aussi comme un lien d'union et de charité entre les prêtres du pays et les Pères européens. Dieu veuille conti-

nuer à répandre ses bénédictions sur cette œuvre si importante. Je ne vous dis rien du collége de Négapatam ni de la visite pastorale de Monseigneur, persuadé que vous recevrez directement des nouvelles plus complètes et plus précises que tout ce que je pourrais vous écrire.

Veuillez agréer, etc.

J. Wilmet. S. J. M.

CINQUANTE-DEUXIÈME LETTRE

Le P. Tassis, au R. P. Provincial.

Négapatam, octobre 1848.

M. R. P., P. C.

Avant de vous exposer l'état actuel de notre collége je crois devoir revenir sur son passé, et ne sachant pas précisément où s'arrêtent les informations que vous avez reçues, pour plus de sûreté je vais résumer son histoire depuis les désastres qui ont menacé son existence.

Le collége de Négapatam, sous l'habile direction du P. Audibert, supérieur, et des Pères O'Kenny et Saint-

Cyr, ses collaborateurs, avait atteint, dans un an, un degré de prospérité qui dépassait toutes nos espérances, et conquis au loin une réputation qui promettait le plus brillant avenir. Mais Dieu avait d'autres desseins. Le 19 juillet 1846, le choléra vint fondre sur cette maison, nous enleva, dans l'espace de deux jours, les PP. Audibert et O'Kenny, avec un des élèves, et dispersa tout le pensionnat, en nous forçant de renvoyer à leurs familles tous nos enfants de Pondichéry. Nous leur annoncions que les circonstances nous obligeaient à devancer l'époque des vacances dans l'intérêt des santés. Mais la terreur produite par la mort d'un élève nous inspirait des doutes sérieux sur le retour des autres. Cette raison, jointe à l'impuissance où nous étions de remplacer immédiatement les PP. Audibert et O'Kenny, nous empêcha de fixer le moment de la rentrée. Nous voulions laisser aux sinistres impressions le temps de se dissiper ou de s'adoucir, et attendre nous-mêmes les indications de la divine Providence.

Elle ne tarda pas à se manifester par un événement qui tranchait la question. Notre collége avait enlevé au lycée de Pondichéry ses meilleurs élèves, et, à la vue de nos succès et des dispositions manifestées par beaucoup de familles, on se disait que pour les années suivantes le lycée serait entièrement déserté et devrait se fermer. Ce n'était pas seulement un malheur pour le proviseur et les professeurs, c'était encore un grave inconvénient pour toute l'administration civile, et sans doute aussi pour un certain nombre de familles qui répugnaient à se séparer de leurs enfants. Il fallait donc à tout prix empêcher cette ruine du lycée, et le moyen le plus efficace parut être

d'en confier l'entière direction aux Messieurs des *Missions étrangères*. La proposition fut faite, quelque temps discutée, et enfin acceptée. Ainsi ce collége, fondé par les Jésuites vers l'année 1700, et constamment dirigé par eux jusqu'en 1817, époque de la mort du dernier Père de l'ancienne Compagnie, refusé alors par la Congrégation des Missions étrangères, qui avait *peu de missionnaires et pas de professeurs*, et livré, par suite de ce refus, aux professeurs de l'université, ce collége se trouvait de fait rendu à sa première destination, confié aux successeurs de ses premiers fondateurs, qui n'ont plus aujourd'hui, grâces à Dieu, les mêmes raisons de décliner une œuvre si belle et si avantageuse à la ville de Pondichéry! En vérité, quand les efforts et les premiers succès de notre collége de Négapatam n'auraient eu, dans les vues de la Providence, d'autre objet que d'amener un tel résultat, il suffirait pour récompenser tous nos sacrifices et nous consoler de nos malheurs!

Mais on comprend que, dans cette circonstance, notre collége ne pouvait plus se poser en rival ni faire concurrence à celui de Pondichéry. Il dut, par conséquent, subir une profonde modification dans sa partie européenne, qui lui avait mérité tant d'éloges et acquis tant de réputation. Sans refuser l'éducation aux enfants anglais ou irlandais, qui lui venaient de Trichinapaly, de Madras, etc., il reporta plus particulièrement son attention et ses soins sur le collége indien, qui était la partie de notre œuvre la moins brillante peut-être, mais certainement la plus importante pour la mission, et la plus intimement liée à ses intérêts les plus chers.

Le collége, entré dans cette nouvelle voie, ne tarda pas

à produire des fruits et à nous mériter des sympathies et des éloges bien propres à nous consoler de tous nos chagrins et à stimuler notre zèle. Mais par là même il excitait la jalousie et les colères des schismatiques, dont il accusait l'incapacité et préparait la ruine. Voici le moyen qu'ils inventèrent pour arrêter les progrès du catholicisme et sauver leur parti.

Deux prêtres schismatiques formèrent un complot avec leurs affidés les plus audacieux ; un conseil se tint dans la maison de l'un de ces prêtres, vingt-six individus étaient dans le secret. Six des plus déterminés furent choisis pour l'exécution du coup arrêté ; trois d'entre eux restèrent en sentinelle autour de l'enclos, pendant que les trois autres franchissaient la haie, portant des tisons enveloppés dans des morceaux de toile. Les tisons ainsi préparés furent introduits au milieu des feuilles de palmier qui formaient le toit, sur divers points et du côté le plus exposé à l'action du vent. Les incendiaires se retirèrent ensuite pour attendre près de là, avec leurs complices restés en sentinelle, l'effet de leur malice diabolique. Vous devinez le reste. Notre collége ne consistait qu'en murs de terre couverts d'un toit de feuilles, sans plafond, et par conséquent dans l'espace de quelques minutes le feu consuma tout, la maison et les meubles, avec notre bibliothèque qui était la seule de toute la mission et renfermait beaucoup de livres bien choisis, un véritable trésor ! Je ne vous peindrai pas nos sollicitudes, nos angoisses, au milieu de cette horrible confusion. Grâce à la divine Providence, personne ne périt, tous nos enfants échappèrent aux flammes, qui auraient pu les consumer en précipitant sur eux la toiture embrasée ; ils nous donnèrent même des

preuves touchantes de dévouement et d'affection qui adoucirent nos chagrins. Oubliant leurs propres effets, s'oubliant eux-mêmes, on les voyait se jeter dans le feu, courir à travers les flammes, pour sauver les effets et le mobilier de leurs Pères. C'est à leur courage intrépide que nous devons le peu que nous avons pu soustraire à l'incendie. Leur zèle s'est surtout attaché à préserver le mobilier de la chapelle, et ils y ont réussi en grande partie, quoique là même bien des objets précieux aient été perdus : l'ostensoir, les aubes, les garnitures, les linges d'autel, les fleurs, les chandeliers, etc., tout cela a été comme le reste la proie des flammes; ils regrettent surtout un petit Enfant-Jésus en cire, pour lequel ils avaient une dévotion toute particulière. Au milieu des privations qui étaient la triste conséquence des pertes que nous avions éprouvées, ils n'ont jamais fait entendre un seul mot de plainte; pourrions-nous regretter quelque chose, disaient-ils naïvement, quand nos Pères ont tout perdu! Cette conduite si belle nous prouve que l'Indien bien cultivé est susceptible de nobles sentiments tout aussi bien que l'Européen le mieux civilisé.

Par cet attentat sauvage les schismatiques avaient voulu détruire à jamais ce collége, et s'imaginaient nous forcer à quitter le poste et toute la mission. Les réjouissances auxquelles ils eurent l'impudence de se livrer ouvertement les jours qui suivirent le sinistre semblaient indiquer qu'ils croyaient avoir réussi. Mais, par la miséricorde de Dieu, le fruit le plus certain qu'ils ont recueilli de leur crime a été de soulever contre eux l'indignation générale des païens, des mahométans, et même des propagandistes protestants, leurs soutiens ordinaires, qui dans ce cas

n'osent les excuser. La police s'est mise, quoique assez négligemment, à la recherche des auteurs; d'importantes révélations ont été faites, et il ne reste aucun doute dans l'opinion publique sur les circonstances que j'ai signalées. Pour peu que les magistrats veuillent ouvrir les yeux et examiner par eux-mêmes, ils en acquerront la certitude. Dans tous les cas cet événement sera un terrible coup pour le schisme.

Quant à nous, nous ne pouvions, dans une pareille circonstance, ni céder à l'orage, ni reculer devant de tels adversaires. Nous résolûmes donc de relever notre collége et de le mettre sur un pied plus solide, et Dieu en qui nous mettions toute notre confiance ne nous abandonna pas. Une maison fut louée et les classes y suivirent leur cours sans aucune interruption. Nos amis vinrent à notre secours en nous prêtant les meubles les plus nécessaires, pendant que les ouvriers travaillaient avec ardeur à réparer les ravages du feu. Un noble élan se manifesta parmi nos chrétiens; les protestants et les païens eux-mêmes ne s'en tinrent pas à une stérile sympathie. Des secours de tout genre nous arrivaient; les habitants de la ville, même les plus riches et les plus honorables, ne croyaient pas s'avilir en travaillant de leurs propres mains et en se joignant aux manœuvres pour activer l'ouvrage. Ceux des campagnes voisines accouraient pour prêter leur concours; le travail se poussait souvent bien avant dans la nuit, à la lueur des torches; et au grand étonnement de toute la ville, comme au grand désappointement de nos adversaires, notre principal corps de bâtiment, long de cent cinquante pieds sur quarante-cinq de large, dont il ne restait que les quatre murs, fut en treize jours complète-

ment couvert en tuiles et suffisamment réparé pour être de suite habité. En effet, le 24 septembre, jour de Notre-Dame-de-la-Merci, nous célébrâmes de nouveau la sainte messe dans notre chapelle restaurée, et le vendredi suivant, jour de l'archange Saint-Michel, nous abandonnions la maison de location pour revenir tous, Pères et enfants, nous installer dans notre première demeure, rajeunie et considérablement améliorée. Par une coïncidence remarquable, de tous les tableaux qui ornaient notre chapelle le seul qui eût échappé à l'incendie était précisément celui de saint Michel, qui nous recevait pour sa fête et se déclarait notre protecteur.

Nous songions aussi à couvrir en tuiles le second corps de bâtiment, mais la difficulté de nous procurer les matériaux nécessaires nous a fait renvoyer cette opération au mois de janvier, c'est-à-dire après la saison des pluies. En attendant, la toiture a été faite en bambous et feuilles de cocotier, comme par le passé. Toutes ces constructions, qui auraient exigé des milliers de francs et duré plusieurs mois si nous avions été obligés de les faire nous-mêmes, ne nous ont presque rien coûté et se sont exécutées comme par enchantement, grâce au concours bienveillant de tout le monde. Ainsi le bon Dieu sait tirer le bien du mal! Ce qui, dans l'intention de nos adversaires, devait nous ruiner et nous perdre en assurant leur triomphe, a merveilleusement tourné à notre avantage et à notre honneur, et en même temps à leur confusion. Puisse-t-il aussi tourner à leur conversion pour achever le triomphe de la divine miséricorde et mettre le comble à notre joie et à notre reconnaissance!

Parlons maintenant du collége lui-même et des élèves

qui le composent. Nous avons accueilli dernièrement les nouveaux missionnaires, qui nous ont causé une agréable surprise. Les PP. Pons-Devier et Victor du Ranquet nous ramenaient avec eux le jeune *Dayriam*, un des Indiens que le P. Joseph Bertrand avait emmenés en Europe. Après quelques années passées au collége de la Propagande, il a obtenu la permission d'entrer dans la Compagnie, et comme le climat de France éprouvait gravement sa santé, les supérieurs l'ont renvoyé au Maduré pour y terminer son noviciat; l'air natal a suffi pour lui rendre son ancienne vigueur, et déjà il est allé rejoindre les novices de Trichinapaly. Son passage ici a produit les plus heureux effets sur nos petits séminaristes. Comme ils ouvraient de grands yeux en voyant un jeune homme de leur nation habillé en souami, nous toucher la main, manger à notre table, et être traité en tout sur le pied d'égalité! Que de questions ils lui adressaient et sur les lieux qu'il avait parcourus et sur les merveilles qu'il avait vues! Quels désirs, quelles aspirations dans tous ces jeunes cœurs! Puissent-ils au moins entrer généreusement dans la voie que leur ouvre leur compatriote! C'est le premier Indien de haute caste reçu dans notre Compagnie; priez pour lui, afin qu'il persévère et que son exemple en attire beaucoup d'autres. Nos Indiens seront d'autant plus propres à l'œuvre apostolique, qu'ils auront plus de liens qui les rattacheront à l'ordre par la pratique de l'obéissance. Déjà un jeune homme de ses parents l'a félicité de son bonheur et se propose de venir le partager.

Notre collége vient de faire une excellente acquisition dans la personne d'un jeune brame nouvellement converti. Il fit connaissance avec un chrétien de son âge, de

la caste des nayakers, lequel, après s'être insinué dans son amitié, lui parla de religion. Le brame fut d'abord surpris de la supériorité du christianisme sur l'idolâtrie, et, touché de la grâce, il n'eut pas de peine à prendre la résolution de l'embrasser. La seule difficulté était l'opposition qu'il prévoyait de la part de sa famille, qui ne voudrait jamais consentir à sa conversion. Pour éluder cet obstacle, il prit le parti de s'expatrier avec son ami. Il quitta donc son pays, ses parents, sa fortune, et même sa fiancée, et vint se réfugier à Trichinapaly avec le généreux compagnon qui avait été pour lui l'instrument de la grâce. Là, pendant qu'on l'instruisait, on prit les informations nécessaires, et Monseigneur lui conféra le baptême avec grande pompe à Maduré, qui est la ville des brames. Depuis qu'il est arrivé dans ce collége, il a reçu la nouvelle que ses parents l'ont chassé de la caste; mais ce châtiment, qui est la plus terrible épreuve à laquelle puisse être soumis un Indien, ne l'a pas ébranlé. Plus décidé que jamais, comme un homme qui a brûlé ses vaisseaux, il s'applique à l'étude avec ardeur et succès, sans éprouver la moindre honte de se voir mêlé à des enfants bien au-dessous de son âge et de sa taille. Il est simple et sans fierté, et montre tenir beaucoup plus à son titre de chrétien qu'à sa condition de brame. Cependant, pour prouver à ceux de sa caste qu'on ne se déshonore pas en embrassant notre sainte religion et que nous ne confondons pas tous les rangs, comme les païens se plaisent à le dire, nous le faisons manger séparément. Nous lui avons construit une petite cabane où il demeure avec son ami, qu'il appelle son maître spirituel, mais qui se dit et est en effet son domestique, tant la distinction des castes est

profondément enracinée dans les mœurs et naturellement acceptée de tous ! C'est dans cette cabane que notre brame fait sa cuisine, ou est censé la faire, pour obéir à l'usage suivant lequel un brame ne peut manger que ce qui a été préparé par un brame. Dans tous les autres exercices, il se confond sans inconvénient avec ses condisciples.

Il a rencontré ici un autre brame beaucoup plus jeune que lui, arrivé des environs de Madras. Celui-ci ne tient pas aux lois de la caste, parce qu'il est issu de parents chrétiens. Il mange et vit avec ses camarades sans aucune difficulté ; il faut même le gronder pour lui faire porter son cordon. Je l'ai dans ma classe, et c'est un de ceux qui réussissent le mieux et annoncent le plus de capacité. Nos autres Indiens, au nombre de vingt-huit, sont tous de castes relevées ; il y en a parmi eux qui ont une mémoire prodigieuse, jointe à des talents remarquables, et qui vous étonneraient par leur facilité à expliquer et analyser une phrase, à poser et résoudre un problème, une règle de trois, etc. Ils apprennent à la fois le tamoul, le latin, l'anglais, l'arithmétique, la géographie et l'histoire sainte ; ils ont plus de leçons qu'on n'en donne en Europe aux enfants de leur classe, et la plupart les récitent sans hésiter. Il en est sans doute qui travaillent avec moins de diligence que les autres, mais on ne peut pas dire qu'aucun d'eux soit paresseux. Tous les dimanches les places de composition se donnent publiquement en présence de tous les Pères et des élèves de toutes les couleurs ; les vainqueurs reçoivent une médaille en attendant que nous puissions leur donner des *croix d'honneur*. Dernièrement ils ont subi l'examen ; il n'en est presque

aucun qui n'ait bien réussi ; une belle image a été la récompense de ceux qui se sont distingués.

Sous le rapport de la conduite, nos petits Indiens ne laissent presque rien à désirer. Vous seriez édifié de les voir aller en rangs et de les entendre prier, vous admireriez le silence qui règne en classe et dans les études, même lorsqu'ils sont seuls, ce qui n'est pas rare. Vous les verriez alors se surveiller les uns les autres, les plus grands faire, tour à tour, l'office de censeurs, et s'en acquitter parfaitement ; j'ajouterai même facilement, grâce au bon esprit de ces chers enfants, habitués à respecter l'autorité quelle que soit la personne qui en est revêtue. On leur lit chaque samedi les notes de la semaine, et il est rare qu'il y en ait de médiocres. A part les plus jeunes, tous font leur examen de conscience avant de se coucher, et, si l'on n'y prenait garde, plusieurs se priveraient d'une partie de leur sommeil pour satisfaire leur dévotion. Ils montrent beaucoup d'ardeur à s'approcher des sacrements. La règle ne les oblige à se confesser qu'une fois le mois, la plupart le font tous les huit jours et communient de même. Malgré des communions si fréquentes, il en est qui ont une conscience si délicate qu'ils voudraient se réconcilier deux et trois fois avant d'oser s'approcher de la sainte table. Les manquements de respect sont inouïs parmi eux ; s'il se commet quelques fautes, ce ne sont que des fautes de surprise ou de légèreté naturelles à leur âge, pour lesquelles cependant on les punit afin de les accoutumer à l'ordre et à la discipline. Après cet exposé si consolant et exempt de toute exagération et de toute flatterie, vous ne serez pas étonné si je vous dis qu'il y a dans ces jeunes cœurs bien des germes de vocation au

sacerdoce et même à la vie religieuse; mais nous croyons ne devoir rien presser et laisser à la grâce le temps de mûrir ces germes et d'achever son œuvre. Il est important que ces vocations soient solides, libres et bien éprouvées, et c'est le grand avantage que nous offre la forme de notre établissement, collége-séminaire, pouvant conduire également aux diverses carrières.

Je ne vous parle pas du collége européen, c'est-à-dire de la section des enfants blancs, si cruellement éprouvée par la mort des PP. Audibert et O'Kenny. Pour les raisons que je vous ai exposées, il ne paraît plus devoir jamais réaliser la brillante destinée qu'il semblait annoncer dès son début. A la volonté de Dieu! Cependant ces braves enfants nous donnent beaucoup de consolations par leur docilité, leur piété et leur bon esprit, et de plus cette portion qui nous reste est précisément celle qui peut nous offrir plus d'espérance de vocations.

Pour compléter mon tableau et répondre à votre attente, il me reste à vous donner des nouvelles de notre chrétienté et des progrès que nous avons faits sur ce point. Les succès de notre établissement, en attirant l'attention et la bienveillance des Indiens et des magistrats anglais, nous donnent naturellement une position plus respectable aux yeux de tous. Les Anglais, flattés des soins que nous prodiguons aux enfants de leur nation, assistent volontiers à nos exercices littéraires et nous ont plus d'une fois témoigné leur satisfaction et leur étonnement sur la bonne tenue et les progrès de tous nos élèves. Il en résulte pour nous des rapports plus sympathiques, dans lesquels le P. Strikland, actuellement chargé de la partie anglaise, peut facilement défendre notre cause auprès de ces mes-

sieurs, dissiper leurs préjugés et dévoiler les manœuvres perfides des schismatiques. C'est ainsi que nous avons remporté deux victoires dont les conséquences seront très-heureuses.

La première concerne la chrétienté même de Négapatam. Jusqu'à présent il nous était interdit de faire aucune procession dans les rues de la ville, ce qui était un sujet d'orgueil pour nos adversaires et d'affliction pour nos chrétiens, qui tiennent extrêmement aux cérémonies extérieures. Cette prohibition était d'autant plus injuste que toutes les religions étant tolérées dans l'Inde, et chaque secte ayant pleine liberté de son culte public, les catholiques se trouvaient les seuls privés du droit commun. Cette année le magistrat a fait cesser cette exception odieuse; il a publié au son du tambour que toute permission nous était accordée et que les perturbateurs de notre fête seraient punis sévèrement. Elle s'est passée sans le moindre trouble, au grand contentement de nos chrétiens qui étaient fous de joie, et n'ont épargné ni peine ni dépense pour en relever l'éclat. L'impression a été si salutaire que déjà plusieurs schismatiques se sont rendus à la cause catholique.

La seconde victoire, encore plus importante que la précédente, regarde la chrétienté de Vélangani, célèbre pèlerinage de la très-sainte Vierge, dont on vous a parlé dans les lettres précédentes. Le prêtre schismatique avait si bien prévenu l'esprit des magistrats par ses mensonges et ses calomnies, qu'il nous était rigoureusement défendu non-seulement d'entrer dans le sanctuaire de Marie, mais même d'avoir une chapelle et une maison dans ce village. Nous en étions d'autant plus affligés qu'il était im-

possible d'empêcher même nos chrétiens de se rendre à ce pèlerinage. A toutes nos exhortations ils répondaient que pour être tombée entre les mains des schismatiques la sainte Vierge n'avait rien perdu de ses droits et ne s'était pas faite schismatique, ne réfléchissant pas que par leur concours et leurs offrandes ils entretiennent le schisme et s'en rendent complices. Enfin, malgré toutes les intrigues des adversaires, nous avons pu démontrer que la grande majorité de cette population est déclarée pour nous, et en conséquence il nous a été permis d'acheter un terrain et d'y bâtir une maison et une chapelle, où les pèlerins pourront satisfaire leur dévotion.

Le prêtre schismatique a été furieux de cet échec, dont il comprend toute la portée. Résolu de nous expulser à tout prix, il a recours à ses grands moyens. Il s'agit de montrer au magistrat que notre présence à Vélangani excite le trouble et le désordre. Dans ce but il gagne les autorités du pays, demande un pion, et le met en campagne à la tête de ses gens les plus audacieux. Ils arrivent à la porte de notre église au moment où nos chrétiens en sortent; ils leur cherchent querelle, les accablent d'injures et de coups et les poursuivent jusqu'à notre presbytère. Après cet exploit, le prêtre se hâte d'intenter un procès au Père, qu'il accuse d'avoir été l'agresseur, de s'être mis à la tête des catholiques, d'avoir poursuivi et frappé ceux du parti schismatique. Dans un autre temps il aurait réussi à prouver tout cela par ses faux témoins et à nous faire condamner; mais l'événement a dû le convaincre que les circonstances sont changées : non-seulement sa plainte a été rejetée comme fausse et calomnieuse ; mais d'après la déposition de nos témoins, le

magistrat l'a condamné lui et les siens à la peine qu'ils méritaient. Cet événement est d'autant plus favorable à notre cause, qu'en faisant connaître le caractère de nos ennemis, il détruit leur crédit et leur ôte pour longtemps l'envie et le pouvoir de nous attaquer.

Veuillez nous aider, mon Révérend Père, à remercier le cœur immaculé de Marie, auquel nous sommes redevables de toutes ces faveurs et obtenir pour nous la continuation de ses grâces.

Votre, etc.

L. Tassis. S. J. M.

CINQUANTE-TROISIÈME LETTRE

Monseigneur Canoz, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, mars 1849.

Mon Révérend Père, P. C.

Il est temps de rompre un trop long silence que votre charité aura, j'espère, excusé et pardonné. Depuis le mois de janvier de l'année dernière j'ai été constamment en

course, toujours occupé aux travaux de la visite et de l'administration de mon vaste diocèse. Je ne vous fatiguerai pas du récit de cette visite et de ses mille incidents ni de la description des réceptions et des fêtes ordinaires, ce sont là pour vous des choses trop connues et votre imagination, aidée de nos lettres précédentes, vous les représente facilement. Je veux vous offrir d'abord un aperçu général de la visite, puis je reviendrai sur quelques particularités propres à vous intéresser ou à vous faire connaître l'état actuel de la mission.

Dans cette visite d'un an, j'ai donné la confirmation à plus de douze mille personnes. Nous avons confessé à peu près tous les chrétiens des villages que nous avons parcourus, le nombre de ces confessions s'élève au moins à vingt mille. J'avais toujours avec moi deux ou trois Pères, pour prêcher et confesser, et le P. Grégoire, supérieur de la mission du sud, pour régler les affaires, terminer les différends et établir l'ordre dans le gouvernement de chaque église. Tous nos chrétiens tenaient à s'approcher des sacrements pour participer à l'indulgence plénière et à la bénédiction papale.

J'ai commencé ma visite par les églises de la côte, depuis Punécayel jusqu'au cap Comorin; j'ai célébré la Semaine sainte et la fête de Pâques dans la ville de Manapade, qui jusqu'à présent s'est toujours distinguée par son dévouement et son affection. J'ai réservé Tuticorin pour la fin, parce qu'il fallait donner au P. Puccinelli le temps de couvrir son église.

Après les fêtes de Pâques je me suis dirigé vers le Malléolam pour rendre visite à Mgr le vicaire apostolique de Vérapoli et payer ce juste tribut de reconnaissance à mon

archevêque consécrateur. Je ne vous parle pas de toutes les courtoisies de cet excellent prélat, des réceptions et des fêtes qui marquaient chaque étape de ma route et faisaient de mon voyage une continuelle ovation ; c'est bien assez d'avoir été condamné à en subir la confusion. Ce qui m'a consolé, c'est de savoir que toutes ces affectueuses démonstrations s'adressaient non à ma personne, mais à la Compagnie dont je suis le représentant. Sa Grandeur a daigné le déclarer par ces paroles expresses : « J'en use ainsi afin de faire connaître publiquement mes sentiments d'estime et d'amour pour la Compagnie de Jésus, aujourd'hui si cruellement persécutée en Europe ». C'est là en effet que nous reçûmes l'affligeante nouvelle de la dispersion de nos Pères d'Italie.

Après avoir passé auprès de monseigneur de Vérapoli quelques semaines, qui furent un agréable et salutaire repos, je rentrai dans notre mission par Vadakencoulam, grande et bonne chrétienté dont je fis la visite, et de là, je remontai tantôt en suivant la côte, tantôt en visitant les chrétientés correspondantes dans l'intérieur des terres. Nous touchions à la fin de l'année, et le P. Puccinelli avait eu le temps d'achever son église de Tuticorin. Je pus donc me rendre aux désirs impatients de nos braves catholiques, qui sont dans cette ville au nombre de trois mille contre mille schismatiques retenus par l'obstination du chef. Notre entrée fut vraiment solennelle. Imaginez douze arcs de triomphe ornés avec autant de goût que de variété, une forêt de bannières, parmi lesquelles on distinguait les pavillons du gouvernement et ceux du port, les décharges de l'artillerie du fort par ordre de l'autorité civile, des flots de peuple, où les schismatiques et

les protestants se confondaient avec les catholiques. Une longue procession, venue assez loin à ma rencontre, me conduisait, revêtu de mes habits pontificaux les plus splendides, à travers cette foule immense, au son de la musique et au chant des psaumes et des cantiques. L'église était richement parée et l'éclat d'une brillante illumination rehaussait sa beauté. Un magnifique tableau du sacré-Cœur de Jésus brillait sur le grand autel et attirait à lui tous les regards et tous les cœurs. Ce fut pour nous un jour de joie et de triomphe, dans une ville qui nous a déjà suscité tant d'obstacles et causé tant de chagrins. Le triomphe n'était pas complet, la joie n'était pas pleine, puisqu'il reste dans cette ville encore mille schismatiques, avec l'Église schismatique et son chef qui peut à tout instant soulever de nouvelles tempêtes sur cette côte malheureuse. Mais c'était un triomphe en présence du schisme humilié et réduit pour le moment à l'impuissance; c'était une consolation pour nos chrétiens si indignement persécutés, une préparation à de nouveaux combats.

Je bénis la nouvelle église le 5 janvier sous le vocable des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et le dimanche suivant je consacrai le grand autel, en lui donnant pour patron saint Fidèle, martyr, dont le corps, obtenu de Rome par les soins du P. Puccinelli, repose en ce lieu. Cette église, œuvre de patience et de bon goût, est devenue, par le zèle infatigable de ce bon Père, un monument si parfait en son genre, qu'elle obtient l'approbation et les éloges de tout le monde. Elle a cent cinquante pieds de longueur, quatre-vingt-seize pieds de largeur dans le transept, et soixante-quatre dans le reste de l'édifice. La

voûte de la grande nef repose sur des colonnes, celles des bas-côtés sur des pilastres; l'ordre toscan règne dans tout l'ensemble. C'est sans contredit la plus grande et la plus belle église de notre mission. Le P. Garnier a doté Maduré d'une jolie chapelle, mais ce n'est qu'une chapelle. Quant à l'église qu'il a construite à Trichinapaly, elle porte le cachet d'un architecte qui s'essaye et d'une mission qui commence : le défaut d'un plan bien arrêté d'avance, le besoin de couvrir le plus grand espace avec le moins de dépense possible, et, par suite, des fondations insuffisantes et une hauteur qui est à peine la moitié de celle que demanderait la loi des proportions dans un tel édifice. Cette disproportion est moins sensible dans l'Inde où les édifices sont généralement peu élevés ; mais, au point de vue de l'art, c'est un grand défaut.

A l'occasion de ma course sur cette côte de la Pêcherie, j'aurais beaucoup à vous dire du schisme, de ses péripéties toujours anciennes et toujours nouvelles, de ses luttes perpétuellement renaissantes, etc.; mais en vérité je n'en ai pas le courage; si souvent déjà nous vous avons fatigué par ces tristes récits ! Aujourd'hui nous vous annonçons la victoire remportée, la paix enfin rétablie, et le lendemain nous sommes de nouveau en pleine guerre. Le schisme dans cette contrée, c'est l'hydre aux sept têtes... toujours renaissantes. C'est quelque chose de pire, comme ces humeurs malignes cachées dans un corps et qui font éruption tantôt d'un côté tantôt d'un autre ; à peine a-t-on guéri un membre que l'éruption paraît dans un autre membre. J'entends nos pauvres missionnaires s'écrier en gémissant : Qui nous délivrera de ce funeste schisme de

Goa! Pour moi, je commence à croire que le mal est plus profond que ce schisme, et qu'il nous restera même après la complète et sincère soumission de Goa. C'est comme un besoin de caractère et de nature, dont nous trouvons tant d'exemples dans la pauvre humanité, en petit dans les ménages, en grand dans les sociétés. Je m'en console en pensant aux incroyables maussaderies et turbulences des Hébreux à l'égard de Dieu, et des Romains à l'égard des souverains Pontifes, exemples qui nous rappellent en même temps de si beaux modèles de patience, de douceur et de charité!

Dans cette visite de la côte j'ai fait l'administration de toutes les chrétientés, reçu la soumission des mutins, accordé des pardons, répandu des bénédictions et laissé partout les populations dans la paix et dans de bons sentiments. Dieu veuille que cela dure!

Après avoir parcouru quelques autres chrétientés de l'intérieur des terres, je suis arrivé à Maduré, où j'ai trouvé les missionnaires du Marava et de Dindighel, auxquels j'avais donné rendez-vous. J'y ai passé quelques jours avec eux pour régler les affaires les plus urgentes de ces districts. Au moment où j'allais partir pour Trichinapaly, j'ai reçu la gracieuse visite du P. Wilmet, qui venait me chercher; nous avons fait ensemble ce voyage et nous avons trouvé à notre arrivée une splendide et affectueuse réception, soit de la part de nos chrétiens, soit de la part des soldats irlandais, qui ont absolument voulu porter eux-mêmes mon palanquin. J'ai béni le Seigneur qui leur inspire de si heureuses dispositions, et donne par là même plus d'efficacité à nos ministères.

En constatant de plus près les besoins urgents des dis-

tricts du Sud, la nécessité de cultiver nos chrétiens et de travailler plus directement à la conversion des païens, je n'ai pu m'empêcher d'augmenter, presque au double, le nombre des missionnaires. Je sais que c'est nous créer un nouvel embarras par la difficulté de les nourrir avec nos ressources déjà si restreintes. Cependant, là n'est pas notre véritable embarras; le missionnaire trouvera toujours de quoi l'empêcher de mourir de faim, et les privations sont peu de chose pour lui en comparaison de ces peines morales, que saint Paul appelle la sollicitude des églises, et qui diminueront à mesure que le nombre des ouvriers augmentera. Ce qui absorbe nos fonds, c'est l'entretien de nos œuvres les plus essentielles : la construction des églises, le salaire des catéchistes et des maîtres d'école, les réductions des païens et des protestants convertis, notre noviciat, notre collége, etc. Au reste, en augmentant le nombre des missionnaires, j'ai tâché de leur procurer des ressources en rétablissant les anciens usages, qui faisaient contribuer les chrétiens à l'entretien de leurs missionnaires. Ainsi cette partie du Sud, qui compte déjà neuf missionnaires, suffit pleinement à les nourrir et pourrait même se charger encore de trois autres. J'espère obtenir le même résultat dans les autres provinces de la mission; déjà cette année les frais de ma visite ont été couverts en grande partie par les contributions des chrétiens.

Le P. Castanier m'a constamment accompagné dans cette visite et m'a rendu d'éminents services par la puissance de sa parole et par son expérience des hommes et des choses; je vais l'emmener encore à Négapatam, où le collége réclame ma présence. Le P. Meccati, qui m'a suivi

dans toutes mes courses du Sud, est resté à Manapade, chargé, avec le P. Charles du Ranquet, de ce centre et de ses dépendances de la côte, ainsi que des chrétientés de sanars dans l'intérieur des terres, Sokencoudirouppou, Potencaleivilé, auxquelles sont venues se joindre les nouvelles réductions de protestants convertis, Aticâdou, Iramacciâbouram, Katanacoudi.

En somme, Dieu a daigné bénir cette première visite pastorale; elle m'a procuré de bien douces consolations, elle a produit des fruits de salut et répandu des semences qui nous font espérer d'abondantes moissons. Veuillez m'aider à en remercier la divine miséricorde et nous obtenir la continuation de ses grâces.

Votre....

† A. CANOZ. S. J.

CINQUANTE-QUATRIÈME LETTRE

Le P. Pereira, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, juin 1846.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Quoique nos Pères n'aient pas manqué de vous donner des nouvelles de notre noviciat, il est bien juste que je

vienne vous offrir, avec mes hommages, ceux des chers novices que la divine bonté a confiés à mon inexpérience et à ma faiblesse; je sens surtout le besoin de réclamer vos prières et vos sages avis, pour m'aider à porter un fardeau si pesant pour les épaules d'un petit enfant de la Compagnie. Ce cher noviciat continue à prospérer par la grâce de Dieu; ceux qui l'ont commencé n'ont pas tous persévéré, comme on pouvait s'y attendre; mais la divine Providence s'est chargée, par des voies admirables, de remplacer ceux que l'inconstance ou les maladies nous ont enlevés. Le collége de Négapatam a déjà fourni son contingent de trois sujets et nous en promet deux autres, Indiens pur sang et de hautes castes. Le climat de Trichinapaly paraît peu favorable à cette œuvre, et lui a déjà fait bien du mal; mais les supérieurs le savent, et je n'ai pas à m'en occuper ici. L'objet principal de cette lettre est de vous offrir la relation d'une petite excursion que je viens de faire avec mes novices dans l'intérêt de leur santé. Le terme de notre promenade de vacances était Ouniour, sur les terres du rajah de Poudoucottey, où nous avons une chrétienté à laquelle nous pouvions rendre quelque service. Cette facilité de nous essayer à l'exercice du zèle apostolique ajoutait un nouveau charme à ce voyage de récréation et de santé.

Avant de partir, nous avions eu la précaution d'écrire au rajah de Poudoucottey pour le prévenir de notre dessein. Il fut si sensible à cette marque de déférence, qu'il nous invita lui-même à nous arrêter quelques jours dans son palais. Nous quittâmes donc Trichinapaly le 11 avril, et en deux jours de marche nous arrivâmes à la résidence du prince. C'était un jour *sanctifié*, c'est-à-dire con-

sacré à son culte superstitieux, et par conséquent interdit aux visiteurs; mais le désir impatient qu'il avait de nous voir le fit passer par-dessus tous les usages du pays et tous les scrupules de sa secte. Vers les cinq heures du soir, il se fit annoncer et vint bientôt lui-même, entouré d'une vingtaine de hauts personnages et suivi de deux cents brames, qui forment son cortége. L'un de ces brames, étonné et sans doute choqué de l'honneur qu'il nous faisait, lui ayant demandé quels étaient ces étrangers auxquels il témoignait tant d'égards et de sympathie, il lui répondit que nous étions *des sanniassis*, *des hommes remplis de Dieu*. La conversation s'engagea de prime abord avec franchise et cordialité. Il nous fit en anglais plusieurs questions auxquelles nous répondîmes à sa grande satisfaction. Il nous mit lui-même sur la voie, en témoignant le désir de connaître notre genre de vie, notre religion, ses dogmes, ce qui la distinguait des autres religions. Nous nous empressâmes de profiter d'une si belle occasion pour l'entretenir de Dieu, de son unité, de ses perfections, de l'âme et de son immortalité, de la vanité du monde, de la vie religieuse que nous professons conformément à ces grands principes. Voyant que les novices étaient fort jeunes, il marqua un grand étonnement que dans un âge si tendre ils s'appliquassent à mortifier leur chair et à se rendre maîtres de leurs passions, ne nous dissimulant pas que ce prodige lui paraissait au-dessus des forces humaines. C'est qu'il ignore la puissance de la foi et la vertu de la grâce divine. Il voulut savoir ensuite ce que signifient le crucifix que nous avons sur la poitrine et le chapelet suspendu à notre ceinture. Nous lui parlâmes à cette occasion de notre

divin Rédempteur et de sa sainte Mère, et il parut nous écouter avec un vif intérêt.

Non content de cette première entrevue, il continua les jours suivants à nous visiter matin et soir, nous témoignant une bonté et une confiance qui semblaient aller croissant de plus en plus. Dès le second jour, il nous demanda si nous aurions pour agréable qu'il assistât à quelqu'une de nos cérémonies religieuses, ajoutant que si cela pouvait se concilier avec nos lois et nos usages, il en aurait une véritable satisfaction. Nous n'eûmes garde de manquer cette occasion de lui faire apprécier la majesté et la dignité de nos saints mystères, et nous lui répondîmes que le lendemain matin il pourrait être présent à la célébration de la sainte messe, pourvu toutefois qu'il nous promît d'observer un silence respectueux et de le faire observer à toutes les personnes qu'il jugerait à propos d'amener à sa suite. La condition fut acceptée sans difficulté, et le prince eut la bonté de nous offrir un de ses salons, que nous transformâmes en chapelle et que nous ornâmes de notre mieux ; quelques belles images de piété que j'avais providentiellement portées avec moi faisaient la partie principale de notre décoration. C'est là que je célébrai la sainte messe en présence du prince et de son nombreux cortége. Inutile de vous dire les sentiments dont nous étions pénétrés, moi et mes novices, dans une si solennelle circonstance, et les prières que nous adressions au Sauveur des hommes descendant du ciel dans ce palais au milieu des païens.

Tout se passa de leur part avec une convenance et un respect que nous n'aurions pas obtenus de bien des princes chrétiens. La vue de nos cérémonies religieuses

fit une telle impression sur le rajah en particulier, qu'il me demanda la permission d'assister au saint sacrifice tous les jours que nous voudrions bien passer auprès de lui; ce que je lui accordai avec bonheur. Sa modestie était si grande pendant tout le temps du saint-sacrifice, qu'on l'eût pris non plus pour un païen, mais pour un fervent chrétien. Vous pensez bien avec quelle ardeur nous demandions à Notre-Seigneur et à la très-sainte Vierge de lui ouvrir les yeux et de l'attirer à lui ! Veuillez vous aussi, mon révérend Père, prier et faire prier beaucoup pour obtenir cette faveur.

A partir de ce jour le rajah redoubla d'attentions et de prévenances pour nous. Il nous logea de son mieux et nous demandait fréquemment si nous étions convenablement traités, si nous avions besoin de quelque chose, s'offrant à nous fournir tout ce que nous désirerions. Il ne cessait de nous exprimer ses sentiments d'estime et d'admiration pour notre sainte religion, et témoignait les plus heureuses dispositions à son égard. Il fallut cependant nous séparer de ce bon prince pour nous rendre au terme de notre voyage, et aussi pour ne pas affaiblir cette première impression si favorable par un séjour trop prolongé. Nous le remerciâmes avec effusion de cœur de la généreuse bienveillance dont il nous avait honorés et nous lui promîmes de prier beaucoup pour lui. De son côté il nous remercia de l'attachement et de la confiance que nous lui avions témoignés. Pauvre rajah ! que d'obstacles à sa conversion ! mais rien n'est impossible à la grâce de Dieu. Oh ! avec quelle ardeur nous allons demander cette grâce à Notre-Seigneur et à la très-sainte Vierge ! Quel événement bien heureux ce serait pour notre mission !

Quoique ce rajah soit un de ces princes auxquels les Anglais ne conservent que l'appareil de la royauté avec une pension considérable, se réservant pour eux l'administration de leurs États, il n'en jouit pas moins d'une très-grande influence dans tout le pays, et son exemple aurait des conséquences extrêmement heureuses pour la conversion des païens. En attendant, l'accueil si gracieux qu'il nous a fait produira ses fruits en faveur de nos chrétiens qui sont dans ses États, leur inspirera plus de respect pour notre sainte religion, les rendra eux-mêmes plus respectables aux yeux des païens, et nous procurera au besoin un appui précieux dans les difficultés que nous pouvons rencontrer. C'est au prédécesseur de ce rajah que le P. Garnier rendit visite pour lui demander une grâce relativement à l'église d'Aour [1]. Si ce cher Père s'était trouvé avec nous, il aurait su sans doute profiter mieux que nous des dispositions si parfaites de ce prince pour le bien de la religion et la plus grande gloire de Dieu.

Je me recommande à vos prières, etc.

ANT. PÉREIRA. S. J. M.

1. Voy. v. I, p. 80.

CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE

Le P. Sales, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, août 1849.

La sainte obéissance m'a retiré de ma mission du Sud pour m'installer à Trichinapaly. Je ne puis vous exprimer la surprise et la joie que j'éprouve à la vue des progrès merveilleux de cette chrétienté dans la piété et la ferveur. Un grand nombre de fidèles assistent tous les jours au saint sacrifice ; le dimanche l'église, qui contient de deux à trois mille personnes, se remplit deux fois pour les deux messes paroissiales. Après midi quatre ou cinq cents enfants assistent au catéchisme, qui est suivi de la bénédiction du saint sacrement. Pendant le carême, l'église se remplit encore tous les vendredis pour le chemin de la croix, qui dure au moins une heure et demie, et se fait avec une piété touchante, souvent au milieu des larmes et des sanglots. La dévotion au sacré Cœur de Jésus, les confréries du Scapulaire et du Rosaire et l'archiconfrérie du Cœur immaculé de Marie sont la source et l'aliment de

cette ferveur, qui ne le cède pas à celle que vous trouvez dans vos meilleures villes de l'Europe.

Nos chrétiens ne s'en tiennent pas à quelques pratiques de piété ; les commandements de Dieu et de l'Église sont observés avec une rigueur qui dépassera la limite plutôt que de ne pas l'atteindre. Dernièrement je donnai quelques sous à deux chrétiennes pour procurer un peu de viande à une païenne nouvellement baptisée et gravement malade. Le lendemain je leur demandai si elles avaient exécuté mes ordres ; leur silence et leur trouble me disaient assez qu'elles n'en avaient rien fait. — « Et pourquoi cette négligence ? — Père, c'était vendredi ; nous avons craint de violer l'abstinence en touchant cette viande et en respirant son odeur. » Je les grondai et les instruisis ; mais dans cet excès même j'admirai leur fidélité. La pauvre malade était condamnée par les médecins pour une plaie qui lui rongeait la jambe ; elle ne voulut jamais consentir à être transportée dans une maison plus commode : « *Puisqu'il faut mourir*, disait-elle, *je veux mourir à l'église, afin d'aller droit en paradis*. C'était sa réponse continuelle à toutes les instances qu'on lui faisait. Elle mourut en effet, toute joyeuse d'aller droit au ciel, laissant nos chrétiens édifiés de sa patience et les païens touchés de la charité des chrétiens. Elle était de la caste des vellages ; et à ce propos voyez un trait de mœurs. Cette noble mendiante, rongée par une plaie hideuse et infecte, se serait laissé dévorer par les vers plutôt que de permettre à une pariate de la servir et de la toucher. Vous crierez à l'orgueil ? erreur ; c'est tout simplement l'honneur de la caste, et je vous assure qu'il n'y avait pas là un grain d'orgueil : la loi de la caste le veut ainsi.

Nous devons cette capture et une foule d'autres semblables à un établissement précieux que nous appelons le *catéchuménat.* C'est en effet un asile pour les catéchumènes, mais c'est aussi un quasi-hôpital, et surtout un filet pour prendre les païens, et Dieu se plaît à y amener de gros et bons poissons. Une femme païenne arrivait de Maduré portant sur ses bras deux enfants dont l'un était mourant : elle est accueillie, elle consent au baptême de son enfant dans l'espoir de sa guérison ; il reçoit le baptême et s'envole au ciel, et la mère s'enfuit en colère avec son second enfant.

Un païen, vellage de caste, arrive à Trichinapaly avec un enfant de neuf ans ; il tombe malade et vient à nous ; nous l'instruisons, il est baptisé, s'en va au ciel, et nous laisse son enfant qui devient notre disciple. Un autre païen se mourait à l'hôpital civil, et demandait à grands cris le baptême, sans que son entourage, tout païen, s'en inquiétât. En ce moment un de nos disciples entre dans l'hôpital pour y chercher des remèdes ; il entend les cris et vient m'avertir. J'accours : — Que voulez-vous ? — Je veux le baptême. — Qu'est-ce que le baptême ? — C'est une chose nécessaire pour aller au ciel. Voilà tout ce qu'il en sait : étranger, arrivé depuis peu, il a vu des chrétiens qui lui ont parlé du baptême. Je l'instruis à la hâte, je le baptise, et il meurt plein de joie et de confiance.

Une famille de la caste des vallouvers (prêtres des parias) trouvait dans ses fonctions une honorable subsistance. Le fils aîné tomba malade, et malgré les remèdes et les sacrifices il était sur le point d'expirer, lorsqu'un chrétien pressa les parents affligés de recourir à la vertu du baptême. La tendresse paternelle triompha de l'idolâtrie

et l'enfant trouva dans l'eau régénératrice le salut de l'âme et la guérison du corps. Cependant nos vallouvers craignant les vengeances de Satan, dont ils étaient les ministres, n'osèrent pas garder auprès d'eux leur fils chéri devenu l'enfant de Dieu, et l'abandonnèrent au chrétien qui s'était fait son parrain, et qui l'a fiancé à sa propre fille. Il y a de cela quelques années, et les vallouvers continuaient leur triste métier. Dernièrement leur second fils, l'unique espoir de leur vieillesse, fut à son tour attaqué d'une grave maladie. Tous les secours de l'art et tous les moyens de la superstition furent inutilement mis en œuvre; mais soit oubli, soit obstination, soit terreur du démon, on ne pensa pas au baptême qui avait sauvé le fils aîné, l'enfant mourut dans son idolâtrie. Après les premiers transports de la douleur, vint la réflexion : « Nous sommes bien insensés, dit le mari à sa femme, de servir des dieux qui ne peuvent ou ne veulent rien faire pour nous, tandis que le Dieu des chrétiens nous a consolés dès le premier pas que nous avons fait vers lui. On voit bien que c'est lui qui est le maître de la vie et de la mort; faisons-nous donc chrétiens. » Là-dessus ils vinrent se présenter à moi, se mirent au nombre des catéchumènes, apprenant assidûment leurs prières, se tenant constamment à genoux sur le seuil de l'église, et se prosternant la face contre terre pour recevoir ma bénédiction toutes les fois que je passais auprès d'eux. Après un premier mois d'épreuve, je leur donnai un crucifix, et aussitôt ils allèrent à leur maison détruire leurs idoles pour y substituer le signe du salut. Ils donnèrent pendant un second mois des preuves non équivoques de leur constance, méritèrent la grâce du baptême, et nous édifient maintenant

par leur ferveur. La foi est un feu qui tend à se communiquer. Ces néophytes, sans même me laisser le temps de les y inviter, ont aussitôt travaillé à convertir leurs parents, et déjà cinq d'entre eux sont au nombre des catéchumènes.

Je pourrais vous citer une foule d'autres conversions dues à ce cher catéchuménat. Les malheureux viennent nous demander l'aumône, ils trouvent auprès de nous un asile et une aumône spirituelle plus précieuse que celle qu'ils cherchaient. Nous avons en ce moment quinze catéchumènes de ce genre.

Mon révérend Père, vous vous réjouissez avec nous de toutes ces conquêtes du ciel ; je dois terminer cette lettre par l'annonce d'une autre conquête que le ciel vient de faire, plus édifiante que toutes les autres, mais qui n'est pas sans douleur pour nous ; je veux veux vous parler de la mort du cher P. Ch. Pons Devier. Il a conquis le ciel bien promptement, puisqu'il n'était arrivé au Maduré que depuis un an. Mais en ce peu de temps il s'était assez révélé pour nous laisser de bien vifs regrets ; nous perdons en lui un homme de tête et un homme de cœur, grand amateur de l'ordre et du bien de la mission. Il avait éprouvé une espèce de dyssenterie, et grâce aux remèdes il s'était remis, et semblait hors de danger ; je m'étais absenté pour quelques ministères de la mission, et pendant cet intervalle la maladie le reprit. J'accourus aussitôt, ainsi que le P. Wilmet, mais le mal avait fait des progrès effrayants. Trois docteurs anglais très-habiles lui prodiguèrent leurs soins, mais tout fut inutile. Dès qu'il vit que nous concevions des inquiétudes, il nous prévint par ces paroles : « Ah ! comme le bon Dieu voudra ! en ve-

nant aux Indes j'ai fait le sacrifice de tout. » Comme nous usions de certaines précautions pour lui parler de l'extrême-onction, il réprouva avec une espèce de sévérité tous ces ménagements et demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec des sentiments de foi et de piété qui nous touchèrent jusqu'aux larmes. Depuis ce moment sa vie ne fut plus qu'une douce prière, un fervent entretien avec Dieu, des invocations, des aspirations à Jésus et à Marie... Jamais je n'ai assisté à une mort plus édifiante et qui offrit plus visiblement le caractère de la prédestination. Rien qui indiquât la crainte de la mort ou le moindre sentiment de défiance; au contraire tout en lui respirait la confiance, l'abandon, l'amour, la paix du juste. *In pace in idipsum dormiam et requiescam*; c'est ainsi qu'il s'est endormi dans la paix du Seigneur.

Cependant nous avons bien prié pour lui, et nous le recommandons spécialement à vos SS. SS. en union desquels je suis, etc.

ANT. SALES. S. J. M.

CINQUANTE-SIXIÈME LETTRE

Le P. Saint-Cyr, au R. P. Provincial.

Dindighel, octobre 1850.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Lorsque j'étais chargé de la mission de Dindighel, reculée et perdue dans les premières vallées de la chaîne des Gates, je fis l'acquisition d'un pied à terre dans la ville même qui donne son nom au district ; il se compose d'une maison modeste, mais assez grande et entourée d'un vaste jardin. La position en est très-belle ; de ce point le regard embrasse une riante vallée couronnée de montagnes d'un aspect grandiose ; et tout à côté une ancienne citadelle, qui par deux fois a repoussé la valeur britannique, vient mêler des souvenirs historiques aux grandes scènes de la nature. Souvent, en me promenant sous mes allées odoriférantes d'orangers et de pamplemoussiers, je me disais à moi-même : faut-il donc que je sois seul à jouir des charmes de cette retraite ! le bonheur ne peut être parfait, s'il n'est partagé. La Providence me ramène aujourd'hui dans ces lieux témoins de mes premiers combats et confidents de mes regrets solitaires ; quel changement s'est opéré ! quelles splendeurs,

quelle imposante société réjouissent mes regards ! Un évêque revêtu de ses habits pontificaux, six vénérables missionnaires dont les travaux et les souffrances ont hâté la vieillesse, onze novices de la Compagnie de Jésus et huit postulants, prémices d'une nouvelle congrégation religieuse sous le titre de *Notre-Dame des sept douleurs*, sont réunis ici pour célébrer ensemble, au milieu d'un grand concours de fidèles, la fête de la Reine des martyrs. Ce lieu, autrefois si tristement solitaire, est devenu un double noviciat, pour former en même temps, et des Jésuites indiens, chargés d'unir au centre et de pénétrer de l'esprit sacerdotal les autres prêtres indigènes, leurs compatriotes, et des *frères de Notre Dame des sept douleurs*, destinés à communiquer la ferveur et le zèle apostolique aux maîtres d'école et aux catéchistes, dont ils partageront les fonctions. Voilà une double institution pleine d'intérêt et riche d'avenir pour la mission, si la divine Providence daigne bénir nos efforts. Entrons dans quelques détails sur ces deux œuvres naissantes.

Le noviciat indien a pour objet de nous créer des auxiliaires tirés du pays même, et en même temps d'implanter et de naturaliser pour ainsi dire la Compagnie, et avec elle la hiérarchie catholique tout entière, dans ces nations encore infidèles. Je dis la hiérarchie tout entière ; car le collége, qui est comme la pépinière du noviciat, a également pour mission de préparer les éléments d'un clergé indigène séculier. Mais cette œuvre, dont tant de gens ont parlé sans la bien comprendre, nous paraît à nous, qui l'étudions sur les lieux, une œuvre extrêmement difficile ; et pour y procéder avec prudence et sécurité, nous croyons utile et même nécessaire dans les commence-

ments, de nous rattacher ces premiers élus du sacerdoce indigène par des liens intimes et puissants. Ces liens seront pour nous les Jésuites indigènes, qui tenant aux autres prêtres du pays par la race ou la nationalité, et aux missionnaires européens par les affections et l'esprit religieux, seront comme le trait d'union qui reliera le clergé indigène aux missionnaires apostoliques, et par eux au centre de l'unité catholique. Au reste nous ne faisons en cela que suivre le plan des anciens missionnaires de la Compagnie de Jésus au Japon, en Chine, en Amérique; et plût à Dieu qu'il nous fût possible de marcher en tout sur leurs traces et de suivre toujours leur méthode, justifiée par de si prodigieux succès!

Notre noviciat, commencé d'abord à Trichinapaly, ne tarda pas à prospérer et arriva au nombre de quatorze novices; mais ce nombre ne put se soutenir. Les quatre novices français que vous nous aviez envoyés achevèrent leur temps et entrèrent dans le cadre des missionnaires; ils ne furent pas remplacés, et même les rangs furent encore éclaircis par la mort et par quelques déchets auxquels il fallait bien s'attendre. Cependant la Providence ne nous a pas abandonnés, puisque nos chers novices sont au nombre assez consolant de onze. Le tumulte d'une grande ville, la chaleur étouffante du climat qui ruinait les santés, nous ont fait renoncer à Trichinapaly, et le noviciat a été installé à Dindighel, belle et fraîche solitude que la Providence semble avoir disposée pour le recevoir.

Parcourons maintenant les membres de cette famille si admirablement rassemblés par la bonté divine. Les trois premiers novices, par ordre d'ancienneté, sont de ceux que le P. Péreira amena de Goa. Le quatrième est fils d'un

brave général espagnol ; c'est le premier fruit du collége de Négapatam. — Le cinquième est un enfant du Bengale, de caste élevée, païen il y a peu d'années et habile médecin, Dieu l'a converti et amené au noviciat par des voies toutes providentielles. — Le sixième est un Irlandais, élève d'abord de notre collége de Calcutta, puis de celui de Négapatam. — Le septième est un Portugais, qui a brisé toutes les chaînes qui semblaient devoir le retenir dans le monde. — Le huitième est un Anglais, jeune militaire plein d'avenir, linguiste distingué, élevé dans la religion protestante ; mais par un instinct surnaturel il avait respecté et honoré Marie conçue sans péché, même lorsqu'il était encore dans l'erreur. Elle l'a récompensé en l'amenant à la foi et en le conduisant dans le port de la vie religieuse. Il est plein de ferveur ; il s'étonne qu'on puisse, avec du bon sens, rester dans le protestantisme, qui n'est, selon son expression, qu'un cadavre parfumé reposant dans un sépulcre blanchi [1]. — Le neuvième et le dixième sont deux jeunes Irlandais, que les vicissitudes les plus bizarres ont conduits à Dindighel. — Le onzième est un jeune Birman de Moulmein, qui se distingue de tous les autres par son type spécial : figure large, nez épaté, couleur plus foncée, yeux petits et vifs, taille peu élevée, air de naïf contentement dans tous ses traits, vivacité peu commune dans tous ses mouvements. C'est un élève de notre collége de Calcutta, que le désir de la Compagnie a conduit au Maduré.

Quelle réunion, mon R. Père ! Anglais, Irlandais, Por-

1. Ce novice est le P. Palgrave ou Cohen, plus tard missionnaire de Syrie.

(*Note de l'éditeur.*)

tugais, Créoles, Espagnols, Indiens, Bengalis, Birmans, rassemblés de tant de pays divers et amenés à la Compagnie par des ressorts si cachés, tous ne formant qu'un cœur et qu'une âme, tous ne désirant qu'une même chose, la gloire de Dieu et le salut de leurs frères ; n'est-ce pas aux yeux de la foi un spectacle digne des regards du ciel et de la terre ? Il me semble que saint Ignace doit le contempler avec complaisance, lui qui pour fonder le collége de Messine y avait réuni onze Jésuites appartenant à dix nations différentes ! Pour compléter le personnel de ce noviciat de Dindighel, nous devons ajouter quatre Indiens de hautes castes, élèves du collége de Négapatam, qui sollicitent la faveur d'être admis à la Compagnie et s'y préparent par les épreuves ordinaires, un peu prolongées pour mieux constater et affermir leur vocation.

La fête de Notre-Dame devait être célébrée d'une manière digne d'elle, et digne de la réunion dont je viens de vous parler. Une académie avait été préparée pour honorer la patronne de cette pieuse solitude. Il nous a été donné d'entendre en vingt langues différentes les louanges de la mère de Dieu ; exercice comparable aux belles exhibitions du collége de la Propagande. Le latin, le grec, l'italien, le français, l'espagnol, le portugais, l'allemand, l'anglais, l'irlandais, l'hébreu, le sanscrit, l'hindoustani, le maratte, le cancanais, le bengali, le birmanais, l'assamais, l'arabe, l'orissan et le tamoul, sont venus successivement payer un tribut de louanges au Dieu qui a fait tous les peuples, et à celle qui au pied de la croix fut donnée pour mère à toutes les nations. Puissent bientôt tous ces peuples dont nous avons entendu les langues ouvrir les yeux à la lumière évangélique, et unir leurs

voix dans un concert harmonieux à la gloire de leur créateur et père céleste ! puissent ces jeunes frères en devenir les apôtres et en propager le règne ! Un salut splendide a terminé cette journée si pleine d'émotion, dont le souvenir restera comme un parfum délicieux dans l'âme de tous ceux qui en ont goûté les charmes.

Disons maintenant quelques mots sur la seconde œuvre, la *Congrégation de Notre-Dame des sept douleurs.* Nous voyons dans l'histoire des missions de la Compagnie que nos anciens Pères ont toujours, et partout, attaché la plus haute importance à l'institution des catéchistes, et ne craignaient pas d'attribuer à ces précieux auxiliaires la meilleure part de leurs succès, et notre propre expérience vient tous les jours confirmer de plus en plus la justesse de ce jugement sur la nécessité et l'efficacité de ces instruments de l'apostolat. L'apôtre est, selon l'expression de J.-C., comme le levain qui doit produire la fermentation dans les nations; mais pour atteindre ce but, le levain doit se mêler intimement à la masse des peuples. Or, comme étrangers et européens, nous sommes craints et entourés d'une autorité utile sous bien des rapports, mais qui tient le peuple à distance et produit un peu de gêne et de défiance. Fussions-nous même du pays, notre caractère sacerdotal inspire un respect et une vénération salutaires, que nous devons entretenir dans l'intérêt de notre ministère, mais qui nous empêchent d'arriver à l'intimité et de pénétrer jusqu'au cœur des familles et des populations. Ces inconvénients existent même à l'égard de nos chrétiens ; mais ils sont un obstacle plus insurmontable lorsqu'il s'agit d'aborder les païens et de leur annoncer l'Évangile. On comprend par là l'utilité des catéchistes,

qui sont comme un intermédiaire entre le missionnaire et les populations, pour l'aider à descendre jusqu'à elles et à les attirer à lui.

Mais où trouver ces catéchistes ? Comment les former ? Comment leur inspirer et entretenir en eux le zèle et les vertus que demandent des fonctions si délicates et si relevées ? Voilà une grave question qui nous occupe et nous tourmente depuis longtemps. Après bien des efforts partiels et peu satisfaisants, nous avons fondé le collége de Négapatam en partie dans ce but. Puis, désirant donner à notre œuvre des catéchistes une nouvelle garantie de succès, un puissant moyen de les conserver dans les principes et les sentiments de leur vocation, nous avons eu recours, ici comme à l'égard du clergé indigène, au grand ressort de l'esprit évangélique, qui fut l'âme de l'Église naissante et la vie des premiers chrétiens. Nous avons pensé que les *Frères de Notre-Dame des sept douleurs*, consacrés à Dieu par les vœux et par l'observation de leur règle, en s'associant aux fonctions des catéchistes, seraient pour eux un modèle et un encouragement, en même temps qu'ils rendraient aux missionnaires d'autres services éminents. Telle est l'idée qui nous a suggéré cette nouvelle congrégation religieuse. Elle compte déjà huit associés, qui ne sont encore que postulants, mais dont la piété et les heureuses dispositions nous rassurent contre la légèreté et l'inconstance naturelles à ces peuples. Le jour même de Notre-Dame des sept douleurs, l'un d'eux a reçu solennellement l'habit des mains de Monseigneur, en présence d'une foule considérable d'assistants, catholiques, schismatiques, protestants et païens.

Cette solennité a été pour nous un jour de grâces et de

bonheur. Jamais Dindighel n'avait rien vu de pareil. Nos chrétiens se retiraient édifiés et triomphants de joie, les schismatiques, confus et ébranlés, les païens, émerveillés, de la grandeur de notre sainte religion et de la pompe de ses cérémonies.

Je ne puis terminer cette lettre sans vous donner des nouvelles de notre cher collége de Négapatam qui est, comme je le disais tout à l'heure, la pépinière de nos autres œuvres, et a déjà fourni au noviciat un si riche contingent. Je puis d'autant moins me dispenser de vous en parler, que je viens d'y rentrer, et que c'est de ce collége que je vais vous envoyer ma lettre. Je n'ai du reste à vous en dire que du bien ; tout est prospère. La communauté se compose de seize personnes, tant Pères que scholastiques et frères coadjuteurs ; nous avons trente-cinq élèves blancs ou européens, et autant de noirs ou indiens, qui nous donnent comme toujours une pleine satisfaction. Les constructions du collége continuent et sont encore loin de toucher à leur terme, mais déjà elles nous réjouissent par de magnifiques espérances. Nous aurons enfin une maison vaste, commode, régulière, solide et digne des œuvres qu'elle doit abriter.

Je me recommande à vos SS. SS., etc.

Louis Saint-Cyr. S. J. M.

CINQUANTE-SEPTIÈME LETTRE

Le P. Grégoire, à Mgr. Canoz, à Rome [1].

Virapandianpatnam, mai 1851.

MONSEIGNEUR ET RÉVÉREND PÈRE, P. C.

La paternelle bénédiction que Votre Grandeur nous a laissée en nous quittant et qu'elle nous a renouvelée à son passage par Colombo commence déjà à produire ses fruits, et j'espère que sous peu de temps, même avant votre si désiré retour, le schisme sera, sur cette malheureuse côte, si non exterminé, du moins réduit à l'impuissance. Mais pour satisfaire vos désirs je vais vous présenter un récit abrégé des ravages qu'il a faits depuis votre visite pastorale de 1848 et 1849.

Vous aviez parcouru toutes ces populations de paravers en leur prodiguant les témoignages de votre indulgente charité; vous aviez reçu leurs protestations de repentir et de fidélité, et, appelant sur elles les grâces et les bénédictions du ciel, vous les aviez laissées dans la paix et la joie.

1. Mgr. Canoz avait quitté la mission au commencement de 1851 pour se rendre à Rome et en France.

Cette paix ne fut pas de longue durée. La haine du chef, concentrée dans son cœur et envenimée par la honte de sa défaite, devait bientôt éclater et soulever une tempête plus terrible que toutes celles qui ont précédé. Voici quelle en fut l'occasion.

Dans le courant de cette même année 1849, le chef de Tuticorin devait célébrer le mariage d'un de ses enfants, et, selon les usages de la caste, il en fit l'annonce à chaque village, envoya le présent de la noce et l'invitation d'y assister aux principaux habitants; et en retour les villages devaient y répondre par un présent et par une députation d'honneur. Le mariage devant être célébré par des prêtres schismatiques, nos chrétiens ne pouvaient y participer; mais la crainte des persécutions d'une part, et de l'autre une sotte vanité flattée par cet honneur et surtout le prestige de la caste étouffèrent la voix de la conscience et les avis des missionnaires, et même nos chrétiens fidèles d'ailleurs se rendirent à cette invitation. Cette première faute devait entraîner beaucoup d'autres infidélités plus coupables. Le chef se voyait entouré de ses créatures les plus dévouées, de ceux qui s'étaient faits souvent les instruments de ses injustices et de ses cruautés, et qui nourrissaient ouvertement ou en secret ses désirs et ses projets schismatiques. Avec eux se trouvaient en plus grand nombre des chefs et des notables qui nous étaient sincèrement dévoués, mais faibles et timides, toujours désireux de concilier leur foi et leur conscience avec les intérêts et l'orgueil de la caste; il s'agissait de les séduire ou de les enchaîner par la force et la terreur.

Dans ce but le chef avait réuni auprès de lui cinq prêtres schismatiques, les plus habiles et les plus expérimentés

dans la guerre qu'ils nous font depuis douze ans. Pour vous donner une idée de l'esprit qui présidait à cette cérémonie anti-religieuse, il suffit de dire que les bayadères d'une pagode voisine furent appelées pour danser devant les époux et rehausser l'éclat de la fête, et qu'elles eurent à l'église une place d'honneur, avec les prêtres schismatiques, en présence du Saint des saints ! Après cela vous devinerez le reste. Au milieu des festins, de l'exaltation, des réjouissances et de l'ivresse, des discours incendiaires furent prononcés, les passions furent déchaînées, des serments de fidélité au chef, de haine et de guerre aux missionnaires, furent spontanément prononcés par les uns, forcément imposés aux autres; un plan d'attaque et d'extermination, combiné avec une astuce diabolique, fut arrêté et devint la loi générale de la caste.

Au même moment et sur tous les points, à Punécaël, Patnam, Manapade, etc, le volcan vomit ses flammes. On ferme les églises, on casse les employés fidèles, on persécute les chrétiens qui se montrent dévoués, on les insulte, on pille leurs maisons, on les chasse de la caste. En même temps les démarches les plus habiles sont faites auprès des magistrats anglais, tous leurs entourages sont gagnés, des procès sont intentés de tous côtés, pour nous faire expulser comme auteurs de tous ces désordres, et dans ce but des députations, au nombre de quatre cents individus, sont envoyées pour attester contre nous et solliciter notre condamnation. Un instant l'iniquité paraît triompher; les hésitations et les demi-mesures des magistrats accroissent l'audace des rebelles. Voulant alors précipiter le dénoûment en généralisant le mouvement de la révolte, ils envoient des émissaires dans l'intérieur des

terres, même aux populations des Sanars, pour les soulever contre nous. Partout la lutte devient acharnée et se prolonge avec ses alternatives de craintes et d'espérances, et cet état que je vous décris en quelques lignes a duré plus d'une année !

Vous dire tout ce que les missionnaires ont eu à souffrir pendant cette année serait chose impossible; d'ailleurs ce récit vous ferait trop de peine. Voyez ce que saint Ignace nous propose dans sa méditation des deux étendards et dans la onzième de nos règles : les injures, les calomnies, les affronts, les opprobres... la croix du divin Maître... voilà l'histoire, voilà la vie de nos braves Pères. Chacun, fidèle à son poste, a lutté contre la tempête avec un courage, une résignation et une constance qui ne pouvaient venir que de Dieu. Après une année de vexations, les schismatiques, furieux de n'avoir pu nous chasser ni détacher de nous la portion des chrétiens qui étaient restés fidèles à leur foi, voulurent tenter un dernier effort à Punecaël. Deux assassins avaient été gagés, armés, enivrés et lancés contre deux victimes qu'ils devaient égorger; pour couvrir ce crime une émeute courait en même temps les rues, et pillait les maisons de nos chrétiens, et enfin, pour faire retomber sur nous tout l'odieux de ce désordre, les schismatiques mettaient eux-mêmes le feu à leur propre église. La divine Providence veillait sur nous; les victimes échappèrent aux meurtriers, et les magistrats eurent toutes les preuves de ce complot diabolique, portées à la dernière évidence et confirmées par l'aveu le plus complet des coupables. Plusieurs d'entre eux, saisis par la justice, et chargés de fers pour être envoyés aux galères, implorèrent la miséricorde de nos Pères et les conjurèrent

d'intercéder pour eux. Le P. Verdier, qui était à Paléamcottey pour soutenir notre cause dans ce procès, accourut au secours de ces malheureux et obtint leur grâce. Ainsi le bon Dieu sait tirer sa gloire des machinations des méchants et les faire tourner au profit de ses enfants.

Pendant cette série interminable de vexations, de procès, de luttes acharnées, la divine Providence s'est manifestée plus d'une fois pour soutenir notre courage et la foi de nos chrétiens; elle a frappé plus d'un coup sur les rebelles, avec des circonstances qui révélaient l'intervention de sa justice; tantôt c'était le choléra qui emportait quelques victimes bien choisies et jetait la terreur, tantôt, ou pour mieux dire constamment pendant cette année, c'était la mer qui refusait ses poissons et plongeait toute la population dans une profonde misère. Nos adversaires ont bien essayé de profiter de cette circonstance pour ameuter contre nous les haines et les vengeances du peuple, en publiant partout que c'était nous qui par nos sortiléges faisions fuir le poisson ; mais ils n'ont pu tromper l'opinion populaire, qui a continué, malgré leurs calomnies, à voir dans cet événement un châtiment de la justice divine.

Je viens de parcourir tous les villages de la côte ; c'est une mer après la tempête ; les vagues tombent et le calme revient peu à peu. J'ai passé un mois à Tuticorin et, tout en administrant nos chrétiens, j'ai tâché de préparer les voies à une paix solide. J'ai trouvé ensuite la pacification très-avancée à Punécaël, à Virapandianpatnam... par les efforts et la prudence du P. Verdier ; partout la paix se fait et l'ordre se rétablit. Manapade, cette ville jusqu'alors si dévouée, est en ce moment la seule qui n'ait pas amené

son pavillon schismatique. Vous me demanderez comment tous ces désordres sont possibles dans un peuple dont les dispositions sont généralement bonnes? Eh ! mon Dieu ! elles sont possibles ici comme les horreurs de la révolution furent possibles dans les meilleures provinces de France sous le règne de la terreur. Il est vrai qu'ici les méchants n'ont pas la puissance absolue ; il y a des magistrats anglais. Oui, mais nous ne devons pas compter sur leur bienveillance ; au contraire, nous pouvons compter sur leurs préventions qui disposent à la malveillance. Quant à la justice, il est facile de les tromper en gagnant leur entourage. Qu'un magistrat change, nous sommes sûrs de voir son successeur se déclarer contre nous, jusqu'à ce que l'énormité des choses lui ait ouvert les yeux sur le caractère de nos ennemis; il s'instruit à nos dépens.

Voici pourtant une exception à la règle générale, vrai miracle de la protection du Cœur immaculé de Marie, c'est le collecteur de Paléamcottey qui s'est instruit à ses propres dépens. Au lieu de m'accorder l'appui de la police, que je réclamais contre d'injustes perturbateurs de la paix, il avait fait fermer toutes nos églises de Manapade, ainsi que le cimetière. J'ai fait appel au tribunal civil. L'affaire était bien difficile, car j'avais contre moi toute l'influence et les intrigues du grand collecteur. Cependant le premier juge a reconnu la justice de notre cause, et, par un acte éclatant de fermeté et d'impartialité, il a ordonné au grand collecteur de casser son décret, de me remettre en possession pleine et entière, et de recevoir de ma main une attestation que tout : églises, presbytère, cimetière, vases sacrés, etc., ont été remis à ma disposi-

tion. Le magistrat a été forcé de s'exécuter, et moi je suis rentré triomphalement en jouissance de nos églises, accompagné des premiers officiers de police chargés de me protéger, et au milieu des applaudissements de nos chrétiens, ivres de joie.

En voilà bien assez sur ce schisme de la côte ; inutile d'entrer dans les détails ennuyeux de ses incidents et de ses évolutions ; en fin de compte, c'est toujours la même chose ! Je passe à un autre sujet, à un autre champ de bataille, où la lutte a bien des analogies avec la précédente quant aux moyens, mais en diffère entièrement quant au fond de la question et à la qualité des adversaires. Ici du moins nous n'avons pas à combattre contre nos propres chrétiens. Je veux parler de la lutte contre les protestants.

Vous vous rappelez la grande réaction qui se produisit dans cette contrée vers la fin de 1846 contre les ministres protestants. Les populations païennes, plus ou moins enrôlées sous leur étendard sans cesser d'être païennes, se soulevèrent par milliers et brisèrent le joug qu'on voulait leur imposer. Plusieurs villages se rendirent à nous en demandant de devenir catholiques ; un bien plus grand nombre manifestaient les mêmes dispositions. Vous savez quels sentiments faisaient alors battre nos cœurs : la joie à la vue d'une si belle occasion, les regrets de ne pouvoir en profiter selon l'étendue de nos désirs. Le défaut de ressources, la crainte de tenter la Providence, ne nous permirent qu'une minime partie de ce que nous aurions voulu faire. Trois réductions furent ouvertes à ces nouveaux catéchumènes ; beaucoup d'autres trouvèrent des asiles dans des villages déjà chrétiens. Mais le grand

nombre des païens prétendus-protestants qui se trouvaient dans ce mouvement se replongèrent dans leur idolâtrie ou furent raccrochés peu à peu par le protestantisme. Les ministres mirent en œuvre tous leurs moyens : la séduction de l'argent et des promesses, la terreur des menaces et des procès, etc. ; ils furent puissamment secondés par l'arrivée d'un nouveau magistrat qui se fit leur protecteur et releva leur puissance. Le mouvement fut donc comprimé à la surface, quoique au fond rien n'ait changé dans les dispositions des populations. Aujourd'hui encore, si nous avions des ressources, nous verrions ces adeptes accourir en masse vers nous. Mais, outre le défaut d'argent, nous sommes retenus aujourd'hui par des raisons de prudence. La guerre et les procès continuels que nous avons à soutenir de la part de nos propres chrétiens sont nécessairement un préjugé contre nous, et si nous excitions encore la rage des plaideurs protestants sur une vaste échelle, je ne sais ce qui en adviendrait. C'est bien assez de répondre aux procès qu'il nous est impossible d'éviter. Et vous allez voir que nos réductions nous en ont suscité d'assez fâcheux.

Une d'elles comptait soixante-dix maisons de ces nouveaux catéchumènes. A force de ruses, de promesses et de menaces, on gagne deux de ces anciens adeptes, puis on les envoie dans la réduction, accompagnés de cent protestants déterminés, ayant à leur tête un pion de la police; et ils se mettent à démolir et à emporter leurs deux cabanes. Comme le reste de la population n'oppose pas d'obstacle, ils n'obtiennent pas la rixe nécessaire à leur dessein. Ils s'attaquent donc aux autres maisons, et les pillent, les démolissent et en transportent les débris hors

de notre territoire. Ils parviennent ainsi à exciter un attroupement de ces néophytes et de quelques catholiques du voisinage, qui cependant se tiennent à distance et n'engagent pas de dispute, par la crainte des procès. N'importe, les agresseurs saisissent sept catholiques et vont prendre notre catéchiste dans sa maison, les accablent de coups et les conduisent à un officier de police gagné par leur argent. Nos catholiques sont constitués prisonniers et traînés, les menottes aux mains, à travers les villages et les huées des protestants, jusqu'au tribunal du juge anglais, à la distance de six journées de marche. Je dus y accourir moi-même ; heureusement je pus donner des preuves de la vérité si évidentes, que le juge, malgré sa partialité connue pour les ministres, fut obligé de m'accorder une partie de la justice que je réclamais.

Dans un village nommé Atticâdou, qui a passé tout entier du protestantisme au catholicisme, le ministre protestant avait séduit un des nouveaux convertis en lui glissant dans la main 25 francs, somme considérable pour un Indien. Le malheureux, rentré chez lui, déclare sa résolution à sa femme, et lui ordonne de le suivre. « Si j'ai quitté le protestantisme, répond-elle, c'est que j'ai reconnu qu'il n'est pas la vraie religion ; c'est la religion catholique seule qui est la religion du salut. » — Mais j'ai reçu 25 francs et donné ma signature ; si je recule, tu sais les traitements qui nous attendent. — « Qu'on fasse ce qu'on voudra, répond la généreuse chrétienne, je ne vends pas mon âme pour de l'argent. » Le mari l'accable de coups et continue pendant un mois à la persécuter pour l'obliger à céder. Un jour qu'il la torturait plus cruellement qu'à l'ordinaire, elle le regarde avec assurance, et

lui montrant son *taly* (signe sacré du mariage), elle lui dit : « Arrache toi-même ce taly que tu m'attachas au jour des noces, et va où tu voudras ; pour moi, réduite au veuvage, je vivrai d'aumônes chez les chrétiens. » Le mari fut terrassé par un courage d'autant plus admirable que, dans les mœurs indiennes, la femme est l'esclave et comme la chose du mari. Quelques jours après, le P. Verdier, visitant cette chrétienté, ranima la foi du mari chancelant et rétablit la paix du ménage.

Dans ce même village se trouve une maison que les habitants avaient construite eux-mêmes et à leurs frais, et qui était devenue le lieu de réunion pendant qu'ils étaient sous le joug protestant. Après leur conversion, le ministre leur fait un procès, et la sentence du tribunal lui adjuge cette maison. Il s'imagine que sa victoire lui ramènera toute la population. Dans cette espérance, il se présente et se promène à cheval dans les rues, et rencontrant une bonne femme, il cherche à la gagner par des paroles mielleuses, des promesses, puis des menaces. « Pourquoi, lui dit-il, avez-vous abandonné la vraie religion ? » La bonne vieille, sans se déconcerter, lui adresse une question : La religion dont le ministre enseigne le mensonge peut-elle être vraie ? — Non, répond le ministre. — Eh bien ! reprend la vieille, dites-moi, qui a bâti cette maison ? Est-ce vous qui avez travaillé ? est-ce vous qui avez payé les ouvriers, fourni ces briques, ces bois ? Et vous l'usurpez par la sentence du juge, qu'ont trompé vos mensonges, vos faux serments, vos faux témoins !... voilà votre religion ! Allez ! Et le ministre s'en alla confus.

Dans un autre village nommé Ouiancoudirouppou, en-

core tout païen quoique sous le joug protestant, soixante familles disposées à se donner au catholicisme ne sont retenues que par la crainte des procès et des vexations dont on les menace. Un des habitants, connu sous le nom de Pakkian, plus courageux que les autres, vint ouvertement me trouver et me demander le baptême. Prévoyant l'orage qu'il allait soulever contre lui, je prolongeai son temps d'épreuves. Le catéchiste protestant, informé de cette démarche, se saisit de Pakkian, le fait traîner dans la chapelle protestante, et après avoir épuisé les douces paroles et les promesses, puis les injures et les menaces, il en vient aux actes. Le malheureux est garrotté, suspendu en l'air par les deux bras, battu, meurtri de coups, et dans cette cruelle torture on lui crie : « Quelle religion veux-tu ? — La bonne, répond le patient. — Quelle est la bonne ? — Celle de Sésouvadian (c'est le nom du catéchiste catholique) ; je lui ai parlé une fois, et j'ai plus appris dans cette seule conversation qu'auprès de vous pendant vingt ans. » Cette réponse amène une nouvelle tempête de coups ; on le laisse en prison sans nourriture ; mais il reste inébranlable ; plusieurs membres des soixante familles du village viennent le voir secrètement : « Courage, Pakkian ! lui disent-ils, tiens bon ; c'est la vraie religion, nous te suivrons. » Le catéchiste catholique arrive aussi et le console : « Courage ! le bon Dieu t'aidera ! » Mais on a reconnu Sésouvadian ; aussitôt le catéchiste protestant et ses affidés viennent en fureur, se jettent sur lui et sur les quelques catholiques qui l'accompagnent, et les poursuivent jusqu'au seuil de notre église, où ils les laissent couverts de blessures. Informé de ces violences, j'adresse au ministre protestant une lettre ferme et menaçante ; et

celui-ci, sans me répondre, gronde son catéchiste et lui ordonne de relâcher le patient, qui accourt auprès de moi pour me montrer ses bras meurtris et tout son corps couvert de contusions. A la suite de ces cruautés, les soixante familles du village, n'osant se convertir en masse, ont résolu de se séparer et de se rattacher à diverses chrétientés catholiques, où elles trouveront une protection ; et déjà un grand nombre a réalisé ce projet, ou du moins s'y dispose en allant assister aux offices et aux fêtes religieuses de ces chrétientés, malgré les vexations de l'argus protestant. Vous voyez que Dieu continue à faire son œuvre, mais comme toujours à travers les persécutions et les souffrances.

La réduction de Vaïppancâdou continue à nous donner des consolations. Plusieurs protestants et païens, jaloux de partager le sort de nos néophytes, voudraient venir se fixer sur notre terrain auprès de notre pauvre église ; sept familles me demandent instamment cette faveur ; le défaut de ressources m'empêche de les accueillir avec l'empressement que je voudrais bien leur montrer. Cette démarche leur occasionnera bien des pertes et des vexations ; il faudrait donc pouvoir les protéger et les aider par quelques secours (10 francs par famille !) Qu'il est dur de perdre les occasions du bien pour si peu de chose ! Si nous pouvions favoriser ce mouvement des païens-protestants, il prendrait bien vite une grande extension.

Poudoucoulam est un autre village tout païen, propriété d'un riche vellage. Les ministres protestants cherchent à pénétrer par leurs moyens de séduction dans cette population de Sanars. Le propriétaire s'en est effrayé ; car un

agent du protestantisme est, aux yeux de tout propriétaire indien, un oiseau de triste augure, une annonce infaillible de procès, de discorde, de guerre. Passer au protestantisme, pour l'Indien, c'est s'affranchir de toute dépendance, acquérir le droit d'insolence contre celui qu'il avait jusque-là respecté comme son seigneur ; et de là révolte, outrages, batailles, procès, condamnations du seigneur par les intrigues du ministre protecteur. Voilà l'histoire de toutes ces conversions protestantes. Donc notre propriétaire de Poudoucoulam, craignant d'être la victime de cette tactique redoutable, tout païen qu'il est, vient me trouver et me prie de recevoir ses gens dans notre sainte religion ; parce qu'il sait bien, dit-il, que si nous protégeons les personnes, nous ne sommes pas hostiles au droit des propriétaires, et que nous recommandons la soumission et la justice. Il va plus loin, il se fait notre prédicateur ; il engage lui-même ses sujets à se faire catholiques ; et déjà plus de quarante familles, dociles à sa voix, s'adressent à moi, me prient de les instruire et de les recevoir... Mais pour cela il faudrait leur bâtir une pauvre église (150 à 200 francs), entretenir un catéchiste (6 à 8 francs par mois) ; encore une fois, quelle douleur pour le missionnaire de voir l'œuvre de Dieu arrêtée par de telles considérations.

A Poudour, quatre païens-protestants s'étaient convertis et étaient venus à notre église. Le catéchiste de la secte, ayant réuni trente de ses hommes les plus déterminés, vint de force à notre église saisir les quatre convertis. On les roua de coups, on les enferma pendant quatre jours dans la maison d'école, on pilla leurs maisons, on les tortura jusqu'à ce qu'ils consentissent à

promettre par écrit de ne pas quitter la secte. Ils ont de nouveau manifesté leur résolution, et avec eux une trentaine d'autres familles veulent embrasser la religion catholique ; mais le ministre met en jeu tous ses ressorts pour les intimider et les retenir. Dans le même village on a saisi deux enfants, l'un de six, l'autre de sept ans, appartenant à des familles catholiques, sous la fausse accusation d'être venus, à l'instigation de leurs mères, pour mettre le feu à la maison du catéchiste protestant. Le juge indien ayant rejeté ce procès malgré la déposition des faux témoins, le ministre a fait appel au collecteur, et les deux enfants, avec leurs parents, ont dû faire près de vingt lieues pour comparaître devant le magistrat. Ils seront certainement acquittés, mais on aura réussi à les tourmenter et à répandre la terreur.

Voilà, Monseigneur, les détails que j'ai cru devoir recueillir et abréger pour vous tenir au courant de l'état de la mission et de la marche des affaires. Plusieurs sont déjà plus anciens et connus de Votre Grandeur ; mais j'ai pensé qu'il serait utile de les rappeler ici pour compléter le tableau, dans l'intérêt de nos Pères d'Europe auxquels vous voudriez les communiquer. Puissent-ils inspirer à quelques âmes généreuses la pensée de venir à notre secours pour nous aider à recueillir une moisson mûrie par les tribulations, et qui promet d'être si abondante, si nous avions un peu plus de ressources pour aider le mouvement des conversions.

Le P. Verdier exprime les mêmes sentiments : la joie dans les fruits de la tribulation. Dans une fête célébrée à Sonapéri il a instruit et baptisé vingt païens ; à Viravanellour six autres païens, parmi lesquels une femme a

fait des actes d'une générosité héroïque, pour mériter la grâce de la régénération.

Daignez agréer, etc.

Jos. Grégoire. S. J. M.

CINQUANTE-HUITIÈME LETTRE

Le P. Victor du Ranquet, à un Père de la Compagnie.

Vallam, juin 1851.

Mon Révérend Père, P. C.

Me voici seul chargé d'un district de quinze lieues de long sur huit de large. Ma résidence plus ordinaire est Vallam, à trois lieues sud de Tanjaour. J'y installe un atelier de peinture, qui sera ma fabrique de sermons, un foyer d'action évangélique et de la prédication la plus efficace et la plus puissante. Ne pouvant encore prêcher aux oreilles, je prêche aux yeux, et mes sermons produisent des fruits merveilleux. Je représente en grand, sur mes toiles, la mort, le jugement et les vérités principales de la religion ; ce langage, compris de tout le monde, frappe les sens, touche les cœurs, et grave au fond des âmes les dogmes et les mystères de la foi. Au reste, ce n'est pas

d'aujourd'hui qu'on reconnait cet avantage de la peinture. Par les oreilles on s'adresse à l'esprit, quand il y en a et qu'il veut réfléchir; par les yeux on va droit au cœur et l'on saisit l'âme entière sans fatigue, et si cela est vrai en Europe, c'est dix fois plus vrai pour nos Indiens.

Je fis mon premier essai aux fêtes de la Passion et de la Résurrection de notre divin Sauveur. Nous étions trois missionnaires, la foule était prodigieuse. A la tombée de la nuit nous suspendions le travail des confessions; un Père montait sur une estrade, au milieu de la foule, en plein air, et développait une station; vers la fin de son discours j'ouvrais la porte de l'église dans laquelle j'avais disposé un transparent fortement éclairé par derrière. Je n'essayerai pas de vous rendre l'impression produite par cette apparition soudaine du mystère : la douleur, la componction, les larmes, les sanglots, les cris; cela dépasse toute description, et les fruits de conversion, de pénitence, de vraie dévotion, répondaient à ces explosions de sentiments.

Ce succès m'encourageait à me servir de ce puissant moyen d'action sur l'esprit et le cœur de mes chrétiens. La fête de saint François-Xavier m'en offrit une nouvelle occasion. Le P. Castanier était venu préparer les fidèles à la visite de Monseigneur par une neuvaine de prières et de prédications. Il prêchait deux fois par jour sur les grandes vérités de la foi, et c'étaient toujours mes tableaux qui faisaient les frais de la péroraison ; les transparents du soir surtout emportaient pièce; l'effet était magique : chrétiens, païens, protestants, tous accouraient et voulaient contempler.

Ces expériences si consolantes m'ont suggéré le plan d'une œuvre en grand et des plus propres à propager la religion et à gagner des âmes à Dieu. Je réunirais autour de moi un choix de jeunes Indiens qui m'annonceraient quelque capacité ; je leur donnerais des leçons de peinture ou de barbouillage : je ne serais pas trop exigeant ; je leur tracerais des patrons piqués au moyen desquels ils transporteraient sur leurs toiles le dessin du tableau, puis avec un peu d'exercice ils acquerraient assez d'habileté pour préparer et étendre les couleurs sur ce tracé. Comme mon but n'est pas d'envoyer ces tableaux dans vos galeries et vos expositions artistiques, mais de les montrer aux yeux de nos Indiens, mes élèves arriveraient bien vite à un vrai succès, moyennant une grande profusion de couleurs vives et éclatantes. Du reste, je serais là pour les diriger, corriger le dessin, retoucher les couleurs. Ces peintures s'exécuteraient : 1° sur toile transparente pour les instructions du soir ; 2° sur toile opaque ; 3° sur les murailles des églises. Elles représenteraient : 1° les sujets de mission, les quatre fins dernières, etc. ; 2° les mystères du rosaire, des chemins de croix ; 3° des catéchismes ; 4° la vie du saint patron du lieu ; 5° un cours d'histoire sainte.

Ma petite compagnie de peintres, en s'exerçant à la peinture, acquerrait par là même une connaissance plus complète et plus approfondie des sujets qui seraient traités dans les tableaux. Ainsi mon atelier ambulant serait en même temps une école de catéchistes, qui s'en iraient, seuls ou avec le missionnaire, portant leur collection de tableaux et les expliquant au peuple dans les grands centres de réunions et de concours, à l'occasion des fêtes et

des missions; ils aideraient ainsi les missionnaires qui sauraient assez de tamoul pour confesser et pas assez pour prêcher. Voilà mon plan; mais pour le réaliser il faut des ressources, j'en abandonne le soin à la sagesse des supérieurs. Ce n'est pas une invention nouvelle dont je sois tenté de m'attribuer le mérite, nous ne ferions en cela qu'imiter l'exemple de nos anciens missionnaires du Japon, de la Chine, et du P. Maunoir en France.

Je veux ajouter un mot sur mes braves chrétiens et particulièrement sur les odéages, qui en sont la portion la plus nombreuse et la plus consolante. Je viens de visiter la famille d'un de leurs chefs, et j'en ai encore le cœur tout embaumé et réjoui. La fortune de ce chef n'est pas de date très-ancienne; son père était un bon paysan, cultivant son petit champ et consacrant tout le reste de son temps à la prière au pied d'une statue de la sainte Vierge, pour laquelle il sentait une grande dévotion. Son bien s'accrut, il ne savait comment, mais la sainte Vierge savait bien pourquoi. Avec les richesses s'accrurent les sollicitudes, et le temps de prier lui était disputé par ses nombreuses occupations. Et cependant pouvait-il laisser ainsi toute seule sa chère patronne? Il trouva un expédient: il choisit un mendiant pieux, le posta aux pieds de sa madone, avec ordre de le remplacer et de prier tout le jour, se chargeant de le nourrir à souhait : une sainte mort couronna une si sainte vie. Son fils, en héritant de sa grande fortune, fit mieux encore, il hérita de sa piété et de sa probité, qui le font aimer et respecter de tout le pays. Il est le père et le protecteur des pauvres, et en même temps le conseiller, le juge et comme le patriarche

de la contrée ; tous accourent à lui pour régler leurs différends et terminer leurs disputes. Sa famille est nombreuse et vraiment patriarcale. Il est d'une simplicité charmante ; mais quand il s'agit de recevoir le souami, oh ! alors il tranche du grand. Il faut le voir dans cette circonstance solennelle, rayonnant de bonheur et d'une naïve fierté, se donnant du mouvement, accourant à la rencontre du Père avec sa musique la plus noble : le *nagara* (qui est la caisse privilégiée des grands seigneurs), les *tam-tam*, les *combous*, les clochettes, etc. ; puis le conduisant dans la cour intérieure de sa maison où il lui a préparé un appartement ! Il y a dans cette réception un grandiose, un sérieux d'enfant, un déploiement de bonnes intentions, et surtout un épanouissement de cœur qui réjouissent l'âme.

Je vous fais grâce de tous les détails et des accessoires de la fête, qui ressemblent beaucoup aux descriptions qu'on n'a pas manqué de vous donner de nos fêtes indiennes. Après avoir entendu les confessions de tout ce monde et donné la sainte communion à ces chrétiens si fervents et si bien disposés, je les bénis, eux, leurs maisons et leurs champs, et je les laisse heureux et dans la jubilation. Telle est la vie du missionnaire ; elle a ses fatigues et ses peines ; mais elle a aussi ses joies et ses douceurs.

Veuillez agréer, etc...

VICTOR DU RANQUET. S. J. M.

CINQUANTE-NEUVIÈME LETTRE

Le P. Laroche, à sa famille et à ses amis.

Kilakarey, juillet 1851.

MA CHÈRE ET TENDRE MÈRE,

Je viens de recevoir vos bonnes lettres, et quel délicieux paquet!... lettre de ma bien-aimée mère, lettre d'Auguste, puis les lettres de trois Marie : Marie Joséphine, Marie Agnès, Marie des Anges; il ne manquait pour compléter le courrier que la lettre de Léon, qui s'est égarée en route... Avec quel plaisir et quelle reconnaissance j'ai lu et relu!... Le tout était accompagné d'un billet de mon supérieur, le P. Castanier, en forme de mercuriale, sur ce que je n'écris point à ma famille. La circonstance était bonne pour me trouver disposé à la contrition! aussi me voilà bien converti, vous demandant pardon, vous offrant un ferme propos d'amendement, qui produit son fruit et va vous dédommager, en reprenant mon histoire d'un peu plus loin pour payer mes arriérés.

Mais commençons par vous remercier de vos cadeaux et répondre à vos questions.

Merci d'abord de vos précieux envois, mais qui sont arrivés ici ou là, faute d'être solidement étiquetés. Et comment voulez-vous qu'ils me trouvent, s'ils ne portent leur adresse claire et précise? Imaginez donc que nous sommes à cinquante et à cent lieues du centre où s'ouvrent les caisses. Et ce daguerréotype lui-même, qui m'est si cher, serait resté dans son coin ou perdu sur les routes, si la perspicacité du P. Castanier n'y avait reconnu les traits de famille. Ainsi la bourse annoncée ne m'est point parvenue; elle est tombée aux mains du P. Trincal; je n'en suis pas fâché, elle lui servira à quelque chose; entre mes mains elle courait risque de devenir!... vous savez ce que c'est qu'une *bourse et rien dedans?* — Donc aussi amendement sur ce point, et pour n'y pas manquer, je suppose que vous allez de suite préparer un second envoi bien et dûment ficelé, étiqueté, avec lettre d'avis, le tout adressé à mon supérieur, qui en fera ce qu'il voudra, mais du moins connaîtra l'intention des donateurs, et sera heureux de la remplir.

Je viens maintenant à vos questions, et en y répondant j'ai l'avantage de satisfaire aussi à celles de l'excellent M. Ch., à qui vous voudrez bien communiquer ma lettre, ou plutôt mon journal, en forme de causerie.

1° *Ce que je suis devenu?* Me voici à quatre mille lieues de ma famille et de mes amis, avec une soutane blanche, une ceinture rouge, un *coulla* rouge (bonnet cylindrique), un châle blanc, etc., missionnaire apostolique, Jésuite à cheval...

2° *Ce que je fais?* J'ai toujours le pied dans l'étrier, pour

visiter et administrer mes trente mille chrétiens, éparpillés entre cinq cent mille païens, mahométans, schismatiques et protestants ; allant d'église en église, y séjournant un jour, deux jours, rarement dix jours pour faire faire les Pâques, les premières communions, baptiser, bénir les mariages, réprimander, punir. Aux courses nécessitées par les administrations régulières si vous ajoutez celles qu'exigent les extrême-onctions, les fêtes, les incidents de la guerre, vous comprendrez qu'en effet nous sommes des coureurs.

3° *Comment je voyage?* A cheval, du grand matin à neuf heures et de trois heures à la nuit ; quelquefois par la ligne droite, plus souvent par des zigzags, à cause des étangs, des rizières... et même par des courbes rentrantes de manière à me trouver après six heures de marche un peu plus loin du terme que je ne l'étais en partant, grâce au défaut de routes et à l'uniformité monotone de la plaine.

4° *Où je dors?* Sur deux planches d'un bois dur comme du fer, souvent par terre, et quand le bon Dieu me gâte, sur un lit de rotin ou de cordes de quatre pieds de long, ordinairement dans des églises parfumées de chauves-souris, d'autres fois dans une cabane qu'on appelle presbytère, avec une porte si basse qu'à chaque fois j'y laisse un peu de mon toupet ou même de ma peau.

5° *Comment je me nourris?* Comme un homme qui a des péchés de gourmandise à expier, pour lui et pour d'autres : trois fois par jour et trois cent soixante-cinq jours par an, du riz cuit à l'eau un peu desséché, sur lequel je jette, le matin du café quand j'en ai, à midi une sauce piquante, le soir une infusion de poivre. Cependant il faut tout dire ;

il n'y a pas de règle sans exception. Il est des circonstances où je me donne le luxe d'un festin splendide, par exemple : quand j'ai à fêter un confrère qui me rend une visite d'amitié. C'est ce que je fis il y a huit jours. La visite me causa tant de plaisir, qu'aussitôt je me mis en frais de préparer le dîner le plus somptueux possible. Comme la distance ne me permettait pas de m'adresser au célèbre M. Chevet, je donnai mes ordres à mon disciple et mis en jeu son amour-propre de cuisinier. Il fallait voir ma table, comme elle était chargée ! Il est vrai que la table est petite et que mon cuisinier, pour faire plus d'effet, y avait réuni le premier, le deuxième et le troisième service, et même le dessert. A la vue de cet étalage, mon confrère, étonné et tant soit peu scandalisé, ne put s'empêcher de m'adresser un reproche fraternel : « Quel luxe de table ! vous oubliez que nous sommes pauvres, qu'il faut ménager nos dépenses ?... — Eh bien ! repliquai-je, examinons la carte et le compte de la dépense ; » et m'adressant au cuisinier, je lui dis : Voyons : ce riz avec sauce, combien ? — trois sous et trois liards ; — cette friture ? — un sou ; — ces légumes ? — deux liards ; — ces œufs ? — deux liards ; — ces poissons ? — un sou ; — ces bananes frites ? — trois liards ; — ces dattes ? — deux liards ; — ces raisins secs ? — un sou. Total, combien ? — huit sous et deux liards ; et le chiffre était exact.

Enfin *si je suis gai ?...* oui...

J'allais, avant-hier, vous commenter ce oui. Mais d'avant-hier à aujourd'hui, quinze extrême-onctions données et plusieurs refusées à cause de l'impossibilité ! Toujours le pied à l'étrier ! le choléra et autres maladies sauront bien nous empêcher de moisir au gîte. Ajoutez, pour l'a-

grément de nos voyages, les *montagnes russes*: très-souvent nos routes sont des chaussées en terre, larges de deux pieds, séparant des rizières ou de grandes pièces d'eau; pour peu que l'eau monte, elle mine la base, les pieds manquent à la monture et la monture au cavalier; et voilà une montagne russe (j'en suis à ma quatrième); c'est une partie de notre casuel, justifiant très-bien son étymologie.

J'ai dit *oui*, et je ne m'en dédis pas : oui, aussi gai que nulle part au monde, sans excepter le R. et ce n'est pas peu dire! Mais je vous entends me demander encore *si je fais toujours des projets, des entreprises?* Oui sans doute, et plus que jamais; il ne s'agit plus, il est vrai, de fauteuils à la Voltaire, augmentés d'un pupitre... Mais des projets, des entreprises, j'aurais à vous en compter! Premier projet : un collége ambulant de petits Indiens, pour en former des catéchistes. Je n'en ai pas, c'est ma croix! Le catéchiste, c'est le bras du missionnaire; sans catéchiste le missionnaire est un chasseur sans chien et sans fusil. Je veux donc en former; la rente annuelle de 400 fr. que je dois à votre charité me permet d'en garder sept auprès de moi; j'ai à choisir; dix-huit se sont présentés, mais il faut savoir se borner. Je suis tout heureux de vous associer à une si bonne œuvre. La condition d'un collége ambulant a bien ses petits inconvénients, mais il faut un commencement à tout; quand mon collége marchera, j'obtiendrai un Père compagnon, et alors mon collége pourra se fixer un peu plus, et je ne serai pas obligé de le traîner partout avec moi.

Second projet, bien cher à mon cœur : j'en ai demandé le succès à Dieu et à tous les saints du paradis, et ils

m'ont répondu de m'adresser aussi, et en leur nom, aux saints de la terre. *Tevacottey* est une grande ville, habitée exclusivement par des *settis*, caste de marchands. Par là même la ville est un centre où tout afflue, et cette caste se trouve en rapport continuel avec toutes les autres; parmi lesquelles elle se distingue par son activité, l'énergie de son caractère et la pureté de ses mœurs, grâce à ses usages et à sa législation particulière. Les settis estiment notre religion qu'ils appellent *Sattia védam* (la vraie religion), et respectent ses ministres. Vous avez deviné mon projet : convertir cette caste. Et pour cela, quel moyen? Bâtir dans cette ville ou à sa porte une jolie église et un modeste presbytère. M'y fixer dans la saison des pluies qui interdit les courses; me mettre en rapport avec ses habitants, les gagner peu à peu, les attirer par le spectacle intéressant de mon petit collége et par la pompe de nos cérémonies... Et quelles sont mes ressources? Aucune : le ciel me donnera ses grâces, mais il veut que la terre nous aide de ses aumônes. J'en ai dit assez, votre cœur vous inspirera le reste. Appel aux âmes généreuses, à nos amis, qui sont déjà mes bienfaiteurs.

Troisième projet : construire une autre église en l'honneur du B. Jean de Britto dans la ville de Ramnad, où a commencé son martyre...

Vous allez me dire que ces projets sont bien beaux, mais ne payent pas mes arriérés. Je vous comprends, et pour vous satisfaire je vais vous donner quelques pages de mon journal. J'étais avec un confrère dans un petit centre, préparant de notre mieux une loge à notre évêque qui était en visite pastorale. Le choléra se déclare dans une de nos chrétientés : quarante ou cinquante personnes

sont atteintes; mon compagnon vole au secours. Monseigneur arrive; deux jours après, une autre chrétienté est atteinte : à mon tour de partir; je trouve six morts, j'administre les autres et j'en sauve les trois quarts par mes remèdes. Pour me reposer de mes fatigues, on me donne quatre murs de terre sans portes et sans fenêtres, avec un toit ouvert à la pluie et aux vents; je gronde et menace mes chrétiens. Le lendemain, après la messe, les chefs et les notables du pays se jettent à mes genoux avec les femmes et les enfants. « Le Père a dit la messe et nous ne le méritions pas; nous le conjurons de rester encore aujourd'hui pour nous confesser tous et demain pour nous donner la sainte communion » ; et ils avaient mis à l'œuvre dès l'aurore huit ouvriers pour restaurer le presbytère. Le lendemain était la Fête-Dieu; je reste et les confesse. De grand matin, deux fois je m'habille et monte à l'autel, mais sans pouvoir aller plus loin que le *credo*. Je prie les chrétiens de se retirer et je me jette par terre. Ah! mon Dieu! me voilà donc encore à la merci des médecins noirs! J'appelle à mon secours le P. Perrin, qui termine la besogne que j'avais commencée. Pour moi, je me crois remis au bout de trois jours et je pars pour Calliditidel, où je dois célébrer la fête patronale et faire les préparatifs pour la visite pastorale.

Rendu à ce poste, j'avais passé un jour dans les préparatifs de la fête et dans l'étude du tamoul. Je me couchai content de moi et plein de santé; le choléra m'attendait dans mon lit. J'avais à peine dormi une demi-heure que je ressentis les premières atteintes; je patientai quelques temps, mais voyant que la chose devenait sérieuse, je me levai, me traînai jusqu'à la cabane de mon cuisinier :

« du secours, appelle du secours. » En une demi-heure mon lit fut investi de quatre médecins. Grande consultation, et pendant qu'ils discutaient gravement, sans rien faire, le choléra m'emportait en diligence. Mes yeux s'étaient creusés, la crampe était montée des pieds jusqu'à l'estomac; c'était le choléra, je ne pouvais plus en douter. « Mon Dieu! sans regret, mais pardonnez mes péchés ». Je fixai mes médecins. « J'ai le choléra? — Oui, Père. — C'est assez, envoyez chercher un souami; apportez ma malle ». J'y pris une pilule et avalai un verre d'eau-de-vie. Le remède avait affaire à forte partie; le choléra était bien décidé à ne pas lâcher prise. — « Frottez mes jambes! frottez fort! — Père, le sang coule. — Tant mieux, frottez toujours... du sang! du sang! » — Le P. Perrin arrive, interroge les docteurs... « Le Père n'ira pas jusqu'à la nuit. » Je n'avais donc plus que dix heures avant de paraître devant Dieu!... avec tous mes péchés d'Europe, accrus des péchés indiens!! N'importe, vive la miséricorde! Je reçus l'extrême-onction. C'était jeudi, octave du Saint-Sacrement. Le P. Perrin avertit Monseigneur, à quatre lieues de là. Sa Grandeur et les trois Pères qui l'assistaient vouèrent au Sacré-Cœur de Jésus une neuvaine de messes. Pour moi, je continuai à me faire frotter et à me rouler par terre; mais chaque mouvement m'amenait une crampe, et il fallut me priver de cette consolation. Je comptais sur la mort, elle ne vint pas; l'heure fixée par mes docteurs sonna en vain. A deux heures du matin ils revinrent examiner leur mourant et s'écrièrent tout étonnés : le Père est sauvé! J'allais dire : tant pis! quand je songeai que j'avais deux églises à bâtir.

J'avais presque désiré la mort, et cependant j'étais en-

touré de tout ce qui attache à la vie : mon évêque et mes confrères qui priaient avec ardeur pour ma guérison, le P. Perrin qui me prodiguait les soins les plus tendres et les plus dévoûés. Un jour qu'il me rendait de ces services dont l'amour maternel seul a le secret, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Ça va bien, ma petite maman, allez vous reposer ». Le jeune Indien, mon disciple, m'a fait preuve d'un dévouement, d'un attachement vraiment héroïques. Combien de fois il m'a rappelé mes frères! sans cesse au pied de mon lit, les yeux fixés sur moi, n'attendant qu'un signe, qu'un clin d'œil, le prévenant souvent, m'offrant à tout instant mon crucifix à baiser et me suggérant des invocations à Jésus, à Marie, à saint Joseph! oubliant de manger et refusant de dormir! Le bon Dieu ménage dans ce pays bien des joies auxquelles on ne s'attend pas quand on quitte la patrie et une famille chérie.

Vous désirez suivre encore un peu votre échappé du choléra? J'y consens puisqu'il faut payer mes dettes. Donc, j'avais encore dans les entrailles une certaine dose de choléra. Pour m'en débarrasser, je montai à cheval et me mis à faire la visite de mon district, en compagnie du P. Guiy. La première nuit nous couchions sous une galerie ouverte à tous les vents; nous dormîmes bien, peu embarrassés de notre souper, je vous assure. Le lendemain nous couchions dans un cimetière; le troisième jour sur un tas de pierres à la belle étoile; le quatrième nous fûmes surpris en mer par la nuit; nous abordâmes cependant, et un peu de riz froid fut notre régal. A ce coup, le choléra n'y tint plus; ce genre de vie lui parut trop dur, il me fit ses adieux, et je ne l'ai plus revu. Mais pourtant il fallait bien songer à dormir. Nous creusâmes de bons

lits dans le sable, nos bréviaires nous servirent d'oreillers, j'étais en gaîté : les poissons sautillaient à nos pieds dans la mer, des milliers d'étoiles scintillaient sur nos têtes ; les renards et les chacals glapissaient derrière nous dans les bois, et la Providence nous couvrait de son aile. Le sommeil ne tarda pas à venir, mais un de ces sommeils que les mères elles-mêmes ne peuvent pas toujours procurer à leurs enfants : jusqu'à l'aurore un seul somme !

Nous partîmes de grand matin. Il fallut se rembarquer et nous abordâmes à l'île de Pamben avant les grandes chaleurs. Les Anglais nous reçurent avec beaucoup de politesse, et nos chrétiens avec une joie et un empressement inconcevables : « Voilà, s'écriaient-ils, voilà les Pères qui viennent sauver nos âmes, » et tous, vieillards et enfants, hommes et femmes, de se prosterner par terre pour recevoir notre bénédiction. Les jeunes missionnaires pleurent à ce spectacle, j'en ai vu tirer leurs mouchoirs et essuyer de grosses larmes en disant : « Quelle foi ! quel respect pour le prêtre ! vraiment peut-on regretter d'avoir quitté sa patrie et sa famille pour des peuples si avides du bonheur éternel ! »

22 juillet. Ma chère mère, je reprends ma lettre, écrite à bâtons rompus ; il faut bien la finir, si je veux qu'elle vous arrive. Je pars demain pour une longue administration qui m'empêchera de vous écrire, mais jamais de penser à vous et de vous aimer ! On a dit et imprimé que *l'esprit jésuitique étouffe l'esprit de famille*, et mon silence vous a peut-être parfois portée à murmurer cette accusation. Eh bien ! je proteste que rien n'est plus faux. Voyez plutôt : hier je me suis endormi en pensant à vous ; aujourd'hui je me suis éveillé avec la pensée de dire la

sainte messe pour vous; j'ai prêché en tamoul et mon esprit s'est plus d'une fois reporté vers vous. Que dirai-je encore? je me suis mis à table avec un jeune Père italien, à qui j'apprends ce que je voudrais apprendre à Auguste, le tamoul, et vos attentions maternelles nous ont procuré le bonheur de boire à votre santé, et nous parlions à cœur joie de nos bonnes mères. Me voici seul, et mes délices, mon repos, avant de recommencer une dure campagne, sont de converser avec vous, assis en face de cette *image* que vous me donnâtes le jour de mon départ pour le noviciat.

O bonne mère, vous souvient-il de ce jour des adieux? Vous étiez triste, abattue. Je faisais le gendarme... et quand j'étais seul, je pleurais aussi. Enfin vint le moment; alros je vous dis comme impatienté : « Pourquoi pleurez-vous! voulez-vous que je parte, oui ou non? » Vous répondîtes : « Je suis chrétienne, pars; mais je suis mère et je pleure. — Pourquoi pleurer? Il y a cent à parier contre un que je ne quitterai pas la France. — J'ai le pressentiment que je ne te reverrai pas; reçois cette image, et garde-la pour te souvenir de ta mère! » — Je l'ai gardée, tendre mère, et je la garderai toujours. Mais aussi pourquoi parmi toutes vos images avez-vous choisi celle-là : un *pèlerin*, en pays étranger, à genoux sur le bord de la mer, avec un bourdon à la main, une gourde et un chapeau comme le mien? O pressentiment! vous le voyez, vous avez été prophète, et prophète dans votre pays. Donc Dieu l'a voulu; consolons-nous, et réjouissons-nous dans notre sacrifice.

Maintenant à cette chère image est venu se joindre le joli tableau daguerréotype. Il me montre à droite Léon...

qui ne m'écrit plus; et cependant il tient en main une lettre... et je sais d'où elle vient; à gauche le cher petit Auguste, il a l'air bien décidé... à me pardonner tout, si seulement je voulais revenir auprès de lui; mais, s'il tient tant à me voir, que ne vient-il lui-même ici? Au milieu d'eux une veuve un peu triste. A qui pensait-elle quand elle se tenait debout devant l'instrument qui gravait ses douleurs? Oui, elle est triste, mais elle est plus résignée encore. Ces deux tableaux, dont l'un me montre ma vocation et l'autre ce que j'ai de plus cher au monde, sont là devant moi, aux pieds d'une statuette de Marie portant l'enfant Jésus, don du P. Castanier, un de mes meilleurs amis dans une société où je ne compte que des cœurs aimants et dévoués. Chaque jour, et plusieurs fois par jour, j'aime à reposer mon cœur devant cette statue de Jésus et de Marie et devant ce tableau d'une famille que je n'ai quittée que pour eux et que je leur consacre en la plaçant à leurs pieds. Et pendant que mes yeux contemplent avec amour ce que j'ai de plus cher au ciel et sur la terre, mon cœur va vous voir et vous parler en Europe; et ma foi, s'élevant plus haut, me montre la récompense de cette séparation momentanée, la réunion de toute la famille dans un lieu où l'on ne se sépare plus. Déjà une partie nous ont devancés au rendez-vous; que personne ne manque à l'appel, et que tous prient pour le *pèlerin* du Maduré.

Je suis, etc.

CHARLES LAROCHE. S. J. M.

SOIXANTIÈME LETTRE

Le P. Castanier, au R. P. Provincial.

Négapatam, mars 1852.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Il y a longtemps que je n'ai eu le bonheur de m'entretenir avec vous. J'ai agi comme le soldat qui au milieu de la mêlée semble perdre de vue son colonel, tout en exécutant ses ordres, mais qui après l'action n'a rien de plus pressé que de lui faire part de ses succès et lui renouveler l'assurance du respect et du dévouement qu'il conserve au fond de son cœur. Je viens donc vous dire que nous avons combattu, et vous inviter à vous réjouir avec nous de la victoire que nous venons de remporter sur le schisme, victoire très-importante en elle-même, et plus importante encore par le principe qu'elle consacre et par les conséquences qu'elle nous promet. Il s'agit de l'église de Sarougany, centre de tout le Marava et boulevard du schisme dans tout ce pays.

Cette église fut fondée vers la fin du dernier siècle par un de nos anciens Pères, appelé *Sinna-Saveriar* (le petit

Xavier, pour le distinguer du grand saint François-Xavier), et dont le nom européen semble être le P. Rossi. Elle excita l'admiration des Indiens par sa beauté et ses proportions grandioses, et ne tarda pas à devenir un sanctuaire vénéré dans toute la contrée. Depuis notre arrivée nous avons fait cent fois d'inutiles efforts pour rentrer en possession d'un monument qui nous appartient à tant de titres. Comme l'église d'Aour, celle de Sarougany était restée constamment entre les mains des prêtres schismatiques, dont elle faisait la force principale contre nous. Loin de reconnaître nos droits légitimes sur cette église, les magistrats de Maduré partaient de sa possession actuelle par nos adversaires pour nous dépouiller de toutes les autres que nous occupions de fait dans le Marava, et cela malgré la réclamation générale des chrétiens qui s'étaient déclarés ouvertement en notre faveur. Enfin, par une disposition toute spéciale de la divine Providence, nous avons réussi à prendre possession de ce poste, et un procès ayant été présenté sur ce sujet à la cour de Maduré, le juge a bien voulu nous admettre au bénéfice du règlement donné à tous les tribunaux anglais dans l'Inde, et qui consiste à juger les questions religieuses d'après les lois de la secte à laquelle appartiennent les parties contendantes. C'est précisément la faveur, ou plutôt la justice, que nous demandions depuis quatorze ans, sans pouvoir l'obtenir. Enfin elle nous a été accordée. Le juge de Maduré, M. Baynes, a accepté comme pièces du procès le décret de Grégoire XVI *Multa præclarè*, les bulles de nomination de Mgr Canoz et l'allocution de Pie IX..., à qui tout prêtre catholique doit obéissance, et il a déclaré dans sa sentence que Mgr Canoz est seul évêque légitime dans

les limites qui lui sont assignées, et qu'en conséquence l'église de Sarougany doit être rendue à lui ou à un prêtre qui tienne de lui ses pouvoirs. Je n'aurais pas mieux jugé. Cette sentence tranche complétement cette question et celle de toutes les autres églises. Le prêtre schismatique peut faire appel au tribunal supérieur de Madras, mais en attendant, la loi nous autorise à prendre l'église de Sarougany sous caution. Ainsi nous voilà en possession de ce poste décisif, et avant la fin de l'année j'espère que nous aurons l'église d'Oriour, bâtie sur le lieu du martyre du B. P. de Britto, dont les chrétiens n'attendent pour se rendre à nous que la décision de la grande affaire de Sarougany.

Les autres nouvelles de la mission ne sont pas toutes aussi heureuses. Nos missionnaires s'usent, leur santé s'affaiblit de jour en jour. Nous avons fait deux pertes qui n'ont pas été réparées. Le P. Saint-Cyr a été obligé d'aller respirer l'air des montagnes des Nilguéry; il s'en est bien trouvé, et ira reprendre prochainement son ancien district de Dindighel. Les PP. Bedin, Vict. du Ranquet et Trincal, dans le Tanjaour, ne font aucune administration depuis plusieurs mois ; le P. Prosp. Bertrand a besoin de repos; les Pères Cortès, Gallo, Bruni, Richard, Meccati et quelques autres ont une petite santé. Quelques nouvelles recrues viendraient donc fort à propos. De plus, il nous faudrait quatre missionnaires qui, connaissant bien la langue et les localités, sans être attachés à des postes particuliers, parcourraient les divers districts, pour donner des missions extraordinaires ou au besoin remplacer les Pères fatigués.

Le P. Péreira a été envoyé à Goa pour y attendre monseigneur Canoz. Son arrivée n'avait pas d'abord fait plai-

sir à tout le monde ; mais bientôt les nuages se sont dissipés, et le grand vicaire lui a permis de dire la messe, de confesser et de prêcher. Il en a profité pour donner les saints exercices. Il peut faire beaucoup de bien ; mais il rencontre de violents préjugés, non-seulement contre les Jésuites, mais contre tous les envoyés de la Propagande.

Le collége de Négapatam va bien, même mieux que l'année dernière pour les études, quoiqu'il ait perdu quelques élèves protestants, que nous avions admis comme un essai, et qui ne sont pas revenus cette année.

Je pense que vous connaissez déjà les deux pertes auxquelles je viens de faire allusion, celles des PP. Benjamin, Cauneille et Brissaud, deux pertes dont nous avons bien de la peine à nous consoler. C'étaient deux religieux exemplaires, deux missionnaires complétement formés, deux ouvriers infatigables, délicieux par l'amabilité de leur caractère et la générosité de leur dévouement, également chers à tous leurs confrères et à tous les chrétiens, dont ils avaient gagné le respect et la confiance. Nous espérions les conserver encore longtemps pour notre consolation et pour le bien de cette mission, Dieu s'est hâté de les appeler à lui pour les couronner dans le ciel. Que sa sainte volonté soit bénie et adorée! Leurs dépouilles reposent auprès de l'église de Paléamcottey, dont le P. Cauneille était chargé, et qu'il avait mis sur un très-bon pied, léguant à ses successeurs une résidence bien confortable. Elle nous est d'autant plus précieuse que cette ville étant le séjour du médecin anglais, nos malades sont obligés de s'y transporter pour profiter de ses soins obligeants.

Veuillez agréer les sentiments, etc.

ALEX. CASTANIER. S. J. M.

SOIXANTE ET UNIÈME LETTRE

Monseigneur Canoz, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, avril 1843.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Vous connaissez déjà les retards que j'ai éprouvés dans mon retour à ma chère mission. Arrêté d'abord quinze jours à Goa par une indisposition, qui m'a fait apprécier la charité et les soins délicats de l'excellente famille du P. Péreira, j'en suis parti avec le P. Bausoit, par la voie de terre, et j'ai été retenu encore quinze jours dans une station par la fièvre. Enfin me voici rendu à mon poste après environ deux ans d'absence. J'ai trouvé ici une nombreuse réunion de Pères qui m'attendaient avec impatience. Quelle joie de nous revoir, de nous embrasser, de nous entretenir de la Compagnie, des supérieurs, de nos frères, de leurs œuvres, de leurs épreuves ! Vous le comprendrez mieux que je ne puis vous l'exprimer.

J'ai profité de la présence de nos Pères pour connaître exactement l'état de la mission, et prendre avec eux les

dispositions que réclamait le bien de chaque district. Je n'ai pas oublié la recommandation si instante des supérieurs et de nos constitutions, de donner à chaque missionnaire son compagnon, et de nous soustraire à ce triste isolement qui tue les âmes et les corps. Certes nous y avons plus d'intérêt que personne, nous le désirons plus que personne, et nous jouirions depuis longtemps de cette consolation, si la mort n'était venue à tout instant renverser nos combinaisons en enlevant ces compagnons assignés avec tant de peine. Maintenant, le nombre des missionnaires se trouvant plus en rapport avec les besoins, j'ai pu dans mes nouveaux arrangements réaliser complétement ce désir du T. R. P. Général ; Dieu veuille que nous puissions toujours jouir de cet avantage!

J'ai fait la visite de la résidence de Trichinapaly, et l'ai trouvée dans un état de régularité qui m'a comblé de joie et pénétré de reconnaissance envers Dieu : tout le monde est content, tout le monde est à l'œuvre avec un dévouement parfait. Forts de cette protection visible de la Providence, nous n'avons rien à craindre des persécutions extérieures et des obstacles sans nombre que l'ennemi du salut met aux travaux de notre apostolat.

La chrétienté de Trichinapaly nous donne de grandes consolations ; nous avons prêché pendant ce carême une mission ou retraite de huit jours qui a produit des fruits abondants. Nos Pères ne suffisaient pas à les recueillir ; et après avoir passé la journée au confessional, ils se voyaient obligés de renvoyer des centaines de pénitents qui attendaient leur tour ; il nous aurait fallu dix confesseurs de plus. Nous devons ce succès de nos ministères, d'abord à la protection visible de Notre-Dame des sept

douleurs que nous avons spécialement honorée, et pour laquelle nous avons établi une confrérie ; nous le devons ensuite au zèle infatigable de notre congrégation *des Frères de Notre-Dame des sept douleurs*, dont on vous a déjà parlé dans les lettres précédentes. Je ne puis assez louer leur piété, leur ferveur, leur dévouement, leur modestie, qui donnent une grande édification à toute la chrétienté. Ils expliquent le catéchisme aux enfants, ils parcourent les principaux villages et font la chasse aux pauvres parias et pallers perdus dans la masse des païens et trop éloignés ou trop sauvages pour venir à nos cérémonies ; ils les rassemblent, leur enseignent le catéchisme, leur font des exhortations à leur manière et les déterminent à la confession. Ils nous en ont ainsi ramené un grand nombre qui depuis de longues années ne s'approchaient plus des sacrements, et dont plusieurs n'avaient de chrétien que le baptême et vivaient comme de vrais païens. Beaucoup de mariages illégitimes ont été réhabilités ; des païens ont été gagnés à l'Évangile, des enfants déjà adultes, mais croupissant dans la plus profonde ignorance, ont été baptisés ou préparés à la première communion. Et à tous ces fruits de leur zèle nos congréganistes ont ajouté bien d'autres services rendus à la religion. C'est bien le *pusillus grex,* car ils ne sont encore que cinq définitivement engagés, mais ils travaillent comme vingt. Dieu veuille augmenter leur nombre en conservant leur ferveur.

Mon voyage en Europe n'a pas décidé la grave question de la vie religieuse à établir dans l'Inde en faveur des jeunes personnes et surtout des veuves. Depuis plus de huit ans nous méditons ce projet si important. Dans une lettre de 1846, que vous connaissez sans doute, j'exposais

sur ce sujet nos pensées, nos désirs et nos craintes. Le P. Jos. Bertrand partant pour la France s'était chargé de chercher les moyens de réaliser nos vœux ; sa bonne volonté ne put aboutir, ses recherches n'amenèrent aucun résultat. Moi-même, en quittant la mission, j'emportais le désir et l'espérance d'arriver à une conclusion plus satisfaisante, et me voici de retour sans avoir rien terminé, et avec la conviction que le moment de la Providence n'est pas encore venu. Il y a dans cette affaire deux points de vue : 1o le principe ; 2o sa réalisation, dépendante des ressources matérielles. En principe, est-il avantageux, est-il prudent, de transporter des religieuses françaises dans ce pays pour y fonder et propager la vie monastique ? Voilà une question capitale, dont la solution n'est pas évidente ; malgré des motifs nombreux et puissants qui nous inclinent vers l'affirmative, il reste encore des doutes et des craintes, suggérés par les difficultés locales, les considérations des mœurs, des usages, etc. Que faire dans cette perplexité ? Le plus sage nous semble de tendre tout doucement vers la réalisation de notre projet, en restant toujours sous la dépendance de la divine Providence et nous laissant conduire par elle. Lorsqu'elle nous fournira les moyens d'exécution, c'est-à-dire des religieuses qui consentent à venir se consacrer à cette œuvre vraiment difficile, et des ressources pour fonder leur établissement et assurer leur existence, alors nous accueillerons avec joie cette manifestation de la divine volonté et nous travaillerons plus efficacement à l'accomplir. En attendant, nous préparerons les éléments de la vie religieuse ; nous essayerons de fonder quelques communautés pour y recueillir nos jeunes veuves et les former à l'esprit et aux

pratiques de la vie monastique. Nos anciens Pères commencèrent cette œuvre à Pondichéry et y établirent un couvent de religieuses indiennes qui continue à offrir à l'Inde le spectacle des conseils évangéliques. Nous imiterons leur exemple ; car nous reconnaissons tous les jours davantage la nécessité de venir au secours de nos pauvres veuves, et d'introduire dans nos chrétientés ce principe fécond de la perfection chrétienne. Puis, quand le moment de la divine Providence sera venu, nous accepterons avec bonheur les religieuses françaises qu'elle nous enverra, comme un levain destiné à faire fermenter la masse et à communiquer à nos couvents indigènes le véritable esprit et les pures traditions de la vie religieuse.

Un terrible fléau vient de visiter ces parages et d'y amonceler des ruines. Un ouragan des plus violents a parcouru tout le pays pendant cinq ou six heures, arrachant les arbres, renversant les maisons, et répandant partout l'épouvante et la désolation. Douze vaisseaux ont été engloutis dans la seule rade de Négapatam ; toutes nos églises de chaume : d'Aour, de Tanjaour, de Vélangany, ont été abattues. Le collége de Négapatam a été horriblement maltraité ; le vieux bâtiment est devenu presque inhabitable, les tuiles de la grande maison ont été enlevées, et tout l'intérieur a été inondé. Heureusement la grande salle du milieu étant couverte d'une terrasse en maçonnerie n'a pas souffert, et a pu offrir un abri à tout le collége. Il faudra maintenant couvrir de la même manière toute la maison, selon le projet que nous avions formé et déjà exécuté en partie. Les plus grands dégâts sont ceux que l'orage a faits dans l'enclos, planté de cocotiers qui déjà donnaient de belles espérances ; la plupart

de ces arbres magnifiques ont été brisés ou déracinés.

Dieu m'a aussi visité par une maladie très-douloureuse et qui dans ce pays est souvent mortelle ; c'est un énorme furoncle qui m'était venu à la nuque et provoquait une fièvre dangereuse. Le docteur m'en a délivré en pratiquant une large incision en forme de croix ; je me trouve bien soulagé, mais pas encore parfaitement rétabli et toujours obligé de me ménager.

Vous connaissez sans doute la nouvelle destination du P. Péreira. Ce brave Père avait pu se livrer dans la ville de Goa, sa patrie, aux ministères de la Compagnie, confesser, prêcher, donner des missions et des retraites, et Dieu avait béni ses généreux efforts. Mais les épreuves l'attendaient. Une maladie le cloua sur son lit pendant quatre mois, sans lui ôter cependant la consolation de faire du bien aux chrétiens, qui venaient le visiter et lui demander des conseils. Enfin les susceptibilités de l'esprit schismatique soulevèrent contre lui une violente persécution, et pour le soustraire à la prison, son frère, digne prêtre de la ville, fut obligé de le faire passer, tout malade qu'il était, de son lit dans un palanquin pour le transporter à Belgoum, hors du territoire de Goa. Sur ces entrefaites, monseigneur Hartmann, administrateur apostolique de Bombay, avait demandé au T. R. P. Général un secours de la Compagnie pour son vaste diocèse, et d'après les ordres de Sa Paternité j'ai écrit au P. Péreira de se rendre à Bombay auprès de l'évêque, afin de traiter avec lui cette affaire aussi délicate qu'elle est importante pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Je me recommande à vos SS. SS., etc.

† A. Canoz. S. J.

SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE

Le P. Laroche, aux parents du P. Jean Galtier.

Ramnad, septembre 1853.

MONSIEUR,

Le P. Galtier, mon compagnon d'apostolat depuis six mois, m'ayant prié de vous écrire parce qu'il ne le pouvait pas dans ce moment, retenu au lit par une maladie survenue à l'improviste, je me hâte de satisfaire son désir. Quelle grâce le Seigneur vous a faite, heureux parents, d'avoir jeté un regard de prédilection sur votre famille pour donner au Maduré un de ses plus admirables missionnaires ! Il a dû vous en coûter de vous séparer d'un enfant si digne d'être aimé. Je le comprends..., j'ai toujours présents à l'esprit et dans mon cœur les adieux de ma bonne mère. Mais aussi combien ce sacrifice vous donne de droits au ciel ! Combien sont fondées les espérances dont vous lui parliez naguère de vous revoir au ciel pour ne plus vous quitter ! Oui, oui, le ciel à vous, généreux parents ; le ciel à toute votre famille, en considération des vertus de votre digne fils, de son zèle ar-

dent à sanctifier les fidèles, à ramener les schismatiques, à convertir les païens... Eh bien, la bonté divine vient de réaliser une partie de ce souhait : votre bien-aimé Jean vous a dévancés ; il est allé vous préparer des places, il vous attend au céleste rendez-vous que vous lui avez assigné. Je ne sais si je dois féliciter votre foi de chrétiens ou consoler vos cœurs de père et de mère. Ce que je sais, c'est que je baigne de mes larmes ces lignes que je vous envoie ; ce que je sais, c'est que mon cœur est brisé. Ne suis-je pas le plus à plaindre ? Est-ce bien à moi à vous consoler, à moi qui me vois maintenant seul, comme dans un vaste désert, n'ayant pour me soutenir et m'encourager, après Dieu, que le souvenir des vertus et de l'amitié de celui que je pleure ; souvenir à la fois triste et plein de douceur ! Le meilleur adoucissement que je puisse apporter à votre chagrin c'est de vous dire quelques mots sur la vie si édifiante et la mort si sainte de votre enfant.

Le P. Jean Galtier, débarqué aux Indes le 29 novembre 1847, avait d'abord mené une vie douce et calme, une vie de famille, au collége de Négapatam, en s'appliquant aux études théologiques ; mais dès qu'il fut initié au sacerdoce, il ne songea plus qu'aux combats du Seigneur ; il n'ambitionna plus que la vie errante et pénible du missionnaire. On lui assigna, en commun avec moi, une partie du Marava. Il y trouva à peu près dans le centre de notre district une résidence modeste mais salubre, où nous devions venir nous reposer à tour de rôle, employant nos loisirs à la construction d'une église en l'honneur du B. Jean de Britto, notre patron et notre prédécesseur dans cette province et cette ville, qu'il a glorifiées par son martyre, et à l'éducation de quelques jeunes Indiens que

nous destinons à être un jour nos catéchistes. Le P. Galtier vint ainsi à trois reprises à cette résidence de Ramnad se remettre de ses fatigues. Sa santé ne se trouvait pas mal de cet arrangement, quoique son zèle s'accommodât peu de ces temps de halte. En six mois il avait administré quinze à dix-huit chrétientés, et pour qui connaît le genre et le mode de ces administrations, ce n'est pas peu de chose. Cependant ces fatigues et les privations qui les accompagnaient n'altéraient ni son courage, ni sa santé, grâce à cette interruption salutaire qui réparait ses forces. Les circonstances semblaient même lui procurer un repos plus prolongé, qui devait durer quatre mois ; il devait consacrer ce temps à la construction de l'église et à l'éducation de nos jeunes élèves, pendant que j'allais administrer plusieurs chrétientés.

Dieu en avait disposé autrement. L'arrivée de Monseigneur à Maduré m'obligea d'aller le rejoindre dans cette ville, à la distance de vingt lieues. J'y étais à peine arrivé qu'un courrier extraordinaire vint m'annoncer que le P. Perrin se mourait à quatorze lieues de là. Je volai à son secours, sans m'arrêter ; je trouvai le Père bien malade, mais j'eus la consolation de voir ce brave ouvrier arraché au danger et conservé à la mission.

Pendant que j'assistais le P. Perrin, le choléra faisait d'horribles ravages dans deux autres chrétientés, à quatre lieues de Ramnad. Le P. Galtier se transporte au milieu de ses néophytes affligés ; il passe huit ou dix jours presque sans repos au milieu des morts et des mourants, et il ne quitte le champ de bataille qu'après s'être assuré que tous ses malades ont reçu les sacrements, que le choléra a disparu et n'a plus laissé que des convalescents. Dieu l'avait

soutenu jusqu'au bout, il rentrait à Ramnad consolé et en bonne santé, et put tranquillement se reposer de ses fatigues. Cependant il portait en lui le germe de la terrible maladie, qui n'éclata qu'au troisième jour. Une pilule anticholérique l'arrêta instantanément ; ce fut un malheur, car il s'en suivit une répercussion des humeurs, un refoulement de la bile à l'estomac et à la tête. Un courrier m'est expédié le 19 août, je le reçois au milieu de la nuit, et j'arrive à onze heures du matin, après avoir fait douze lieues au galop par une chaleur étouffante. Le cher malade me gronda de cette imprudence, puis me serra la main avec une expression indicible d'amitié et de reconnaissance. Je ne le quittai plus, ni jour ni nuit, jusqu'au 27. Sa patience et sa résignation étaient admirables, comme son obéissance aux ordres des médecins et aux avis de son confrère. Sentant sa fin approcher, il me prit la main, la baisa tendrement et me dit : « Écrivez à ma chère famille, dites à mon père et à ma mère de me pardonner encore une fois tous les chagrins que j'ai pu leur causer dans mon jeune âge ; dites-leur surtout combien j'ai toujours été reconnaissant de la bonne éducation que j'ai reçue d'eux, et de la permission qu'ils m'ont accordée d'entrer dans la sainte Compagnie de Jésus, dans laquelle je vais avoir le bonheur de mourir. Dites-leur encore, à ces bons parents, que leur souvenir n'est pas sorti un seul jour de mon cœur, en Europe et aux Indes. » Je le lui promis ; peu après, une dernière crise survint. Il avait communié vers minuit ; je lui administrai l'extrême-onction qu'il reçut en pleine connaissance ; je lui appliquai l'indulgence plénière et lui fis la recommandation de l'âme ; enfin, vers onze heures et demie, il mourait de

la mort des justes. Le même jour je fis partir cinq lettres pour nos divers centres de district, afin que chacun des missionnaires s'empressât d'offrir pour lui les trois messes de règle ; nous écrivîmes en même temps aux évêques de Pondichéry, de Coïmbatour et du Maïssour, afin que tous leurs prêtres célébrassent, d'après une convention particulière, la sainte messe pour notre cher défunt. Je viens de demander à Monseigneur la permission de lui ériger un tombeau tout près de la nouvelle église du B. P. de Britto.

Je ne vous parlerai pas du deuil et des regrets de tous nos chrétiens; ces détails émouvants ne feraient qu'accroître votre douleur. Si vous savez quelque gré à celui qui a eu la consolation de vous remplacer auprès de celui que nous pleurons ensemble, je vous en conjure, priez pour moi, demandez pour moi la grâce de mourir comme lui, victime de la charité et dans ces admirables sentiments qui sont le gage de la prédestination et le commencement du ciel.

Agréez mes sentiments, etc., etc.

Ch. Laroche. S. J. M.

SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE

Monseigneur Canoz, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, août 1854.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

J'ai besoin de toute l'énergie de mon courage et de ma foi pour confier à ce courrier les tristes nouvelles qui vont déchirer votre cœur. Nous commencions à nous consoler de la perte douloureuse du P. Galtier, arrivée au mois d'août 1853, comme le P. Laroche l'a raconté dans une lettre qui a dû passer par vos mains. Le vide laissé par cette mort était comblé, et les missionnaires du Marava continuaient leurs travaux et leurs luttes, lorsqu'un nouveau coup, plus terrible que le précédent, vint les frapper : le P. Prosper Bertrand leur était enlevé le 22 mars. Voici un extrait de la notice qu'en a écrite le P. Saint-Cyr.

« Le P. Prosper Bertrand, né en Franche-Comté, avait été curé avant d'entrer dans la Compagnie. Renonçant à un avenir brillant que semblait lui promettre son début

dans la carrière, il voulut cacher ses talents dans l'obscurité de la vie religieuse, et après s'être distingué dans son noviciat par plusieurs missions qui révélèrent la puissance de sa parole et de son action sur les masses, il demanda la mission du Maduré, qui lui promettait un plus complet oubli des hommes et une plus ample moisson de souffrances. Arrivé dans cette mission en 1844, il prit pour sa règle de conduite la maxime et l'exemple du grand Apôtre, qui s'était fait tout à tous pour gagner tous les cœurs à Jésus-Christ.

» Durant huit ans entiers il fut chargé seul du vaste et difficile district de Dindighel. Dieu seul connaît tout ce qu'il y eut à souffrir. Près de 10,000 chrétiens répandus dans ces contrées se redisent encore en pleurant ses courses continuelles, ses efforts incessants, ses luttes contre l'hérésie et le schisme. Instruire, catéchiser, confesser, administrer ses chrétientés étaient ses délices ; et il se serait estimé le plus heureux des hommes si toute sa vie se fût passée dans de semblables occupations ; mais les querelles, les disputes, les procès suscités par d'injustes adversaires le forcèrent souvent à descendre à des combats ennuyeux qui furent le plus grand de ses supplices. A ces luttes se joignirent souvent, pour exercer sa patience et ses mérites, des épreuves plus amères de la part des chrétiens mêmes pour lesquels il se sacrifiait tout entier ; des ingratitudes, des mutineries, des défections, qui attristèrent son cœur. Mais toujours inébranlable, avec une douceur et une patience égales à son courage et à sa fermeté, il allait continuant son œuvre, annonçant partout la parole de vie, déclarant la guerre aux vices et aux désordres, et donnant ses soins et sa vie même pour ses brebis.

» Après six années de cette vie de sacrifices continuels, ses forces commencèrent à s'épuiser; il avoua aux supérieurs que son âme autant que son corps avait besoin de se retremper dans une vie de communauté. Appelé à Trichinapaly, il y partagea quelque temps les travaux de ses confrères; puis il entreprit un voyage pour visiter les divers districts de la mission, et dirigea sa course vers les montagnes, bien moins pour y respirer un air plus pur et plus salutaire, que pour aller à la recherche des populations plus ou moins sauvages qui les habitent. Il avait conçu le plan d'une mission toute spéciale qui aurait pour but la conversion de cette race entièrement séparée des habitants de la plaine, et désirait y consacrer le reste de sa vie.

» A son retour de Rome, monseigneur le vicaire apostolique voulut imprimer un nouvel élan à toute la mission et donner un puissant secours au Marava, pour réparer ses pertes et le soutenir dans ses luttes; il y envoya le P. Prosper Bertrand avec le titre de supérieur. La perspective des travaux et des souffrances qui l'y attendaient consola le missionnaire dans les répugnances et les craintes que lui causait cette supériorité; il s'y surpassa dans le zèle et le dévouement. Il en fut rappelé momentanément pour se préparer à ses derniers vœux qu'il prononça à Trichinapaly le 2 février de cette année, avec le P. Hugla, son compagnon dans le voyage qui l'avait conduit au Maduré. Après avoir reçu la bénédiction de son évêque, il reparaissait à son poste vers la fin du mois. C'était la victime ornée pour le sacrifice, le moment de l'immolation était venu. Ses forces depuis longtemps épuisées n'étaient soutenues que par l'énergie de son cou

rage; enfin la nature succomba; une fièvre bilieuse se déclara. Les médecins du pays rivalisèrent de zèle pour sauver leur père; mais ils n'avaient pas à leur disposition des remèdes assez énergiques pour arrêter le mal, qui fit ainsi des progrès effrayants. Le malade envisagea la mort sans crainte; il demanda et reçut les derniers sacrements avec la ferveur d'un homme qui, déjà mort à la terre, semblait jouir par anticipation de la félicité du ciel. Le P. Perrin l'assistait; les PP. Hugla et Laroche accouraient auprès de lui; ils étaient touchés et édifiés.

» Les chrétiens se pressaient autour de leur Père, leurs larmes et leurs sanglots témoignaient de leur douleur; souffrant beaucoup, mais tranquille et résigné, le P. Bertrand avait de bonnes paroles et de pieux encouragements pour tous. « Vous avez raison de pleurer, leur disait-il, je vais mourir, après moi un autre descendra dans la tombe, et puis un autre... et alors qui donnera le baptême à vos enfants, qui vous instruira, qui sauvera vos âmes? Priez donc le bon Dieu d'avoir pitié de vous et de vous conserver vos Pères. Dans ses moments de délire il n'était occupé que de ses chers Indiens. « Vite, apportez-moi ces enfants, que je les baptise... voilà un malade qui m'appelle, j'accours. » Durant toute sa maladie, sa tendre dévotion pour les sacrés cœurs de Jésus et de Marie éclatait en tout, et le remplissait de confiance et de consolation. C'est dans ces sentiments qu'il expira doucement le 22 mars. Le P. Perrin lui ferma les yeux, puis au milieu des pleurs, des sanglots et des cris de tous les chrétiens accourus en foule, il offrit le saint sacrifice en présence du corps, et le soir il le déposa dans sa tombe entre le P. de Bournet et M. James.

» Cependant un jeune médecin arrivait de Ramnad au secours du malade ; c'était trop tard pour le P. Bertrand ; mais sa présence et ses remèdes sauvèrent le P. Laroche attaqué en ce moment de la même maladie. »

Nous pleurions encore la perte de ce vaillant missionnaire, et je me demandais comment je pourrais le remplacer, lorsque Dieu nous imposa un nouveau sacrifice. Le P. Hugla écrivait le 3 juillet au P. Saint-Cyr, en lui rendant compte de son administration : « Le choléra vient de visiter Cliour, tout près d'ici ; j'y volai aussitôt, et avant de revenir, je donnai huit extrême-onctions. Depuis lors, pendant dix jours, je visitais ces pauvres gens soir et matin, et je ne les quittais jamais sans avoir administré trois, quatre, cinq personnes. Il faut vous dire que ma conduite en cette circonstance les a vivement frappés, eux et tous leurs voisins ; ils faisaient la comparaison du pasteur qui donne sa vie pour ses brebis et du mercenaire. Le prêtre schismatique, qui avait des partisans dans ce village, n'y a paru qu'une seule fois, pour le chef principal. »

Sur ces entrefaites, le P. Combe, que je renvoyais au Marava pour relever les courages abattus par les morts des Pères Galtier et Bertrand, venait lui rendre une visite de confrère, et en même temps une lettre l'appelait au secours du P. Cortez, malade à six lieues de distance. Profitant de cette arrivée providentielle du P. Combe, le P. Hugla lui laissa le soin de ses malades, et courut auprès du P. Cortez qu'il trouva hors de danger et en bonne voie de convalescence. A cette occasion le P. Combe m'écrivait : « Je n'eus qu'un seul malade à administrer, et il mourut peu après ; c'était le

vingt-sixième et le dernier. Le P. Hugla avait donné l'extrême-onction aux vingt-cinq autres et à plusieurs malades qui sont guéris. Tout le monde a été émerveillé de ce qu'il a fait pour ces pauvres gens. Le frère du chef schismatique a été un des premiers attaqués, et administré par le prêtre de Goa. Mais apprenant ce que faisait le P. Hugla, il a insisté pour recevoir sa visite et son absolution, disant que celle de l'autre prêtre ne valait rien et qu'il voulait la bonne. Il a été exaucé et est mort content. Peu après, sa mère, schismatique entêtée, a été aussi attaquée. Aussitôt elle a déclaré qu'elle ne voulait pas du prêtre de Goa, et souhaitait la bonne absolution et la bonne extrême-onction, pour aller au ciel comme son fils. »

Le 18 juillet, le P. Combe m'écrivait encore de Callitidel, qu'il se trouvait avec les PP. Laroche et Hugla, qui étaient en bonne santé et partaient le lendemain pour Ramnad. Le 25, après six jours de repos, le P. Hugla, qui avait bravé impunément tous les dangers à Cliour, se trouva tout à coup saisi d'un choléra foudroyant et, malgré tous les soins du P. Laroche qui ne l'a pas quitté un seul moment, malgré tous les efforts et les remèdes du médecin, il a succombé le 27 à deux heures du matin, et est allé, nous l'espérons, célébrer la fête de saint Ignace avec lui dans le ciel. Dieu l'avait préservé au milieu même des ravages du choléra, pour animer et soutenir notre courage dans l'accomplissement du devoir, et ensuite il l'a appelé à lui, pour couronner le zèle et le dévouement héroïques qu'il avait déployés au secours des cholériques de Cliour.

Mais nous, mon R. Père! sommes-nous au bout de nos

douleurs, de nos sacrifices? hélas! *Adhuc loquebatur ille, et ecce alius intravit et dixit : filiis tuis...* (Job.)

A la nouvelle de la maladie du P. Hugla, le P. Combe accourut auprès de ses deux frères, pour les consoler et les soulager. Parti à trois heures du matin, le 28, il voyagea en toute hâte et arriva à midi, au moment où le P. Laroche venait de terminer les funérailles de son cher compagnon. Ce voyage précipité ne l avait pas trop fatigué, mais une eau mauvaise qui par erreur fut servie à leur dîner leur causa à tous les deux un léger dérangement Cette indisposition n'eut pas de suites fâcheuses pour le P. Laroche; mais le P. Combe, prédisposé sans doute par l'échauffement et les fatigues de sa course, éprouva pendant la nuit des symptômes de choléra bien prononcés. Grâce aux remèdes administrés à temps et à la docilité du malade à suivre toutes les prescriptions du médecin, le danger et les craintes se dissipèrent, et le P. Laroche écrivait le 2 août que le Père était sauvé. Mais tout à coup une réaction s'opéra, la maladie se compliqua et changea de nature. Le médecin le reconnut aussitôt et prédit toutes les phases par lesquelles elle devait passer, et annonça pour le 8 la dernière crise qui déciderait de la vie ou de la mort. Dans tout ce temps il fit preuve d'un dévouement vraiment admirable, visitant le malade trois ou quatre fois pendant le jour et une ou deux fois pendant la nuit. De son côté, le P. Combe, dans tout le cours de cette maladie, la seule qu'il ait faite au Maduré, édifiait par sa docilité et son exactitude à prendre tous les remèdes les plus dégoûtants, par sa résignation et l'abandon de lui-même à la volonté divine, par une patience inaltérable et une confiance sans bornes en la divine miséri-

corde. Il se confessa trois fois et reçut les sacrements de l'Église avec les sentiments de la foi la plus vive et de la piété la plus tendre. Enfin arriva le 8 août, le jour décisif, attendu avec tant d'anxiété et si peu d'espérance, parce que les grâces dont Dieu comblait son serviteur indiquaient qu'il allait nous le prendre! La crise annoncée commença à neuf heures du matin et se prolongea jusqu'à onze heures du soir. Le cher Père s'endormit paisiblement dans le Seigneur et alla recevoir, nous en avons la confiance, la récompense de douze années d'apostolat passées dans le district de la mission le plus fécond en privations, en fatigues et en souffrances de tous genres.

Le P. Combe était un missionnaire d'une obéissance religieuse qui allait jusqu'au scrupule. La force de son tempérament, devenue proverbiale parmi nous, lui servait de voile pour cacher son abnégation et de prétexte pour s'attribuer tout ce qu'il jugeait devoir être une corvée pour les autres. Son courage et sa patience le mettaient au-dessus des difficultés; et au milieu des misères dont nous sommes environnés il avait le talent de trouver toujours, même dans les circonstances les plus critiques, des motifs d'encouragement et de consolation pour lui et pour ses confrères. Enfin les paroles du divin modèle : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, qu'il ne cessa de répéter dans sa maladie, nous révèlent le sentiment qui était le principe de son obéissance et de ses vertus, l'âme de toute sa vie religieuse.

Maintenant, mon R. Père, inutile de vous parler de notre douleur, de nos regrets, de notre désolation et de mon cruel embarras; vous sentez tout cela mieux que je

ne puis vous l'exprimer. Mais ce que je veux vous dire, c'est qu'autour de ces tombes s'exhale un tel parfum du ciel, et resplendit un tel éclat de gloire et de bonté divine, que nous nous reprochons presque les larmes que nous arrache la tendresse naturelle; c'est que nos cœurs, loin d'être abattus par la douleur, sont inondés de consolations et apprécient mieux que jamais le bonheur d'une vocation qui nous prépare à une telle mort : *moriatur anima mea morte justorum!* C'est que, à l'égard de cette mission, Dieu, dont la bonté est si visible dans les événements qui nous affligent, ne manquera pas de lui envoyer des ouvriers généreux capables de remplir tous nos vides et de continuer toutes nos œuvres; c'est enfin que le P. Laroche qui a, dans l'espace d'un an, fermé ces quatre tombes sur ses quatre bien-aimés frères et compagnons, a puisé dans ce spectacle de la mort un redoublement miraculeux de zèle, d'ardeur et de courage. Oh! oui, je l'espère de la bonté divine, la nouvelle de ces morts produira le même effet sur les cœurs de nos frères d'Europe, et fera naître de nombreuses et de bonnes vocations.

Mais, mon R. Père, je n'ai pas fini l'énumération de nos épreuves. Celles que je viens de vous raconter portaient avec elles leur consolation et la promesse de leur remède; en voici d'autres, qui sont une amertume sans mélange et, humainement parlant, une menace pleine de terreurs et de sinistres présages.

Une lettre du P. Castanier, sous la date de mars 1852, vous annonçait la conquête de l'église de Sarougany, et, ce qui était beaucoup plus important, le gain d'un procès dans lequel le juge de Maduré admettait comme fondement de sa sentence l'autorité du vicaire apostolique

nommé par le Saint-Siége sur toutes les églises de son vicariat. L'admission de ce principe, si raisonnable et si juste, par les cours supérieures des Anglais, serait pour nous l'événement le plus heureux que nous puissions désirer, l'extinction totale du schisme dans toute notre mission.

Veuillez remarquer à ce sujet que notre position est entièrement différente de celle des vicaires apostoliques, nos voisins, de Pondichéry, du Maïssour, du Coïmbatour. Ils durent à l'éloignement de Goa, à leur ancienneté d'occupation, ou à toute autre cause, l'avantage de n'avoir pas à lutter contre les prêtres schismatiques. Lorsque le schisme leva son étendard contre la bulle *Multa præclare...*, leurs missionnaires se trouvaient de fait en possession de leurs chrétientés et des églises; le vicariat actuel de Pondichéry n'avait que deux prêtres schismatiques et encore dans des positions insignifiantes; il n'y en avait pas un seul dans les provinces qui forment les vicariats apostoliques du Maïssour et du Coïmbatour. Il n'y avait donc pour eux aucune occasion de procès. Nous au contraire, à notre arrivée dans la mission, nous la trouvâmes occupée tout entière par une foule de prêtres schismatiques. Nous eûmes bientôt pour nous l'affection des chrétiens; mais ils conservaient pour eux la possession des églises, et surtout des grands centres, grâce à l'appui des magistrats anglais. De là ces procès incessants et désastreux qui nous ont poursuivis sur tous les points de notre mission; ce n'est pas nous qui les donnions ou les cherchions; nous en étions les victimes, vous en avez une preuve dans toutes les lettres des missionnaires depuis le commencement jusqu'à ce jour.

La sentence du juge de Maduré qui nous attribuait

l'église de Sarougany, et surtout le principe qu'il adoptait, nous ouvrait une ère nouvelle; nous pouvions y croire avec d'autant plus de raison qu'il se réduisait à nous accorder le bénéfice de la règle générale suivie par les tribunaux anglais à l'égard de toutes les sectes dans les affaires religieuses. Nous étions donc poussés à présenter des procès semblables à l'égard des églises de Trichinapaly, d'Aour, etc.; et cependant nous hésitions, nous n'osions avancer sur un terrain si dangereux. Les événements nous y entraînèrent insensiblement; nous aurions pu nous y soustraire, mais la confiance que nous inspirait le jugement de Maduré, la vue des avantages immenses qui en résulteraient pour toute la mission, nous rendirent plus faciles à céder. Un procès fut intenté par nos chrétiens de Trichinapaly, et bientôt nous dûmes nous-mêmes nous mettre en avant, et nous arrivâmes enfin au tribunal de Madras. Nos procès furent rejetés, sous le prétexte qu'ils devraient être dirigés contre l'archevêque de Goa et non contre un simple prêtre, son mandataire.

Ce rejet n'était pas précisément une condamnation, cependant il en eut pour nous toutes les terribles conséquences. Sans parler des frais considérables qui restèrent à notre charge, il jeta la consternation et la démoralisation dans nos chrétientés, et fut pour nos adversaires un vrai triomphe, qu'ils ont su exploiter et qu'ils exploitent encore contre nous. Dans le Marava surtout, le schisme, enhardi par notre expulsion de l'église de Sarougany, lève la tête et nous fait une guerre acharnée, d'autant plus malheureuse, que la mort cette année a dégarni tous nos postes de ce district et enlevé les missionnaires les plus capables de soutenir la lutte. Mais nous ne perdrons pas

courage. Si dans cette circonstance nous avons eu le tort d'accorder un peu de confiance à la justice des hommes, Dieu nous le pardonnera en vue de la pureté de nos intentions ; il sait bien que toute notre confiance est en sa puissante protection, et il daignera nous en faire sentir les effets dans les difficultés et dans les dangers qui nous environnent de toutes parts.

Nos Pères du Sud continuent à se débattre contre les tracasseries et les insolences des paravers schismatiques. Voici un trait qui vous donnera une idée de la position. Le 2 mai, le P. Laurent présidait la procession solennelle de la confrérie de Manapade se rendant à l'église de la Croix ; les schismatiques les assaillirent en tumulte, frappèrent nos chrétiens, s'emparèrent des bannières, des croix et des autres ornements d'argent, saisirent le palanquin du Père et le portèrent devant l'église schismatique afin de pouvoir présenter les catholiques et le Père comme les agresseurs, et là-dessus ils leur intentèrent un procès dans lequel ils les accusaient d'avoir forcé et pillé leur église, etc., et le palanquin était la pièce de conviction. Ils allaient triompher par leurs faux témoins et leur argent, lorsque le P. Verdier se présenta au premier collecteur et le pria de faire examiner cette affaire par le second collecteur. Grâce à la protection de Marie qu'il avait invoquée, il obtint ce qu'il demandait sans oser l'espérer, et informé d'une manière toute providentielle de la maison où se trouvaient les objets dérobés à la procession par les schismatiques, il en avertit le magistrat, qui fit aussitôt les perquisitions proposées et découvrit les objets indiqués. Indigné d'une telle audace, il rendit sur-le-champ une sentence foudroyante contre les schisma-

tiques, qui furent condamnés à l'amende et à la prison, et contre les hauts employés, qui furent destitués. Cette heureuse issue, que nos Pères attribuent à une intervention toute spéciale de la sainte Vierge, terrassa nos adversaires et releva le courage de nos chrétiens.

J'ai fait cette année la visite pastorale dans toute la *partie septentrionale* de la mission, à savoir dans les districts d'Aour, de Tanjaour et de Maleiadipatty. J'y ai recueilli des fruits abondants et conféré cinq mille deux cent trente-deux confirmations ; je n'entre pas ici dans le détail des fêtes, des cérémonies, des travaux et des exercices de cette visite, ce serait m'exposer à d'inutiles répétitions ; au reste, les traits vraiment intéressants se retrouveront dans le *tableau général* de la mission, que je fais rédiger pour vous être envoyé.

Le collége de Négapatam continue à nous satisfaire par sa régularité, ses progrès et son bon esprit. La section des européens, ou blancs, est peu nombreuse, seize ou dix-huit ; mais la section indigène, qui est notre objet principal, dépasse cinquante élèves, dont plus de quarante sont absolument à nos frais. Permettez-moi à ce sujet de vous soumettre quelques observations, provoquées par certains bruits qui me sont revenus. La nature, le plan et le but de cet établissement vous sont assez connus pour me dispenser de vous les exposer de nouveau [1]. Or tout cela ne plaît pas, paraît-il, à certaines personnes, très-vivement préoccupées du bien de notre mission. Volontiers je les dispenserais de ce soin, ou du moins je les prierais de m'adresser directement leurs avis, plutôt que de leur

1. 2e v., p. 162.

donner une espèce de publication confidentielle, propre à éveiller des inquiétudes et à nous susciter des désagréments. Voici les griefs qui sont parvenus à ma connaissance : 1° on s'étonne que notre séminaire n'ait pas encore donné ou ait donné si peu de prêtres indigènes ; 2° on prétend que notre établissement n'est pas un séminaire, parce qu'il n'est pas exclusivement consacré à former des prêtres, mais accepte des enfants qui pourront suivre la carrière du catéchisat ou d'autres carrières ; 3° on nous reproche d'admettre aux vœux religieux les élèves qui après leurs études demandent à entrer dans la Compagnie, ce qui retardera la formation d'un clergé indigène séculier.

En réponse à ces accusations, je vous prie d'examiner les réflexions qu'elles ont suggérées à l'un de nos plus anciens missionnaires. Quoiqu'un peu vives parfois dans la forme, elles me semblent justes pour le fond.

« Voilà certes des questions très-graves, dont la discussion exigerait un long traité, que ne comportent pas les limites restreintes d'une lettre. Je me contenterai donc de quelques observations sommaires : 1° *Le nombre de prêtres formés.* Notre séminaire ne compte pas dix ans d'existence ; deux sujets formés par lui ont reçu la prêtrise ; quatre autres théologiens s'y préparent, six scholastiques plus jeunes s'y disposent aussi, quoique moins avancés ; et tous sont des sujets indigènes, nés dans l'Inde. N'est-ce pas un succès bien consolant ? Et ceux qui, sans connaître les circonstances, voudraient s'en plaindre ne sont-ils pas par trop exigeants ? Pour moi, j'en suis très-satisfait. Le vicariat de Pondichéry compte dix prêtres indigènes, il est vrai, mais son séminaire existe depuis plus de soixante ans, et il possède des ressources que nous n'avons

pas. De plus, je sais que les missionnaires de Pondichéry sont plus que jamais convaincus par l'expérience de la nécessité de n'admettre les sujets qu'avec une grande précaution et après de longues épreuves. Les deux vicariats plus voisins du nôtre sont loin de l'égaler par les succès obtenus et par les espérances conçues ; et remarquez que ce n'est pas un reproche que j'adresse : Dieu m'en garde !

» 2° *La forme de notre établissement, collége-séminaire.* Je ne puis traiter ici cette question, je dirai seulement que ce grief me paraît suggéré par un esprit étroit et systématique. Pourquoi imposer à tous, même aux missions naissantes au milieu de l'idolâtrie, une forme qui peut avoir une utilité locale, mais n'est nullement essentielle, n'a même pas existé dans l'Église pendant quinze siècles ? Pour moi, plus je vais et plus je me félicite de l'organisation de notre séminaire ; parce que j'y trouve : un moyen plus sûr de connaître et d'éprouver les vocations, une occasion de faire naître et de développer la vocation là où elle n'était pas, et enfin une plus grande facilité d'écarter sans inconvénient et sans danger les sujets en qui l'on reconnaît le défaut de cette vocation.

» 3° *L'admission des sujets dans notre Compagnie.* Mais de quel droit refuserions-nous d'admettre ceux en qui nous reconnaissons une vocation divine ? Pourquoi les refuserions-nous, quand nous sommes convaincus que dans les circonstances actuelles ils rendront incomparablement plus de services à la mission en étant religieux qu'en étant prêtres séculiers ? Ce grief m'entraînerait bien loin, si je cédais aux sentiments qu'il réveille dans mon âme ; il attaque une condition et un principe que nous regardons comme souverainement importants, sinon tout à

fait nécessaires, pour assurer cette œuvre si difficile du clergé indigène [1]. »

» Mais ne sommes-nous pas les plus intéressés à nous procurer ces auxiliaires indigènes? Ne nous serait-il pas plus commode, en nous réservant l'administration générale et les œuvres exceptionnelles, d'abandonner à des prêtres indigènes les détails de l'administration locale et ordinaire ? Est-ce donc pour notre plaisir que nous nous dévouons à ces fatigues, à ces dangers, à ces ennuis, à ces tracasseries, à ces privations, à ces tortures, dont on ne se fait pas une idée en Europe? Est-ce pour notre plaisir que nous sacrifions notre repos, notre santé, notre vie (témoin les quatre morts de cette année !), pour importuner ensuite le Provincial par des demandes de secours qui épuisent nos maisons et la province ? Oui, nous désirons ardemment, nous voulons des prêtres indigènes, mais des prêtres qui soient pour le salut de la mission et non pour sa ruine. Or nous jugeons que le moyen le plus efficace d'atteindre ce but est la vie religieuse professée par une portion de ce clergé, et nous pensons qu'un prêtre indigène ne cesse pas d'être indigène parce qu'aux devoirs du sacerdoce il joint l'obligation de tendre à une plus haute perfection.

» A cette raison d'un ordre supérieur, je dois ajouter une autre considération, qui pour être moins élevée dans son objet n'en est pas moins sérieuse aux yeux de la prudence. Il est des hommes qui s'imaginent qu'il ne s'agit que de faire des fournées de prêtres indigènes, et qu'avec cela tout sera sauvé. Pour moi, je crois tout le contraire ;

1. Voy. 2e v., p. 230 et 267, où les missionnaires exposent leurs vues sur le clergé indigène.

je crois que tout serait perdu. Il ne suffit pas de faire des prêtres, il faut encore pourvoir à leur existence. Cela est si important, que les saints canons de l'Église défendent d'ordonner un prêtre sans un *titre* certain, qui réponde de sa subsistance. Les missionnaires séculiers reçoivent de leur procure générale une subvention annuelle de 500 fr., plus ou moins ; c'est leur *titre*. Les prêtres indigènes prétendront naturellement recevoir la même somme, et comme la caisse de la mission n'est pas forte pour le présent et encore moins assurée pour l'avenir, on voit qu'il y a là une limite nécessaire au nombre des prêtres indigènes séculiers. Les missionnaires religieux sont ordonnés *sub titulo paupertatis*, sous le titre de leur pauvreté religieuse ; c'est-à-dire qu'ils se vouent à toutes les privations, à souffrir la faim, à mendier leur pain, etc. Les indigènes admis à la vie religieuse acceptent le même sort, renoncent à toute prétention, au droit de se plaindre, etc. ; et voilà pourquoi il est plus facile d'augmenter le nombre des prêtres indigènes religieux (sans parler des autres motifs). Mais si la vie religieuse dépouille les inférieurs de certains droits, elle impose aux supérieurs de graves obligations. Par justice et par charité, tout en comptant sur la vertu de leurs inférieurs, ils sont obligés de se faire leur providence, et c'est là encore une nécessité absolue qui pose une limite fatale au nombre des prêtres indigènes, même religieux. Nous-mêmes, vous le savez, nous avons dû écrire plus d'une fois, même à l'égard de nos Pères d'Europe dont nous connaissons l'abnégation : « Malgré les besoins urgents de la mission nous vous prions de ne pas nous envoyer de nouveaux missionnaires, parce que nous n'avons pas de quoi les nourrir. »

fait r[illegible] mode de se jeter dans les spécula-
cler[illegible] de magnifiques théories, quand on se [illegible] des circonstances et des nécessités de la [illegible]. Mais s'imagine-t-on ce que deviendrait une mission avec ses nombreux prêtres indigènes, privés tout à coup de tous secours et de tous moyens de subsistance, en face des agents du protestantisme toujours prêts à acheter les apostasies au poids de l'or ! Et certes ce n'est pas là une supposition imaginaire ou impossible ; il faudrait peu de chose pour en faire une triste réalité. Mais, diront les spéculateurs, car ils sont capables de pousser jusque-là leur logique, c'est une erreur et un vrai désordre de vos missions : vous oubliez que les chrétiens *doivent* nourrir leurs prêtres ; c'est l'esprit et la loi de l'Évangile. Que répondre ? Je réponds qu'il n'y a rien à répondre à des esprits dont la force consiste à ignorer le premier mot d'une mission, c'est-à-dire d'une église naissante, composée de néophytes perdus dans la masse et soumis à l'influence d'une nation toute païenne ; à confondre cette église naissante avec des églises constituées depuis dix-huit siècles dans des nations toutes chrétiennes ; et à exiger de cette église naissante l'organisation, les institutions, et même les formes accidentelles et variables auxquelles ces anciennes églises sont arrivées après une longue série de siècles et sous l'influence de circonstances particulières [1]. »

Je n'ajouterai qu'une réflexion à ces remarques, dont je suis forcé de reconnaître la justesse. On voudra bien

1. Cette grave question, du clergé indigène et de l'influence des ordres réguliers dans les missions, est traitée à fond dans l'ouvrage intitulé : *Mémoires historiques sur les missions des ordres religieux.*

(*Note de l'éditeur.*)

nous accorder une grâce que j'ose appeler une justice ; c'est de reconnaître : 1° que nous désirons autant que personne le bien et la prospérité de ces chrétientés, pour lesquelles nous faisons tant de sacrifices ; et 2° que nous devons savoir autant que personne au monde ce qui peut procurer ou compromettre cette prospérité. Je dois le dire, nos Pères ici sont admirables de zèle, de patience, de courage, au milieu des persécutions qui leur viennent des ennemis de l'Église ; une seule chose serait peut-être au-dessus de ce courage, ce serait de rencontrer l'abandon, la défiance, les entraves, là où ils aiment à trouver l'appui, la confiance et cette bienveillante sympathie qui centuple leurs forces.

Pardonnez, mon Révérend Père, cette franchise. A Dieu ne plaise que je veuille ici dénoncer du mauvais esprit ! Non certes, il n'y en a pas ! mais j'entrevois un danger sérieux, et je crois pouvoir, comme supérieur je crois devoir le signaler à qui de droit.

Je me recommande instamment à vos SS. SS., etc.

† A. Canoz. S. J.

SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE

TABLEAU GÉNÉRAL

DE LA MISSION ET DE SES ŒUVRES A LA FIN DE 1854

MISSION DU NORD

Comprenant les districts de Trichinapaly, de Tanjaour et de Maleiadipatty.

District de Trichinapaly. — Cette année sera marquée dans les fastes de la mission par la fête de la béatification du B. P. Jean de Britto, que nous avons célébrée avec une solennité et une pompe dont il nous est impossible de donne ici la description. Une neuvaine préparatoire, à la mode indienne, précéda le tri duum; le concours des chrétiens fut très-considérable. Monseigneur Canoz présidait la solennité avec ses habits pontificaux les plus splendides, entouré de vingt-deux prêtres tous revêtus de chasubles, et d'une multitude d'enfants de chœur richement habillés; l'église se cachait sous ses décorations : des draperies, des festons, des guirlandes, un tableau de cinq mètres de haut sur trois de large représentant le B. martyr, les fleurs artificielles ri-

valisant avec les fleurs naturelles, les toiles les plus riches, les couleurs les plus éclatantes harmonisées avec goût, de nombreuses statues étincelantes d'or ou parées de soieries brillantes... en un mot tout ce que l'imagination concevra mieux que la plume ne peut le décrire. Mais n'oublions pas la musique indienne, les illuminations féeriques, les processions avec chars et *saprams*, les feux d'artifice, la tragédie, etc.

Plusieurs de nos confrères de Pondichéry, de Coïmbatour et du Maïssour étaient venus partager notre joie et augmenter l'éclat de la fête ; M. Méhay, le précurseur et le compagnon d'armes de nos premiers Pères, notre ami et le roi des prédicateurs tamouls, voulut bien se charger de prononcer le panégyrique du B. Martyr. Rien ne manqua donc à cette solennité, et celui qui en était l'objet ne manqua pas non plus à nos vœux et à nos espérances ; il produisit dans les cœurs de cette multitude innombrable de chrétiens, accourus des points les plus éloignés, des impressions profondes de foi, de piété, de confiance dans sa protection, et il se plut à récompenser cette confiance par des faveurs qui semblent miraculeuses. On cite entre autres quatre personnes qui d'un état presque désespéré ont été rendues à la santé par l'application d'une relique ou d'une image du B. Martyr.

Passons maintenant aux œuvres de Trichinapaly. La chrétienté continue à nous donner d'abondantes consolations qui nous dédommagent des chagrins et des épreuves que nous avons à subir. Nous reconnaissons que les nombreuses congrégations et les confréries établies dans notre église sont la source principale des fruits obtenus et notre arme la plus puissante dans la lutte contre l'enfer qui

a paru se déchaîner. Parlons d'abord de deux congrégations religieuses indigènes.

1° *La congrégation des Frères de Notre-Dame des Sept Douleurs*. Fondée en 1850 par le P. Péreira [1], avec l'approbation de Mgr Canoz et du T. R. P. Général, elle est destinée à former des catéchistes zélés, de précieux auxiliaires des missionnaires, peut-être même des *prêtres* ou des religieux de la Compagnie [2]. Elle ne se compose que de jeunes Indiens, qui sont admis, au bout d'un noviciat et des épreuves convenables, à faire les vœux de religion simples et temporaires, dont Mgr le vicaire apostolique conserve le droit de les dispenser. Quatre des plus anciens ont déjà prononcé ces vœux. Ces bons frères nous sont d'un grand secours pour toutes nos œuvres, comme on a pu le voir dans nos lettres précédentes [3]. Dieu bénit visiblement leur zèle et leurs travaux, et l'édification qu'ils répandent a inspiré cette année à cinq nouveaux candidats le désir d'être admis dans la congrégation.

2° *La congrégation des religieuses indiennes*. Nous vous avons souvent parlé du désir et du projet que nous avons de faire venir des religieuses de France pour procurer à notre mission les avantages des institutions religieuses de femmes [4]. Dans l'impuissance de réaliser immédiatement ce projet, nous avons commencé deux communautés, l'une pour les veuves ou jeunes filles de hautes castes, laquelle compte six novices, l'autre pour les filles pariates qui n'a encore que trois sujets.

1. Voyez p. 268.
2. *Peut-être :* c'est une question délicate, dont la décision est réservée aux enseignements de l'expérience et aux lumières de l'Esprit-Saint.
3. Voyez p. 312.
4. Voyez p. 142.

Toutes s'appliquent avec ardeur aux exercices de piété, observent avec une édifiante fidélité la règle qui leur a été prescrite, se forment à l'enseignement et se livrent à des travaux manuels; celles qui en sont déjà capables surveillent une école de petites filles. Il en est parmi elles qui ont fait preuve de courage et de fermeté pour vaincre les obstacles qu'elles trouvaient dans leurs familles à l'exécution de leurs pieux désirs.

Cette œuvre naissante a déjà offert à Dieu ses prémices dans la personne que nous destinions à en être la supérieure. Son nom était Mouttammâl (Marguerite); née dans le Malléolam, d'un père païen et d'une mère chrétienne; élevée au milieu des superstitions et sur le point d'être offerte au démon par ses parents, elle conçut une telle horreur de l'idolâtrie, qu'elle résista, encore enfant, à tous leurs efforts, s'enfuit de la maison paternelle, encouragée, dit-on, par la sainte Vierge qui lui aurait apparu, et alla se réfugier au milieu des chrétiens de Coïmbatour. Une grâce extraordinaire suppléant au saint baptême, elle éprouvait un amour comme instinctif pour la religion, et dans sa naïveté se croyant chrétienne parce qu'elle voulait l'être et en avait les sentiments, elle se joignait aux fidèles pour aller à l'église, entendre la sainte messe et réciter les prières, qui faisaient ses délices. Un jour voyant les chrétiens s'approcher de la sainte table et jugeant à leur air content et recueilli qu'ils y recevaient quelque grande grâce, elle se présenta elle-même et reçut la communion. Sa modestie et sa piété la signalèrent bientôt à l'attention du missionnaire, qui l'ayant questionnée et soigneusement examinée, s'empressa de l'instruire et de lui conférer le baptême. Depuis ce moment, elle fit de rapides

progrès dans la vertu, et il fut aisé de reconnaître que l'Esprit-Saint était son maître invisible et voulait l'élever à une sainteté peu commune. Elle sentait un attrait prononcé pour la vie intérieure et cachée. Des circonstances providentielles, et aussi peut-être le désir de se soustraire aux témoignages d'estime et d'affection qui alarmaient son humilité, la décidèrent à venir s'établir à Trichinapaly, où elle espérait vivre oubliée et inconnue. Elle se trompa : l'éclat des vertus qui forment le caractère de la vraie dévotion fixèrent sur elle les regards et la sympathie de tous les chrétiens. Elle avait beau se cacher dans l'obscurité d'une condition humble et abjecte, vivant des aumônes mendiées à la porte des riches, et dont la meilleure part était distribuée aux autres pauvres, l'estime et le respect la poursuivirent dans son humilité ; toutes les personnes pieuses de Trichinapaly se sentaient attirées vers elle, l'aimaient et la vénéraient comme leur mère et leur supérieure. Elle se servait de son crédit pour leur bien spirituel, leur donnant des avis salutaires, les avertissant de leurs défauts, arrangeant leurs petits différends, maintenant parmi elles la paix et la bonne harmonie, et les excitant par son exemple à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Quoique sa dévotion passionnée envers Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel lui fît trouver son repos et ses plus douces jouissances au pied du tabernacle, elle n'hésitait jamais à sacrifier son attrait dès qu'il s'agissait des œuvres de zèle et de charité. Faire le catéchisme aux petites filles, préparer les catéchumènes au baptême, visiter les malades, les assister et les servir avec un dévouement digne d'une sœur de charité... telles étaient ses occupations les plus chères. Aussi la regardions-nous

comme la pierre fondamentale et la supérieure toute providentielle de la naissante communauté. Dieu en avait disposé autrement. Après avoir conduit à la sainte table deux vieilles personnes qu'elle avait préparées à la première communion, le jour de l'Épiphanie, elle fut attaquée du choléra et rendit paisiblement son âme à Dieu dans des sentiments qui édifièrent et attendrirent tous les assistants. *Mirabilis Deus in sanctis suis !*

Après ces deux congrégations religieuses viennent plusieurs autres congrégations ou confréries, destinées aux différentes classes de la chrétienté et qui produisent de merveilleux fruits de salut.

1° *Congrégation de Notre-Dame des Sept-Douleurs*, composée de veuves et de femmes mariées; elles sont au nombre de cent quatre-vingt-quatre, se réunissant tous les vendredis pour assister à la sainte messe, réciter certaines prières de règle et entendre une instruction appropriée à leur condition; elles communient le troisième dimanche de chaque mois : plusieurs d'entre elles se dévouent aux œuvres de zèle et de charité.

2° *La Congrégation de la Purification.* C'est une congrégation de la très-sainte Vierge, affiliée à la *Prima-primaria* de Rome. Elle se compose d'hommes et de jeunes gens, au nombre de cent quatre-vingts; il sont très-exacts à fréquenter les réunions habituelles, à observer le règlement et à faire la communion de règle, le premier dimanche de chaque mois. Ils se distinguent par leur piété, leur ferveur et leur zèle : plusieurs exercent ce zèle avec des fruits abondants auprès de la jeunesse et des enfants du catéchisme, et ne craignent pas d'aller, le mercredi et le samedi de chaque semaine, la besace sur les épau-

les, mendier du riz pour les pauvres, en foulant aux pieds le respect humain et l'orgueil des castes.

3° *La Congrégation de l'Immaculée Conception*, composée de soixante garçons qui ont fait la première communion; présidée par un Frère de Notre-Dame des Sept Douleurs, sous la haute direction du missionnaire.

4° *La Congrégation de l'Enfant Jésus*, pour les enfants depuis huit ans jusqu'à la première communion; elle compte cent membres et est aussi confiée au zèle d'un Frère des Sept Douleurs.

5° La Confrérie de l'Annonciation, pour les jeunes filles depuis la première communion jusqu'au mariage; elle en compte quatre-vingts.

6° *La congrégation du Sacré-Cœur de Jésus*, agrégée à celle de Rome; elle est plus nombreuse que toutes les autres parce qu'elle admet aussi plusieurs membres qui appartiennent déjà à d'autres confréries.

7° *La Congrégation du Saint-Cœur de Marie*, pour les hommes et les jeunes gens de basses castes, parias, pallers, etc. Elle est agrégée à l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires de Paris.

Toutes ces congrégations ont leur règlement, leurs réunions et communions de règle, etc... comme nous l'avons indiqué pour les deux premières. Elles nous ont donné de grandes consolations, et ont puissamment contribué, surtout les deux premières, non-seulement par leurs prières mais aussi par leur influence, à soutenir la cause catholique dans la guerre acharnée que le schisme nous a faite pendant les deux dernières années.

Nos lettres précédentes vous ont parlé de notre *hôpital-catéchuménat*. Le propre des œuvres catholiques est de

s'étendre et de s'élargir : à ce premier hospice, si fécond en conversions, est donc venu s'adjoindre un *orphelinat,* pour accueillir les petits orphelins nés de parents idolâtres, ou qui, nés de parents chrétiens, sont exposés à être vendus aux païens ou aux mahométans. Fondé à l'aide de l'allocation de la *Sainte-Enfance* et placé sous la protection des bons anges gardiens, il a pris de là son nom de *Cavelâna-sammanasoumadam* (Asile des Anges gardiens). Cet orphelinat a déjà envoyé au ciel beaucoup d'anges de la terre et produit de merveilleux fruits de salut et plus d'une fois nous avons admiré les moyens ingénieux dont la divine Providence se servait pour nous amener ces petits prédestinés.

Le jubilé accordé cette année a été signalé par de nombreux retours de pécheurs et par un redoublement de ferveur dans tous nos chrétiens; les exercices en ont été suivis avec un empressement général, et dans cette occasion encore les diverses congrégations dont nous venons de parler ont merveilleusement secondé nos efforts. Les frères des Sept-Douleurs se sont particulièrement distingués par leur zèle à parcourir les villages et les campagnes à la recherche des pauvres âmes que l'ignorance ou l'apathie retenaient loin des sources de la grâce, et des succès bien consolants ont récompensé et excité de plus en plus leur ardeur.

District de Tanjaour. — Ces nombreuses chrétientés sont loin d'offrir l'organisation, les institutions et les succès de Trichinapaly : chargés depuis peu d'années de l'administration de cette contrée où tout était à créer, nous y rencontrons encore les embarras d'une première installation jointe aux difficultés de la lutte. Cependant Dieu nous y

accorde des succès qui soutiennent notre courage et nous donnent de meilleures espérances. Une mission donnée à Tanjaour par le Père chargé de ce district, et surtout la visite pastorale de Monseigneur, ont ranimé la foi, jeté des semences précieuses et déjà produit des fruits dignes d'être signalés.

Une première communion de quatre-vingts enfants, célébrée avec pompe et piété, a été une source d'édification et de joie pour tout le pays. Le jour de Notre-Dame des Sept-Douleurs, le missionnaire avait la consolation d'offrir à cette bonne Mère sept païens régénérés dans les eaux du baptême, et cette joie s'accrut le lendemain par la conquête de quatre autres victimes arrachées au démon. C'était toute une famille, dont la grand'mère, baptisée avec son fils et sa fille, s'était de suite replongée avec eux dans l'idolâtrie. Elle rentrait avec ses enfants dans le sein de l'Église, et lui apportait tous ses petits enfants comme gages de son repentir et de sa persévérance. Plusieurs autres conversions de païens régénérés par le baptême ou de chrétiens retirés par la divine miséricorde de l'idolâtrie où ils étaient retombés depuis longues années, ont été le fruit et la récompense des travaux du missionnaire.

Voici ce que nous écrit le P. Victor du Ranquet de Tanjaour.

« J'ai près de moi quelques païens que je prépare au baptême ; ils m'arrivent d'une singulière façon. Il y a quatre ans j'employais un maçon païen dont j'aurais voulu reconnaître les services par quelque chose de mieux qu'un pauvre salaire; mais mes avis ne firent qu'augmenter son obstination dans l'idolâtrie. Deux ans plus tard son jeune frère, plus docile à la grâce, reçut le baptême et à

cette occasion l'aîné ne manqua pas de soulever contre lui de violentes oppositions et de l'accabler d'injures. Ces jours derniers ce malheureux entêté travaillait à une maison du village. Notre brave veuve *guânapoû (fleur spirituelle)* passe près de lui sous un prétexte quelconque et lui glisse dans l'oreille ces paroles : « Maçon ! tu perds ton âme, parce que tu n'as pas écouté les bons avis du souami. » Le lendemain elle revient adroitement à la charge et lui répète son refrain ; elle le trouve moins sauvage, elle l'aborde avec bonté et lui dit tout ce que son cœur lui suggère. Il est touché de la grâce ; et sans perdre un instant, elle me l'amème comme en triomphe. Je l'instruis, je le baptise ; et voilà qu'aujourd'hui treize païens de sa famille, de la caste des vellages, demandent le baptême. J'instruis et prépare les hommes, et la bonne veuve se charge des femmes. Jugez de son bonheur et du mien !

» Un païen, à la poursuite d'un emploi lucratif et honorable, faisait force vœux et sacrifices à ses idoles sans rien obtenir. Il s'en plaignit un jour à la vieille veuve. « Quoi d'étonnant, lui répondit-elle ; tu parles à des sourds ! veux-tu réussir ? fais dire une messe pour l'âme la plus abandonnée du purgatoire. » C'était pire que du grec pour notre Indien ; il demande des explications. Elle commence à les lui donner de son mieux ; mais s'apercevant que la théologie n'est pas son fort, et encore moins la controverse, elle interrompt sa leçon en disant : « Au reste, que tu comprennes ou non, peu importe ; fais dire une messe, et tu verras. » Bref, le païen donne la modique aumône en s'étonnant qu'il faille si peu de chose, surtout en comparaison de ce que lui ont coûté ses idoles. Il rentre chez lui et voit arriver un pion qui lui apporte sa nomination à

l'emploi désiré. Quel pouvoir ont ces âmes auprès de Dieu, pour en obtenir des grâces même aux païens ! J'espère qu'elles ne s'arrêteront pas en si bon chemin ; si je ne me trompe, le bon Dieu a une arrière-pensée ; il veut sans doute donner à notre païen une place encore meilleure que celle qu'il a obtenue. Prions que sa bonté ne trouve pas trop d'obstacle. »

A *Manarcovil*, grande ville célèbre par sa pagode, une trentaine de familles de *cammalers* étaient depuis très-longtemps éloignées des sacrements et de toutes pratiques religieuses, parce qu'elles n'avaient pas le courage de refuser leur concours et l'exercice de leur profession aux travaux et aux fêtes de la pagode. Les grâces de la visite pastorale ranimèrent la foi et touchèrent les cœurs de ces Indiens ; résolus de sauver leurs âmes à tout prix, ils s'engagèrent par écrit à ne plus travailler pour le démon ; pour se soustraire au danger, ils transportèrent leurs maisons sur le terrain de l'église catholique, et méritèrent ainsi d'être admis à la confession et à la confirmation.

A Pattoucottey Monseigneur fut accueilli par une multitude de chrétiens accourus de douze et quinze lieues pour participer aux bienfaits de sa visite. Comme ce grand centre n'avait qu'une misérable église de terre couverte de chaume, Sa Grandeur bénit et posa la première pierre d'une église destinée à être une des plus belles de la mission. Un gros village de *pallers*, depuis quelques années passé au protestantisme, est rentré tout entier dans le bercail du vrai pasteur. Un autre village d'*agampadiers*, depuis longtemps privé des sacrements parce qu'il ne voulait pas renoncer à la participation aux fêtes païennes, s'est enfin généreusement exécuté et a été admis à la confirmation.

L'âme de toutes ces chrétientés est un noble Indien nommé *Adisayampoulley*, juge de la contrée. Sa science, sa prudence et sa probité lui ont acquis l'estime et la considération, non-seulement de ses compatriotes chrétiens et païens, mais encore des Anglais eux-mêmes, et il se sert de son crédit pour soutenir les chrétiens et seconder le missionnaire. C'est lui qui, remplissant les mêmes fonctions de juge à *Manarcovil*, y acheta un vaste terrain à ses frais et y fit construire une église très-convenable; il ne manquera pas de donner les mêmes preuves de son zèle pour activer les travaux de l'église de *Pattoucottey*. Son exemple nous montre les services incalculables que la mission peut espérer de jeunes gens qui, ayant été formés aux sciences et à la vertu dans notre collége de Négapatam, parviendront à occuper des places élevées dans l'administration ou dans la magistrature.

Le *district de Maleiadipatty* a aussi reçu le bienfait de la visite pastorale, qui a obtenu des résultats consolants; mais comme il ne nous présente pas de détails assez intéressants, nous nous hâtons de passer aux autres parties de la mission.

MISSION DU CENTRE

Comprenant les districts de Maduré, de Dindighel et du Marava.

District de Maduré.— L'œuvre de l'orphelinat pour le salut des petits païens se prépare dans cette ville, à l'instar de Trichinapaly. Voici ce qu'écrit le P. Sales, chargé de

cette chrétienté. « Las de courir après nos païens orgueilleux et insaisissables, j'ai tourné mes regards et mes espérances du côté des petits enfants, et dans ce but je me suis improvisé médecin très-habile. On m'apporte de toutes parts de petits malades, me priant de les guérir. Je connais quelques bons remèdes ; j'ai acquis un peu d'expérience, avec cela et l'aide de Dieu je m'en tire à merveille. J'administre sans inquiétude et sans long examen des médecines innocentes : une pilule de sucre, une aspersion ou une friction d'eau de Cologne, et autres semblables. Quand j'ai la chance de rencontrer des cas mieux connus, j'administre des remèdes plus efficaces, et je fais de belles cures qui soutiennent mon crédit. Lorsque le mal me paraît grave et sans remède, je prends mon flacon d'eau bénite et j'accomplis la grande opération, sans que personne s'en doute. J'ai baptisé ainsi depuis un mois une trentaine d'enfants dont la plupart sont déjà au ciel, et les autres les suivront probablement. Vous me direz qu'en m'attachant de préférence aux enfants désespérés je perdrai vite ma réputation ; c'est en effet bien à craindre ; et cependant, grâce à un peu de charlatanisme comme à la crédule simplicité de ces bonnes gens, et surtout à la protection de Dieu, mon commerce est en très-bonne voie de prospérité. »

Les chrétientés de *Rasakembiram*, jusqu'à présent dépendantes du missionnaire du Maduré, ont demandé et obtenu d'en être détachées et de posséder un Père constamment résidant au milieu d'elles, pour leur procurer le bonheur d'assister à la sainte messe et de fréquenter les sacrements, et voulant reconnaître ce bienfait, elles se sont engagées à subvenir aux frais de son entretien. Le

tombeau du P. Martin continue à être visité par une foule de pèlerins conduits par la reconnaissance ou le désir de ressentir les effets de sa protection ; et l'on ne manque pas de citer bien des faits étonnants et de proclamer des guérisons.

Un injuste procès, intenté par les protestants à un gros village de pallers schismatiques, a eu pour résultat de ramener au bercail de l'Église tous ces pauvres égarés ; ils sont aujourd'hui des catholiques déterminés, et leur exemple produit une heureuse impression sur tous les autres villages de la même caste.

Le district de Dindighel est, comme toujours, un champ de bataille sur lequel le catholicisme lutte avec avantage contre le schisme et le protestantisme, grâce à l'archiconfrérie de l'Immaculée Conception, érigée dans la plupart de nos chrétientés. Un ministre protestant, qui avait osé vomir des blasphèmes contre la Reine des cieux, ne tarda pas à recevoir son châtiment : cruellement affligé par des peines de ménage, et de plus frappé d'une maladie incurable, il se vit obligé de quitter honteusement le pays et s'embarqua pour l'Amérique. Il partageait le sort d'un de ses prédécesseurs, mort misérablement dans sa traversée.

L'église de Dindighel, comme autrefois celle de Maduré, gémissait de sa solitude ; la ville ne comptait de chrétiens que des parias, dont la conduite n'était pas propre à racheter la défaveur que leur basse condition jette sur la religion aux yeux des païens. Ici encore la Providence est venue à notre secours. Une colonie de tisserands de très-bonne caste, chassée par la misère du coïmbatour, son pays, est venue demander un asile. Le

Père les a accueillis avec charité et leur a bâti des maisons ; ce sont de bons catholiques, assidus à fréquenter les sacrements ; Dieu bénit leurs travaux; leurs toiles se vendent très-bien, et leur bon exemple exercera une heureuse influence sur les autres fidèles.

Le missionnaire a aussi bâti, avec le concours des chrétiens, une jolie église dans un pèlerinage célèbre de saint Antoine de Padoue, situé au nord de son district; les païens eux-mêmes ont voulu contribuer aux frais de la construction et sont dans l'usage d'accourir en foule à ce pèlerinage pour y déposer leurs offrandes.

Le *district du Maravâ* a été violemment secoué : la mort lui a ravi quatre de ses plus vaillants missionnaires ; et le schisme, enflé d'orgueil par son triomphe de Sarougany, s'est porté aux derniers excès. Il n'est donc pas étonnant que la béatification du B. P. de Britto, célébrée avec tant de pompe à Trichinapaly, ait eu peu de retentissement dans cette contrée, qui a été le théâtre de ses travaux, de son double martyre et de sa mort. Mais ce n'est là qu'une indifférence apparente ; au fond nos chrétiens conservent un souvenir encore vivant de leur apôtre martyr, montrent avec émotion les lieux arrosés de ses sueurs, fécondés par son sang, ou marqués par quelqu'une de ses souffrances. Sa dévotion est au fond des cœurs, elle éclatera quand la tranquillité sera rendue à ces populations timides. Le B. P. de Britto lui-même n'a pas oublié ceux qui sont plus particulièrement ses enfants et les provinces où il a cueilli ses plus belles palmes. Aussi les missionnaires se sont-ils empressés de mettre leur district sous sa protection toute spéciale, de propager sa dévotion, et d'instituer des fêtes solennelles en son honneur ; et déjà

ils ont eu la consolation d'en recueillir des fruits précieux : des guérisons merveilleuses dans les corps et des conversions plus merveilleuses dans les âmes ; ils signalent surtout de nombreux païens gagnés à Jésus-Christ et des villages entiers de schismatiques entêtés rentrés dans le sein de l'Église. Les bornes que nous devons nous prescrire ne nous permettent pas d'entrer dans tous ces détails ; voici cependant un trait qui mérite une mention particulière.

Un païen de haute caste, très-instruit et versé dans tous les mystères de sa secte, avait connu depuis plusieurs années la religion chrétienne et même lu un grand nombre de livres protestants ; mais, entiché de ses idoles et de sa noblesse, il avait méprisé l'Évangile et fait servir sa science et son esprit à le tourner en ridicule : il blasphémait ce qu'il ignorait. Dieu se vengea d'une manière digne de sa miséricorde. L'orgueilleux ennemi de son saint Évangile fut tout à coup assailli et tourmenté par des songes et des cauchemars qui le laissaient sous une impression d'épouvante et d'horreur. Dans ces rêves étranges il se voyait transporté dans un lieu d'ineffable tristesse, où tous les genres de supplices étaient préparés et allaient devenir son partage. Puis succédait une nouvelle série de songes, où se déroulait à ses regards le tableau des joies et des délices préparées aux disciples du crucifié ; et cette vue le remplissait d'une consolation égale aux angoisses que lui causait le précédent spectacle. Cette alternative de bons et mauvais rêves le poursuivit sans interruption pendant deux années, et tous ses efforts ne purent le délivrer de cette torture. Il reconnut enfin que ces affreuses visions, qui confondaient sa raison au-

tant qu'elles tourmentaient tout son être, étaient un avertissement du ciel, et probablement un châtiment de sa témérité à persécuter la religion et le Dieu des chrétiens sans connaître réellement ni l'un ni l'autre. Il en conclut qu'il fallait étudier à fond cette religion, et un secret mouvement intérieur le poussa même à prier ce Dieu qu'il avait blasphémé. En même temps il se mit en rapport avec un de nos catéchistes et avec quelques chrétiens instruits; il eut aussi plusieurs conférences avec les ministres protestants, qui, pour l'attirer à la secte, lui firent les offres les plus avantageuses. C'est précisément ce qui lui en inspira le mépris. La noblesse de son caractère fut blessée de telles propositions, et la droiture de son esprit lui fit juger qu'une *religion d'argent* ne devait pas posséder la vérité. Cependant cette vérité avait brillé à ses yeux et dissipé les ténèbres, ses irrésolutions avaient fait place au désir sincère de recevoir le baptême et à la généreuse résolution de braver pour cela toutes les persécutions que sa démarche allait exciter contre lui.

Il manifesta donc sa décision à quelques chrétiens, qui voyant que le missionnaire du district était absent, le conduisirent au prêtre schismatique; mais à peine lui eut-il parlé, qu'il comprit, par une espèce d'instinct, que ce n'était pas celui qu'il cherchait. Il préféra donc attendre le retour du missionnaire, et consacra ce temps à l'étude de la religion et à la prière; il composa même un beau chant tamoul dans lequel il exprimait son ardent désir de recevoir dans le baptême la rémission de ses péchés. Enfin le missionnaire arriva et touché des preuves si visibles de la bonté divine envers ce noble catéchumène, il l'accueillit avec bienveillance, acheva de l'instruire et,

après les épreuves ordinaires, lui conféra le baptême. Le nouveau néophyte ne savait comment exprimer sa joie, son bonheur et sa reconnaissance. Il résolut de construire une belle église dans son village, et parce que sa fortune ne suffisait pas à réaliser le plan que son amour avait conçu, il courut à Ceylan pour recueillir des aumônes; il allait même continuer sa quête à Pondichéry et à Madras. Mais, en passant par Trichinapaly, il fut arrêté par Monseigneur, qui craignit que ce projet, inspiré peut-être par quelque reste d'idées païennes, ne l'exposât à perdre sa première ferveur dans la dissipation des voyages. Sa Grandeur loua beaucoup son zèlé généreux, mais lui persuada qu'il plairait incomparablement plus à Dieu et lui procurerait plus de gloire en consacrant sa science et ses talents à la conversion des païens ses compatriotes; que par là il offrirait à Dieu non pas des temples matériels, mais des temples spirituels, des âmes que Jésus-Christ a voulu acheter au prix de son sang et dans lesquelles il prend ses délices.

Le néophyte renonça de suite à ses quêtes avec une docilité qui était une preuve éclatante de sa foi et de sa vertu solide, et s'appliqua tout entier à procurer à ses concitoyens la grâce qui faisait son bonheur. Déjà il a eu la consolation de baptiser lui-même sa mère très-âgée et infirme; plusieurs païens convaincus par ses prédications ont été régénérés par le sacrement, et beaucoup d'autres sont ébranlés; partout où il se présente, ses talents et ses manières distinguées lui gagnent l'estime, l'amour et l'admiration. Les chrétiens sont fiers de cette conquête; les protestants tremblent en sa présence, parce qu'aucun d'eux ne peut lui tenir tête dans la controverse. Les

païens eux-mêmes sont forcés de le respecter. Il n'est pas arrivé là sans combats; après bien des avanies partielles, il se vit citer devant une assemblée générale de sa caste, dont il était question de l'expulser. Il s'y présenta plein de courage, calme et immobile au milieu des injures et des menaces; puis quand ses adversaires les plus acharnés eurent jeté leur premier feu, il prit la parole et, avec une adresse et une éloquence qu'on admirerait en Europe, il rendit compte de sa conduite; démontra d'une part l'absurdité de l'idolâtrie, jusqu'à couvrir de confusion tous ses auditeurs, et de l'autre la beauté du christianisme et la sublimité de ses dogmes; et enfin il porta le défi à ses accusateurs de prouver qu'il eût rien fait contre l'honneur de sa caste. Une partie de ceux qui s'étaient réunis bien décidés à le condamner se rangèrent de son côté, et la conclusion fut que chacun était libre de suivre la religion qu'il voulait.

MISSION DU SUD.

Nous ne donnerons ici aucun détail sur les chrétientés de la côte; nos Pères y soutiennent la lutte contre le schisme avec beaucoup d'avantage, ils triomphent; mais c'est une guerre où les triomphes mêmes sont tristes; au reste, nos lettres précédentes en ont parlé suffisamment.

District de Vadakencoulam. — Les nouvelles dispositions permettent au missionnaire de résider plus habituellement dans son centre; la chrétienté de Vadakencoulam a gagné très-sensiblement pour la piété, la fréquentation des sacrements et l'assistance journalière à la sainte messe.

Les villages surtout nous réjouissent par leur ferveur. Nous tâchons de l'entretenir par le salut et la bénédiction du Saint Sacrement les dimanches et les fêtes ; et en attendant l'érection canonique d'une congrégation, nous réunissons tous les dimanches bon nombre de personnes pieuses, auxquelles nous adressons une instruction spirituelle.

La divine Providence a donné au missionnaire de ce district un secours inappréciable dans la personne de deux catéchistes d'un rare mérite. Leur dévouement et leurs vertus agissent si puissamment sur tout le district, qu'il semble que la divine miséricorde veuille se servir d'eux pour convertir tous les parias et une bonne partie des sanars, qui sont les deux castes les plus répandues dans cette contrée. Ce sont deux excellents chasseurs qui apportent au missionnaire force gibier, des protestants et des païens convertis et préparés au baptême. C'est un plaisir de voir l'expression naïve de leur joie toutes les fois qu'ils nous présentent de nouvelles captures.

Terminons ce long exposé de 1854 par une nouvelle... faut-il dire triste ou joyeuse? c'est l'un et l'autre, la nouvelle de la mort du cher Père Charles du Ranquet. Il a été dans ce dernier moment ce que nous l'avons vu depuis son arrivée au Maduré, au témoignage de tous nos Pères, *un petit saint*, admirable de simplicité, d'humilité, d'obéissance, se faisant aimer de tous ; c'est un ange qui s'est envolé au ciel ! Le P. Charles était à Paléamcottey, luttant contre une violente dyssenterie. « Averti que le danger devenait plus sérieux, écrit le P. Verdier, j'accourus en toute hâte, et à onze heures du soir je le serrais dans mes bras. Il était mourant, mais jouissant de toute

sa connaissance et inondé d'une joie spirituelle si grande, qu'elle sembla déborder dans mon âme. Je trouvai auprès de lui les PP. Rottari et Billas, qui lui prodiguaient leurs soins et s'édifiaient de ses vertus. Il était parfaitement instruit de son état, et pas la plus légère ombre de tristesse ou de crainte n'était venue altérer la sérénité de son front. Indifférent à tout, à la vie comme à la mort, il baisait son crucifix avec délices, renouvelait son sacrifice, s'offrait à travailler encore au milieu de ses paravers, c'est-à-dire, à continuer un véritable martyre, il priait pour eux, ne voulait que la volonté de Dieu.

» L'agonie commença le 22 septembre à onze heures du matin, si toutefois on peut appeler agonie un état qui était comme un mélange de délire et d'extase de l'amour divin. A tout moment le malade se soulevait, étendait ses bras avec un visage tout riant, appelant tantôt Jésus, tantôt Marie. Il se mit bientôt à chanter le cantique : *J'irai, la croix en main, jusqu'au bout de la terre, faire connaître Jésus-Christ!* Dans ce délire, où il n'était occupé que des choses du ciel, il n'a jamais hésité à répéter toutes les prières, tous les actes d'amour que je lui suggérais, et à terminer de lui-même ceux dont je prononçais les premières paroles. De son propre mouvement, il récita la formule de ses vœux à haute voix et avec un accent qui me pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Puis il continua à étendre les bras en appelant Jésus et Marie. Tout à coup il s'écria : *Je vois Marie! O ma bonne mère! conduisez-moi au ciel!* Un peu après il sembla s'adresser à Jésus, puis s'écria encore : *Je vois Jésus! O mon bon Jésus! ô mon bon Jésus!* Enfin il dit : « Vous ne voulez donc pas terminer de suite mes souffrances, vous voulez que je souffre encore quel-

que temps; eh bien! que votre sainte volonté soit faite!» Je crus d'abord que Dieu allait nous le conserver; mais non, ce *quelque temps* n'était que vingt-deux heures d'agonie qui devaient purifier jusqu'aux moindres souillures de son âme. Je n'ai encore rien vu de pareil! Il avait reçu trois fois la sainte communion pendant sa maladie; après avoir perdu la parole et l'usage des mains, il donnait encore un signe de vie et d'amour dans le mouvement de ses lèvres pour baiser son Jésus crucifié... jusqu'à ce que, dégagée de ses liens, son âme put s'envoler dans le sein de Dieu.» C'est un saint de plus dans le ciel, un puissant protecteur de plus pour notre mission.

SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE

Le P. Trincal, à un Père de la Compagnie.

Maduré, janvier 1856.

Mon Révérend Père, P. C.

Ma conscience et mon cœur me reprochent un silence prolongé beaucoup trop... hélas! depuis de longues années! J'en suis si confus, si contrit, si résolu de me corriger, que je saisis ma plume sans trop savoir si j'ai quelque chose à vous écrire. Dans notre vie monotone, n'a

pas qui veut des merveilles à raconter. Faute de mieux, je vous dirai tout bonnement ce que je deviens, ce que je fais, ce que vous feriez vous-même si un bon vent vous amenait dans ces parages.

Voilà bientôt douze ans que je suis dans la mission. Je passai d'abord trois ans à Trichinapaly, chargé de nos soldats anglais, puis sept ans dans le Tanjaour, parcourant sans cesse ce royaume dans tous les sens, pour administrer mes quinze mille chrétiens, et laisser au P. Bedin, mon compagnon, plus de temps à consacrer aux travaux de construction. Cette chrétienté nous est échue dans un état de dénûment pitoyable ; églises, presbytères, tout y était à faire ; le délabrement matériel répondait à la désolation et aux ruines spirituelles des âmes. Ma santé ayant fléchi au milieu de ces fatigues excessives, je fus aidé successivement par les Pères Victor du Ranquet, Combe et Richard. Ces deux derniers sont allés déjà recevoir leur récompense ; moi-même je crus un instant que mon heure était aussi arrivée ; mais je ne fus pas trouvé mûr pour le ciel. Enfin, après avoir passé un an au collége de Négapatam, je fus envoyé dans cette célèbre ville de Maduré, où le P. Robert de'Nobili jeta les merveilleux fondements de cette mission.

Mon district comprend la ville et ses environs sur un rayon de trois lieues, et compte à peu près quatre mille six cents âmes. Cette paroisse, qui en Europe serait assez considérable, ne me donne pas autant d'occupations que je voudrais, soit parce qu'une partie de mes chrétiens s'obstine encore dans le schisme, soit parce que les autres sont trop dispersés pour venir souvent me voir. Je m'en dédommage en consacrant mes loisirs à des œuvres

qui ont un bel avenir, et même un présent très-consolant.

Et d'abord je vous annonce que j'ai ouvert un collége ; oui, moi aussi, j'ai mon *collége libre*, et certainement plus libre que tous les vôtres. J'y compte déjà soixante élèves, trente-trois pensionnaires et vingt-sept externes. Je suis tout seul, cumulant toutes les dignités : à la fois recteur, préfet des études, surveillant, ministre, procureur, et même un peu professeur... et il faut voir quelle harmonie règne ! c'est bien le cas de dire : comme un seul homme ! *cor unum et anima una !* Ajoutez qu'avec cela je suis non-seulement curé de ma paroisse et missionnaire de mon district, mais aussi procureur provincial et fournisseur de tous nos missionnaires du Marava et de Dindighel. Ici vous m'arrêtez en me disant que cela n'est pas possible, que c'est une imprudence, une folie !.. N'étant pas d'humeur à disputer avec vous, je vous accorde tout : *concedo totum ;* et même je tiens si peu à cumuler tous mes titres, que je vous invite à venir les partager ; soyez mon second ou mieux mon premier, et vous verrez avec quelle joie je vous accueillerai ! En attendant votre bienvenue, Monseigneur n'a pas de compagnon à me donner et je vais continuer à vous entretenir de mon collége pour égayer ma solitude.

Je vous ai dit que je suis un peu professeur ; c'est qu'en ce point je suis aidé par deux maîtres indigènes, qui ont à faire chacun trois classes par jour. Ils enseignent à lire les livres et les manuscrits sur óles et sur papier, à écrire sur les deux, à calculer selon la méthode indienne, c'est-à-dire, précisément à rebours de notre méthode, commençant toujours par les chiffres les plus élevés et des-

cendant de là successivement aux centaines, dizaines, unités et fractions. Pour apprendre les mathématiques, nos enfants sont obligés de se fourrer dans la tête une immense table du Pythagore indien, embrassant tous les nombres (entiers et fractionnaires) multiples du nombre 320, et exprimant chacun de ces nombres par un nom particulier. C'est un peu difficile, c'est leur *pont-aux-ânes ;* mais une fois passés, tout leur devient facile ; et ils acquièrent une telle prestesse dans les opérations même les plus complexes, qu'ils pourraient porter le défi à vos plus habiles calculateurs. A ces premiers éléments de l'instruction mon collége ajoute des cours d'anglais, d'histoire, de géographie, surtout de littérature tamoule et de poésie; et par conséquent de chant, car toute poésie tamoule est essentiellement chantée, et ce chant, expression du rhythme, varie selon les divers genres de poésie.

Mes enfants sont bien différents des vôtres quant à la couleur et au costume. Ils sont noirs ; ils n'ont ni jaquette, ni pantalon, ni bas, ni souliers, ni casquette ; une toile blanche drapée de la ceinture en bas est tout leur uniforme. Du reste, ce sont de bons enfants; plusieurs figureraient avantageusement à côté des plus aimables élèves de vos colléges. C'est la remarque que me faisait le P. Rigot, nouvellement arrivé de France. En effet, le bon Dieu, qui les a créés tout comme les vôtres, leur a fait aussi leur bonne part de ces qualités de l'esprit et du cœur qui sont tout l'homme. En France, il est vrai, la première éducation de famille étant plus soignée, vos enfants vous arrivent plus dégourdis et plus mignons ; mais par contre les nôtres sont merveilleusement prompts à se dégrossir, à prendre de bonnes manières et à recevoir le pli d'une

bonne éducation; à peine arrivés depuis quelques semaines ils sont méconnaissables; je les compare volontiers à ces jeunes plantes qui, retardées outre mesure par la prolongation de l'hiver avec ses neiges et ses frimas, déploient une étonnante force de végétation aux premiers souffles du printemps. Ajoutez qu'en France, pour commencer une éducation, souvent vous avez beaucoup à défaire, et ici rien, ou beaucoup moins; si les qualités naturelles sont peu développées, il en est de même des passions. Voilà, je crois, la principale différence entre nos enfants, et elle n'est pas trop au désavantage des miens. Et même je serais bien tenté de vous ennuyer par des considérations philosophiques sur les tristes fruits de ce que vous appelez si fièrement la *civilisation*, qui semble se proposer pour objet principal de développer dès les plus tendres années tous les germes des passions et des mauvais instincts. Mais non... je résiste à cette tentation et je reviens à mon sujet pour vous dire qu'à ces petites différences près mes enfants ressemblent beaucoup aux vôtres : mêmes talents, même piété, même vivacité dans les yeux, même affection pour leurs maîtres, même désir des vacances et des congés, mêmes petites espiègleries que le bon Dieu pardonne sept fois le jour à quelques étourdis. Mais je dois à la vérité d'ajouter que les miens sont certainement plus candides, plus patients, plus appliqués à l'étude, plus respectueux, plus obéissants, plus maniables, que la plupart des enfants que j'ai connus en Europe.

Voulez-vous maintenant suivre mes élèves dans les détails d'une journée de collége ? soit ! A cinq heures lever, prière par l'un d'entre eux, à tour de rôle, et par cœur, puis une heure d'étude; à six heures un quart, sainte

messe dans laquelle ils récitent de belles prières à haute voix; ensuite lecture de piété sur le saint du jour, dans un ouvrage tel que vous n'avez rien de pareil en ce genre. Puis étude; puis déjeuner précédé d'une demi-heure de toilette. Quelle toilette? allez-vous dire. La partie principale de cet exercice consiste à se gargariser la bouche et à se blanchir les dents avec une branche de margousier; c'est le point le plus essentiel de la civilité indienne; aussi êtes-vous frappé à la vue de ces dents qui brillent comme l'ivoire. Continuons: à neuf heures et demie, classe jusqu'à midi; puis leçons de calcul et de géographie. A une heure, dîner suivi de la récréation. A deux heures, étude et classe jusqu'à quatre heures et demie; ensuite catéchisme ou instruction religieuse. A cinq heures, visite au Saint Sacrement, suivie d'une longue récréation, consacrée aux travaux manuels, à la culture, à l'arrosage du jardin; et mes enfants s'en acquittent avec un zèle, un dévouement et une adresse au-dessus de toute expression. Enfin, à sept heures et demie, la journée se termine par la prière du soir et le souper.

Mon jardin est assez vaste, un magnifique bosquet de cocotiers en occupe la moitié et vous offre ses larges allées qui serpentent en tout sens, sous un ombrage toujours impénétrable aux rayons du soleil; l'autre partie est divisée en carrés potagers et en vergers, avec des bordures de fleurs, toutes inconnues en France, excepté la rose, mais toutes dignes de figurer dans vos plus beaux parterres. Jamais les frimas ne viennent en flétrir la beauté; pourvu qu'on arrose, c'est un printemps perpétuel. A toutes les saisons de l'année, les grenadiers, les orangers, les pamplemoussiers et vingt autres arbrisseaux que vous

n'avez jamais vus, courbent vers la terre leurs branches chargées à la fois et de fleurs odorantes et de fruits délicieux. C'est là que mes enfants prennent leurs ébats. Combien de fois le jour les vôtres seraient tentés de faire les maraudeurs ! Les miens peuvent l'être aussi, car ils aiment les fruits autant que personne, mais ils savent toujours résister à la tentation ; et même s'ils aperçoivent un fruit tombé de l'arbre, c'est à qui le portera au souami.

Les jeux de mes élèves sont très-variés et pleins d'animation. Plusieurs sont semblables à ceux de vos colléges, sauf quelques variantes dans l'exécution ; quelques autres vous sont tout à fait inconnus. Il en est un pour lequel ils sont vraiment passionnés, et qui certainement plairait beaucoup à vos enfants s'ils savaient l'exécuter ; c'est la danse indienne, au son d'un timbre et au cliquetis des baguettes. Je ne vous en donne pas la description, parce que je crois que déjà les missionnaires en ont parlé dans leurs lettres [1]. C'est merveille de voir ces petits danseurs, dans leurs évolutions rapides et cadencées, exécuter comme par enchantement des ronds, des carrés, des losanges, des croix, des triangles et mille autres figures avec une précision incroyable.

Quelquefois cette danse se complique d'un petit accessoire qui en augmente l'intérêt. Au centre de la troupe se tient un compagnon portant en l'air une perche de dix pieds ; au sommet de cette perche sont fixées autant de ficelles qu'il y a de baguettes, de manière que chaque ficelle est attachée par son autre extrémité à chacune des baguettes que les danseurs tiennent en leurs mains. Si donc

1. Voy. t. I, p. 137.

il y a vingt baguettes, il y aura vingt ficelles qui suivront les mouvement des danseurs, et se croiseront entre elles en tous sens, selon les diverses évolutions de la danse. Or l'art des danseurs consiste à se croiser dans leurs courses tourbillonnantes, de telle sorte que leurs ficelles forment une tresse très-régulière, tantôt d'une forme, tant d'une autre, selon le rhythme de la danse. Quand la tresse est finie, ils se mettent à la défaire en reprenant à rebours, avec la même rapidité et toujours en cadence, tous les mouvements qui l'ont produite. Les enfants indiens acquièrent à ce jeu une dextérité qui étonne les spectateurs, et qui certainement vous ravirait d'admiration.

Nous avons aussi nos congés ; celui de la semaine commence le samedi à midi et dure jusqu'au dimanche soir. Il s'ouvre par la distribution des médailles d'honneur ; ceux qui les ont méritées les portent tout le dimanche, non pas attachées à la boutonnière, pour une très-bonne raison que vous devinerez, mais suspendues au cou par un joli cordon. De temps en temps un congé imprévu vient rompre la monotonie ; et il faut voir bondir ces bons enfants quand ils entendent le mot électrisant de *grand congé!*

Tous ces détails vous prouveront que mon collége n'est pas une fiction, mais bien une réalité, et parfois une réalité passablement tapageuse. Si vous demandez comment je puis y suffire, je vous dirai que mon grand secret et la part principale du mérite consistent dans la sagesse et le bon esprit de ces chers enfants. Ça marche tout seul ; ils se surveillent eux-mêmes à tour de rôle, et je puis compter sur eux ; s'il arrivait à quelqu'un de trahir ma confiance, les autres l'accableraient, et lui-même ne pourrait se pardonner ce crime.

De là vient que mon collége me laisse du temps pour m'occuper encore d'autres œuvres, dont je veux vous dire un mot. C'est d'abord un *hôpital-catéchuménat*, à l'instar de celui qui fait tant de bien à Trichinapaly. Son nom vous indique qu'il est destiné aux païens qui se disposent au baptême et aux néophytes malades ; mais même pour les païens il est surtout un hospice, et c'est en soulageant les corps qu'il gagne les âmes. Il est servi par les néophytes eux-mêmes ; souvent c'est après avoir joui de ses bienfaits qu'ils se consacrent à son service ; et je vous assure que quelques-uns d'entre eux ne le cèdent pas à vos sœurs de charité dans leur dévouement pour les malades, leur zèle à les servir, la compassion et la tendresse avec lesquelles ils les soignent. J'en ai un, surtout en ce moment, bien remarquable. Il n'y a pas encore un an qu'il était plongé dans le paganisme jusque par-dessus la tête. Au mois de mars dernier, il était venu de fort loin satisfaire sa dévotion à la grande fête de la pagode de Maduré. Là il fut pris dans le filet de la grâce divine; frappé, recueilli dans l'hospice, converti, et à son tour il est devenu un frère de charité et un pêcheur d'hommes.

Tous les jours il s'en va faire sa ronde dans la ville pour voir s'il ne trouve pas quelque malheureux aveugle, boiteux, infirme ou débile; car c'est à la lettre le festin de l'Évangile : les riches, les hommes bien portants trouvent toujours des prétextes pour refuser l'invitation ; et le bon Maître dit à son serviteur : « *Exi in vias et sepes..., et pauperes et claudos et cæcos et debiles introduc huc et compelle intrare.* » Le brave néophyte s'acquitte fort bien de son message. Il invite ces pauvres abandonnés, il les prie, il les presse, il les porte dans ses bras; aucune misère ne le

rebute. Dernièrement il ramassa un malade si affreux et si infect, que moi-même j'avais de la peine à passer un quart d'heure auprès de lui pour l'instruire ; en le baptisant, je fus obligé de suspendre la cérémonie pour aller respirer quelques instants un air plus sain, et cependant mon courageux infirmier passait les jours et les nuits à son chevet, l'instruisait, l'aidait à prier, le préparait de son mieux à la mort de prédestiné qui a mis fin à ses souffrances.

Voici un autre trait de cette divine bonté qui choisit ses élus et les sanctifie par les souffrances. Un païen d'assez bonne famille, de la caste des callers, avait été piqué par un de ces horribles serpents qui communiquent la lèpre à ceux qu'ils blessent. L'effet de leur venin est non-seulement de rider et de racornir toute la peau, mais encore de raccourcir petit à petit les extrémités des mains et des pieds, quelquefois de décharner et de faire tomber une à une les phalanges des doigts. Tout cela s'opère ordinairement sans vives douleurs, mais par un progrès insensible et que nul remède ne peut arrêter. Notre pauvre caller, mordu par un de ces serpents, avait essayé vainement tous les remèdes de l'art et toute la puissance de ses idoles. La divine miséricorde le conduisit à Maduré, et enfin à notre hospice. Il fut instruit, son cœur s'ouvrit à la grâce, et le saint baptême le transforma en un autre homme. C'était un spectacle touchant de le voir parcourir tous les jours les stations du chemin de la croix en versant d'abondantes larmes de dévotion ; son bonheur était de se confesser et de communier, il le faisait souvent, et toujours avec une piété ravissante. Sa patience, sa douce gaieté excitaient l'admiration des chrétiens, qui ne pouvaient s'empêcher

de l'aimer malgré ses infirmités rebutantes. Il avait quelque argent; il en consacra une partie à faire dire des messes, et l'autre à des aumônes. Il se fit lui-même préparer sa pierre sépulcrale; il voyait venir la mort avec joie; il en parlait avec jubilation; toutes ses pensées et ses désirs étaient au ciel. Enfin, ses pieds rongés par le venin refusèrent de le servir, le mal gagna l'intérieur : il ne pouvait plus prendre de nourriture; étendu sur son grabat, mais résigné et joyeux, il souriait à tous ceux qui venaient s'édifier auprès de lui. Si on lui parlait de ses souffrances, il disait que c'est un grand bonheur de souffrir, mais qu'il ne souffrait pas assez. Il expira doucement en répétant avec amour les noms de Jésus et de Marie.

Le fait suivant nous montre combien notre bonne Mère est généreuse à récompenser les moindres actes accomplis en son honneur. Une chrétienne de quatre-vingt-dix ans avait pour voisine une païenne de son âge. Elles étaient si intimement unies qu'on assure ne les avoir jamais vues se quereller durant près de quatre-vingt-dix ans de bon voisinage; chose d'autant plus étonnante que la païenne, obstinée dans son idolâtrie, avait résisté à tous les efforts de son amie pour la convertir; cependant l'amitié lui avait fait accepter l'habitude du salut réciproque assez en usage parmi les chrétiens : *gloire à la Mère de Dieu!* Or, dernièrement, la chrétienne finit par mourir dans des sentiments de paix et de piété; son amie en fut très-émue et regarda cette mort comme un avertissement, et en effet elle tomba malade quinze jours après. Aussitôt elle fit venir le fils de la défunte et lui dit à l'oreille : « Amène-moi ton gourou pour me donner le baptême, car je veux mourir chrétienne comme ta mère; mais prends garde

que ma fille n'en sache rien; elle l'empêcherait. » Le jeune homme accourt près de moi. J'arrive, je trouve la mourante seule, elle répond à toutes mes questions, répète tous les actes que je lui suggère ; je la baptise. Aussitôt la fille arrive toute furieuse, fait du vacarme. « A quoi bon? lui dit le chrétien ; tu ne la débaptiseras pas. » La vieille expire la nuit suivante ; la parenté se rassemble pour la brûler; le chrétien s'y oppose, déclare qu'il se fera plutôt couper la tête que d'abandonner au démon une servante de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. On cède, et la néophyte de la dernière heure reçoit la sépulture chrétienne.

J'avais reçu à mon hospice-catéchuménat un vieux décrépit qui, après avoir exercé ma patience pendant trois mois, s'échappa pour fuir la grâce. Je ne songeais plus à lui quand trois mois après on m'appelle : « Souami, vite! un mourant qui demande à grands cris le baptême. » J'accours ; c'est mon homme ; dès que j'approche il me saisit par le pied et ne me lâche que quand il a senti l'eau du baptême couler sur sa tête. Et cependant, depuis sa fuite, il n'avait eu autour de lui que des païens ; dès que la maladie était devenue sérieuse, le désir du baptême l'avait pressé, et n'ayant aucun chrétien pour le lui administrer, il s'était traîné malgré sa fièvre et son extrême faiblesse à la distance de cinq lieues. J'omets d'autres traits semblables de peur de vous fatiguer par la longueur de ma lettre. Mon hospice m'a déjà procuré le bonheur de baptiser en dix mois plus de trente païens, dont la plupart sont au ciel et les quelques autres sur la route qui les y conduit infailliblement.

Il faut bien pourtant que je vous parle encore d'une

autre œuvre, la plus féconde en ce genre de conquêtes pour le ciel ; c'est mon orphelinat et mon métier de baptiseur. Moyennant un bon manuel de médecine, je me suis composé quelques médicaments qui, joints à un peu de charlatanisme fort innocent, m'ont fait une vraie réputation médicale. Mon art s'exerce gratis et envers les enfants seulement. Il m'en arrive donc de tous les côtés, et comme il est reçu dans le pays que le médecin bénisse son malade avant de le traiter, personne ne trouve mauvais que j'en fasse autant ; je baptise donc fort à mon aise ceux que je vois en danger de mort ; en moins d'un an j'ai ainsi envoyé au ciel deux cent vingt-sept enfants de païens, baptisés *in extremis*. J'ai formé trois de mes chrétiens aux mêmes industries et déjà ils opèrent avec le même succès. Le premier et le plus zélé d'entre eux est un pauvre paria dont la vie se passe tout entière à courir les villes, les villages, les campagnes, et à fureter partout, avec un instinct qui lui fait toujours trouver des âmes à sauver là où les autres n'ont vu que des endurcis. Lorsqu'il peut décider la mère de l'enfant malade, il me l'amène ; mais quand elle résiste à ses invitations pressantes ou que l'état de la maladie ne permet pas de délai, il baptise lui-même et me porte la liste de ceux qu'il a gagnés à Jésus-Christ. Comme quelques-uns guérissent, il ne les perd pas de vue et a soin de les visiter dans ses courses journalières. S'il peut en faire l'acquisition, ce qui arrive assez souvent, vu la misère des parents, il les amène à notre orphelinat, qui est le complément de l'œuvre. Je ne m'arrête pas plus longtemps sur ce sujet, parce que cette œuvre de la Sainte-Enfance devenant de plus en plus générale dans notre mission, nos autres Pères, plus avancés que moi, ont dû

vous entretenir de leurs efforts et de leurs succès; je craindrais donc de vous fatiguer par des répétitions.

Outre le bien immédiat que ces œuvres opèrent pour le salut des âmes, je ne puis méconnaître les fruits précieux que j'en ai recueillis pour cette mission. La foi et la piété se sont ranimées dans les âmes; la confrérie du Sacré-Cœur a été instituée et accueillie avec empressement, les confessions sont devenues plus fréquentes, la communion du premier vendredi du mois est en usage; des familles schismatiques nous ont consolés par leur retour; en un mot la vie reprend dans cette chrétienté qui paraissait morte. Cette vie a reçu un nouvel accroissement par une circonstance qui vous paraîtra peu de chose, mais qui, pour nous, a toute la gravité d'un événement. Je veux parler de la procession solennelle que nous avons faite dans les rues de Maduré en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Notre église étant située sur le boulevard extérieur de Maduré, semblait n'avoir pas le droit de faire ses processions dans les rues de la ville, et de fait nous n'avions jamais osé l'essayer, par la crainte des païens dont messieurs les Anglais n'auraient pas voulu rejeter les réclamations. C'était pour nos fidèles une profonde humiliation, et pour les schismatiques un triomphe. J'ai voulu cette année relever notre chrétienté de cet état d'humiliation, et profiter pour cela des dispositions bienveillantes des magistrats. Dans cette vue je leur fis des visites plus fréquentes et très-ostensibles. Toutefois je me gardai bien de leur demander l'autorisation que je voulais, parce que cette demande aurait pu les embarrasser; je crus plus sage de la prendre moi-même; je la pris solennellement;

et la police indienne fut tellement abasourdie de ma démarche, qu'elle n'eut pas même la pensée de soupçonner qu'en cela j'agissais de mon propre mouvement ; sur ma réquisition, elle m'envoya un de ses officiers avec quinze sergents pour escorter ma procession, et le tambour du gouvernement pour ouvrir la marche. Aussi fallait-il voir comme nous étalâmes notre monde et nos richesses, depuis six heures du soir jusqu'à minuit, dans ces nobles rues des brames où jusque-là le char seul de l'idole avait eu le privilége de se promener. Vous savez qu'ici toutes les processions se font la nuit, à la clarté des torches et des feux de Bengale. Cent enfants, portant chacun son oriflamme, marchaient à la tête ; puis venaient des bannières de toutes les couleurs ; cinq grands saprams ou reposoirs portatifs, tout resplendissants d'or, d'argent, de guirlandes de fleurs et de draperies ; deux chœurs d'une musique indienne, faisant un vacarme à étourdir quatre mille chrétiens acteurs de la fête et quarante mille païens qui en étaient les joyeux spectateurs. C'était magnifique ! Je suivais les saprams, porté dans un beau palanquin, et les PP. Compain et Mazza venaient après moi dans une voiture à bœufs. Tout se passa dans l'ordre le plus parfait, au grand contentement de nos chrétiens et à la stupéfaction de nos adversaires, païens ou schismatiques ; l'idée ne put venir à personne de nous troubler; nous étions trop bien protégés ! Je rentrai tout joyeux, en répétant les paroles du poëte : *audaces fortuna juvat*, mais surtout en bénissant Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui nous avait couverts de sa puissante protection. Voilà donc ma fête inaugurée sur le plus beau pied qu'on puisse désirer, et le culte du vrai Dieu levant la tête dans

cette ville orgueilleuse, foyer du paganisme. La solennité de cette fête nous a déjà valu le retour de plusieurs populations schismatiques des environs de Maduré.

Je veux, avant de terminer cette lettre, vous dire encore quelques mots de notre école. La bonne tenue, la modestie et la gaieté de nos enfants font un contraste frappant avec l'orgueil, l'hypocrisie et les tristes figures des élèves protestants; le fait est si évident que le premier collecteur, quoique protestant, n'a pas hésité à nous confier les petits orphelins tombés à la charge du gouvernement, au lieu de les donner aux écoles des ministres, et tous ces messieurs les Anglais n'ont qu'une voix pour déclarer que les prêtres catholiques sont les seuls vrais missionnaires de l'Inde. Maduré, autrefois si célèbre par ses académies et par son université, qui au temps du P. de' Nobili comptait douze mille élèves, tous brames, ne conserve pas même une ombre de cette gloire antique. Les savants et les poëtes ont disparu avec les rois qui payaient leurs flagorneries; l'étude de l'anglais a remplacé toute autre étude, parce que c'est la seule qui conduise aux places lucratives; il nous est donc plus facile de former des élèves qui attirent l'attention par leurs talents et leurs connaissances. Déjà nous avons un jeune maître instruit dans les sciences du pays et habile poëte, qui l'emporte en vrai talent sur tous les doctes de la capitale. Ce jeune homme, aussi fervent chrétien que savant littérateur, se fait respecter et aimer des païens eux-mêmes. Plus d'une fois il a confondu publiquement ces sortes de bardes qui s'en vont débitant sur tous les tons les chants tirés de leurs livres sacrés; et il le fait d'une manière si modeste et si piquante, qu'il a toujours les rieurs et les admirateurs de

son côté. Ces petits triomphes contribuent singulièrement à augmenter la réputation de notre collége et à stimuler l'ardeur de nos élèves.

Aux dernières vacances nous reçûmes la visite d'une bande de nos élèves de Négapatam. C'était la fleur du collége, c'est-à-dire ceux qui avaient eu des prix et par là mérité ce privilége d'un voyage d'agrément, et d'un voyage assez long, puisque Maduré est à cinquante lieues de Négapatam. Je les accueillis avec d'autant plus de plaisir que plusieurs d'entre eux avaient été mes élèves, et m'avaient conservé une tendre affection. Pendant leur séjour ici il y eut fusion complète entre eux et mes trente-trois internes. Après quelques jours de joyeuse récréation, je les congédiai en grossissant leur nombre des quatre plus distingués de mon pensionnat. Vous savez déjà que mon école est comme une succursale ou école préparatoire du collége de Négapatam. Un trait vous donnera une idée du bon esprit qui anime ces chers enfants. Les quatre élus, en disant adieu à leurs camarades, de leur propre mouvement et sans aucune insinuation de ma part, se jetèrent à genoux, leur demandèrent pardon des mauvais exemples qu'ils avaient pu leur donner, et leur baisèrent les pieds. Les deux colléges entretiennent entre eux l'union et la charité mutuelle par une correspondance pleine de naïve et charmante piété.

Ces détails vous feront comprendre l'importance que j'attache à mon école et le désir ardent que j'aurais de doubler le nombre de mes élèves. Hélas ! vains désirs ! Bien loin de pouvoir doubler ce nombre, je ne puis le conserver qu'au prix des plus durs sacrifices. Le malheur des temps et la cherté des vivres m'ont réduit à suppri-

mer le riz dans une bonne partie des repas et à lui substituer une espèce de petites graines ou de millet qui est la nourriture des plus pauvres. Personne ne m'a abandonné, personne n'a murmuré. Par suite de cette mauvaise nourriture, tous mes enfants ont passé par une cruelle maladie qui a régné dans le pays ; pas un seul n'a manqué à la patience, et Dieu les a récompensés en leur rendant à tous la santé. Ce sont là des témoignages non équivoques de leur bon esprit et de leur vertu solide. En voulez-vous une dernière preuve? sur mes trente-trois pensionnaires dix des plus grands ont demandé et obtenu de se lever une demi-heure avant les autres, pour avoir le bonheur de faire chaque jour la méditation ; je leur en donne le sujet la veille, et le matin avant le jour ils font oraison sous la surveillance du congréganiste qui est leur mentor.

Demandez à Dieu qu'il nous envoie des hommes et des ressources pour développer des établissements si pleins d'avenir pour la mission.

Je suis, etc.

J. B. TRINCAL. S. J. M.

SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE

Le P. Hurlin, à un Père de la Compagnie de Jésus.

Rasakembiram, janvier 1856.

C'est en face du glorieux tombeau de celui qui vous fut si cher à tant de titres, c'est auprès de ses restes vénérés que je commence cette lettre. Bien des courses et des occupations imprévues viendront sans doute l'interrompre ; n'importe, ces lignes quittées et reprises si souvent m'entretiendront dans la douce pensée que je suis en communication avec des frères qui s'intéressent à moi et à mes œuvres et qui m'assistent de leurs prières. Oh! combien de fois une voix intérieure nous dit qu'on prie pour nous! et quelle joie, quel courage cette assurance nous donne au milieu de nos embarras de tout genre! Il faut être missionnaire pour sentir tout ce qu'il y a de délicieux dans ce dogme de la communion des saints. Un simple témoignage de leur souvenir suffit pour nous remplir le cœur de joie. Ainsi je ne saurais vous exprimer la consolation que j'ai goûtée en voyant mon nom écrit au

revers d'une image que vous m'adressiez par l'entremise des derniers partants, avec l'assurance de vos vœux charitables.

Vous voulez que je vous parle de notre vénéré P. Martin, ou, comme l'appellent nos Indiens, du P. *Visouvasa nâder*, c'est-à-dire P. Fidèle. C'était son second nom de baptême, et comme son premier nom, Alexandre, était difficile à traduire en tamoul de manière à présenter un sens, on s'en tint au nom Fidèle, dont la signification était toute trouvée. Mais comment vous parler de cet homme apostolique, sans répéter tout ce qu'en ont dit déjà les lettres précédentes des missionnaires du Maduré? Ce que je puis y ajouter, c'est que la dévotion des peuples bien loin de diminuer insensiblement comme on pouvait s'y attendre, va tous les jours en augmentant; c'est que les pèlerins qui viennent en si grande foule visiter son tombeau arrivent de quatre, six et dix journées de distance; qu'il s'en trouve souvent venus de Cochin, de Ceylan, du Coïmbatour, de Karikal, de Pondichéry; c'est que les *ex-voto*, qui par centaines et par milliers ornent ou encombrent son tombeau et toute l'église, attestent que l'objet et le motif de ces pèlerinages étaient d'acquitter un tribut de reconnaissance pour des grâces déjà obtenues; c'est que ce nom Visouvâsam, jusqu'alors inconnu dans le pays, est aujourd'hui le nom le plus commun dans la nouvelle génération, et qu'un grand nombre des enfants, garçons ou filles, qui le portent, prétendent être redevables de leur naissance même à la protection du grand Visouvâsa nâder. Tout cela, sans doute, ne peut suffire pour procéder à la canonisation d'un saint; il faut des formalités, des procès, des informations juridiques, bien

difficiles dans les circonstances de notre mission, et surtout avec nos Indiens. Mais cet ensemble de faits forme un témoignage irréfragable en faveur du pouvoir dont le P. Martin jouit auprès de Dieu et qu'il se plaît à exercer pour le salut de ses bien-aimés néophytes.

Voulez-vous un fait plus particulier? Je puis vous en donner un qui à mes yeux en vaut mille : c'est la transformation vraiment merveilleuse qui s'est opérée dans Iédeicâtour où le P. Martin rendit son âme à Dieu, dans Rasakembiram où se trouve son tombeau et dans les divers villages qui se groupent autour de ce centre. Toutes ces chrétientés, composées en général d'odéages, c'est-à-dire d'une caste assez bonne, simple et innocente dans ses mœurs, étaient cependant, par le malheur des temps et par les pernicieuses influences du schisme, dans un état déplorable qui faisait souvent gémir nos premiers missionnaires : un mauvais esprit de chicane, d'intrigues, de tracasseries, d'orgueil et d'insolence, animait souvent leurs chefs et entraînait après eux les populations dans des troubles et des révoltes déplorables, dont vous trouverez plus d'une trace dans les lettres précédentes. Grâce au P. Martin, tout est changé. Dès ma première visite en 1846, je trouvai à Iédeicâtour une population pleine de foi, de simplicité, de soumission et, on peut le dire, tourmentée par la faim et la soif de la justice. Bientôt cédant à ses ardents désirs les supérieurs séparèrent ce centre de chrétientés pour le confier à un nouveau missionnaire et procurer aux chrétiens le bonheur d'assister tous les jours à la sainte messe et de s'approcher plus souvent des sacrements. La régularité, la piété et le bon esprit se communiquèrent promptement à tout le nouveau

district. Afin de consolider un état si consolant je n'eus qu'à proposer les moyens qui me parurent efficaces; ils furent acceptés avec empressement et mis en exécution avec un zèle et une ponctualité qui dépassaient toutes mes espérances. Voici le plus important, il vous donnera la mesure de l'autorité du missionnaire et de la docilité de ses ouailles.

Je divisai le village en trente bandes, quinze d'hommes et quinze de femmes, en l'honneur des quinze mystères du rosaire. Chaque bande a son chef, zélateur ou zélatrice, qui surveille et avertit tous ceux qui la composent. Toutes les bandes des mystères joyeux sont soumises à l'autorité d'un président, ainsi que les bandes des mystères douloureux et glorieux. Ces trois chefs président aux prières, répriment et punissent les négligences, mettent fin aux querelles, chacun dans sa division, et de plus, réunis ensemble, ces trois présidents forment le conseil de toute l'association. Cette institution a si bien pris dans tout le district que l'ascendant de la caste a été subordonné à la hiérarchie de la congrégation. Ainsi, pour vous en donner un exemple, ces populations s'étaient presque révoltées à la seule idée qu'on pourrait en venir à permettre le mariage des veuves, et voilà qu'aujourd'hui elles sont venues d'elles-mêmes me déclarer qu'elles étaient prêtes à embrasser cet usage plus conforme à l'esprit chrétien, je n'ai eu qu'à donner mon consentement; et ces mariages qui répugnent tant à nos nobles Indiens, ont été mis à l'ordre du jour et se pratiquent solennellement sans que personne ose s'y opposer. S'agit-il d'une corvée à imposer pour l'église? Les trois présidents réunissent les chefs et font la répartition du travail, et tout marche sans la

moindre difficulté et avec un ordre merveilleux. Ai-je à faire une excursion épineuse dans quelque chrétienté dégénérée? je fais appel aux plus capables; ils m'accompagnent dans mon expédition, et rien ne résiste à leur influence ; les retardataires, les concubinaires, les demi-païens, tous se rendent, et rentrent dans les voies de la vertu et de la régularité chrétienne. Plusieurs églises ont été bâties par ce concours généreux, et les païens eux-mêmes se sont montrés jaloux de contribuer au culte rendu au cœur immaculé de Marie. Ce sont là des prodiges que j'attribue à la protection de notre brave P. Martin, et qui n'ont pas encore produit tout le fruit qu'ils présagent. Dans quelques jours je vais donner la retraite à mon village modèle; ce sera comme un noviciat. Trois fois déjà j'ai été consolé au delà de tout ce que je puis exprimer à la vue des fruits des saints exercices. C'est après s'être renouvelés eux-mêmes que mes *congréganistes du B. de Britto* se lanceront avec une nouvelle ardeur sur le point qui leûr sera montré pour y opérer des réformes salutaires.

Voici une nouvelle œuvre qui pourra ouvrir un vaste champ à leur zèle, et que vous connaissez déjà comme une des plus consolantes de notre mission : c'est celle du baptême des enfants païens. J'avoue que j'ai eu de la peine à m'y décider ; je ne ne pouvais croire que cette œuvre, si admirable par ses succès en Chine, fût possible dans notre mission. Invité à remplacer pendant quelques jours le P. Trincal, qui obtient à Maduré de si beaux résultats, je m'étais vu dans le cas de faire le médecin malgré moi, et de baptiser quelque petite créature mourante, à l'insu de sa mère qui me la présentait dans ses

bras ; ce ne fut pas sans éprouver de gros battements de cœur, sans faire bien des cérémonies pour donner le change à la mère païenne : ouvrant et refermant mes petites boîtes, débouchant et rebouchant mes flacons, et faisant mille autres simagrées... enfin l'eau sainte coulait sur le front de l'enfant et la grâce envoyait à la sourdine cette petite âme dans le ciel. J'étais heureux, et cependant pas encore convaincu de la possibilité d'en faire autant dans mon district. Le P. Trincal, fixé en résidence dans une grande ville, y trouve une facilité que je n'ai pas dans ma condition de voyageur perpétuel ; et puis ce charlatanisme me répugnait, me paraissait au-dessus de ma capacité. Mais de quoi n'est-on pas capable pour sauver des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ ! Je pris donc mon parti en brave, je me procurai ma petite pharmacie : des boîtes d'onguent, de sucre, de diverses substances odoriférantes, utiles, ou du moins inoffensives, des flacons d'eau de Cologne ou d'autres bonnes liqueurs, etc. J'obtins quelques succès qui m'encouragèrent. Les pauvres mères païennes publiaient partout ma bonté, mon habileté à guérir leurs chers petits bijoux. Quand le mal me semblait incurable, le baptême faisait partie du traitement, et pour sauver ma réputation, je préparais la mère en la grondant d'être venue trop tard, et le petit ange partait pour le ciel. La pauvre mère se hâtait de m'apporter son second enfant pour le plus petit bobo ; une pilule de sucre... faisait l'affaire, et rétablissait mon crédit.

Cependant ma vie nomade à travers de petits villages m'empêchait d'acquérir une vogue considérable ; il me fallait nécessairement des aides, des commis voyageurs

pour étendre mon commerce. Je me mis en quête, mais longtemps à pure perte. Les nobles vellages auxquels je m'adressai d'abord me répondaient : « Comment voulez-vous que je fasse ce métier ? je ne suis pas médecin, » et je devinais que derrière cette réponse, il y avait la répugnance d'entrer dans une voie de simulation, de fausseté, et de compromettre son honneur. Je renonçai donc à messieurs les vellages. J'aurais pu trouver quelque brave paria ; mais cette caste me présentait des inconvénients de plus d'un genre. Enfin je m'adressai à un caller. La caste des voleurs a bien dégénéré de ce caractère dévoué et généreux, qui mérita si souvent les éloges de nos anciens Pères ; mais quelque chose de bon reste encore au fond de cette nature, et l'on rencontre souvent des individus qui justifient l'antique réputation. La divine Providence m'en amena un de cette trempe. Il s'appelle Aroulappen ou Jean ; c'est un homme de foi, plein d'énergie et de courage ; il a beaucoup connu et couru le monde, sans y perdre ses bons principes ; c'est l'homme qu'il me fallait ; je lui propose donc de s'attacher à mon service : « Volontiers, me dit-il, mais auparavant il faut que je résigne l'emploi que je tiens du gouvernement, que je règle certaines affaires et pourvoie à mon petit enfant privé de sa mère. » Il achève tout cela en peu de jours et m'arrive tout joyeux, comme un homme qui a renoncé au monde et vient se consacrer à Dieu. Après l'avoir bien sondé, étudié à fond, je lui explique clairement mes vues sur lui et la fonction que je veux lui confier. A cette proposition je le vois tout ébahi, presque consterné : « Mais, souami, ce n'est pas possible ! Je ne suis pas médecin ; je suis un ignorant, je ne sais ni lire ni écrire.

J'apprenais quelque chose à l'école protestante, quand j'étais enfant, mais à l'époque de mon mariage, le missionnaire s'aperçut que j'avais été chez les padri, et me défendit d'y remettre le pied ; j'ai obéi et tout oublié. » Prends courage, lui dis-je, ce n'est pas l'instruction qui est plus nécessaire pour le métier que je te propose ; tu en sais autant que quelqu'un que je te ferai connaître et qui a baptisé des enfants sans nombre, parce qu'il a su bien s'y prendre, sans savoir ni lire ni écrire ; ces paroles le rassurèrent, et je le mis en apprentissage auprès du baptiseur du P. Trincal.

Il fut bientôt maître passé. Après sa première campagne, il me revint aussi fier qu'un sergent qui a reçu ses grades : « Vous disiez bien vrai, souami, voilà que je m'en tire à merveille ; déjà j'ai baptisé un enfant de ma main. Maintenant je puis aller tout seul ; mais pour cela j'ai besoin de quelques fioles dans une boîte en fer-blanc, avec diverses substances inoffensives et qui aient une odeur forte, des choses qui soient inconnues dans le pays, et que je ferai valoir. » Il a en effet la langue merveilleusement pendue pour faire le charlatan. Muni de sa boîte qui attire tous les regards, il se présente dans les lieux où il n'est pas encore connu, attroupe les curieux, se proclame médecin envoyé par la charité, et ayant pour sa haute spécialité le traitement des enfants. On le fait parler et il ne demande pas mieux ; il en enfile de toutes les couleurs, à perte de vue. Un jour cependant, il revint tout soucieux : des malins l'avaient serré de près, et peut-être surpris le défaut de la cuirasse. Mais la Providence vint à son secours le lendemain. Il apprend qu'un enfant est malade à la cour de Sévaghengué ; il s'y présente, on

le toise, on le sonde, et il sait si bien manœuvrer qu'il étonne son monde et gagne l'affection du roi, qui lui donne publiquement toute sa confiance.

Quelques jours après, on lui apprend la maladie d'un enfant très-noble, mais inabordable, parce que les magiciens auxquels on l'a livré ne le laissent voir à personne. Je l'aurai, se dit-il, et il prie ; en effet, il s'y prend avec tant d'adresse qu'on le laisse entrer, mais à la condition que sans prendre aucune information, il dira à première vue la nature de la maladie. Il hasarde, on juge qu'il a deviné, il traite l'enfant tout couvert de cendres et autres signes diaboliques, et le laisse bel et bien baptisé, tout prêt à s'envoler au ciel. Souvent son courage a été mis à des épreuves plus ou moins difficiles ; mais il a recours à Dieu et à sa bonne mère et il sort toujours vainqueur. Il s'est fait une brillante réputation dans toute la contrée ; il n'est pas un praticien à qui il ne ferme la bouche, et qui ne lui demande son avis sur les remèdes qu'il administre. Il les reçoit du reste avec plaisir, parce qu'en les faisant parler, il s'instruit lui-même en paraissant les diriger. Sa boîte est devenue une véritable pharmacie : remède pour ceci, remède pour cela, des huiles, des minéraux, des végétaux. Je lui dis quelquefois : Tu ne veux donc plus baptiser, puisque tu prétends guérir toutes les maladies? Alors il rit de bon cœur : « Oh, souami ! je dis cela par habitude ; il faut bien exciter la confiance des gens, guérir une partie pour pouvoir baptiser les autres. Mes remèdes ont bien quelque vertu, mais c'est celle que le bon Dieu leur donne. »

Au reste, quelle que soit sa réputation de médecin, c'est bien toujours le baptiseur passionné. Il allait même un

peu trop vite au commencement, aujourd'hui il est plus sage. Dans ses allées et venues, dans les églises où il passe, il prie et fait prier saint François-Xavier et le B. de Britto, de ne pas permettre qu'il meure dans la contrée un seul enfant de païens sans le baptême. Il choisit partout des hommes de confiance qu'il dresse à ce ministère ; il dit aux médecins païens de recourir à tel et tel, toutes les fois que les enfants seront en danger ; quant aux médecins chrétiens, il ne les lâche pas qu'il ne les ait mis à même de bien baptiser les enfants. Il est devenu ainsi l'inspecteur de l'œuvre, sans cesser de baptiser lui-même. Il a voulu surtout exercer son zèle dans son propre village ; il y a établi un médecin et une femme habile pour le remplacer pendant son absence. Il a formé son fils âgé de huit ans à tenir l'œil ouvert sur tous les enfants païens de l'endroit, pour avertir le médecin chrétien dès qu'il s'en trouve de malades.

Il faut entendre notre Aroulappen lorsqu'il donne ses instructions à ceux qu'il forme à ce noble ministère : « Rien ne doit te faire peur; dusses-tu mourir pour sauver une âme, n'hésite pas un instant. Ne regarde pas comme perdu le temps que tu passes à attendre l'occasion, Dieu te le rendra au centuple ; ne tiens pas compte des vaines observances païennes, tous les jours sont bons pour envoyer les âmes au ciel ; ne regarde pas comme souillée la maison où est né un enfant, la maison n'est souillée que par le péché ; le baptême la sanctifie... etc.

Ayant entendu parler de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, il n'a pas eu de repos que je ne l'eusse établie. « Je veux être inscrit le premier, me dit-il, et je vous amènerai mon fils pour être le second. » Il a déjà rempli bien des listes,

qu'il m'apporte avec un air de triomphateur. Voilà donc mon œuvre parfaitement lancée et voguant à pleines voiles. Elle ne peut qu'entretenir la ferveur et le zèle parmi mes chrétiens, en même temps qu'elle attirera sur eux d'abondantes bénédictions. Je ne doute pas que ces enfants envoyés au ciel à leur insu et comme par surprise, ne nous obtiennent des grâces spéciales pour la conversion des idolâtres.

Veuillez nous aider à remercier Dieu de tant de bienfaits, et à correspondre à ses grâces en nous montrant de vrais apôtres, imitateurs fidèles du P. Martin et du B. P. de Britto.

Votre, etc.

HURLIN. S. J. M.

SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE

Le P. Guchen, missionnaire, à un Père de la Compagnie de Jésus.

Aneicarei, août 1857.

Je n'ai pas à vous offrir de détails bien intéressants sur les sanars, qui forment la grande partie de mon district, après tout ce que vous en ont raconté les lettres de nos prédécesseurs. D'un autre côté, nos ministères ordinaires,

tout en nous procurant de grandes consolations, se ressentent généralement de cette heureuse monotonie, ordinaire aux œuvres qui font le bien à petit bruit, régulièrement et sans beaucoup d'obstacles. Je vais donc chercher la matière de cette lettre dans une œuvre spéciale, qui depuis quelques années se répand dans toute notre mission, passionne et réjouit les missionnaires, réveille et stimule le zèle de nos chrétiens : je veux parler du baptême des enfants païens. Nous sommes loin d'obtenir ici les résultats qu'on réalise en Chine, parce que l'horrible coutume si générale parmi les Chinois n'existe pas dans l'Inde ; cependant la misère, les maladies et diverses circonstances providentielles nous procurent les moyens d'envoyer au ciel une foule d'enfants qui, jouissant du bonheur, ne manqueront pas de prier pour leurs parents et pour la contrée qui les a vus naître. Mais avant de vous parler de notre orphelinat d'Alentaley, il convient de vous faire connaître les hommes généreux que la divine Providence nous a donnés comme les instruments de cette œuvre.

Au premier rang je mets *Rayapen* (Pierre). C'est un jeune homme d'une des premières familles de nos sanars chrétiens de Sokencoudi irouppou. Pour mieux se consacrer au service de la mission et au bien des âmes, il a renoncé au mariage ; ce qui est un acte héroïque pour un Indien un peu riche. Il est peu instruit ; mais le Seigneur a élevé dans son âme un bel édifice de vertus qui lui ont acquis l'estime et l'affection des chrétiens et même des païens ; et il ne se sert de cette influence que pour donner un plus libre cours et une extension plus grande à son zèle ; car Rayapen est vraiment un apôtre qui ne veut que

se dévouer et se sacrifier. Combien de fois n'avons-nous pas eu à modérer son ardeur, à le gronder même pour avoir exposé sa santé et sa vie par les excès de son dévouement! comme, par exemple, lorsqu'il était demeuré deux fois vingt-quatre heures dans un village envahi par le choléra, sans dormir et presque sans manger, pour donner le baptême à un petit païen moribond dont ses parents ne voulaient laisser approcher personne. Du reste, son obéissance est aveugle : il n'a vraiment d'autre volonté que celle du Père. Quelle humilité quand il parle au missionnaire! c'est qu'il voit dans le prêtre, non plus un homme, mais la personne même de J.-C. Avec quel bonheur il se consacrerait à Dieu dans un ordre religieux! En attendant, Dieu se sert de lui d'une manière aussi efficace pour sa gloire; car excepté l'administration des sacrements, il n'est étranger à aucun genre de ministères. Le bien qu'il opère est d'autant plus admirable qu'il est dû tout entier à l'ascendant de sa vertu et de sa piété, car il n'est doué d'aucun des avantages extérieurs qui sont presque indispensables pour agir sur les Indiens. C'est dans la prière et dans l'union à Dieu qu'il puise sa force et sa puissance. Souvent, après des journées de fatigues de voyages et de courses, il passe une bonne partie de la nuit à prier. Ses affaires le conduisent-elles à Paléamcottey, le seul endroit jusqu'à présent de la mission du Sud où l'on conserve le saint Sacrement, il se constitue le gardien de Notre-Seigneur dans son tabernacle. Aussi, à quelque moment de la journée qu'on ait besoin de lui, n'est-il pas nécessaire de le chercher ailleurs qu'à l'église. Mais ce désir d'être en la présence de son divin Maître n'est pas une dévotion égoïste ou indiscrète, il sait en sacrifier la jouissance

toutes les fois que le service de Dieu ou le bien des âmes l'appellent; et quoique Paléamcottey ne soit pas le champ confié à sa sollicitude, il ne manque pas d'y faire ses rondes pour y chercher des âmes à sauver, et souvent il lui arrive en une course de quelques heures de baptiser plusieurs enfants païens à l'article de la mort, ou de les faire porter au missionnaire pour recevoir de lui cette grâce. Baptiser les petits païens moribonds est son œuvre de prédilection déjà depuis plusieurs années. Atteint d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, il disait : « Je mourrai content si telle est la volonté de Dieu ; cependant j'aurais bien voulu envoyer encore beaucoup d'enfants païens au ciel. » Dieu a exaucé ses vœux; et Rayapen se dévoue à cette œuvre avec un zèle infatigable : ni le choléra, ni les avanies, ni les affronts, ni les menaces ne peuvent arrêter son ardeur.

Après Rayapen vient *Sinivasagam* (Chrysostome). Issu d'une famille distinguée dans sa caste, et d'abord élevé dans le protestantisme, il est d'un caractère plus fier et plus énergique ; mais il est beau de voir comme la grâce travaille tous les jours cette nature qui semblait presque indomptable. Pendant qu'il se dévouait au service d'une nouvelle chrétienté terriblement décimée par le choléra, il fut atteint lui-même et en un clin d'œil réduit à l'extrémité ; j'accourus pour lui administrer les derniers sacrements, et Dieu touché de nos prières daigna le sauver. Cette maladie, en diminuant ses forces physiques, a beaucoup contribué au bien de son âme ; il est plus sage et moins emporté qu'auparavant. Il est l'ami de Rayapen, à l'exemple duquel il court à la recherche des petits païens moribonds. Il en avait baptisé une douzaine dans

la circonstance où il fut arrêté par la maladie. Depuis lors son zèle va toujours croissant; son regret est de ne pouvoir se livrer tout entier à cette sainte œuvre; aussi quelles industries pour multiplier les occasions d'accrocher et d'envoyer au ciel ces petites âmes. Il se rendait un jour auprès du magistrat chargé de la police pour défendre un de nos chrétiens dans une affaire litigieuse qui lui était suscitée par quelques protestants. Selon sa coutume, au lieu de suivre le droit chemin, il fait la battue, et si bien qu'il s'égare. Il entre dans la première maison pour demander son chemin; une enfant de quatre ans semble l'attendre pour expirer; aussitôt il se déclare médecin, tâte le pouls, donne quelques remèdes qui couvrent le baptême, et la laisse chrétienne. Le lendemain en repassant par ce village il demande des nouvelles de son ange; il s'était envolé pour le ciel.

Au troisième rang vient Simon, converti pareillement du protestantisme. Il s'était occupé du commerce, mais ce n'était point son affaire; son cœur était trop bon, son caractère trop simple et sa tête pas assez forte. De riche qu'il était il se ruina lui et toute sa famille. De ce coup deux de ses frères retournèrent au paganisme, espérant que les sacrifices offerts aux idoles leur porteraient bonheur plus que la lecture de la bible protestante. Quant à lui, il se mit à courir le pays pour essayer de rétablir ses affaires. Mais après quelques mois d'efforts inutiles, il se désespéra et pensait à se jeter dans un puits, quand un de nos Pères le rencontra et lui indiqua le vrai remède à ses malheurs. Il entra dans le port du salut, et à peine entré, comme il le raconte lui-même, il se trouva comme un autre homme. Alors il pensa à retirer sa famille de

l'affliction dans laquelle il l'avait plongée, et voulut lui faire partager son bonheur. Improvisé apôtre, il amena au catholicisme son père, sa mère, un frère et une sœur non encore mariés, et un peu plus tard ses deux frères aînés retombés dans le paganisme. Aujourd'hui il marche sur les traces de Rayapen, comme lui décidé à ne pas se marier pour se consacrer plus librement au service de Dieu sous la direction des missionnaires. Il n'a pas pour cela perdu de vue ses propres affaires et le devoir de soulager ses parents ; tout en l'exhortant à la résignation et à la confiance, nos Pères lui accordèrent quelques secours, la Providence le bénit ; le voilà à flot, et il donne de belles espérances.

En quatrième ligne je mets *Jésouvadian* (le serviteur de Jésus). Il est père d'une nombreuse famille, et partant d'un âge plus avancé que les trois précédents ; du reste, homme d'intelligence et d'une force de caractère peu commune chez les Indiens. Longtemps il exerça la charge de catéchiste chez les protestants ; mais du jour où, par un ensemble de circonstances providentielles, il reconnut et abjura l'erreur, sa foi ne s'est pas démentie un seul instant. Et cependant il a dû subir, de la part de la secte qu'il abandonnait, une persécution atroce, capable de décourager une vertu plus qu'ordinaire. Seul avec ses parents il a tenu ferme, tandis qu'il a vu rester en arrière une centaine de familles qui s'étaient ébranlées alors dans le village et même présentées avec lui pour entrer dans le bercail. Effrayés par les persécutions furieuses des ministres protestants, ces pauvres gens sont demeurés esclaves d'une secte qu'ils méprisent au fond du cœur. Jésouvadian a tout bravé : menaces, insultes, coups ; rien

ne l'a ébranlé; plusieurs fois sa maison fut pillée, ses jardins saccagés, ses champs usurpés; l'eau, le feu, lui furent interdits, en un mot, la plus complète excommunication fut fulminée contre lui par la tolérance protestante; rien ne put l'intimider; tout cela ne servit qu'à fortifier sa foi et à le convaincre de la fausseté d'une secte qui se propage et se soutient par de telles iniquités. Maintenant il vit assez tranquille; pour subvenir aux besoins de sa famille, il exerce la profession de médecin et a pris très à cœur l'œuvre du baptême des petits païens. Sa qualité de médecin lui donnant entrée dans toutes les maisons, il en profite pour envoyer au ciel un grand nombre de ces innocents.

Ajoutons à ces quatre principaux champions un cinquième, qui a bien aussi son petit mérite; c'est *Mikel* (Michel), cousin germain de Rayapen. Il est marié et exerce la charge de maître d'école. Quoique bon et d'une grande droiture d'âme, il n'était pas toujours d'accord avec Rayapen; de vives contestations s'élevaient entre eux, et ils m'arrivaient pour vider leurs procès. « Toi, disait Mikel à son cousin, tu vas toujours courant le pays et tu me laisses ici tout seul, chargé des affaires de ta maison; cela m'ennuie : j'en ai beaucoup de fatigues sans aucun profit, et cependant j'ai aussi ma famille à nourrir. » — « Sois tranquille, répondait Rayapen, et rends-moi de grâce ce service, le bon Dieu te récompensera en te donnant une belle part au bien qu'il opère par mon moyen auprès des âmes. » Rayapen a en effet à sa charge sa vieille mère et quatre orphelins, fils d'un de ses frères, et de plus l'administration de biens assez considérables; et l'on comprend que Mikel puisse se plaindre quand une

grosse partie de ces embarras lui tombe sur les épaules. Donc, je lui donnais grandement raison, je le plaignais, je le louais de son bon caractère, du grand service qu'il rendait à la mission en aidant son cousin et en lui laissant ainsi plus de temps à consacrer au bien des âmes... Et Mikel s'en allait tout réconcilié, tout joyeux d'avoir gagné son procès, et disposé à se dépenser plus que jamais pour aider son cousin. Au reste, son zèle ne se borne pas à ces services par eux-mêmes très-importants; il trouve encore le temps de travailler lui-même plus directement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Homme de bon conseil, il fait autour de lui un bien réel par ses avis, tantôt aux chrétiens, tantôt aux païens, et il m'a été souvent d'un grand secours dans l'administration de certaines chrétientés.

Enfin encore un mot sur un dernier, le sixième de mes chers auxiliaires dans l'œuvre de Dieu. Il s'appelle *Mâdâvadien* (serviteur de la mère de Dieu); il est totalement privé d'instruction, ne sachant ni lire ni écrire, et cependant c'est lui qui est l'âme de la chrétienté de Poteicalenvilei, sans contredit la meilleure de tout mon district. On pourrait dire de lui comme de Nathanaël: *Vere Israelita in quo dolus non est.* Un trait vous peindra l'homme au naturel. Afin d'éviter certaines tracasseries des protestants, il s'était laissé persuader, avec plusieurs autres trompés comme lui, de donner son nom pour être inscrit sur les registres du ministre. C'était, dans sa simplicité, une démarche sans conséquence. Mais le ministre ne comptait pas ainsi : être inscrit et être converti protestant c'était tout un ; aussi Mâdâvadien se vit-il bientôt forcé, pour éviter les coups de rotin, de se rendre au

moins quelquefois au temple ou à l'école protestante. Cependant le ministre put s'assurer que la conversion n'était pas aussi complète qu'il se l'imaginait. S'étant un jour avisé de faire, dans son prêche, une sortie contre la très-sainte Vierge et ses glorieux privilèges, notre brave Mâdâvadien, en entendant ces blasphèmes, ne put y tenir; il se mit à pleurer et se sauva du temple en jurant de ne jamais plus y remettre les pieds. Pour se soustraire à la persécution qui allait éclater contre lui, il abandonna sa famille et son village et vint s'établir à Poteicalenvilei. La bénédiction de Dieu l'accompagna dans son exil, sa petite fortune s'accrut considérablement, et depuis quelques années ses bonnes qualités et ses vertus l'ont placé à la tête de cette intéressante chrétienté. C'est un des amis les plus intimes de Rayapen, qui l'estime beaucoup, et c'est assez dire pour son éloge.

Maintenant que vous connaissez les ouvriers, il est temps de vous parler de l'œuvre. Le baptême des enfants appelle nécessairement un orphelinat destiné à recueillir ceux des enfants que la mort veut bien épargner, et de son côté l'orphelinat nous fournit le moyen de procurer cette grâce de la régénération à un bien plus grand nombre de ces petites créatures. Nous achetâmes donc ou plutôt nous obtînmes du gouvernement un vaste terrain inculte; nous y plantâmes des milliers de cocotiers qui plus tard formeront une forêt très-étendue et d'une grande valeur; nous construisîmes en terre les baraques nécessaires à l'orphelinat, et en très-peu de temps notre établissement comptait une trentaine d'orphelins, les uns de quelques mois, nourris avec du lait de chèvre, les autres d'un ou deux ans, quelques-uns de six et sept ans. La

première chose qu'ils apprennent en entrant dans la vie est de connaître Dieu, de le prier, etc. Parmi eux se trouve une petite fille qui m'a frappé; elle a trois ans à peine, elle récite par cœur ses cinq prières et le premier chapitre du catéchisme en perfection. Celui qui nous l'a apportée raconte qu'au moment où il la reçut des mains de sa mère, l'enfant ne témoigna aucune peine de se séparer d'elle, et que lui ayant alors demandé si elle voulait aller au ciel, elle lui répondit : *oui*, avec un ton de voix et un air déterminé qui révélaient l'action de la grâce en elle. Nous découvrons tous les jours des traits admirables de la divine Providence qui va choisissant ses élus au milieu de cette masse de corruption. Dernièrement je rencontrai une femme portant son enfant; comme j'étais à cheval occupé à réciter mon office, je n'y fis pas attention; mais mon disciple qui me suivait crut s'apercevoir que l'enfant était malade, il s'approcha de la mère, et voyant qu'il ne s'était pas trompé, il lui dit : « Voulez-vous confier votre enfant au souami pour qu'il le guérisse et le nourrisse? — Bien volontiers, répondit-elle; aussitôt l'enfant m'est remis, je le baptise, je l'envoie à l'orphelinat et le soir même il part pour le ciel.

Un de nos plus fervents baptiseurs, outre les six que je vous ai nommés, est un brave chrétien appelé *Jean*, longtemps disciple du P. Charles du Ranquet. Pendant qu'il le servait dans sa dernière maladie, le Père lui dit d'une voix qui semblait indiquer quelque chose de surnaturel : « Ne crains pas, Jean; je vais au ciel, et là je prierai bien pour toi; le bon Dieu veut t'accorder une grande grâce ». Le disciple ne devinait pas quelle serait cette grâce; il l'a compris plus tard lorsqu'il s'est senti comme possédé par

le désir et la passion de baptiser les petits païens ; il en a déjà sauvé un grand nombre. Son zèle ne recule devant aucun obstacle ; le danger du choléra, les lois ou préjugés des castes, etc., tout est méprisé, dès qu'il s'agit de gagner une âme à Dieu.

Notre orphelinat d'Alentaley se développait, acquérait dans tout le pays une grande réputation et devenait un prodige pour les païens, une édification pour nos chrétiens et un triomphe pour la religion. Sans avoir encore des bâtiments vastes et confortables, il pouvait recevoir beaucoup d'enfants, parce qu'en général c'était comme un entrepôt pour le ciel, qui ne lui laissait pas longtemps cette précieuse marchandise. Nous voulions cependant lui donner plus d'extension et de stabilité ; mais auparavant il devait passer par les épreuves, et recevoir le cachet nécessaire à toutes les œuvres de Dieu. Pendant que nos chrétiens se réjouissaient, que les païens mêmes admiraient, nous avions près de nous des voisins qui frémissaient de rage et de jalousie ; vous avez deviné les protestants, à qui tout ce qui révèle la fécondité catholique paraît un reproche de leur propre stérilité. Ils jurèrent donc la ruine de notre établissement. Nous y avions reçu trois petites filles, que leurs mères, réduites à la dernière misère, nous avaient abandonnées. Ces malheureuses étaient protestantes, c'est-à-dire du nombre de ces païens qui se sont laissé inscrire sur le livre des ministres. L'occasion était belle pour ceux-ci. Ils intentent un procès contre nous auprès du collecteur ; ils saisissent les trois mères, et les déterminent à force de menaces à déposer dans le sens qu'ils leur prescrivent. Nos chrétiens et nos catéchistes, parmi lesquels se trouvent Simon et Jean, sont

chargés de fers et traînés en prison; des soldats sont envoyés à l'orphelinat pour amener les trois petites filles. Le collecteur, bien connu par son esprit protestant, sans aucun examen, décide que les enfants ont été volés ou au moins achetés, ce qui est également contraire à la loi; mais comme sa juridiction ne l'autorise pas à infliger la peine que les coupables ont méritée, il les renvoie au tribunal du juge en le chargeant de prononcer contre eux la peine de sept ans de galère et de cent quatre-vingt-dix coups de bâton, fixée par la loi. Heureusement, ce juge avait des sentiments d'équité et la conscience de son devoir; il refuse de porter la sentence avant d'avoir bien examiné l'affaire. Le moment était critique. J'étais cité moi-même comme témoin avec le P. Verdier au tribunal du juge. Notre conscience et la justice étaient pour nous, mais nous n'avions aucune preuve à produire; tout était contre nous : les mères déposaient effrontément que nous avions volé leurs enfants; ces enfants elles-mêmes étaient entre les mains de nos ennemis, à qui il était facile de leur faire la leçon, et qui en effet les avaient dressées à répondre : « Que nous les avions attirées loin de leurs maisons en leur donnant du sucre et qu'ensuite nous les avions emportées de force pour les enfermer dans notre maison d'Alentaley, etc. »

Dieu seul pouvait nous sauver; nous lui adressions de ferventes prières. Le jour fixé étant venu, nous paraissons tous devant le juge. Les accusateurs sont entendus, les trois mères confirment l'accusation par leur témoignage assermenté, les enfants sont appelées l'une après l'autre, les deux plus petites récitent leur leçon comme des perroquets, avec une précision bien au-dessus de leur âge, mais

bien propre à inspirer des soupçons au juge. Il fait venir la troisième, qui pouvait avoir six ou sept ans, il lui parle avec beaucoup de bonté : — Mon enfant, viens-tu pour dire la vérité ou pour dire le mensonge ? — L'enfant fixe un instant le juge et répond avec assurance : Oh ! oui, je veux dire la vérité. — Eh bien ! reprend le juge, est-il vrai que ces hommes (il montre nos chrétiens) vous aient enlevées de force et conduites à Alentalei ? — C'est faux ! c'est faux ! répond l'enfant. — Donc toi, raconte-nous comme les choses se sont passées. — Ma mère et les mères de mes deux compagnes nous ont conduites à tel village ; là se trouvaient ces hommes que vous voyez ; ma mère leur dit qu'étant trop pauvre pour me nourrir, elle les priait de me prendre et de me conduire à Alentalei où l'on me donnerait à manger, et ces hommes, pour faire plaisir à ma mère, me reçurent et me conduisirent à Alentalei. — Et là, est-il vrai qu'on vous ait battues ? — Au contraire, on nous a donné du riz bien bon ; et nous y étions contentes et heureuses ». Il n'en fallut pas davantage au juge pour connaître la vérité. Il renvoya honteusement les calomniateurs, déclara l'innocence de nos chrétiens et les rendit à la liberté avec honneur.

Cette sentence ne fut pas du goût du collecteur, et comme il n'y pouvait rien par lui-même, il eut recours aux autorités de Madras, peignant notre orphelinat des plus noires couleurs et demandant qu'il fût supprimé. Les magistrats de Madras dans leur réponse, non contents d'approuver notre établissement, ajoutèrent qu'il était bien permis aux missionnaires de donner quelque aumône aux parents pour les engager à leur abandonner leurs enfants, parce que cette aumône ne constituait pas le délit prohibé

par la loi. Ainsi tous les efforts de l'enfer pour ruiner notre œuvre n'ont servi qu'à l'établir plus solidement: notre orphelinat est officiellement approuvé par le gouvernement, a acquis une réputation plus grande que jamais, et gagné la sympathie des païens eux-mêmes, indignés contre les protestants qui ont employé de si odieuses calomnies pour détruire un établissement dont le but est de procurer le bien général. Nous pourrons désormais le développer sans crainte, y construire des logements solides et durables, proportionnés à l'importance de notre œuvre, et disposés de manière à recevoir séparément les orphelins et les orphelines.

Ces agrandissements avec les organisations qu'ils nous permettront de réaliser sont encore de l'avenir; mais en attendant, cette perspective nous encourage à nous livrer avec plus d'assurance à l'œuvre du baptême des enfants. Comme je l'ai déjà dit, nous sommes loin d'être aussi favorisés ici que le sont les missionnaires de la Chine; pendant que les mères chinoises jettent leurs enfants aux pourceaux, nos Indiens aiment les leurs avec passion, et nous ne pouvons arracher au démon ces pauvres petites âmes qu'à force de combats, d'industrie, de patience et de ruses. Il m'est impossible de vous raconter tous les cas particuliers; ce récit d'ailleurs finirait bientôt par vous ennuyer. Je veux cependant vous citer encore un trait qui pourra vous intéresser en vous découvrant un nouvel expédient. Comme je passais dans une de mes chrétientés, on accourt d'un gros village voisin, tout idolâtre, et l'on me demande un remède pour la femme du *cramattar*, comme qui dirait le seigneur de l'endroit; elle venait d'avoir un enfant, et au troisième jour elle était

prise d'une attaque violente qui pouvait dégénérer en choléra. Ne pouvant ou ne voulant pas y aller moi-même, j'y envoyai mon catéchiste, et je dis au parent de la malade qui était venu me chercher : « Je donne à mon catéchiste deux remèdes, ce n'est qu'après avoir bien examiné l'enfant qu'il pourra décider lequel des deux remèdes il convient de donner à la mère ». Le catéchiste arrive à la maison du petit seigneur; il voit la malade et demande où est l'enfant. La grand'mère, qui le tenait caché et bien enveloppé dans une toile, répond : « Ce n'est pas l'enfant qui est malade, occupez-vous de ma fille. — Non, non, crie le parent se tenant sur le seuil de la porte; montrez l'enfant, le souami a dit que c'est en voyant l'enfant qu'on connaîtrait le bon remède pour la mère; » et aussitôt l'enfant est livré au catéchiste. Celui-ci le pose par terre, le considère, l'examine, si bien qu'en un tour de main il l'a baptisé; puis revenant à la mère il lui donne des pilules et un peu d'eau-de-vie, et se retire en assurant que l'enfant est bien malade. Le lendemain le petit ange était au ciel, la mère guérie, ou du moins déclarée hors de danger, et le souami proclamé aux quatre coins du village un prodige de science médicale.

Je m'arrête... en me recommandant à vos SS. SS. en union desquels je suis, etc.

D. Guchen. S. J. M.

SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE

Le P. Victor du Ranquet, au R. P. Provincial.

Vallam, septembre 1858.

Permettez-moi de vous parler encore, en commençant cette lettre, de mon œuvre favorite, que je voudrais intituler *Académie de Notre-Dame des lumières.* Ses membres, bons chrétiens, assez instruits, et de plus peintres ou barbouilleurs, auraient pour objet d'instruire le peuple et de prêcher les mystères et les grandes vérités de la religion au moyen des tableaux. Je vous ai déjà exposé mes plans et ils sont en partie exécutés ; mais j'y reviens parce que pour compléter leur réalisation j'ai besoin d'être aidé, et pour les ressources pécuniaires sans lesquelles, hélas ! rien ne se fait dans ce monde, et pour les sujets. Mon ambition serait d'avoir à ma disposition quelques congréganistes de Notre-Dame des Sept-Douleurs, formés par le P. Meccati ; je leur adjoindrais d'autres pieux jeunes gens doués d'une certaine capacité, et tout marcherait au grand avantage des âmes. Je ne puis assez vous exprimer les immenses résultats que j'obtiens dans nos fêtes et nos

missions par les tableaux que j'ai pu confectionner; mais comme les administrations absorbent tous les instants du missionnaire, il me faudrait une petite société d'artistes missionnaires, pour me seconder et développer l'œuvre. En calquant de bons modèles, ils pourraient, sans être précisément des Raphaëls, fournir abondamment toute la contrée, et en même temps impressionner les masses en expliquant leurs œuvres. On m'a déjà demandé de mes tableaux de plusieurs vicariats voisins. C'est qu'ils ont un véritable avantage sur vos tableaux d'Europe. Vos papiers sont de suite gâtés par les insectes ; les peintures à l'huile ne résistent pas à l'humidité de l'hiver et à la poussière que le vent jette dans les églises et les maisons, qui ne sont jamais et ne peuvent même pas être fermées par des vitres. Il faut ici un genre particulier, plus simple et plus durable. Je viens d'exécuter en quelques jours sept tableaux, représentant les sept douleurs de la sainte Vierge ; ils peuvent se plier comme des mouchoirs. J'ai été aidé dans ce travail par quelques congréganistes envoyés à Vallam pour se reposer. Ils auraient bien voulu se former et exécuter pour leur usage de pareils tableaux, mais on les a rappelés trop vite à Trichinapaly, où leur présence est nécessaire au P. Meccati pour le seconder dans le gouvernement des confréries, etc.

Un genre de peinture qui produit ici un merveilleux effet est celui des transparents ; j'en confectionne un grand nombre. J'ai même eu l'occasion de m'industrier pour trouver le moyen de peindre sur verre. Mon frère Joseph m'ayant envoyé une excellente lanterne magique, j'ai voulu m'en servir pour exposer aux yeux de mes Indiens les différents mystères de notre sainte religion ; mais il fal-

lait pour cela inventer un moyen de fixer les couleurs sur le verre. A force d'essais j'y suis parvenu : des baies de l'arbre à savon j'ai extrait une substance qui, délayée dans l'eau et appliquée au verre, sèche très-vite et retient la couleur. J'en passe une légère couche sur le verre et je peins ; puis, quand la couleur est sèche, je lave le verre ; le savon s'en va, et la couleur reste. Où bien je mêle avec ma couleur ce savon qui s'unit bien à l'huile, et je peins avec ce mélange qui se fixe parfaitement au verre. Par ce procédé j'ai pu tirer un merveilleux parti de ma lanterne magique. Je l'ai inaugurée pour représenter les mystères de la passion de N.-S. J.-C. Je ne vous fais pas la description de ma fête, parce qu'elle est en tout semblable à celles que nous vous avons données de nos cérémonies de la semaine sainte. La seule différence, c'est qu'au lieu de lever la toile qui cache la représentation du mystère, rendue par des statues ou par un tableau ou bien par un transparent, ici je laisse cette toile immobile, et c'est sur elle que le mystère vient se peindre comme de lui-même, instantanément, presque miraculeusement. Il faut voir comme mes braves chrétiens ouvrent de grands yeux, et restent bouche béante, tout ébahis ! A l'impression pieuse produite par la vue du mystère se joint l'intérêt de la nouveauté et le charme de la magie. Quand les divers mystères de la passion ont été ainsi représentés, je lève la toile et la scène offre aux regards un grand Christ de quinze pieds, exprimant la mort du divin Sauveur ; Après un quart d'heure accordé à l'admiration, aux larmes, aux sanglots, aux actes de contrition, etc., on procède à la descente de la croix, et à la sépulture. Le samedi saint, la lanterne magique a montré les mystères

analogues ; puis la toile étant retirée, dans un profond silence, le soleil s'est levé doucement de derrière le tombeau, et au milieu de ses splendeurs on a vu paraître la tête de J.-C. ressuscité, puis sa poitrine, puis toute sa personne avec son étendard, et la statue est allée se placer d'elle-même sur le trône qui lui était préparé. Alors, pluie de fleurs, profusion d'encens, chants de joie, alleluia !! etc. Enfin les principaux chrétiens ont transporté solennellement la statue sur l'autel de l'église. Le bonheur, la joie, l'enthousiasme étaient au comble ; les chefs des chrétiens se sont réunis en grand conseil et ont décrété que désormais cette fête se célébrerait à Vallam pour tout le district, avec le concours de toutes les chrétientés.

Le bon Dieu avait favorisé notre fête d'un très-beau temps ; mais à peine était-elle finie que nous fûmes assaillis par un des plus terribles ouragans qu'on se rappelle. De ma cabane je voyais les gros arbres de la grande route tomber comme des allumettes, les uns coupés net par la force du vent, les autres tordus comme des cordes par le tourbillon. Que l'homme se trouve petit et faible quand il se considère à côté de ces effets grandioses de la nature ! Ce sont surtout les plantations de jacquiers qui ont le plus souffert ; ces arbres magnifiques jonchaient la terre, encore chargés de leurs énormes fruits dont le poids s'était joint à la violence du vent pour causer leur ruine. Quel dommage ! Sur beaucoup de ces arbres vous eussiez compté plusieurs centaines de fruits; et quels fruits ! ce n'est pas comme vos cerises d'Europe ! La jacque est, je crois, le plus gros fruit du monde. Une seul peut faire la charge de deux hommes. Vous me demanderez comment

les branches peuvent porter ces fruits sans être brisées? La Providence y a pourvu. Ils ne viennent pas aux petites branches, mais ils sortent de la racine, de tous les points du tronc, qui s'en trouve entouré et garni, ainsi que les grosses branches. Ils répandent tout autour un parfum exquis, et sont si sucrés qu'il n'y a rien de meilleur pour l'Indien; mais l'estomac européen n'est pas tout à fait du même avis. Ce fruit, avec son enveloppe hérissée, ressemble à une châtaigne qui aurait le volume d'une grosse citrouille. Vraiment si *maître Garo* du bon Lafontaine était venu se reposer sous le jacquier, son esprit eût été satisfait; il aurait même pu y dormir sans danger pour son nez, parce que la jacque est attachée à l'arbre par une grosse corde très-forte; d'où je conclus que même en ceci *Dieu fait bien ce qu'il fait.*

Voyez la puissance de ce qu'on appelle l'association des idées! Notre ouragan me réveille l'idée des étangs, qu'il a rempli de ses eaux; les étangs me rappellent les troupes de canards, d'oies et de cent autres oiseaux aquatiques qui se jouent sur leur surface; et ces canards me donnent envie de vous raconter la charmante invention de nos Indiens pour les prendre. J'avoue que la transition n'est pas des plus heureuses; je pourrais bien la ménager, mais ce serait long, et j'aime mieux brusquer que de vous fatiguer par des longueurs inutiles. Je viens droit au fait; voici la méthode d'attraper ces pauvres oiseaux.

Le meuble principal de l'Indien, souvent son meuble unique et universel, est la grande cruche à goulot. C'est là qu'il garde son eau, son riz, ses toiles, ses vêtements, ses bijoux et tout ce qu'il a de mieux, pour les préserver contre la dent des carias, qui ne s'attaque jamais à la

terre cuite ; et de là rien de si commun. Donc l'Indien jette sur un étang trois ou quatre cruches renversées, le goulot en bas, et les laisse flotter au gré du vent sur la surface. Les canards s'effrayent au premier abord, puis s'enhardissent et enfin se familiarisent jusqu'à nager et jouer autour des cruches. Cela fait, l'Indien plonge dans l'eau par un petit coin dérobé de l'étang, et enfonce sa tête dans une cruche où il a pratiqué des trous pour regarder. Il s'avance ainsi lentement, tout doucement, avec sa cruche, qui paraît flotter sur l'eau et être poussée par le vent, il arrive au milieu des canards, qui ne s'en formalisent pas le moins du monde, et sa ruse est d'autant mieux cachée que l'eau est à peu près de la couleur de sa peau. Alors il prend un canard par les pattes et l'enfonce dans l'eau ; le canard n'a pas le temps de crier et ses camarades s'imaginent qu'il s'amuse à faire le plongeon ; après le premier vient un second, puis un troisième, un quatrième, et le chasseur les enfile ou les enlace à plaisir. Quand il juge en avoir assez, la cruche se retire paisiblement comme elle était venue, pour reparaître quand il voudra.

Après cet épisode, dont le comique suppléera peut-être au manque d'à-propos, je continue mon histoire.

L'ouragan avait renversé tous les presbytères de mon district, de sorte que je fus obligé dans mes visites des chrétientés de m'abriter sous des pandels ou toits plats de feuilles de palmier, qui ne pouvaient me garantir contre les pluies. Heureusement elles ne furent pas fréquentes ; mais il y en eut assez pour compromettre ma santé. Après deux mois je me sentis pris de la tête et des jambes et d'ailleurs. Me voilà donc étendu sur une plan-

che, entouré de toute la faculté, quatre graves docteurs, savoir : un vétérinaire, un catéchiste, un maître d'école et le sacristain du lieu. D'abord ils me font craquer les doigts, puis me tâtent le pouls avec trois doigts qu'ils lèvent et baissent alternativement sur mon bras comme s'ils jouaient du violon. Cela fait, le vétérinaire, armé d'un long tuyau, me souffle dans les narines je ne sais quelle poudre, puis la fumée d'un linge imprégné de je ne sais quelle substance qu'on brûle. Enfin on me fait avaler je ne sais quel breuvage, provenant du jus de je ne sais quelles racines, mais si amer que, malgré mon état de prostration totale, je me sens enlevé subitement et me retrouve sur mes jambes. Vraie médecine héroïque! Le traitement n'a duré que deux jours, et j'ai pu continuer mon travail. Ici les maladies généralement ne sont pas longues : elles vous emportent ou elles vous laissent; c'est vite fait.

Après cette épreuve Dieu me réjouit le cœur par le baptême de deux familles païennes. Parmi ces heureux baptisés se trouvait l'enfant le plus intelligent que j'aie jamais vu. Il n'avait pas plus de cinq ans, et il était au courant de tout, questionnait sur tout, répondait à tout avec une netteté et une force étonnantes; il reçut le baptême avec le sérieux d'un homme de trente ans : c'était à ravir. Le baptême des païens est une consolation que Dieu nous accorde bien souvent, et quelquefois la singularité des circonstances, en nous faisant toucher au doigt l'action de sa miséricorde, augmente encore notre joie. Le baptême des petits enfants païens fait par-dessus tout mon bonheur : l'œuvre prend de rapides accroissements; depuis six mois j'ai envoyé au ciel plus de trois cents de ces petites créatures. Je jubile quand, pensant aux sentiments

de surprise, de joie, d'amour, de reconnaissance... dont elles doivent être saisies en entrant dans ce séjour de délices, je me dis que c'est à moi, après Dieu, qu'elles doivent cette bonne fortune, que si j'étais resté en Europe, ou si je n'avais pas fait telle et telle chose elles seraient probablement perdues pour l'éternité! Oh! comme cette pensée m'encourage à ne rien négliger, à ne rien refuser à Dieu, afin de mériter la grâce d'en sauver un plus grand nombre! Oh! si je pouvais faire comprendre cette pensée et goûter ses douceurs à tant de jeunes gens qui sont à la recherche d'une carrière, comme je le fus un jour, et vont peut-être gaspiller leur vie, leur belle intelligence et leur noble volonté, à la poursuite d'enfantillages et de fariboles dont il faudra bien un jour, bon gré mal gré, reconnaître le néant!

Le baptême des enfants païens conduit nécessairement à un orphelinat. J'ai donc le mien, au moins passagèrement; plusieurs y meurent et vont peupler le ciel; les plus grands sont envoyés à l'orphelinat agricole de Dindighel, où le P. Rapatel les forme à l'agriculture; ceux qui montrent des dispositions pour l'étude sont dirigés vers nos écoles préparatoires de Trichinapaly, de Maduré, etc. Voilà toute une génération dont l'avenir est entièrement entre les mains de la divine Providence. Nous avons confiance en elle.

Je suis aidé dans cette chasse aux âmes par mes catéchistes baptiseurs, qui s'acquittent de ce noble ministère avec zèle et courage. Dernièrement le choléra s'étant déclaré dans la contrée, l'un d'eux, qui est un peu médecin, vient prendre sa provision de remèdes avec la bénédiction du souami et s'en va sur le théâtre de la maladie. Après

quelques jours il revient avec une liste de vingt et un petits païens qu'il a envoyés au bonheur éternel. Il est tout joyeux; dans ce moment même on lui annonce la mort de son fils, jeune homme de vingt ans, bien élevé, très-instruit, de bonnes manières, donnant les plus belles espérances. Pauvre père! A cette nouvelle il répond avec calme : *sâmi sittam! que la volonté de Dieu soit faite! je ne m'y attendais pas, priez pour lui.* Pas une parole de plainte, de murmure, ni même de douleur exagérée! Quelle patience héroïque! et cependant cet homme est un nouveau converti. Il y a cinq ans il était païen, faisait le métier de sorcier, fameux et redouté par son art de jeter les sorts et les maléfices. Au moment de sa conversion, il me remit ses livres et tout son attirail de diablerie, se mit à vivre en fervent chrétien, et maintenant c'est le plus habile de mes baptiseurs. Oh! que Dieu est admirable! et sa bonne mère aussi, car c'est une conquête de l'archiconfrérie du Cœur immaculé de Marie.

Je tâche d'exciter et d'entretenir le zèle de mes baptiseurs par mes exhortations et mes encouragements; mais comme c'est là une chose qui doit venir de Dieu, c'est à lui que je les adresse pour prendre le feu sacré à son vrai foyer. Je n'ai pas de meilleur moyen que de les faire passer tous les ans par la fournaise des saints exercices de N. B. Père. C'est aussi le moyen qui me réussit parfaitement pour mes autres catéchistes, ainsi que pour les notables et les chefs des populations. Ces chefs sont tout dans leurs villages, surtout parmi nos odéages, le peuple ne fait que ce que dit le chef; si donc j'enferme et serre bien dans le cœur de Notre-Seigneur tous mes braves chefs, par eux je tiens tout le pays. Dans ce but je donne

tous les ans deux retraites. C'est l'excellent P. Meccati qui vient me rendre ce service, avec l'aide de ses bons congréganistes des Sept-Douleurs, qu'il a très-bien exercés à ce genre de ministère vraiment apostolique. Le Père fait tous les jours deux ou trois conférences; le reste de la journée se passe en compagnie et sous la direction des congréganistes, chargés d'entretenir l'entrain et la ferveur de la retraite. L'important est de tenir les têtes de ces retraitants indiens toujours occupées, sans cependant les fatiguer. Ainsi, pour la méditation du matin, un congréganiste lit très-lentement le sujet, avec intervalles de silence, appuie sur certaines considérations, ajoute quelques réflexions pratiques, termine par des colloques pleins de piété, etc. Il s'acquitte si bien de cet exercice que j'ai entendu les retraitants pleurer, se frapper la poitrine à une simple lecture, et plus d'une fois je me suis caché dans un coin pour m'édifier et en retirer mon profit. Il y a des temps destinés à des travaux manuels et surtout à des œuvres d'humilité, et l'on voit ces catéchistes et ces chefs respectés se livrer sans respect humain aux choses les plus humbles et les plus viles. Pendant les temps libres, un transparent est exposé, montre aux yeux le sujet principal des méditations de la journée, et fournit aux congréganistes un moyen facile d'y ramener les pensées et les conversations dans les deux récréations. Le silence est religieusement observé tout le reste du temps. De plus, les congréganistes possèdent mille industries pour entretenir la piété, la joie et la paix, instruire, dilater les cœurs, les porter à s'ouvrir franchement au Père directeur... et entrer dans bien des détails que celui-ci n'aurait pu aborder par lui-même. Ces retraites, avec la grâce de

Dieu dont elles secondent les opérations, produisent des effets merveilleux. Pendant toute la durée des exercices tout ce monde vit à mes frais ; comme le nombre des retraitants est à peu près une vingtaine, plus ou moins, la dépense totale pour les huit jours est de quarante à cinquante francs. C'est bien peu si on la compare au résultat obtenu, mais encore faut-il trouver cette petite somme. Si quelque bienfaiteur voulait concourir à cette bonne œuvre, il rendrait un service d'un prix incalculable. Ces retraites pourraient se multiplier considérablement, ranimer partout la ferveur, donner de la vie à nos diverses œuvres, faire connaître et apprécier nos congréganistes et par là leur attirer de nombreuses vocations, etc. J'abandonne tout cela à votre zèle et à votre sagesse.

Ces œuvres ont puissamment contribué à ranimer la foi et à répandre la vie dans ces contrées, où tout était mort. Le district de Tanjaour confié au P. Gallo lui donne aussi d'abondantes consolations. Sa congrégation du Sacré-Cœur a pris une telle extension et inspire aux âmes une telle ferveur, que tous les premiers vendredis du mois il lui est impossible de suffire aux désirs des fidèles qui par centaines veulent s'approcher de la sainte table, et il est obligé d'appeler à son secours les missionnaires voisins. — Le district du sud-est donne pareillement de belles espérances. Avec la permission de Monseigneur, le P. Bedin a commencé et poursuit avec ardeur la construction d'une grande et magnifique église à Pattoucottey. Elle s'annonce comme devant être la plus belle de toute la mission. Ce sera certainement un bien ; sa vue inspirera le respect aux païens ; elle sera utile à la célébration des fêtes solennelles, parce qu'elle est située à l'intersection

de plusieurs grandes routes, au centre d'un pays très-peuplé ; mais elle n'aura malheureusement pas l'avantage de servir, comme celle de Trichinapaly, à l'administration et aux exercices de piété de tous les jours, parce qu'elle est placée pour ainsi dire au milieu des champs, et ne sera fréquentée habituellement que par un nombre de personnes pieuses assez restreint. C'est là un inconvénient auquel la divine Providence pourra facilement obvier, dans un pays où les populations sont si flottantes.

Je me recommande à vos prières, etc.

VICT. DU RANQUET. S. J. M.

SOIXANTE-NEUVIÈME LETTRE

Monseigneur Canoz, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, novembre 1858.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL, P. C.

Vous connaissez sans aucun doute les nouvelles dispositions du Saint-Siége qui m'appellent à Bombay en qualité d'administrateur de ce vaste vicariat apostolique. Depuis longtemps monseigneur Hartmann avait exprimé le

désir d'obtenir le secours de notre Compagnie dans ce diocèse, et d'après les ordres de N. T. R. P. Général, je lui avais envoyé en 1853 le P. Péreira chargé de traiter avec lui cette grave question. On résolut d'abord de partager cette mission en deux vicariats, dont l'un resterait à monseigneur Hartmann et l'autre serait confié à la Compagnie ; mais plus tard ce vénérable prélat s'étant rendu à Rome et ayant donné sa démission, a réitéré ses instances pour procurer à ce pays des missionnaires jésuites, et l'on parle d'y ériger deux vicariats dont on chargerait notre Compagnie.

Il me semble qu'il ne peut pas être ici question de la province de Toulouse, qui se trouve déjà incapable de suffire aux besoins si urgents des missions du Maduré et de Madagascar. Quant à ma personne, que sera-t-il décidé ? Je l'ignore ; la lettre de la Propagande me dit bien que je suis envoyé provisoirement *provisoria ratione;* mais Rome a souvent des provisoires qui sont bien longs, et ce qui me reste de vie est un provisoire qui peut être bien court; et de plus certains bruits qui arrivent indirectement jettent sur cette affaire des doutes fort peu rassurants, à tous points de vue. Que le bon Dieu ait pitié de nous ! J'obéis à sa sainte volonté, et je m'abandonne à sa paternelle Providence.

Une circonstance ajoute à la douleur que j'éprouve en quittant cette chère mission et nos bien-aimés Pères ; c'est l'état de pénurie et de souffrance dans lequel je les laisse. Depuis 1852 nous n'avons reçu que cinq nouveaux sujets, et depuis cette époque la mort nous a enlevé dix de nos missionnaires formés ; ajoutez à ce nombre le P. Laroche, cédé à Bourbon pour l'apostolat des travail-

leurs indiens, le P. Saint-Cyr, envoyé dans cette île comme visiteur de cette mission, d'où il devait se rendre à Rome; et de plus les PP. Brutillot et Chevalier, partis pour raison de santé, le P. Palgrave, retenu pour la Syrie; cela fait une diminution de dix missionnaires, tandis que nos œuvres grandissant et se multipliant sur tous les points, auraient demandé une augmentation notable d'ouvriers. Ce n'est pas tout; je pars moi-même, et nos Pères consulteurs jugent, selon l'esprit de nos constitutions et les règles de la prudence dans une mission si difficile et si importante, que je dois prendre avec moi un compagnon, qui sera le P. Meccati. C'est donc pour le Maduré une perte réelle de douze missionnaires; il est vrai que j'ai ordonné trois prêtres; mais outre que ces trois nouveaux prêtres ne compensent pas trois Pères européens, il reste encore neuf vides à combler. Ajoutez à cela une extrême pénurie d'argent, qui arrête fatalement les œuvres et expose les santés. O mon Révérend Père, vous sentez tout ce qu'il y a d'amertume et de douleur dans les adieux que je vais faire à mes frères, et vous me permettrez de vous adresser en leur faveur les paroles que le divin Maître adressait à son Père : *Pater, serva eos... quos dedisti mihi.* Je joins ici un rapide aperçu de la mission.

Le collége de Négapatam va aussi bien que possible pour ce qui regarde la partie indigène : les enfants, au nombre de soixante-dix, continuent à nous consoler par leur excellent esprit, leur piété et leur application à l'étude. Leurs examens et leurs divers exercices publics font honneur à la maison et lui attirent l'estime et les éloges des magistrats anglais, qui se font un plaisir d'y assister, ainsi que M. l'ordonnateur de la colonie française

de Karikal. Un personnage distingué de Madras, occu
une haute position dans le gouvernement, s'est mont
satisfait de ces exercices, qu'il nous a invités à lui ad
ser désormais la liste de nos élèves qui désireraient
trer dans les carrières, s'engageant à leur procurer
prompt et honorable avancement. Mais je suis oblig
vous annoncer une triste nouvelle à l'égard du collég
ropéen : le défaut de professeurs et de directeur no
mis dans l'absolue nécessité de le supprimer ; et nou
faisons avec un vif regret.

La même raison nous avait déjà forcés de suppri
ou plutôt de transporter notre noviciat de Dindigh
nous l'avons placé à Négapatam, où il trouve plus fac
ment le secours de nos Pères et les avantages d'une co
munauté religieuse. Il ne compte en ce moment que t
novices. Le dernier est un élève de notre collége, q
s'était distingué par ses talents et ses vertus. Il vient
faire preuve de fermeté. Ses parents, qui sont de la c
des Agampadiers, ayant appris son entrée au noviciat,
coururent au nombre de dix personnes pour lui dem
der raison de sa démarche. Le P. Recteur dit au nov
d'aller à l'église se recommander à Notre-Seigneur
ensuite de se présenter à la députation de la caste. Il le
parla d'une manière si convaincante qu'en terminant
entretien, il amena au R. P. Recteur toute la bande (e
cepté les femmes, qui durent rester à la porte), pour le r
mercier de l'honneur qu'il faisait à leur caste en daigna
élever un de ses membres à la dignité du sacerdoce ;
chef de la caste ajouta qu'il avait encore dans notre co
lége plusieurs de ses proches parents et qu'il serait heu
reux de les voir suivre la même route.

Quatre scholastiques indigènes étudient la théologie dogmatique et morale sous les PP. Vuillermet et de Rochely; c'est peu, et c'est beaucoup pour notre mission. Le P. Bruni, recteur du collége, sera remplacé par le P. Bedin, et se fixera à Trichinapaly avec la qualité de supérieur de toute la mission pendant mon absence. Il a donné dernièrement les exercices de saint Ignace à treize des élèves qui en ont retiré un grand fruit.

A Maduré, le P. Trincal dirige son école de plus en plus florissante, et convertit les païens qu'il attire par son hospice-catéchuménat; il s'applique en outre avec zèle au baptême des enfants païens.

A Dindighel le P. Rapatel s'occupe avec beaucoup de fatigue et de succès d'une ferme-modèle pour exercer au travail nos orphelins de la Sainte-Enfance. Dieu bénit aussi ses travaux dans l'administration de ses chrétientés; il a eu la consolation de recevoir la soumission de quelques villages de la vallée de Combei, jusqu'alors attachés au schisme.

Dans le Marava, nos Pères soutiennent la lutte la plus acharnée avec un courage vraiment admirable et avec des succès qui surpassent toutes nos espérances. Il se fait dans cette contrée un mouvement général qui a quelque chose de providentiel; la protection du B. P. de Britto se montre de plus en plus évidente, et semble annoncer un meilleur avenir.

Nos Pères du Sud ont aussi à remercier Dieu, qui bénit partout leurs travaux et les fait prospérer au milieu des contradictions nombreuses qu'ils éprouvent, soit du côté du schisme, qui essaye encore quelquefois de remuer sur la côte, soit du côté des protestants, dont la rage est ex-

citée par nos conquêtes. Ainsi, un certain nombre de païens-protestants de Moudelour s'étant convertis au catholicisme et réfugiés dans notre village chrétien de Poteicalenvilei, les ministres furieux ameutèrent leurs adeptes, qui vinrent au nombre de deux cents, armés de piques et d'instruments tranchants, assaillir nos paisibles sanars, les accablèrent d'outrages et de coups, et laissèrent dans les rues un mort et plusieurs blessés. C'est leur méthode de prêcher le pur Évangile.

Je ne vous parlerai pas de notre bonne chrétienté de Trichinapaly, si ce n'est pour vous dire qu'elle continue à nous réjouir par sa faveur et par ses œuvres nombreuses, qui se soutiennent et se développent de plus en plus, surtout les deux congrégations religieuses : celle des frères de Notre-Dame des Sept-Douleurs et celle des religieuses indigènes. Je dois cependant vous donner plus de détails sur cette dernière œuvre, si importante pour la mission. Grâces à la divine Providence qui nous a aidés, à mademoiselle de Ségur, qui nous a fait à cette fin une aumône de 10,000 fr., à la générosité d'un de nos chrétiens, qui, après avoir nourri la communauté naissante, lui a légué en mourant une somme de 25,000 fr., l'avenir de nos religieuses est à peu près assuré. Nous avons pu leur acheter une maison ; le P. Meccati s'est dévoué à les former, et elles ont parfaitement répondu à ses soins. Elles sont au nombre de trente et seraient déjà bien plus nombreuses, si le local trop restreint ne nous obligeait à refuser ou différer beaucoup de postulantes qui demandent avec instance et avec larmes. Elles observent la clôture et n'ont de rapports avec les personnes du dehors que pour les choses nécessaires ; elles tiennent une école

fréquentée par nos cinquante petites orphelines et une vingtaine d'externes. Le dimanche elles font un catéchisme auquel accourent en foule les petites filles de tous les quartiers de cette grande ville. Elles leur expliquent le catéchisme, leur apprennent à prier, à garder les règles de la modestie, le plus bel ornement de leur sexe, etc. Les grandes personnes profitent aussi à l'envi de leurs leçons et surtout de leurs exemples; en sorte qu'en peu de temps il s'est déjà opéré un progrès notable dans la piété et la bonne tenue des personnes qui fréquentent notre église. Les païens eux-mêmes en sont frappés et singulièrement édifiés. Voilà un beau commencement de cette œuvre de réhabilitation de la femme, que nous avons conçue pour l'Inde et que nous appelons de tous nos vœux.

Ces succès ont dépassé toutes nos espérances, aussi bien que l'aptitude à la vie religieuse que nous avons trouvée dans ces jeunes vierges, leur ferveur, leur docilité, leur facilité à prendre les formes et l'esprit de leur sainte vocation. Il faut croire que Dieu s'en mêle, pour nous consoler de l'impossibilité où nous sommes de faire venir ici des religieuses françaises : soit à cause des immenses difficultés du climat, de la langue et des usages du pays, qui leur auraient rendu cette tâche bien difficile ; soit à cause des dépenses considérables et trop au-dessus de nos ressources, qu'un tel établissement aurait entraînées. Si cependant la divine Providence manifeste sa volonté en écartant ces obstacles, nous sommes toujours disposés à recevoir avec reconnaissance ce bienfait; et nous croyons que des religieuses françaises pourraient contribuer à la formation plus parfaite et à la conservation plus certaine de nos religieuses indigènes. Dès

qu'elles seront suffisamment formées et affermies dans la vie religieuse, et ce sera bientôt, nous comptons les répandre dans les différentes provinces de notre mission, pour y exercer leur salutaire influence, comme un levain chargé de faire fermenter la masse. Cette première institution n'est destinée qu'aux vierges; mais, encouragés par nos premiers succès, nous avons déjà commencé une seconde congrégation pour les jeunes veuves; et ici les sujets ne manqueront pas, déjà ils se présentent en foule.

Vous le voyez, mon Révérend Père, la moisson est abondante; c'est pourquoi nous prions le Maître d'envoyer des ouvriers dans son champ.

Je suis, etc.,

† AL. CANOZ. S. J.

SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE

RELATION

DES ÉVÉNEMENTS DU MARAVA DEPUIS 1854 JUSQU'A LA FIN DE 1859.

Plusieurs motifs nous engagent à retracer ici ce tableau partiel de notre mission. C'est d'abord un monument érigé à la gloire du B. P. de Britto, notre bien-aimé protecteur; c'est ensuite comme un spécimen qui, expliquant

dans ses détails une petite portion du grand tableau, fera mieux comprendre ou deviner ce qui n'est qu'indiqué sommairement dans le cadre général, et pourra ainsi donner une idée plus exacte et plus complète des habitants de cette contrée, de leurs mœurs, de leur caractère, de leur organisation civile et de leur gouvernement ; et en même temps faire mieux apprécier la position et la vie du missionnaire, ses privations, ses peines, ses joies et ses luttes, car ce que nous dirons de cette province et de quelques-uns de ses événements peut en grande partie s'appliquer aux autres districts du Maduré.

Le Marava a toujours été pour les missionnaires du Maduré l'objet d'un intérêt spécial et d'une véritable prédilection, depuis qu'il fut le théâtre des travaux et du martyre du B. P. de Britto. Ses successeurs immédiats y étaient attirés par la puissance de son exemple et le charme de ses vertus, et encouragés par l'abondante moisson que leur offrait cette terre fécondée par le sang de son premier apôtre. Les maravers entraient par milliers dans le bercail de l'Église ; un seul des missionnaires, le P. Laynez, en baptisa près de dix mille en vingt-deux mois, et la nouvelle de ces merveilleux succès excitait l'enthousiasme et la passion des conquêtes dans les cœurs de tous les Jésuites. La nature même de ces maravers, toujours âpre et souvent féroce, semblait un nouvel encouragement à leur zèle, parce que la grâce, en les dépouillant de cette férocité, tournait aux vertus généreuses ces caractères énergiques et fortement trempés.

Lorsque en 1837 les missionnaires de la Compagnie furent chargés de recueillir l'héritage de leurs anciens Pères, le Marava fut aussi le premier objet de leur zèle ;

c'est là que le supérieur de la nouvelle mission s'installa d'abord avec un de ses compagnons ; c'est là qu'il fixa le centre général de l'administration, et choisit le champ de ses travaux apostoliques. Un grand changement s'était opéré dans la population. La caste des maravers, déchue de son ancienne prospérité, était considérablement diminuée, et le pays se trouvait occupé en grande partie par une nouvelle race qui, arrivée depuis cinquante ans, s'y propageait rapidement et y acquérait de jour en jour plus d'influence. C'est la caste des natampadiers ou odéages, venus du nord et formant dans le Marava la principale partie de nos chrétiens. Leur caractère est loin de l'âpre énergie des maravers ; ils se distinguent généralement par la douceur, la docilité, la simplicité, l'innocence et la candeur ; ils sont religieux, aiment la prière et tout ce qui tient au culte divin, montrent plus que les autres castes l'esprit de famille et quelque chose de patriarcal. A ces qualités s'allient aussi bien des défauts, surtout : dans les masses la faiblesse et la facilité à se laisser entraîner, et dans ceux qui occupent une position plus élevée, l'orgueil et l'entêtement, avec tous les artifices de la ruse et de la duplicité. Mais en somme les bonnes qualités de la masse l'emportent sur les vices de quelques individus, et l'on ne peut s'empêcher de s'y affectionner. C'est le témoignage général des missionnaires qui ont cultivé ces chrétientés, malgré les peines et les souffrances qu'ils y ont endurées.

Quant à l'organisation : chaque village a un ou plusieurs hommes plus influents qui sont comme les chefs ; s'il y a dans un canton quelque personnage plus huppé, plus important par sa fortune ou par son savoir-faire, il

obtient, non de droit ni par élection, mais de fait, une certaine autorité sur tous les villages environnants ; enfin, dans toute la contrée il y a toujours un et plusieurs personnages marquants qui s'élèvent au-dessus de tous les autres par leur influence, et ce sont eux qui sont en réalité les chefs de la caste. Ce seul exposé vous explique comment, avec une population généralement bonne et affectionnée, nous avons pu rencontrer des contradictions, des guerres et des défections. Il suffit pour cela que les chefs de caste se livrent aux prêtres schismatiques ; or le schisme a naturellement plus d'attraits pour ces hommes, dès qu'ils cèdent aux mauvais instincts que nous avons signalés.

Une autre cause de nos difficultés et de nos tribulations vient de ce que toutes les églises centrales étaient actuellement entre les mains des prêtres schismatiques, et leur ont été conservées par les décrets des magistrats ; et de là les procès continuels qui jetaient le trouble et la consternation parmi nos chrétiens. Nous ne faisons qu'indiquer ici ces choses, parce qu'elles sont suffisamment exposées par les lettres précédentes.

A notre entrée dans le Marava toutes les populations étaient parfaitement disposées en notre faveur, accouraient à nous, et nous appelaient dans leurs églises ; les chefs eux-mêmes se montraient dévoués, et ceux d'entre eux qui tenaient encore aux prêtres schismatiques étaient ébranlés et croyaient à notre prochain triomphe. Le mouvement était général ; et si les magistrats anglais n'étaient pas venus au secours du schisme, nous entrions paisiblement et sans combats en possession de toutes les chrétientés. Mais lorsque les condamnations vinrent nous

frapper de tous les côtés et sur tous les points, la confiance de nos chrétiens fut ébranlée, le trouble et la division se mirent dans leurs rangs, les chefs de caste se rattachèrent en partie au schisme ; et de là une lutte perpétuelle de seize ans, dans laquelle nous perdions d'un côté ce que nous gagnions de l'autre. Plusieurs fois un ébranlement général se reproduisit et sembla nous annoncer la fin de nos tribulations ; mais ensuite quelque nouvel incident venait arrêter le mouvement, causer des défections et recommencer la lutte. On comprendra tout ce que durent souffrir les missionnaires par ce que nous allons rapporter des événements qui s'accomplirent depuis 1854 jusqu'à 1859.

Après bien des conquêtes et des retours partiels obtenus pendant les années précédentes, nous étions parvenus en 1852 à être introduits par les chrétiens dans la grande église de Sarougany, et le procès qui nous fut intenté à ce sujet avait amené le tribunal de Maduré à nous adjuger cette église en proclamant notre droit. C'était un triomphe complet ; s'il eût été confirmé, le schisme était anéanti. Mais les prêtres schismatiques s'adressèrent à la cour de Madras, qui, en 1854, cassa la sentence de Maduré sous de vains prétextes et renvoya l'affaire sans rien décider. Ce denoûment équivalait pour nous à une défaite, par rapport à l'église de Sarougany et à toutes les autres églises de la mission. C'était pour les schismatiques un triomphe éclatant, qu'ils surent exploiter et généraliser. Nous eûmes alors une nouvelle preuve de l'attachement profond et invincible de tous nos chrétiens pour leurs anciennes églises : c'est comme un instinct, un vrai fanatisme. Ils en perdirent la tête ; la douleur, le découragement, le

désespoir se répandirent partout et surtout dans le Marava, et malgré tous nos efforts nous eûmes à déplorer bien des défections. Pour comble de malheur, dans cette épreuve suprême Dieu sembla combattre contre nous pour nos adversaires : dans le cours d'un an quatre de nos missionnaires les plus généreux et les plus expérimentés, les Pères Galtier, Prosper Bertrand, Hugla et Combe nous furent enlevés au plus fort de la lutte, et les Pères Laroche et Perrin restèrent seuls sur le champ de bataille après avoir enseveli tous leurs compagnons. Tel était l'état de la mission du Marava à la fin de 1854, pendant que nous célébrions la béatification de son illustre apôtre et martyr. Humainement tout était perdu : d'un côté plus d'espoir de reconquérir jamais les églises centrales de la mission, et de l'autre côté, pas de moyens, sans ces églises, de conserver nos chrétiens dans l'unité catholique. Aussi les schismatiques, dont l'orgueil et l'audace ne connaissaient plus de bornes, annonçaient-ils partout à nos chrétiens humiliés que nous allions incessamment repartir pour l'Europe.

Cependant la grâce divine soutint notre courage en ranimant notre foi ; nous espérâmes contre toute espérance. Et n'étions-nous pas les soldats de Jésus-Christ, envoyés par ses ordres et combattant pour sa cause ? Pouvait-il nous abandonner, quand nous n'avions d'autre motif, d'autre désir que sa plus grande gloire et le salut des âmes ? Il nous avait laissé tomber jusqu'à ce dernier degré d'abandon et d'impuissance, après avoir épuisé toutes les ressources humaines ; n'était-ce pas pour faire mieux éclater l'intervention miraculeuse du B. P. de Britto qu'il nous donnait en ce moment même pour protecteur

du Maduré et plus particulièrement du Marava ? Pleins de ces pensées, nous continuâmes la lutte, avec le pressentiment que l'heure de la protection divine n'était pas éloignée. Les PP. Favreux, de Lorde, Mazza, Compain, Rigot accoururent successivement sur la brèche. Le Marava fut solennellement placé sous la protection spéciale du B. P. de Britto, sa dévotion propagée parmi nos chrétiens; et sa fête, célébrée avec pompe, attira un grand concours de fidèles. Des églises plus respectables et des presbytères plus décents et plus commodes furent bâtis dans divers centres; et ces constructions, nécessaires à la conservation des missionnaires et à l'honneur de la religion, eurent pour effet immédiat de rassurer les chrétiens chancelants et découragés, en leur prouvant que nous ne pensions pas à les abandonner.

Dès ce moment les choses changèrent de face; un revirement se fit dans les esprits et dans les cœurs : nos chrétiens commencèrent à respirer plus à l'aise et relevèrent la tête; les païens eux-mêmes, et des plus riches, se rapprochèrent de nous, comme aux plus beaux jours. On s'étonnait de notre courage et de notre dévouement, on comptait les généreux pasteurs qui avaient donné leur vie pour leurs troupeaux, on nous voyait intrépides marcher sur leurs traces, on en concluait que nous devions être animés d'un principe surnaturel et que Dieu devait être avec nous. Et en même temps la dévotion du bienheureux martyr se propageait sensiblement dans les âmes et obtenait des faveurs vraiment miraculeuses, dont la renommée se répandait partout. Dieu lui-même prenait en main la défense de notre cause qui est la sienne; bon nombre de schismatiques, et parmi eux plusieurs des chefs in-

fluents, étaient frappés de morts terribles ou livrés à des maladies affreuses, qui portaient le cachet évident de la malédiction divine et étaient jugées telles dans l'opinion générale, même des païens. Les autres schismatiques, jusque-là si fiers et si insolents, commençaient à reconnaître leur propre honte, à rougir de leur entêtement, de l'ignorance et de la conduite de leurs prêtres, le nom de schismatiques était devenu une injure.

Ce mouvement général nous causait une joie d'autant plus sensible qu'il ramenait au bercail du Bon Pasteur une foule de brebis égarées, des personnes influentes, et souvent des villages entiers ; et parce que ces retours si importants et si nombreux ne pouvaient s'opérer sans exciter la rage des adversaires et provoquer des luttes acharnées et des procès sans nombre, la protection divine se manifestait encore dans ces combats et ces difficultés pour nous assurer le triomphe. Il serait trop long et trop ennuyeux de vouloir exposer dans leurs détails tous ces événements ; on en jugera par ceux que nous aurons bientôt à raconter ; nous ne citerons ici que deux traits.

Nous possédions en paix un gros village de pallers, fruit de nos combats contre le paganisme et contre les paravers de la côte qui étaient venus unir leurs efforts à ceux des schismatiques du pays. Nous voulûmes y construire une église et un presbytère. A ce moment les haines se rallument, les passions se surexcitent, tous les suppôts de l'enfer rentrent en lice : procès sur procès, vexations sur vexations. La fureur, l'argent trouvent de faux témoins, de fausses pièces, et obtiennent d'injustes sentences : ordre arrive de nous chasser de l'église et du presbytère et du terrain lui-même. Mais notre intrépide mission

naire ne se laisse pas effrayer; il court à Ramnad, puis à Maduré; des païens, révoltés de tant d'iniquités, prennent fait et cause pour nous. La vérité est reconnue, les premières sentences sont cassées, nous sommes maintenus dans nos droits, nos adversaires sont condamnés, et les employés subalternes que l'argent avait gagnés contre nous en dépensent beaucoup plus pour conserver leurs places. L'ordre est donné de traîner à Ramnad et de là sans doute aux galères le principal instrument de toute cette iniquité; mais la justice du ciel a prévenu celle de la terre : une maladie mystérieuse le saisit et le dévore; il crache le sang, il se roule dans les convulsions du désespoir, et après plusieurs mois passés dans cet enfer commencé, il expire dans l'impénitence, objet d'épouvante pour les païens eux-mêmes, mais instrument de miséricorde et de salut pour les quelques chrétiens qu'il avait séduits et qui s'empressent de faire pénitence de leurs fautes.

Un autre cas à peu près semblable eut un dénoûment plus heureux. Dans les environs de Caliarcovil, lieu célèbre dans l'histoire du B. P. de Britto, vivaient deux frères puissants, schismatiques enragés, qui nous faisaient une guerre acharnée. La justice de Dieu les atteignit : le frère aîné, par un horrible furoncle qui lui rongeait les chairs, le cadet par des coliques néphrétiques qui lui tordaient les entrailles. Ce dernier, dans un accès de désespoir causé par la violence de la douleur, avait chargé son fusil et allait échanger ce supplice momentané contre les tourments éternels, lorsque sa mère éplorée l'arrêta en s'écriant : « Ces douleurs sont les châtiments de la colère divine que nous avons provoquée par notre endurcissement; c'est la bénédiction du souami catholique qui

peut seule vous sauver. » L'heure de la miséricorde avait sonné ; elle trouva des cœurs dociles ; notre Père fut appelé ; il accourut, il réconcilia, il bénit, il pria ; la guérison du corps suivit immédiatement la justification de l'âme ; ces loups furieux devinrent des agneaux, vouèrent leur influence au triomphe du catholicisme ; et avec eux tout leur village et les villages voisins nous consolèrent par leur retour. Tout ce vaste district ne compte plus parmi les odéages, qui occupent presque tout le pays, que dix-neuf familles schismatiques et offre chaque dimanche le magnifique spectacle de trois à quatre mille chrétiens accourus à Souseiperpatnam pour y entendre la sainte messe et assister au chemin de la croix.

Le protestantisme aussi put reconnaître la puissance de notre bienheureux patron. Dans la même contrée, un peu plus au sud de Caliarcovil se trouvent agglomérés plusieurs villages de sanars. Les ministres protestants, encouragés par les succès de leurs collègues de Tinnévelly, et aidés des mêmes moyens : l'argent, les disputes, les faux procès, avaient réussi à s'établir au milieu de ces populations, partie païennes, partie chrétiennes. Ils croyaient les avoir suffisamment enchaînées par des prêts à taux fabuleux de trente pour cent, par des engagements écrits, par des promesses impossibles à remplir. Catéchistes, maîtres d'école avaient pris possession du pays et s'étaient rendus les arbitres des villages ; ils régnaient tranquilles ; et pour assurer leur despotisme, ils avaient gagné le premier ministre du royaume de Sévaghengué. En un mot, le mal était tel que tout semblait désespéré. Mais, outre la protection du bienheureux martyr, nous avions là un humble sanctuaire dédié à Notre-Dame des

Sept-Douleurs. Nous l'invoquâmes, nous mîmes en elle toute notre confiance, et nous entrâmes en campagne. Les sanars chrétiens qui s'étaient laissé prendre dans les filets du protestantisme n'avaient pas renoncé à leur foi; ils gémissaient de leur servitude, et ne tardèrent pas à rentrer dans le devoir. Dès que les ministres protestants virent qu'une partie de leurs adeptes les abandonnait, ils éclatèrent en menaces, eurent recours à leurs armes ordinaires. Les pauvres chrétiens qui s'étaient prononcés pour le retour au catholicisme furent maltraités, traînés devant les tribunaux, livrés au surintendant de Sévaghengué, qui avait mis son influence et ses sbires au service de la secte; l'église que nous construisions dans le village fut attaquée et presque détruite. L'excès des violences et des injustices nous en indiquait le remède. Le missionnaire, sans se déconcerter, se rendit auprès du magistrat anglais et lui exposa l'état des affaires. Aussitôt celui-ci prit en main notre défense, interdit sévèrement à l'intendant de se mêler de ces questions et fit publier au son du tambour dans tous ces villages que chacun était libre de suivre sa religion. C'en fut assez : plus de deux cents familles protestantes ou données comme telles se livrèrent à nous, et leur exemple fut imité par un bon nombre de schismatiques des environs. Cinq ministres américains voulurent essayer un dernier effort pour conserver au moins quelque reste de leur parti; leur apparition ne fit que compléter la honte de leur défaite. Maintenant ils s'en vont détruisant leurs écoles et leurs temples, dont ils vendent à vil prix les tristes matériaux. Honneur donc à Notre-Dame des Sept-Douleurs, à qui revient la gloire de ce triomphe, qui est pour nous un événement d'une

portée incalculable ! Afin d'assurer les fruits de toutes ces conquêtes; nous avons commencé à Sévaghengué la construction d'une église destinée à être le centre de toutes nos chrétientés des alentours et le foyer de l'action apostolique dans cette province.

Tels furent les événements principaux du Marava pendant les années 1855 et 1856. La visite pastorale de Monseigneur, qui se fit au commencement de 1857, ne pouvait qu'augmenter l'élan général; elle fut un vrai triomphe pour la cause catholique, et rencontra sur tout son passage un entrain et un enthousiasme difficiles à décrire : Un roi, disaient les païens, ne s'avancerait pas avec plus de pompe et plus de magnificence; sa présence n'exciterait pas un pareil tressaillement dans les populations. En effet, Sa Grandeur était accueillie comme l'envoyé du ciel, comme le représentant du Souverain Pontife, comme l'image de Jésus-Christ. De plusieurs kilomètres les peuples se portaient à sa rencontre; tous l'accompagnaient avec de splendides démonstrations de respect et de bonheur. Tous les villages venaient à l'envi lui offrir les présents qui d'après l'usage sont le tribut obligé de la vénération et de la reconnaissance.

Mgr Canoz qui, simple missionnaire, avait passé par les jours mauvais du Marava, était profondément ému en voyant le changement prodigieux qui s'était opéré de toutes parts, et ne pouvait s'empêcher de s'écrier : *hæc mutatio dexteræ excelsi!* « Mes Pères, nous disait-il, avec effusion, nous avons semé dans les larmes, vous récoltez dans la jubilation; nous avons beaucoup souffert, vous jouissez maintenant ; vos jouissances et le spectacle dont je suis témoin en ces jours de bonheur me sont une

douce récompense de tout ce que j'ai fait et enduré dans cette contrée. Remercions tous ensemble le Dieu des miséricordes ». Les schismatiques étaient stupéfaits à la vue de tant d'éclat et d'enthousiasme. La visite parcourut successivement tous les districts du Marava, reçut partout le même accueil et produisit partout les mêmes fruits de joie et de bénédiction. Aucun nuage ne vint obscurcir la sérénité de notre ciel; on avait assez souffert, c'était le temps de jouir.

Cependant nos efforts n'avaient pas obtenu partout les mêmes succès; le schisme s'était barricadé dans un coin du Marava comme dans son dernier retranchement, et ce retranchement, — qui le croirait! — c'était le district de l'est, le pays arrosé du sang du B. P. de Britto et renfermant son tombeau, Poulial avec Oilcottey et Oriour. Nous avions senti dès 1854 que là était le cœur de l'ennemi ; et nous avions dès-lors résolu, comme partie principale de notre stratégie, d'y placer un brave, capable de conquérir la position décisive. Le P. Perrin, le plus expérimenté et le plus intrépide de nos guerriers, fut chargé de cette manœuvre hardie. Mais malgré tous ses efforts et ses expédients il n'avait pu pendant près de deux ans entamer les phalanges des adversaires; le démon déjouant toutes ses tentatives, il n'avait pu trouver où fixer sa tente. Enfin au moment, dans le lieu et les circonstances où l'on s'y attendait le moins, il trouve un poste, s'y établit, s'y fortifie et triomphe de tous les moyens mis en œuvre pour l'expulser. Là il prie, il prêche, il catéchise, il déploie toutes les pompes de nos cérémonies religieuses. Païens et schismatiques viennent contempler ce spectacle nouveau; le contraste avec le prêtre de Goa frappe les esprits

et remue les cœurs. Sa Grandeur, dans sa visite pastorale, veut se présenter aussi dans ce poste obscur et improvisé et s'y montre avec la splendeur accoutumée. Les masses accourent, le vénèrent et reçoivent sa bénédiction ; des soumissions partielles viennent consoler son cœur et ranimer nos espérances.

Mais tout cela n'avait pu vaincre ni même ébranler le parti schismatique, dont la tête et le cœur étaient à Oilcottey. C'est un village qui restera célèbre dans l'histoire de nos luttes. Ses habitants, presque tous odéages, sont généralement bons, simples, religieux, de mœurs innocentes; la population serait excellente si elle avait de bons chefs; malheureusement ses chefs sont possédés par le démon de l'orgueil, qui leur communique tous ses vices, et par leur moyen entraîne cette pauvre chrétienté dans tous les excès du schisme. Dieu, pour vaincre son obstination, lui envoya en 1857 des fléaux étranges et merveilleux, où la sévérité de sa justice préparait les voies à sa miséricorde. Ce furent d'abord pendant plusieurs nuits consécutives des grêles de pierres mêlées à des mottes de terre qui tombaient dans l'intérieur des maisons, puis des incendies accompagnèrent ces grêles et consumèrent divers quartiers du village ; ensuite des pluies torrentielles ravagèrent le pays. A plusieurs reprises les chrétiens, effrayés de ces signes évidents de la colère divine, recoururent au missionnaire, qui par ses prières arrêta le fléau; mais à peine délivrés, ils retombaient dans leur endurcissement et rappelaient chez eux le prêtre schismatique, jusqu'à ce qu'un nouveau châtiment vint arrêter cette fureur du schisme. Enfin Dieu frappa son coup le plus terrible : le choléra envahit tout le bourg

et il y exerça de tels ravages qu'en peu de jours il avait fait quarante veuves sur une population de deux mille âmes. Alors on reconnut le vrai pasteur : le prêtre de Goa prit lâchement la fuite, abandonnant les chrétiens qui le proclamaient leur pasteur, et le P. Perrin accourait au secours de ceux qui l'avaient constamment repoussé et abreuvé d'insultes et d'outrages. Il s'installa au milieu des mourants, leur prodigua ses jours et ses nuits, ses fatigues, ses soins, ses remèdes, ses consolations, avec les trésors spirituels de la religion. On s'étonnait, on admirait, on louait son courage et sa charité; les masses témoignaient leur respect, leur affection et leur dévouement; plusieurs chefs même exprimaient leur bonne volonté et leurs désirs, mais le schisme résistait, parce que le mouvement des populations était arrêté par quelques mauvaises têtes et surtout par le premier chef d'Oilcottey, dont l'orgueil et l'entêtement étaient vraiment sataniques.

Cependant le choléra sévissait dans tous les villages de ce district obstiné, et le P. Perrin, se multipliant pour ainsi dire par son inépuisable charité, était partout présent auprès des malades, pour les soigner, les guérir ou les préparer au passage de l'éternité par la vertu des sacrements. Cette année tout entière se passa dans cet exercice d'une charité vraiment héroïque ; on ne comprenait pas comment ses forces physiques pouvaient y suffire. Il faisait des courses perpétuelles, sous un soleil brûlant ou sous des pluies torrentielles, quelquefois à pied, parce que les terres défoncées ne permettaient pas de voyager à cheval ou en voiture. Ces voyages étaient d'autant plus pénibles que le pauvre Père, dans une chute de cheval,

s'était cassé un bras pour la seconde fois, et par suite se trouva longtemps dans l'impossibilité de voyager à cheval. Aux fatigues des voyages et de l'administration des mourants, son zèle joignait les travaux plus difficiles de l'instruction et de la conversion des vivants, consacrant tous ses instants libres à la prédication, aux confessions, et à l'exercice solennel du chemin de la croix; c'était sa pratique de prédilection, et il s'efforçait de l'établir dans toutes les chrétientés. Plus d'une fois, après les prodiges de son zèle et de son dévouement, il ne recueillit pour récompense à Oilcottey que l'indifférence et l'ingratitude; et autant de fois, le fléau reparaissant avec une nouvelle intensité dans ce village ingrat, le bon pasteur y accourut avec le même visage, le même empressement, la même bonté, que s'il en eût constamment reçu des témoignages d'affectueux dévouement. A chaque nouvelle injure il avait coutume de dire sans s'émouvoir : « Mon Dieu ! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Telle était notre position dans ce district de l'est pendant l'année 1857, et même en 1858.

Quoique les autres parties du Marava nous donnassent plus de consolation; il ne faudrait pas croire toutefois qu'elles fussent entièrement exemptes de tribulations et d'angoisses. Nous y faisions des conquêtes précieuses; mais chaque victoire était le fruit d'une lutte acharnée, et augmentait la fureur de nos adversaires. D'ailleurs la joie des succès et de la prospérité du présent ne nous ôtait pas les inquiétudes de l'avenir. Souvent déjà un semblable ébranlement s'était produit dans cette province, et s'était conservé aussi longtemps qu'il avait été entretenu par l'exaltation des esprits et l'entraînement

des cœurs ; et toujours cet ébranlement s'était arrêté et avait été suivi par le découragement et les défections à chaque nouvelle épreuve plus sensible. Qui nous assurait qu'il n'en serait pas de même encore cette fois ? Un symptôme alarmant confirmait ces craintes ; c'est l'espérance et une certitude présomptueuse que manifestaient nos chrétiens de réconquérir leurs anciennes églises. Ce sentiment, qui avait toujours éclaté en pareilles circonstances, nous montrait combien ils tenaient à ces sanctuaires et ce que nous avions à redouter si ces désirs différaient à se réaliser ou rencontraient une nouvelle déception. Tout concourait donc à nous prouver que l'avenir dépendait essentiellement de la possession de ces églises centrales ; et en même temps tout semblait nous dire que cette possession était pour nous une impossibilité absolue.

On l'a vu dans les lettres des missionnaires, un décret de M. Blackburn, collecteur de Maduré en 1839, avait adjugé ces églises aux prêtres schismatiques ; et le recours que le P. Bertrand, alors Supérieur, sur l'invitation du noble lord Cliffort avait adressé à la cour des lords à Londres, n'avait eu d'autre résultat que de faire renvoyer son mémoire à M. Blackburn lui-même, qui devenait ainsi juge dans sa propre cause ; et notre ami dévoué lord Cliffort, avouait avec chagrin qu'il ne voyait aucun remède à notre situation, parce que l'autorité presque absolue des collecteurs les soustrayait à tout contrôle sérieux. Il est vrai qu'en 1852 un juge de Maduré nous avait attribué l'église de Sarougany, en reconnaissant en principe la légitimité de nos prétentions sur toutes les autres églises. Mais bientôt après la cour

suprême de Madras avait cassé cette sentence et par là donné une nouvelle force au décret de 1839. Nous ne pouvions donc plus conserver de ce côté aucune espérance ; il fallait une espèce de miracle pour nous mettre en possession de nos églises centrales et nous assurer ainsi la paix et la prospérité de la mission. C'est ce miracle que nous devons à la puissante intervention du B. P. de Britto, martyr et patron du Marava, comme nous allons le raconter.

Pour aider à la réalisation de ces desseins, la Providence avait donné au Marava, dans la personne du P. Castanier, son nouveau supérieur, un homme habile, expérimenté, versé dans la conduite des affaires et des procès indiens, et capable d'exercer une très-grande influence, par sa parole et ses manières, sur tous les notables du pays, chrétiens, schismatiques ou païens ; c'est lui qui devait jouer le rôle principal dans ces conquêtes, Dieu voulant sans doute le consoler des peines et des humiliations qu'il avait subies dans les défaites de 1854.

Vers la fin de juin 1858, les principaux chrétiens du district de Souranam, après s'être concertés entre eux, proposèrent au P. Favreux de l'introduire dans leur église ; ils le pouvaient d'autant plus facilement qu'ils en avaient la clef, s'y réunissaient habituellement pour les prières, et que le prêtre de Poulial, de qui elle dépendait, n'y paraissait qu'une ou deux fois par an. Le P. Favreux consulta Monseigneur qui lui permit de courir les chances de cette nouvelle entreprise. Il prit donc possession de l'église, paisiblement, sans ombre de résistance et au milieu des applaudissements et des explosions de joie de tous les chrétiens. A cette nouvelle, le prêtre de Poulial,

fort du décret de 1839 et de la sentence de Madras de 1854, accourt à Maduré, présente un procès au sous-collecteur et en obtient l'ordre d'expulser le P. Favreux et de rendre l'église de Souranam à son légitime possesseur. Il arrive donc en triomphe, accompagné des pions de police chargés de faire exécuter la sentence. Mais la population, soutenue par l'énergie du P. Favreux, ne se laisse point intimider, et fait bonne contenance ; en même temps le Père expédie en toute hâte un courrier au P. Trincal résidant à Maduré. Celui-ci va trouver le premier collecteur, qui suspend l'ordre du sous-collecteur jusqu'à nouvel examen, et appelle la cause à son propre tribunal. En attendant, le prêtre schismatique, après avoir campé sept jours devant l'église, à la belle étoile, se voit forcé de battre en retraite, et le P. Favreux avec le P. Perrin célèbrent à leur aise, pendant dix jours, avec toute la pompe possible, la fête solennelle de saint Jacques, titulaire de l'église.

La fête terminée, le P. Favreux, laissant le P. Perrin pour garder le poste, se dirige vers Maduré pour assister à la révision du procès. Le grand collecteur annulle l'ordre de son assistant, rend une décision en notre faveur, et abroge ainsi de fait le fameux décret de 1839 porté par M. Blackburn, son prédécesseur. Cet événement si peu espéré nous transporta de joie ; le P. Perrin qui l'avait préparé et acheté au prix de tant de sacrifices n'en jouit pas longtemps sur la terre, il alla, peu de jours après, chercher au ciel un meilleur triomphe. Dans le cours de l'année Dieu nous avait demandé un autre sacrifice bien pénible par la mort du P. Compain, qui avait su déjà gagner l'affection et la confiance des chrétiens et

donnait à cette mission les plus belles espérances. C'était donc à la grandeur de nos sacrifices que la divine bonté semblait attacher les faveurs qu'elle daignait nous accorder. Mais la grâce qu'elle venait de nous faire était si grande, que notre joie et notre reconnaissance nous rendaient presque insensibles à la douleur. Nous commencions enfin à respirer à la vue d'un avenir dégagé de toutes ses terreurs. La victoire que nous venions de remporter nous paraissait si certaine et si décisive, que le P. Favreux, après avoir assisté le P. Perrin, mort à six lieues de Souranam, voulut y transporter son corps, comme pour le faire reposer sous ses lauriers.

Et cependant nous n'étions pas au bout de nos épreuves ; il fallait encore de nouvelles angoisses et plus cruelles que les précédentes pour mériter la grâce que nous demandions avec tant d'instances et que nous pensions déjà tenir dans nos mains ! Le prêtre de Poulial fit appel au grand juge de Maduré, le successeur de celui qui nous avait donné en 1852 une sentence si favorable. Que se passa-t-il à ce tribunal ? nous l'ignorons ; mais ce juge, confirmant le décret de M. Blackburn, cassa la décision du dernier grand collecteur, et le 5 octobre nous fûmes expulsés de l'église de Souranam par la force publique. Cette sentence fut pour nous un vrai coup de foudre, et je n'ai pas besoin de vous parler de la douleur et de la consternation du P. Favreux et de ses chrétiens. Néanmoins ceux-ci ne perdent pas courage, l'exaltation de la colère soutient leur espérance. Les principaux d'entre eux partent pour Maduré, résolus de donner un procès en cour civile contre le prêtre schismatique. Le P. Castanier, voyant bien qu'il serait inutile de chercher

à les arrêter dans leur résolution, et se confiant en même temps dans la justice de notre cause et dans la protection de Dieu, les engage à faire plutôt un dernier appel à la suprême cour de Madras. De concert avec le P. Trincal il rédige en anglais toute la procédure de cette affaire et l'expédie à un habile avocat de la grande ville. Imaginez avec quelle ferveur nous adressions nos prières, pendant ce temps, à tous les saints du ciel et spécialement à notre protecteur le B. P. de Britto ; avec quelle inquiétude nous attendions cette sentence, qui pouvait être pour notre mission une sentence de vie ou de mort ! Humainement il nous restait peu d'espérance : le gouvernement s'était toujours prononcé contre nous, d'abord, en 1839, à la suite du décret de M. Blackburn, et plus récemment par la sentence de 1854. Toutefois deux circonstances pouvaient peut-être nous favoriser ; la première c'est que nous ne sommes plus sous le gouvernement de la Compagnie des Indes, qui a cessé, mais sous le gouvernement immédiat de la reine, qui professe un esprit plus large et plus libéral ; la seconde c'est que M. Baynes, ancien juge de Maduré, qui avait été au courant de nos disputes et nous était favorable, se trouvait maintenant être l'un des trois juges qui allaient décider en dernier ressort notre procès. Nous étions donc suspendus entre la crainte et l'espérance.

Enfin, après un mois d'attente, arriva la sentence définitive : « La décision du juge de Maduré était renversée, celle du premier collecteur rétablie, le décret de 1839 aboli, l'église de Souranam remise en notre possession, et les magistrats formellement avertis que dans quelque église que les missionnaires jésuites (*sic*) fussent intro-

duits, si leur entrée avait été pacifique sans compromettre en rien la paix publique, la magistrature n'avait pas le pouvoir d'intervenir. » Un tel revirement dans cette cour de Madras, qui jusqu'à présent avait été si hostile à la cause catholique, était évidemment l'œuvre de la divine Providence, et en nous apportant pour le présent un immense bienfait, il venait confirmer les espérances que nous fondions pour l'avenir sur les principes plus larges et plus équitables du nouveau gouvernement.

Je ne m'arrêterai pas ici à vous peindre la stupeur des schismatiques, l'admiration, l'ivresse de nos chrétiens, et nos propres sentiments de bonheur et de reconnaissance envers Dieu. Nous n'avions désormais qu'à nous préparer à de nouvelles conquêtes : les chrétiens savaient qu'ils pouvaient suivre librement les convictions de leurs esprits et les inclinations de leurs cœurs, et nous livrer leurs églises sans coup férir. Les complots, les ligues pacifiques allaient donc commencer sur une vaste échelle ; il était important de les diriger et de prévenir toutes les imprudences et les démarches précipitées et compromettantes. Dans ce but le P. Castanier vint établir son quartier général au centre du Marava, tantôt à Souseiperpatnam près de Sarougany, tantôt à Nemméni près de Poulial. Il se mit en rapport avec les principaux chefs de la caste : Sinnapen chef de Clíour, Périatambi des environs de Caléarcovil, Savérimouttou chef de Tiroupoucóttey, Gnâni d'Andaourani, Arlanda de Tédacottey et une foule d'autres, Les réunions étaient fréquentes, et il y exerçait toujours une grande influence par le charme de sa parole, la sagesse de ses conseils et l'autorité de son expérience. Il se conciliait ainsi les esprits et les cœurs

et préparait doucement ses conquêtes. Deux causes en retardaient la réalisation : du côté des chrétiens, difficulté de s'accorder, et en même temps répugnance à agir sans être tous d'accord, par la crainte de blesser les opposants, et de là incertitude, hésitation ; du côté du P. Castanier, résolution de ne faire aucune démarche qui donnât lieu à des conflits et à des rixes, afin d'ôter tout prétexte aux procès.

Cette précaution ne pouvait pas toujours lui épargner l'ennui des attaques et des procès, mais elle lui ménageait les moyens d'en triompher. Ainsi, étant allé visiter notre petite église de Sarougany, où nous avons coutume d'administrer nos chrétiens, il avait interdit toute manifestation bruyante de respect et de joie pour ne pas donner occasion de trouble. Cela ne put empêcher les schismatiques de simuler d'abord quelque tapage entre eux et d'intenter ensuite un procès contre le P. Castanier, qu'ils accusaient d'attaque violente, de blessures et de vol. Le dasildar et l'amina, gagnés par eux, saisirent aussitôt nos chrétiens et se préparaient à les torturer dans leurs prisons. Mais le P. Castanier s'empressa d'adresser au grand collecteur un contre-procès où il révélait la conduite des schismatiques et des officiers de police, et aussitôt une condamnation et une amende des plus rigoureuses vinrent attérer les vrais coupables, et leur apprendre que la justice du pays n'était plus une machine à leur service mais une protection réelle de l'ordre et des droits méconnus. Le premier collecteur était déjà convaincu de l'honorabilité de notre caractère et de notre conduite, il apprit à connaître de plus en plus celle de nos adversaires ; et il ne tarda pas à manifester publiquement son opinion. Dans une tournée qu'il fit au

Marava, un des chefs les plus puissants et les plus orgueilleux de nos schismatiques ayant fait des frais considérables pour le recevoir avec honneur et se donner par là du relief, le collecteur passa sans daigner s'arrêter, et profita de la première occasion pour prononcer, en présence de tous les grands personnages du pays, la plupart païens, les paroles suivantes à l'adresse des schismatiques : « Si dans cette contrée il y a des ministres de la vraie religion qui scandalisent par de faux procès, l'intègre probité des autres vous est assez connue. »

Tout nous invitait à profiter des circonstances si favorables pour porter les derniers coups. La première tentative devait se diriger contre l'église de Poulial, centre de ce district de l'est, qui était le foyer et le boulevard du schisme. Pour en assurer le succès, le P. Castanier vint s'installer à Nemméni à une demi-lieue de ce centre ; et aussitôt commencèrent les pourparlers, les réunions des principaux chefs dont la plupart nous étaient déjà favorables. Les choses traînèrent en longueur, parce que les odéages ne voulaient pas irriter le chef d'Oilcottey, pour ne pas jeter la division dans la caste, et que ce chef, tout en donnant de bonnes paroles et assistant aux assemblées, jouait double jeu, ou plutôt trahissait notre cause pour déjouer tous nos projets. Je passe sous silence tous les artifices, les perfidies, les violences, les faux procès, auxquels les schismatiques eurent recours pendant cette année pour décourager nos chrétiens et relever leur parti ; c'étaient les derniers efforts d'une rage impuissante. Les missionnaires indignés s'étonnaient de la persistance du P. Castanier à traiter avec des hommes sans foi, qui abusaient de sa patience. Mais bientôt les

événements lui donnèrent raison. Après avoir épuisé tous les moyens de condescendance à l'égard du chef d'Oilcottey, il déclara aux autres qu'il fallait désormais agir sans lui. Le brave chef de Cliour, Sinnapen, appuya généreusement la proposition du P. supérieur. De notre côté nous redoublâmes de ferveur et de prières, nous commençâmes une neuvaine à l'honneur du B. P. de Britto, nous fîmes prier tous nos chrétiens, la neuvaine solennelle de sa fête commença quelques jours après à Mouttoupatnam.

Enfin il fut arrêté que, vu la malveillance de plusieurs, on entrerait dans l'église de Poulial par surprise, en simulant une promenade, et entraînant subitement le Père dans l'église pour lui livrer les clefs. Mais la trahison éventa encore le projet, de nouvelles hésitations survinrent, le catéchiste se laissa de nouveau accrocher au parti schismatique, qui de son côté montait la garde autour de l'église. On observa néanmoins que les sentinelles chargées de cette mission se retiraient avant le jour, et on résolut de choisir ce moment, parce qu'on voulait à tout prix éviter un conflit. De plus, ne pouvant plus compter sur le catéchiste, on parvint à lui dérober la clef de l'église, qu'il plaçait sous sa tête pendant son sommeil. Tout étant préparé, on hâta l'exécution, afin de profiter de l'absence du prêtre qui présidait une fête à quelque distance de là. Assistez à cette expédition ; elle vous donnera une idée de la vie du missionnaire.

Pendant que des groupes de chrétiens disséminés tout autour surveillent les mouvements de l'ennemi en vrais éclaireurs, le P. Castanier, enveloppé dans une couverture de laine noire, s'avance à petits pas en silence, au milieu

des ténèbres, escorté d'un petit bataillon d'élite. Arrivé à l'entrée de l'enclos, il aperçoit les sentinelles armées de gros bâtons noueux, sans toutefois être reconnu ; il file tout doucement, s'esquive avec son peloton et reste à l'affût. Bientôt les sentinelles voyant poindre la première lueur du jour, se disent : *encore une nuit sauvée !* et ils s'en vont chacun à ses affaires. Aussitôt le P. Castanier est introduit dans l'enclos et conduit à une porte latérale de l'église, barricadée à l'intérieur par une petite traverse en bois, qu'on enlève sans peine et sans bruit. Là les principaux chrétiens lui remettent les clefs ; puis on sonne la cloche pour appeler les fidèles à la prière du matin, et annoncer la présence du nouveau souami. La nouvelle se répand avec la rapidité de l'éclair ; tous accourent animés de sentiments divers. Le maraven, chef civil, comme qui dirait le maire, païen et vendu au schisme, se présente tout furieux, dresse procès-verbal contre cette entrée furtive et illégale. Le P. Castanier lui dit en bon tamoul sans se déconcerter : « Si les lois sont blessées, c'est l'affaire des autorités supérieures, et non la vôtre, ni celle de l'amina. Faites comme bon vous semble ; mais je ne bougerai pas d'ici. » Alors commencèrent des cris, des disputes, des clabauderies, sans voies de fait, nos chrétiens, fidèles aux recommandations du Père supérieur, ne daignant pas répondre.

Le P. Castanier, maître de la position, prit toutes les mesures de prudence pour s'y conserver. Il écrivit à l'amina pour lui annoncer officiellement son entrée, et l'avertir qu'il eût à expédier deux pions afin de prévenir toute espèce de trouble ; en même temps il adressait son rapport à Maduré, en demandant qu'on voulût bien l'en-

registrer. Nous ignorions absolument ce qui se passait; il nous l'annonça par la lettre suivante : « Je suis en possession de Poulial. Combien de jours cela durera-t-il? Nous verrons; je n'ai que le temps de vous inviter à venir garder le poste; apportez avec vous tout l'argent que vous avez; il faut dépenser si l'on veut gagner; venez vite; tout seul je ne pourrais m'en tirer. » Nous partîmes le soir même et nous arrivâmes après avoir voyagé toute la nuit; l'église était entourée de sentinelles, mais c'étaient nos chrétiens; tous les visages, même celui du R. P. supérieur, soit fatigue, soit inquiétude réelle, exprimaient je ne sais quel étonnement du fait hardi qu'on venait d'accomplir. Nous célébrâmes tous les trois le saint sacrifice pour l'heureux succès de l'entreprise, que nous recommandions spécialement à saint Joseph et au bienheureux P. de Britto.

Cependant l'amina, brame vendu aux schismatiques, méditait avec eux sur les moyens les plus efficaces de nous débusquer ou de compromettre notre cause, pour donner lieu à un procès contre nous. A cette fin il leur permit de ramasser une troupe de tapageurs; quand on les eut réunis, on se demanda s'il fallait venir nous expulser de force, ou bien seulement faire constater légalement que nous avions résisté aux injonctions de la police en refusant au prêtre l'entrée de son presbytère. Dans le premier parti on se posait comme agresseur; on préféra le deuxième. Le prêtre de Goa se présente donc entouré de ses dévoués, escorté de plusieurs pions de police et d'un officier, qui appuient fortement ses réclamations avec menace de sévères châtiments. Nos chrétiens refusent d'ouvrir et font bonne garde : on s'échauffe, on crie :

« Qu'avons-nous à faire d'un prêtre sans juridiction ? Si ce presbytère et cette église sont à lui, qu'il le prouve devant un tribunal compétent, nous l'y suivrons pour défendre nos droits. » Après une longue heure de dispute et d'humiliations, cè pauvre prêtre est obligé de se retirer.

A peine est-il parti que les officiers de police demandent à être introduits. Nous les accueillons en prenant nos précautions contre une surprise, et nous leur demandons lecture de leur mandat. Il était rédigé sous une forme perfide, pour servir de pièce au procès et mettre tous les torts de notre côté. Le P. Castanier proteste, et déclare que l'amina a failli à son devoir en négligeant de nous envoyer les pions que nous avions demandés. Enfin les agents de police proclament à haute voix la défense, de part et d'autre, de faire aucun rassemblement. C'était un piége ; si nous avions consenti à nous séparer de nos chrétiens qui nous gardaient, nous aurions été bientôt assaillis par nos adversaires avec la connivence de la police. Le P. Castanier répondit : que l'amina n'avait pas le pouvoir de nous défendre de réunir nos amis, chez nous ; que l'église était de sa nature un lieu de réunion pour la prière et le saint sacrifice ; que c'était le droit des chrétiens, comme le nôtre, et que nous n'avions commis aucun délit qui pût autoriser l'amina à nous en priver. Étonnés de notre assurance et frappés de nos raisons, les officiers de police prennent un ton plus radouci, et bientôt, gagnés par la parole et les civilités du P. Castanier, ils consentent à dresser et à signer un procès-verbal de leur visite, attestant l'état calme et pacifique de nos chrétiens, en un mot, donnant un démenti au contenu de leur mandat :

pièce importante qui doit nous servir auprès des magistrats.

Cette première alerte passée, le reste de la semaine n'offrit aucun incident sérieux, malgré la rage, les allées et les venues des adversaires. Le dimanche nous amena un immense concours de curieux et d'hommes intéressés pour ou contre nous; seulement les principaux chefs du schisme, craignant de compromettre leur dignité, ne parurent pas; c'est ce que nous désirions. Nous déployâmes tout ce que nous pûmes de pompe, de splendeur et de dignité dans les cérémonies religieuses; le P. Castanier adressa à cette foule un sermon pathétique... Jamais ces pauvres peuples n'avaient rien vu, rien entendu de semblable; la fête produisit dans toutes les âmes une profonde et salutaire impression. Les meneurs n'en devinrent que plus furieux; voyant que leur parti s'en allait, ils résolurent de le sauver par la violence : il ramassèrent dans le pays et même parmi les païens des hommes d'exécution, des brigands, et se préparèrent à une attaque armée. Nos chrétiens furent obligés de monter la garde pendant plusieurs jours et plusieurs nuits pour repousser les assaillants; les maravers païens du voisinage vinrent même nous offrir leurs bras vigoureux; nous les remerciâmes, mais leur démarche servit à réprimer l'audace des schismatiques. Ils s'arrêtèrent donc au parti des procès. Après avoir élaboré avec l'amina lui-même tout le plan des accusations et des procédures, on entre en campagne, les pions saisissent une masse de nos chrétiens, et à leur tête les plus considérés pour les jeter dans les prisons; on espérait à force de ruses et de violences leur arracher des dépositions contradictoires ou compromettantes. C'est le moment

qu'attendait le P. Castanier. Il intente lui-même son procès immédiatement auprès du collecteur, il lui adresse coup sur coup deux plaintes contre les schismatiques et contre l'amina et le maraven, dont il révèle la connivence et les injustes procédés. Aussitôt le collecteur expédie à l'amina des ordres sévères, lui demande comment, sans autorisation supérieure, il a osé s'immiscer dans une affaire de religion aussi sérieuse et qui ne le regardait pas, il lui ordonne de lui envoyer de suite toutes les pièces de ce procès et de faire conduire immédiatement à Maduré les accusateurs et les accusés. Il l'avertit enfin qu'il ait à se tenir sur ses gardes, sous peine de perdre sa place. Cet ordre est un coup de massue aussi bien pour l'amina que pour nos adversaires. Il n'est plus question de poursuivre le procès, on connaît trop son injustice palpable pour ne pas en redouter l'issue; on ne pense plus qu'à l'arrêter. Le maraven, plus directement compromis, s'empresse de venir s'humilier aux pieds du P. Castanier, se soumet à tout, avoue tous ses torts, reconnaît par une déclaration signée de sa main que le procès n'est qu'un tissu de mensonges, et nous conjure de lui pardonner et d'obtenir sa grâce auprès du magistrat. Le P. Castanier consent à tout avec joie; il a obtenu tout ce que nous pouvions désirer; et de fait, ces hommes, dont il a brisé l'audace et va gagner la reconnaissance par un service, seront plus utiles à notre cause que n'auraient pu l'être leurs successeurs. Ainsi se terminait le mois de mars consacré à notre puissant patron saint Joseph, et dans lequel nous avions célébré la fête de notre spécial protecteur le B. de Britto.

Pendant le cours de ces débats survint un incident qui mérite d'être cité, et vous donnera la mesure de nos ad-

versaires. Le fameux chef d'Oilcottey, honteux et indigné de la surprise de Poulial, résolut de prendre sa revanche par une surprise semblable. Pour cela il fallait attirer le P. Castanier hors de Poulial; dans ce but il feignit de vouloir se rendre à nous pour rétablir la paix dans la caste; il fit au P. Castanier force protestations de fidélité; afin de réparer le scandale de sa résistance obstinée, il voulait l'introduire solennellement dans son église d'Oilcottey, et le priait de fixer le jour où il viendrait en prendre possession. — Connu! dit le Père supérieur, à la vue de cette ruse de guerre cousue de fil blanc. Mais, pour se donner le plaisir de tromper les trompeurs, il feignit de son côté de croire parfaitement à leur sincérité et le jour fut arrêté. Les voilà donc tout joyeux, qui se mettent en frais de préparatifs pour l'exécution de leur dessein : les principaux chefs se réunissent à Sarougany où s'était réfugié le prêtre chassé de Poulial, combinent avec lui le cérémonial de sa rentrée triomphante; ils sont si sûrs de leur coup, qu'ils ont placé aux environs de l'église une troupe de musiciens pour rehausser l'éclat de la fête; le mot d'ordre est donné à tous les amis de la contrée, qui doivent accourir au moment indiqué. Le P. Castanier, qui est au courant de tout, continue son rôle de dupe et paraît n'être occupé que de son futur triomphe d'Oilcottey. Le jour arrivé, le prêtre monte en palanquin et part de Sarougany escorté de ses fiers matadors; déjà ils approchent de l'église de Poulial, lorsque nos chrétiens bien préparés à cette surprise, vont en nombre imposant à leur rencontre et leur annoncent que le P. Castanier, pour une très-bonne raison, a retardé de quelques jours son voyage d'Oilcottey, et qu'il les attend de pied ferme. Jugez de la mystifica-

tion ! le cortége se débande, les chefs se dispersent sans tambours ni trompettes, car on a prévenu les musiciens qu'on n'a plus besoin de leur service ; le palanquin même est renvoyé à vide, et le pauvre prêtre va se cacher jusqu'à ce qu'on lui amène sa modeste monture.

Vouloir vous raconter toutes les entreprises des schismatiques, leurs marches et contre-marches, leurs ruses, leurs hypocrisies, leurs fureurs, leurs vexations, leurs faux procès serait infini, ce serait vous ennuyer à pure perte ; il suffit de vous avoir signalé le fait principal dans la prise de Poulial. Déjà cette narration risque de paraître longue, et pourtant elle est très-abrégée, car elle supprime la plus grande partie des circonstances et des incidents. Si malgré cela elle se trouve encore ennuyeuse à lire, elle aidera mieux à comprendre combien toutes ces choses ont dû être ennuyeuses à ceux qui se sont trouvés dans la bagarre. Surtout si on réfléchit que loin d'être unique, le cas de Poulial est un entre cent cas semblables, qui n'ont pas eu la consolation du même dénouement. Voilà un échantillon de la vie du missionnaire !

Nous étions paisibles possesseurs de l'église de Poulial et, ce qui est important, nous l'étions aux yeux des magistrats anglais ; car le P. Castanier, dans la lettre qu'il dut écrire pour arrêter le procès, ne manqua pas de constater ce fait de notre paisible possession et de le confirmer par la déclaration signée du maraven et des autorités locales. Le cours des événements nous conduisait naturellement à Sarougany, centre général de tout le Marava. Après avoir réglé les affaires de Poulial et bien consolidé notre position, le P. Castanier alla donc s'installer à Souseiperpatnam, près de Sarougany. Nous ne le

suivrons pas dans les détails et les péripéties de cette nouvelle campagne, en bien des points semblable aux précédentes; nous ne dirons pas tout ce qu'il dut dépenser d'adresse, d'énergie, de patience, pour convoquer les principaux chefs, les gagner, les unir entre eux, les organiser en vue de l'exécution, etc. Quand il se fut assuré du concours de la grande majorité, il s'occupa des moyens de réaliser la conquête. Ici les difficultés étaient beaucoup plus insurmontables, et demandaient une stratégie nouvelle. Le prêtre schismatique se tenait dans son église sur le qui-vive, il ne s'agissait plus de songer à une surprise. D'un autre côté s'emparer de son église en sa présence, malgré ses adhérents qui la gardaient, était chose impossible, c'eût été nous mettre dans notre tort en provoquant une vraie bataille, et compromettre par cette imprudence les conquêtes précédentes; d'autant plus que Sarougany avait nommément figuré dans le triste procès que nous avions perdu à Madras en 1854; si une nouvelle affaire relative à la même église était portée au même tribunal, nous étions condamnés d'avance et nous faisions un tort incalculable à notre cause. Il fallait donc trouver un autre joint; la Providence nous l'offrit d'elle-même.

Le prêtre de Sarougany était mal avec ses supérieurs govéars: chassé de la paroisse qu'il desservait dans son pays, il s'était présenté dans le Marava comme un aventurier, avait été accueilli par ses confrères comme un renfort utile dans la guerre, et avait réussi à s'installer, Dieu sait comme, dans l'église de Sarougany. Il n'y était pas heureux. Venu pour jouir et amasser quelque pécule, il s'était vu harcelé, harassé, par nos attaques continuelles et plus encore par les maussaderies, les inso-

lences et les brigandages de ses propres adhérents dont il était l'esclave. Pour soutenir ses nombreux procès, il avait épuisé toutes ses épargnes et contracté de grosses dettes ; le domaine de Sarougany dont il était possesseur ne lui rapportait pas un centime, tous les revenus étant pillés par la rapacité de ceux qui l'entouraient, païens et chrétiens ; il était réduit à mendier son pain et à recevoir l'aumône de ceux qui le grugeaient. De plus Dieu l'avait frappé dans sa personne : une violente maladie l'avait laissé paralysé d'un côté, ne pouvant marcher qu'en s'appuyant sur son domestique. Toutes ces circonstances, jointes à sa maladie, l'avaient jeté dans un marasme, une tristesse, une mélancolie, dont il ne sortait que par des excès regrettables et humiliants. On le pressait de prendre sa retraite et de chercher un soulagement dans un climat plus favorable ; ses supérieurs de Goa ne demandaient pas mieux que de lui envoyer un successeur, mais ils refusaient de lui assurer un secours pour vivre. Cette affreuse position nous indiquait la voie la plus sûre pour arriver à un heureux dénouement.

Un chef de son parti, toujours fidèle mais alors fatigué de la lutte et résolu de mettre fin à une résistance inutile, convaincu d'ailleurs par les discours du P. supérieur et gagné par les sollicitations des autres notables de la caste, va trouver ce malheureux prêtre, lui parle de la bonté des souamis catholiques, lui montre les avantages qu'il trouverait dans une soumission franche et sincère, se fait garant du bon accueil qu'il recevrait, etc. « Vous le voulez donc ? reprend le prêtre après un instant de réflexion ; eh bien, soit ! » et aussitôt il écrit un billet où il déclare se soumettre entièrement, et l'envoie dans le

plus grand secret au P. Castanier. Il a si peu de confiance dans ses propres partisans qu'il donne cette commission à un païen. Le courrier remet cette dépêche au P. Castanier, qui, ne voyant pas assez de garantie dans cette déclaration, dresse lui-même un acte de soumission et de tradition du cramam ou domaine de l'église, et le renvoie avec ces paroles : « Je ne me rendrai auprès de vous qu'autant que j'aurai reçu l'acte ci-inclus muni de votre signature. Quant à votre subsistance, vous n'aurez plus à vous en inquiéter ; vos dettes mêmes seront payées sans délai. » La confiance et la joie rentrent aussitôt dans le cœur de ce prêtre, il signe et expédie l'acte pendant que tout son monde est encore plongé dans un profond sommeil.

Le P. Castanier tient en mains la pièce décisive ; mais il laisse passer cette journée, qui est un dimanche, et en profite pour organiser son expédition et s'entourer de toutes les précautions que suggère la prudence. Il combine son affaire avec le maraven de Sarougany, qui, bien que païen, est dévoué à notre cause, et il écrit en attendant au P. Trincal, missionnaire de Maduré. Voici sa lettre : « Demain, 11 juillet, à six heures du matin est le moment fixé pour l'assaut de Sarougany. Toutes les batteries sont dressées ; cinquante braves m'accompagnent. Mais ne craignez rien ; ces cinquante maravers ne seront là que pour prévenir toute espèce de trouble. Voici comment l'affaire se passe : le prêtre de Sarougany, pressé par la famine, m'a envoyé sa signature et sa soumission à Monseigneur. Le catéchiste schismatique et les trois familles ennemies ne savent rien de cette affaire ; c'est pour cela que je poste des individus et emmène une

escorte ; il faut bien ôter aux opposants l'envie de faire du tapage, les écarter ou les faire consentir. On présume qu'ils prendront ce dernier parti quand ils sauront que le prêtre a donné sa signature. Hâtez-vous de parler aux hommes compétents, demandez et transmettez-moi les directions utiles pour remplir exactement toutes les formalités requises par la loi. »

En effet, le lundi de grand matin le P. Castanier monte dans sa voiture ou charrette et se dirige vers Sarougany, distant de deux lieues ; pendant que le grand maraven avec ses gens garde toutes les avenues de la bourgade, et surveille la maison du catéchiste pour l'empêcher de s'échapper avec la clef de l'église, le P. supérieur arrive à l'improviste dans le village ; quelques amis prévenus s'agglomèrent pour faire cortége, d'autres se dispersent pour annoncer la bonne nouvelle ; en un clin d'œil tout est en mouvement, et la foule conduit le Père à l'église, musique en tête et au milieu des acclamations et des cris de joie. La porte de l'église étant fermée, le P. Castanier se contente de faire sa prière en dehors et va saluer le prêtre encore endormi, et qui paraît un instant déconcerté. — Puis-je dire la messe dans votre église ? — Oui, sans doute. — Mais les clefs ? — Qu'on donne ordre au catéchiste d'ouvrir. — Et aussitôt la maison de celui-ci est investie ; on lui intime l'ordre de son souami ; on le menace, il comprend à la vue du grand maraven qu'il n'y a pas à tergiverser, il comparaît devant le prêtre. — Vous voulez donc que j'ouvre ? — Oui. — Eh bien, soit ! mais... et il se retire en murmurant. Nos chrétiens le suivent, une contestation s'engage ; on lui promet de lui conserver sa place, à condition que désormais il demeurera

fidèle. Le P. Castanier célèbre la sainte messe et ensuite se fait remettre les clefs de l'église.

La conquête était consommée ; il fallait la consolider et surtout la prémunir contre les attaques qui pourraient se fonder sur la sentence portée à Madras en 1854. Dans ce but, le P. Castanier se hâte de faire l'inventaire de tout ce qui se trouve dans l'église et le presbytère ; sur sa demande le prêtre y appose sa signature, et par un autre écrit signé de sa main, il annonce à toutes ses ouailles le fait de sa pleine et libre soumission, en les invitant à imiter son exemple et à inscrire leurs noms sur l'acte solennel de cette soumission ; tout s'exécute sans difficulté, et ces pièces sont adressées au premier magistrat de Maduré, afin qu'il les munisse du sceau du gouvernement et les garde aux archives. De son côté l'amina du district appelle à son tribunal les principaux habitants de Sarougany, chrétiens et païens, reçoit leurs dépositions, dresse sur l'événement un rapport tout favorable et l'expédie pareillement aux magistrats anglais. Ces formalités rendent impossible ou inutile toute attaque contre nous devant les tribunaux. Une circonstance bien remarquable est que les noms du P. Castanier et du prêtre de Sarougany, qui figurent dans toutes ces pièces, sont précisément les deux noms qui avaient figuré à la cour de Madras pour le fameux procès de 1854.

Nulle expression ne saurait peindre la joie que cette nouvelle causa dans tout le Marava ; le dimanche suivant le concours des fidèles dépassait celui des plus grandes fêtes ; le lundi même les chrétiens qui assistèrent à la messe se comptaient par milliers ; ils ne pouvaient en croire leurs yeux, ni se rassasier de prier dans cette

église où un grand nombre n'avaient plus mis le pied depuis dix-huit ans ; mais leur bonheur et leur jubilation révélaient l'attachement qu'ils conservaient toujours pour ce sanctuaire et le sacrifice héroïque qu'ils avaient fait en s'en éloignant par obéissance. La conquête de Sarougany, de Poulial et de Souranam fait rentrer dans le bercail de l'Église environ quinze mille schismatiques et prépare l'extinction totale du schisme dans le Marava. Déjà une foule de villages schismatiques ont fait leur soumission et nous ont ouvert leurs églises, d'autres se disposent à imiter leur exemple. C'est à Dieu, c'est à la puissante protection de saint Joseph que nous devons ce triomphe inespéré. Mais nous croyons aussi devoir l'attribuer à la protection spéciale du B. P. de Britto, martyr et patron du Marava, car il est impossible de ne pas reconnaître son intervention dans ce mouvement général, qui commença en 1854, l'année même où nous célébrâmes les fêtes de sa béatification, et plaçâmes toute la mission et surtout le Marava sous sa protection. Toutefois son triomphe n'est pas encore complet : le schisme tient encore en son pouvoir le lieu même qu'il consacra par son martyre et l'église d'Oriour que la piété des fidèles et le zèle de nos anciens Pères y avaient érigée. Espérons qu'il ne tardera pas à nous obtenir cette dernière consolation.

NOTICE DU P. PIERRE PERRIN

Nous ne pouvons terminer cette narration sans y ajouter une notice sur notre cher et vénéré P. Perrin, dont la

perte douloureuse vint troubler les joies de nos triomphes. Nous pourrions résumer son panégyrique en peu de mots et vous dire : voyez le P. Perrin à l'œuvre pendant l'année 1858, à Oilcottey et dans ses environs, tel que vous le montre cette narration ; voilà le P. Perrin ! le voilà tel que nous l'avons connu pendant les dix-huit ans qu'il a passés au Maduré ; le voilà avec les vertus intérieures qui furent le principe et l'explication d'une vie si admirable, et qui lui gagnèrent l'amour et la vénération de tous ses frères aussi bien que de tous nos chrétiens. Mais nous devons quelques détails à votre charité et à notre propre cœur. Le temps ne nous permettant pas de retracer le tableau de sa vie apostolique, dont les lettres précédentes pourront d'ailleurs vous donner une juste idée, nous nous bornerons ici à vous indiquer brièvement les qualités et les vertus qui l'ont rendu cher à Dieu et aux hommes.

La première qualité qui brillait dans notre cher P. Perrin, qui se reflétait sur tout son caractère et formait le fond de cette heureuse nature, reçue en héritage d'une famille vénérable, c'était *la piété*, une piété tendre, naïve et passionnée. De là, une dévotion extraordinaire envers Jésus-Christ et son Sacré-Cœur, envers la sainte Vierge et son cœur immaculé : il en était si plein que son cœur en débordait continuellement ; dans ses lettres comme dans ses conversations, les sentiments de son âme lui échappaient spontanément et comme instinctivement par des élans, des exclamations, des aspirations brûlantes, auxquelles son caractère prêtait une originalité charmante. A cette dévotion s'unissait nécessairement une dévotion toute particulière à saint Joseph, au *grand Père de la sainte famille*, comme il aimait à le nommer ; et enfin aux saints

anges, à l'exemple de tous les Pères illustres de la Compagnie. Il est vrai que toutes ces dévotions n'ont rien d'extraordinaire dans la Compagnie de Jésus, qu'elles doivent même former un trait distinctif de ses membres; mais ce qui fait le mérite du P. Perrin, c'est de les avoir possédées à un degré peu ordinaire, et d'en avoir fait comme son élément et sa seconde nature.

Au reste cette tendre dévotion ne s'arrêtait pas en lui à certaines émotions du sentiment; c'était une vraie dévotion, c'est-à-dire le dévouement dans ce qu'il a de plus généreux. Le dévouement, le besoin de sacrifice, voilà le mot qui résume toute sa vie de missionnaire et la disposition habituelle de son âme. Sa vie du Marava et toute sa carrière apostolique en furent la pratique constante; et cependant cette vie, qui pourrait effrayer des cœurs moins courageux, ne suffisait pas encore à cette soif des sacrifices. Ayant appris que ses supérieurs pensaient à lui pour l'apostolat des Indiens enrôlés par milliers comme travailleurs à l'île Bourbon, son cœur s'emflamme à cette pensée du sacrifice, et sans s'arrêter, on dirait sans même penser aux aimables dédommagements que lui promettait cette bonne colonie, qu'il avait connue dans son premier voyage et où il avait laissé d'excellents souvenirs, il ne voit que les sacrifices, et se trouve transporté dans une sainte ivresse sur tous les champs où la Compagnie les offrait alors plus abondants à ses enfants privilégiés, en Crimée, en Chine, au Japon, etc. C'est dans ces dispositions qu'il adressait au R. P. Provincial la lettre suivante, dont nous trouvons le brouillon dans ses papiers.

« Mon Révérend et très-charitable Père Provincial,

« Avec un cœur, oui, un vrai grand cœur, que Jésus m'a donné en m'appelant, malgré mon indignité, à porter son nom dans la Compagnie, avec aussi un certain fond (pardonnez Saint-Esprit) de sang-froid..... que je sens en moi, joint à la vigueur d'un dévouement qui se développe sous l'action de ma vocation, j'ose vous communiquer ce qui suit :

» Il m'a semblé, mon Rév. Père Provincial, que par le temps qui court je ne ferais peut-être pas mal dans *certains ministères*..... vous m'entendez? Les *cholériques* et les *blessés* m'offrent un charme indicible et un attrait puissant auquel je m'efforcerais en vain de résister. C'est pourquoi, s'il y a moyen, je *vous prie* et *vous conjure* de *m'y appliquer*. En vue de cette fin *qu'envieraient* les anges et pour l'obtenir, la distance à franchir m'est peu, la différence des climats, rien. Disposez donc, mon tout amoureux et très-charitable Père Provincial, de ma personne et de tout mon petit être en pleine liberté, et suivant l'étendue de la sagesse qui *perd les âmes en Dieu*. Quoi donc! me direz-vous, chétif Indien, mon pauvre P. Pierre, à vous le Japon, la Crimée, la Chine? Oui, Père, égal! Amen! *Ita pater*! et qui plus est, si vous jugez à propos de me refuser, oui j'aurai encore à moi cette terre désolée, ce Japon, cette Chine bizarre de mon piètre, ingrat et misérable cœur à réformer, à recréer..... « *In quavis mundi plaga*..... peu

importe; mais la Compagnie, mais au service du salut des âmes !

» De votre Révérence, etc.

» P. PERRIN, S. J. M. »

C'est dans les mêmes sentiments qu'il adressait au P. Compain la lettre que nous voulons encore citer comme expression de son caractère, car : le style c'est l'homme.

MON RÉV. ET TRÈS-CHER PÈRE, P. C.

« Eh bien, oui, louange aux SS. Cœurs ! Vive et vive le *Marava* !!! On y prend une petite idée *pratique* des travaux des apôtres, nos anciens Pères; j'en prends à témoins vos démêlés, vos sollicitudes, votre dévouement, *vos sueurs*. N'est-il pas vrai qu'on n'y sèche pas d'inaction, en temps de mariages, de procès, de bâtisses, d'administrations, de fêtes, etc. On travaille, il faut l'espérer, et *rudement*, pour le *beau Ciel!* Vive donc le Marava !!! Toutefois ne nous tuons point. *Il faut faire vie dure*, mais *douce ad intra, vie qui dure!*

» Je relève à peine d'une maladie de huit jours, je me suis soigné, et déjà je vais comme un pont demi-neuf. Vous, cher Père, ménagez-vous, *quantum est possibile*. Et pour vivre longtemps: amour, dilatation de cœur, humilité, et vaste, ample, *firmissime*, sainte confiance et joie... *spiritus Domini ferebatur super aquas.* »

Il avait beau dire : ménagez-vous, c'était là un point où il était loin de prêcher d'exemple. Nous pouvons même

craindre que son exemple, toujours plus persuasif que les paroles, n'ait contribué aux imprudences qui nous ont enlevé dans le P. Compain un ouvrier plein d'avenir. Ce manque de ménagement, chez le P. Perrin, venait d'une disposition naturelle et, ne craignons pas de le dire, d'un véritable défaut, que nous pouvons qualifier *d'insouciance* et *d'imprévoyance* : il ne pensait pas à se ménager, n'en avait pas la volonté, et l'eût-il voulu, il ne savait pas le faire, il en était incapable; c'était à cet égard un petit enfant. Et ce défaut naturel se retrouvait jusque dans ses œuvres et ses ministères apostoliques, dont il pouvait souvent empêcher ou diminuer les succès extérieurs. Incapable de se proposer un plan suivi, d'en calculer les chances, d'en prévoir les difficultés, d'en coordonner les moyens, selon les conseils de la sagesse et de la prudence naturelles, il était plutôt porté à agir sous l'inspiration du moment, à vivre au jour le jour, à travailler à bâtons rompus, à se précipiter tête baissée dans les fatigues et les sacrifices. La sainteté même n'était point parvenue à corriger ce défaut; et la grâce, comme si elle eût désespéré de changer la nature, sembla conspirer avec elle. Mais ce fut pour greffer sur ce défaut naturel et innocent la plus belle et la plus précieuse des vertus, je veux dire l'abandon total et absolu à la volonté de Dieu entre les mains de de sa Providence; vertu qui fut le caractère distinctif et comme la passion dominante du P. Perrin.

De cet abandon naissait en lui une autre vertu, qui est le fondement, la mesure et le couronnement de la perfection religieuse; c'est l'obéissance aux supérieurs en vue de Dieu. Elle brillait dans le cher Père d'un éclat merveilleux; obéissance toujours simple comme d'un petit

enfant, toujours prompte, toujours parfaite, toujours joyeuse; et dans la disposition de son cœur, besoin d'obéissance, tel qu'il se revèle dans la lettre que nous avons reproduite, tel que nous l'avons constamment admiré dans toute sa conduite. Nous ne dirons rien de son inépuisable charité, de son aimable gaîté, et de tant de vertus et de qualités qui faisaient nos délices et augmentent aujourd'hui nos regrets; mais pour finir en imitant les exemples qu'il nous a si souvent donnés, nous répéterons avec lui : Dieu l'a voulu ! que sa sainte volonté soit faite, aimée et adorée ! *Ita Pater !*

SOIXANTE ET ONZIÈME LETTRE

Le R. P. Bruni, supérieur de la mission du Maduré, au R. P. Provincial.

Trichinapaly, avril 1860.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Je commence cette lettre dans l'allégresse et la confiance, comme un homme qui s'éveille aux splendeurs d'un magnifique soleil de printemps succédant aux brouillards de l'hiver. Tout semble en effet conspirer

pour nous combler de joie. C'est d'abord Mgr Canoz qui nous donne les meilleures nouvelles de ses affaires de Bombay et nous annonce son prochain retour. Déjà il nous a renvoyé son compagnon, le P. Meccati, aidé qu'il est par son grand vicaire, le R. P. Steins, homme d'un grand mérite, qui fut autrefois destiné au Maduré et dont le R. P. Maillard nous écrivait : « Ce n'est pas un missionnaire que je vous envoie, c'est une légion; » on voit que Dieu avait sur lui de plus grands desseins. Monseigneur n'est plus retenu que par les lenteurs de la dernière conclusion relative à ce nouveau vicariat, et ces lenteurs paraissent occasionnées par les inquiétudes qu'excite le récent concordat conclu entre Rome et le Portugal... heureux comme tous les précédents.

C'est ensuite le P. Saint-Cyr qui nous arrive avec un renfort de six missionnaires pleins de santé et d'ardeur, qui joints aux quatre de l'année dernière vont mettre notre mission entièrement à flot et donner à nos œuvres le développement qu'elles attendent.

C'est enfin la précieuse colonie de sept religieuses françaises qui viennent nous aider à fonder dans ce pays les institutions monastiques et offrir à nos religieuses indigènes, déjà bien ferventes et animées d'une excellente volonté, le trésor vivant de l'esprit, des traditions et des vertus de leur sublime vocation. Le dévouement de ces généreuses *Réparatrices* est d'autant plus admirable que, sans parler de tous les autres sacrifices inséparables d'une telle mission, elles sont obligées d'embrasser ici un genre de vie complètement différent de celui que leur promettait en France la nature de leur institut. Au lieu d'être des réparatrices en adoration devant le Saint-Sacrement, à

l'ombre du cloître, elles deviennent ici sœurs de charité dans nos hôpitaux, et maîtresses de classes dans nos écoles. Mais bien loin de dévier en cela de leur institut, elles ne feront que mieux en révéler l'ampleur, et réaliser toute la signification du nom qu'elles portent : sans cesser d'être *réparatrices* envers Dieu, elles deviendront plus abondamment *réparatrices* envers la pauvre humanité déchue, et surtout envers leur sexe, réduit dans l'Inde à la plus profonde abjection.

Elles sont installées provisoirement dans une maison de location peu éloignée de notre église, où elles assistent tous les dimanches à la sainte messe; dans la semaine un de nos Pères va leur dire la messe dans leur petite chapelle. Je leur ai donné pour directeur le P. Castanier, auquel le P. Meccati a aussi remis la direction de ses religieuses indigènes, afin de conserver plus d'unité et d'harmonie dans ces œuvres. Au reste, nos lettres suivantes pourront vous parler de ce sujet avec plus de précision et d'assurance. Le P. Saint-Cyr va remplacer le P. Castanier, ou plutôt reprendre son ancien poste dans la *mission centrale*.

Mgr de Drusipare, vicaire apostolique de Pondichéry, chargé par la Propagande de visiter tous les vicariats apostoliques de l'Inde, vient de parcourir notre mission et d'examiner nos œuvres; il a paru extrêmement heureux de l'état de nos chrétientés et nous a félicités cordialement de l'immense progrès qui s'y est opéré. Nous avons des raisons d'attacher une souveraine importance à son témoignage et au rapport qu'il aura, j'espère, adressé à Rome. Hélas! ce vénéré prélat nous avait à peine quittés pour continuer ses pénibles voyages, qu'il

a succombé à tant de fatigues et est allé recevoir la récompense de ses sacrifices et de ses vertus apostoliques.

Le collége de Négapatam va très-bien; il compte quatre-vingts pensionnaires et soixante externes. Sans aucune intention de faire de l'humilité, je puis vous assurer qu'il a considérablement gagné au changement de son recteur: le P. Bedin, qui m'a remplacé, a mieux su s'attirer la confiance des professeurs et des surveillants; il s'est donné une peine extrême pour assigner à chacun sa tâche et son règlement, et a établi ainsi plus d'ordre et de régularité dans la maison.

Son Excellence le Gouverneur de Madras, faisant l'inspection de toute la présidence, a daigné nous honorer de sa visite, accompagné de huit grands personnages anglais qui formaient comme son état-major. Il a voulu visiter en détail tout le collége, a examiné lui-même plusieurs élèves, et s'est montré parfaitement satisfait; il nous a adressé des paroles très-flatteuses, comme celles-ci: « Je suis enchanté de voir que les nouveaux Jésuites soutiennent la réputation des anciens. » Ayant dû passer d'abord devant un crucifix, puis devant un Enfant Jésus, il s'est arrêté et les a salués en se découvrant la tête. Impossible de vous dépeindre la jubilation de nos chrétiens et la stupeur de nos Indiens accourus en foule, à la vue de l'honneur qui nous était accordé par un si haut personnage. Décidément messieurs les Anglais nous veulent du bien: ils paraissent avoir enfin compris la vraie politique, celle qui s'appuierait un peu sur l'élément catholique; nous aussi, nous sentons que nous pouvons leur être très-utiles, et bien certainement ils ne trouveront

nulle part un dévouement comparable à celui que nous pouvons leur promettre de notre part et de la part de nos chrétiens; mais tout ceci nous montre le prix que nous devons attacher à notre collége de Négapatam, et nous nous demandons même s'il ne serait pas nécessaire de ressusciter le collége européen?...

Nous voudrions faire faire, au moins en partie, le troisième an à nos six Pères indigènes. Nos quatre scolastiques ont terminé leur théologie et attendent avec impatience le retour de Mgr Canoz pour recevoir de lui la prêtrise; mais s'il tarde encore à venir, je demanderai cette faveur à Mgr Godelle, successeur de Mgr de Drusipare, qui nous promet sa visite pour les fêtes de Pâques.

Je ne vous donne pas de détails sur le reste de la mission; partout les choses vont bien et nous consolent. Les Frères de Notre-Dame des Sept-Douleurs se multiplient; ils se trouvent déjà à Négapatam, à Maduré, à Dindighel et produisent partout, comme à Trichinapaly, des fruits abondants et durables. Vous recevrez ou vous avez déjà reçu une relation du Marava, qui vous fera admirer et bénir la bonté divine et la protection du B. P. de Britto, envers cette portion si chère de notre mission.

Je me recommande à vos SS. SS...

A. Bruni. S. J. M.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

